

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 28 septembre 2009.

Mercredi 16 septembre 2009

Les Annonces

- Béziers, 28-29 septembre, « Prendre soin : continuité des soins, partage des savoirs et lien social », Fédération d'aide à la santé mentale (Croix Marine)

*La fédération des Croix-Marine a changé de nom.
Jean OURY manifeste. Le terme de 'santé mentale' est pour lui ...*

<http://www.croixmarine.com/>

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/09/ne-pas-debaptiser-la-croix-marine.html>

- Blois, 9 octobre, **JEAN OURY** participe à une table-ronde « Corps enfermé, corps contraint » dans le cadre des 12^e Rendez-vous de l'histoire

<http://www.rdv-histoire.com/>

- Marseille, 9-10 octobre, « Et demain... la psychiatrie », XXIII^e journées de l'Ampi

<http://www.balat.fr/spip.php?article623>

- Landerneau, 17 octobre, « Ces petits riens auxquels on tient », Journée de psychothérapie institutionnelle

<http://www.balat.fr/spip.php?article630>

- Paris, 17 octobre, « Ne restons pas seuls », Journée de la PI en Francilie, avec Sébastien PESCE qui présentera son travail « Vers une sémiotique de l'institutionnel » (thèse de doctorat).

http://semiosis.eu/chercheurs/p_pesce.html

<http://www.ceepi.org/spip.php?article400>

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=29502>

- Paris, 23-24 octobre, « corps — Inscription et résonance », colloque d'Euro-psy

http://www.euro-psy.org/site/Colloque_2009.html

- Blois, 24 octobre, « Détour et répétition », Association *Psypropops*

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/04/psypropops-vous-convie-pour-2009.html>

« Comme d'habitude », **JEAN OURY** a téléphoné à **JEAN AYME**, qui ne pourra plus venir

« C'était au mois de juin... De quoi on parlera en septembre... et on y est... »

[Le hors-temps]

Quelques séances où **JEAN OURY** a déjà abordé cette question...

Octobre 2006

Janvier, février, juin, **décembre** 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061018.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070117.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070221.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf

(Quand j'aurais mis en forme les prises de notes de mars à juin 2009, je signalerai éventuellement d'autres séances)

Ça demande beaucoup de patience, de lectures, mais pas seulement ...

Pourquoi ?

Une vieille histoire en rapport avec la métapsychologie

[1]

[Pour démarrer]

JEAN OURY se souvient de discussions avec **HENRI MALDINEY** et des « successeurs » de **GISELA PANKOW**...

➤ ne pas partir de l'historial

Dans une **analyse de psychose**, il ne faut surtout pas se précipiter à faire parler de « l'historial » : qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce que tu as fait l'année dernière, il y a 10 ans... Une démarche qui semble naturelle quand on rencontre quelqu'un...

Sur le terme Historial

« Historial a aussi un sens spécifique en philosophie, et plus précisément en phénoménologie. Introduit dans les traductions de Heidegger pour l'opposer à "historique", il concerne l'événement capable de fonder un nouveau rapport à l'être, un tournant dans l'histoire de l'être. Par opposition, historique concerne uniquement les événements qui se déroulent dans l'histoire, et ont un sens contingent.

Pour rappel, Heidegger a longuement travaillé sur notre rapport au temps et sur l'histoire de nos manières d'appréhender le monde, qu'il appelle "histoire de l'être" ».

<http://iclat.typepad.com/think/2006/12/historiale.html>
http://www.lettres-et-arts.net/arts/115-iii_l_art_comme_devoilement

[1bis]

[Pour comprendre]

Comme toujours, **JEAN OURY** va s'appuyer sur des moments de sa vie quotidienne pour nous faire y voir clair.

◆ Ici, il fait référence à une jeune schizophrène, un peu paranoïde, connue dans les années 50 à Saumery.

Un jour, elle est venue le voir avec une ancienne photo de classe et désignant quelqu'un sur la photo : « Vous êtes là, à côté de moi » a-t-elle dit à Jean OURY. « j'ai battu en retraite » ... Cette *reconnaissance* était une pointe délirante d'un transfert ...

Dans un tel cas, il faut faire attention, il ne faut pas trop parler parce que la personne va complètement se dissocier.

◆ Une autre schizophrène : « Ça y est ! Je sais ce que je vais vous dire ... », puis elle s'arrêtait... Elle arrivait à faire un discours cohérent, et puis elle s'arrêtait.

« Il faut apprendre sur le tas »

◆ **JEAN OURY** rapproche ce dernier cas d'un poème de **HÖLDERLIN** cité par **HENRI MALDINEY** avec une sorte d'injonction relative à l'Ouvert. Mais ça n'allait pas plus loin, « ça ne passait pas la barre »...

HENRI MALDINEY, « *L'esthétique des rythmes* » (1967),
in *Regard, parole, espace*,
L'Âge d'homme, 1973, 1994. p. 147-172.

Disponible sur le site de Michel Balat

<http://www.balat.fr/spip.php?article77>

« Ethos en grec ne veut pas dire seulement manière d'être mais séjour. L'art ménage à l'homme un séjour, c'est-à-dire un espace où nous avons lieu, un temps où nous sommes présents – et à partir desquels effectuant notre présence à tout, nous communiquons avec les choses, les êtres et nous-mêmes dans un monde, ce qui s'appelle habiter.

“ C'est poétiquement que l'homme habite... ”¹

Et quel est ce séjour ? Hölderlin le dit dans les trois premiers mots d'un poème :

Komm ! ins Offene !

Viens ! dans l'Ouvert !

Pour combien ce mot : Ouvert est-il clos, indifférent ou lettre morte, parce que justement il est voix vive et que la vie n'est pour eux qu'une faute d'orthographe dans le texte de la mort, dans le contexte des configurations objectives, en lesquelles l'homme se thématise et devient un objet – et non

¹ Hölderlin, Poème “ En bleu adorable... ”

un existant. De poète en poète, d'existant en existant, l'Ouvert de Hölderlin a sa résurgence avec R. M. Rilke dans la Huitième Elégie de Duino :

" De tous ses yeux la créature voit

l'Ouvert. Seuls nos yeux à nous sont
comme retournés et tout autour d'elle posés
comme des pièges encerclant sa libre issue...

... Nous n'avons jamais, non, pas un seul jour
devant nous le pur espace dans lequel les fleurs
s'ouvrent sans fin. Toujours le monde
et jamais le Nulle part sans négation, le pur,
l'insurveillé qu'on respire, qu'on sait infini
et qu'on ne désire pas.

... C'est cela qui s'appelle destin : être en face
et rien que cela et toujours en face. "

Seul échappe à l'en-face et au destin celui qui ne commence pas par mettre le monde en perspective, et qui ne fait pas de sa présence un objet, pour la mettre en vitrine ou la mettre en tableau dans une représentation. L'artiste est cet homme. Nullement différent de vous à l'origine, puisque " comme vous, dit Paul Klee, il a été jeté dans un monde où il doit s'orienter tant bien que mal " ²; différent cependant en ce qu'il cherche une issue dans cette origine même, à laquelle il accède en la mettant en œuvre, mais à une condition : que son œuvre elle-même soit dans un état d'origine perpétuelle. »

JEAN-FRANÇOIS MATTEI, « L'Ouvert chez Rilke et Heidegger »,
Noesis, n° 7, 2004.

<http://noesis.revues.org/index28.html>

On pourrait citer aussi différentes formes de mélancolie, différentes formes d'ennui... Est-ce que l'ennui a à voir avec le temps ?...

Ce qui incite **JEAN OURY** à travailler la question du hors-temps, c'est tout un mélange, en rapport avec cette remarque de **GISELA PANKOW** sur le fait de ne pas se précipiter à faire parler un psychotique de son histoire, l'historial... Jusqu'au moment où il y a une possibilité de regroupement de tout ce qui était disloqué dans l'espace...

² Paul Klee, Conférence sur l'art moderne faite à Iéna le 25 juin 1924. in *Théorie de l'Art Moderne*, Paris, 1964.

➤ le corps comme modèle structural de l'espace

... C'est ce qui amène **GISELA PANKOW** à poser le corps comme modèle structural de l'espace.

Ça peut tenir et à ce moment-là apparaît quelque chose de l'ordre d'une histoire...

Voir les séances de décembre 2007 (citations)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

février 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060215.pdf

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose* (1969),
Flammarion, Champs, p. 271-273.

« Ainsi l'univers de la psychose apparaît-il comme un univers morcelé : chaque fragment est souvent ressenti comme étant un monde séparé et ayant perdu toute connexion interne avec les autres fragments. Entre ces parties il n'y a rien qu'un vide abyssal, un néant. Ne sachant rien des processus de détérioration spécifiques de la psychose, nous nous bornons à constater que les distances entre les divers fragments sont soumises à des modifications constantes. [...] On peut combler des trous, mais peut-être tout le secret de la psychothérapie des psychoses tient-il dans ce don de l'observation qui nous permet d'appréhender la moindre modification des "mondes partiels". [...] Cependant si cette "conquête du monde psychotique" se prolonge, on constate de plus en plus souvent, que des jonctions de fragments présentent une certaine stabilité. [...] Nous essayons alors de rapprocher les couches identiques dans les différents terrains. Nous désignons sous le terme de structuration dynamique le processus qui consiste à restituer l'unité perdue des couches psychiques éparées. C'est grâce à ce processus de structuration dynamique que nous gagnons du terrain et que nous rendons ce sous-sol psychique à nouveau praticable.

Comment se distinguent ces parties, qui permettent une structuration des morceaux au milieu du processus destructif ? Il s'agit de débris, qui concernent le corps. Il est difficile de traduire ces relations dans le langage habituel car le malade mental perçoit souvent un fragment, non pas comme partie, mais comme totalité. Il s'agit parfois d'une forme banale, mais dont la signification déborde sur tous les domaines de la vie. Nous avons essayé

de travailler à partir de ces fragments d'une expérience du corps. Si nous réussissons à mettre en relation les unes avec les autres, les diverses parties de l'image du corps, alors le corps est "habitable"³ et l'expérience spatiale mène à l'expérience temporelle. Lorsque ce corps peut être reconnu comme le corps limité d'un homme ou d'une femme, alors se prépare une orientation vers un *Tu*, et ainsi l'homme peut entrer dans sa propre histoire en tant que sujet. »

→ Les rapports entre l'espace et le temps

Cette façon d'aborder les rapports entre l'espace et le temps semble un peu trop facile à **JEAN OURY**... c'est pas suffisant car...

... Le trouble est bien plus archaïque que ça...

[2]

[Pour se repérer]

JEAN OURY, in « Entretien entre Henri MALDINEY et Jean OURY, le jeudi 28 janvier 1988 au centre Pompidou », *Création et schizophrénie*, Galilée, 1989, p. 199-200.

« Les schizophrènes ont des structures d'existence qui se marquent par le "fermé". Si on veut traduire le Dasein par "être-le-là", il n'y a pas pour eux, de "là". Ni dans l'espace, ni dans le temps : pas de projet. Ils sont dans l'ici. Par exemple, c'est lui qui (il s'agit d'Arneval rencontré à St Alban) – dans un quartier qui était fermé à cette époque – était dépositaire des clés de la porte de la cour. Quand on sonnait à la porte, il se déplaçait pour aller ouvrir, il faisait plusieurs tours sur lui-même, une espèce de danse magique de conjuration, pour éloigner les "cé", afin de laisser entrer la personne qui avait sonné. Mais lui-même ne franchissait pas le "seuil". »

JEAN OURY revient sur ce dialogue avec **HENRI MALDINEY**

« Le temps, ça n'existe pas ... L'espace ... mmm... »

³ Cf. **HEIDEGGER**, « Bâtir, habiter, penser », in *Essais et conférences* (1954), Gallimard, Tel, 1958, 2001, p. 170-193. (note de la copiste. Et je ne me sens pas 'scribe', car j'essaie de me souvenir de ce que je retranscris...)

« J'ai peut-être un délire d'éternité ... La preuve : je suis toujours là... »

Avant de poursuivre, Jean OURY a besoin d'en passer par certaines références :

↗ immortel/éternel

SOEREN KIERKEGAARD critique ceux qui confondent, sur le plan théologique, l'immortalité et l'éternel. Il faut laisser Dieu se débrouiller avec l'éternel. Tandis que l'immortalité se fabrique tout le temps.

Séance du 17 janvier 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070117.pdf

Séance du 17 décembre 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100809/JO_081217.pdf

Par exemple, dans la vie de tous les jours, si on ne parle pas de quelqu'un, il disparaît :

C'est pour ça que **JEAN OURY** parle tout le temps de **TOSQUELLES**, **LACAN**, **KIERKEGAARD** ...

→ On a affaire à quelque chose qui n'est pas dans l'absolu, dans le transcendant...

↗ ne pas confondre Dieu et l'Être

JEAN OURY fait référence au théologien et philosophe dominicain **MAÎTRE ECKHART** (1260-1327) autour de la distinction entre Dieu et l'Être.

Pour **Maître ECKHART** :

« Il ne faut pas confondre Dieu et l'Être »
« Dieu est une grande chose »

<http://maitre.eckhart.free.fr/STUDIUM/bio.html#Anchor-14210>

<http://www.scribd.com/doc/2935315/Maitre-Eckhart-une-mystique-du-detachement>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A0tre_Eckhart

JEAN-FRANÇOIS MALHERBE, « "...und daz niht was got", Maître Eckhart sur la liberté de l'humain en Dieu, *Théologiques*, 1996, n° 2

De et Sur MAÎTRE ECKHART aux éditions du Cerf

<http://www.editionsducerf.fr/html/recherche/resultat.asp?mot=eckhart&choix=motde>

On ne prouve pas l'existence de Dieu...

... Cela rejoint une dimension que l'on retrouve chez **GUILLAUME D'OCKHAM**

➤ on ne prouve pas l'existence divine

GUILLAUME D'OCKHAM restait un peu dubitatif en critiquant l'ontologie de son époque.

*La page Wikipedia sur **GUILLAUME D'OCKHAM** est très bien faite*
http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d%27Ockham

Ce n'est pas loin de **la théologie apophatique** et de la **théologie négative**

Jean OURY précise bien qu'il ne s'agit pas d'aller jusque là (bien trop complexe), mais ... « ça rend un peu modeste, quoi... »

Sur toutes ces questions
Voir les séances de novembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf
janvier, avril 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf
janvier 2009
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_090121.pdf

➔ **Quand on parle du hors-temps, on parle du temps, mais alors : qu'est-ce que le temps ? ...**

[3]

[*Spaltung, rythme, Gestaltung*]

Pour la suite de cette séance,
voir pour les nombreux liens et citations
Les séances de juin et décembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Dans la schizophrénie (*les schizophrénies*) il y a quelque chose de l'ordre...
(*Jean OURY ne termine pas sa phrase*)

C'est un trouble qui est — logiquement — antérieur à l'espace et au temps.

Ce terme, *Spaltung*, si difficile à traduire : ça n'est pas le *Splitting*, ça n'est pas le clivage...

JEAN OURY fait allusion à la nécessité de revoir les traductions de certains termes employés par **GISELA PANKOW**, et notamment ce terme de *Spaltung*.

Il cite à nouveau l'exemple donné par une personne de langue allemande : pour traduire ce qui est en question dans ce mot, il faut penser à un arbre qui est déchiqueté sous l'effet d'un orage : des pointes piquantes se dressent, et l'on voit presque le cœur. On ne pourrait rien recoller, et ça pique...

La *Spaltung*, la dissociation schizophrénique, c'est pas cassé, mais c'est arraché et si on approche ça pique...

Quoi faire avec ça ?

Où se situe cette *Spaltung*?

À la base même de tout ça, Jean OURY dit qu'il a osé émettre que c'était...

... un trouble profond du rythme...

... en rapport avec le « *rhythmos* » d'**ÉMILE BENVENISTE**, pas loin de la **Gestaltung**, la mise en forme, un grand mot du début du XX^e siècle, un des mots préférés de **HANS PRINZHORN**

HANS PRINZHORN, *Bildneri der Geisteskranken (1982), expressions de la folie*, Gallimard, 1984.

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070701735/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books
http://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Prinzhorn

➔ **La *Spaltung* serait un trouble profond de la mise en forme du rythme.**

[**question** ♦ « Mais d'où vient tout ce raisonnement ? Un travail que chacun doit faire pour son propre compte... chacun doit pouvoir se construire une sorte de toile de références... une boîte à outils. Pour éviter de tomber dans le *néopositivisme dégénéré actuel*...]

[4] [construire sa boîte à outils]

LUDWIG WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques* (1945), Gallimard 2001.

« Pense aux outils qui se trouvent dans une boîte à outils : marteau, tenailles, scie, tournevis, mètre, pot de colle, colle, pointes et vis. – Les fonctions de ces objets diffèrent tout comme les fonctions des mots. (Et il y a des similitudes dans un cas comme dans l'autre.)

Ce qui nous égare, il est vrai, est l'uniformité de l'apparence des mots lorsque nous les entendons prononcer ou que nous les rencontrons écrits ou imprimés. Car leur *emploi* ne nous apparaît pas si nettement. Surtout pas quand nous philosophons ! » (§11, p. 32-33)

« C'est comme lorsque nous regardons le tableau de bord d'une locomotive. Il s'y trouve des manettes qui se ressemblent toutes plus ou moins. (Ce qui est compréhensible, puisqu'elles doivent toutes pouvoir être actionnées à la main.) Mais l'une est la commande d'une manivelle que l'on peut faire tourner de façon continue (elle règle l'ouverture d'une soupape), une autre celle d'un interrupteur qui n'a que deux positions – marche ou arrêt –, une troisième est la commande d'un frein – plus on la tire, plus elle freine –, une quatrième celle d'une pompe – elle ne fonctionne que quand on la fait aller et venir. » (§12 p. 33)

Les recherches (ou investigations) philosophiques de WITTGENSTEIN

http://fr.wikipedia.org/wiki/Investigations_philosophiques

<http://users.rcn.com/rathbone/lw11-20c.htm>

F.X. VERLEY, « **Les remarques philosophiques de Wittgenstein** »

Cf. page 7 où il est question de « boîte à outils »

http://w3.univ-tlse2.fr/philo/IMG/pdf/VERLEY_Remarques_philosophiques-Wittgenstein.pdf

Il y a certainement d'autres textes intéressants sur les pages du Département Philo de l'université Toulouse-Le Mirail

http://w3.univ-tlse2.fr/philo/rubrique.php?id_rubrique=13

<http://www.kfs.org/~jonathan/witt/tlph.html>

JEAN OURY, « **Le pré-pathique et le tailleur de pierre** », *Chimères*, Les enjeux du sensible, n°40, automne 2000.

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf

<http://www.revue-chimeres.fr/>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/boitoutils.html>

« Quelqu'un est venu plusieurs années à mon séminaire de Sainte-Anne, un tailleur de pierres, un "pierreux". Je lui ai demandé pourquoi il continuait de venir. Il m'a répondu : "C'est parce que vous dites la même chose que ce que je pense dans mon travail, ce sont les mêmes outils." J'étais très ému et je lui ai demandé qu'il fasse le séminaire à ma place un soir. C'était extraordinaire. Il expliquait qu'il fallait former ses outils soi-même, les tailler soi-même pour qu'il n'y ait pas d'accident. [...]

Pour être en prise, chacun doit construire sa propre métapsychologie. Freud très modestement n'a pas cessé de construire, de raturer et de recommencer la sienne propre. Toute personne concernée par le domaine éducatif ou psychothérapeutique construit sa propre métapsychologie. »

Concrètement :

On ne dit pas bonjour de la même façon à un schizophrène, un mélancolique.

Cette boîte à outils doit coller avec sa propre personnalité : C'est une catastrophe que d'utiliser un outil qui ne vous convient pas !

L'outil le plus bête : le **DSM** (I, II, III, IV) : des erreurs de diagnostic, qui amène tout le temps à la même chose : cellules, ...

Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux

http://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_diagnostic_et_statistique_des_troubles_mentaux

Quand on rencontre quelqu'un, c'est :

Amicalement ? en bon camarade ? se mettre au niveau ? ... pas du tout !

... C'est être dans le *même paysage*

[5]

[boîte à outils : être dans le « même paysage »]

(ERWIN STRAUS)

séance de **mai 2008***

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080521.pdf

mars 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

novembre, décembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061115.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061220.pdf

octobre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

Dans le même paysage, le même « horizonné » (**MINKOWSKI**) pas forcément pour communiquer mais pour être simplement dans le même paysage...

JEAN OURY, *Création et schizophrénie*, 4 novembre 1987, Éd. Galilée, 1989, p.83.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« Qu'est-ce qu'un paysage ? D'une façon concrète en psychiatrie : par exemple, une consultation. Un consultant entre : je le connais ou je ne le connais pas. Si je reste devant lui et le regarde d'une façon "scientifique", objective, logico-positiviste, comme s'il était dans une vitrine, moi d'un côté et lui de l'autre, en face, il sera devant moi, dans un autre espace que le mien. En réalité, je ne peux avoir accès, être avec celui qui vient, c'est-à-dire le respecter en tant que lui-même, que si je suis moi-même dans le même paysage. Autrement dit, le paysage, au sens d'Erwin STRAUS, n'est pas un panorama qu'on regarde comme un touriste. Mais qu'est-ce qui permet d'être dans le paysage ? C'est participer à son "atmosphère". Ce que TELLENBACH dénomme "Geschmack und Atmosphäre" ("goût et atmosphère"). »

Se mettre dans le même paysage,

C'est appliquer une **réduction phénoménologique transcendante** : mettre entre parenthèses toutes vos préoccupations, vos conflits, ne pas encombrer l'autre avec ce qui se passe dans la tête, il a des antennes, il voit bien les choses.

« Les étapes méthodologiques de la phénoménologie »

un site de Paris 8 très riche

<http://www.paris-philosophie.com/article-3579053.html>

EUGÈNE MINKOWSKI, « L'horizonné », in *Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques (1929)*, PUF
Une intervention de JEAN OURY, « Alors, la vie quotidienne ? »

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

JACQUES LACAN, « Psychologie et esthétique » (1935)

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00b.doc>

Biographie d'Eugène Minkowski

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>

EDUARDO T. MAHIEU, « Une lecture de Minkowski »

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>

[6]

[le corps du schizophrène *Benommenheit*]

JEAN OURY revient sur le terme de *Benommenheit* en citant **JOSEF BERZE**, **EUGEN BLEULER**, **JUAN LOPEZ IBOR**, **FRANÇOISE DASTUR**.

Voilà la séance de janvier 2009

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_090121.pdf

DANIELLE ROULOT, « Schizophrénie », in *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Larousse-Bordas, 1993, 1998, p. 499-512.

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrenie.htm

« "Je nomme la démence précoce 'schizophrénie' parce que, comme j'espère le démontrer, la dislocation (Spaltung) des diverses fonctions psychiques est un de ses caractères les plus importants. Pour la commodité, j'emploie le mot au singulier bien que le groupe comprenne

vraisemblablement plusieurs maladies." C'est en 1911, et dans le cadre de l'Encyclopédie psychiatrique d'Aschaffenburg, que Bleuler rompt ainsi avec l'ambiance psychiatrique de son époque. Alors que Kraepelin considère les psychoses comme des "entités morbides qui doivent être étudiées comme des ensembles homogènes, depuis leur début jusqu'à leur terminaison" – ce qui permet donc de prévoir "l'évolution obligatoire des symptômes" –, Bleuler privilégie non la forme, mais le contenu de l'affection.»

« Logiquement, le ratage de la fonction forclusive peut être conçu de deux manières : soit comme forclusion d'un signifiant primordial "par excès" de la fonction forclusive, soit comme non-exclusion d'une part de réel "par défaut" de cette fonction : des flaques de réel peuvent ainsi se trouver retenues dans l'univers du discours, n'y laissant parfois intacts que des îlots de signifiants. Sans doute est-ce ainsi que nous pourrions situer "l'humeur fondamentale" schizophrénique dont parle Wyrsh : "état d'âme de l'inquiétude et du menaçant", qu'il rapproche de "l'engourdissement" (Benommenheit, de Bleuler). Zutt précise que ce qui nous paraît être "engourdissement" devant le monde de la réalité constitue en fait un état d'hypervigilance : un "être engagé", un "être sombre", un "être fasciné".

Dans une série d'entretiens dans lesquels nous sommes quelques temps simple "secrétaire", N. raconte une telle expérience : "C'est comme un mécanisme capricieux qui s'installe (...) Un va-et-vient perpétuel, plus ou moins rapide, comme une trappe qui s'ouvre vers une région désertique, morne, plus uniforme. Une plaine aride, sans eau et sans richesse, un peu désabusée. À un moment, rien ne va plus. On veut faire marche arrière ; on est retenu par un fil malin, retenu par cette autre face de la vie qui se dédouble en vous. Face mirifique, plus colorée, mais déroutante et aride, un monde où l'on veut s'imaginer, s'imaginer autre que ce qu'on est pour se dépasser soi-même et s'affirmer aux autres... Une part de superstition, d'a priori me dirigeait. Des sensations de rancœur, de morosité, de désespoir (...) Rien ne m'intéressait, sinon machinalement (...) Même les objets qui m'entouraient, je les voyais grossir, c'était un effet impressionnant. Avec les gens, c'était pareil, je ne les reconnaissais pas vraiment (...) Quelque chose que j'avais perdu : l'élan de se sentir soi-même, de suivre son cheminement (...) C'est comme un traumatisme, un manque de joie qui s'affermirait en nous..."

C'est aussi le mouvement même de l'expulsion (Ausstossung), comme négation en acte, que Freud pose au principe du négativisme psychotique. Quelle que soit l'irritation qu'il nous provoque, il n'est certainement pas à comprendre comme phénomène qui s'adresse à l'autre. Ainsi se plaint P. : "Ça ne va pas, je n'ai pas dormi de la nuit ; pas une minute (...) je n'ai pas réussi à aller me coucher. Il n'y avait rien à faire, je n'arrivais pas à vouloir." Le même P. nous définira ainsi ce dont il souffre : « Ma maladie, c'est un trou dans la possibilité d'agir. » »

Les schizophrènes ont une hyper vigilance. S'ils ont cet air hébété, c'est, comme le dit **FRANÇOISE DASTUR**, parce qu'ils sont préoccupés tout le temps par des tas de conflits.

JEAN OURY prend en exemple un schizophrène qui a vraiment *l'air abruti* et pourtant, lorsqu'ils se croisent, celui-ci lui lance : « N'oubliez pas ! Demain ! La réunion à onze heures ! »... On ne peut pas dire que c'est un abruti !

[7]

[boîte à outils : dissociation de « l'image (*Bild*) du corps »]

La façon de se présenter corporellement, le geste, la façon de marcher ...

JEAN OURY parle de stéréotypies extraordinaires ... ceux qui marchent complètement courbés ... celui qui tournait sur lui-même sous la gouttière pour faire tourner le monde... on peut dire que ce type n'est pas normal, mais...

Quand on regarde les gens autour de soi, ils sont pleins de tics ... Tout le monde...

Ces attitudes de ce qu'on appelle le corps ...

C'est **GISELA PANKOW** qui parle de la dissociation de « l'image » du corps, (mais il ne s'agit pas de l'image *comme on l'entend*, cad spéculaire)

Sur l'apport de **GISELA PANKOW**

Séance de décembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Quant au corps, il y a deux mots en allemand : Leib (incarnation) et Körper (plus général). Je comprends que Jean OURY trouve les deux termes dans les écrits de PANKOW et que cela le trouble...

À lire, un article de **LISE GAINARD**, qui possède ces termes dans sa boîte à outils personnelle,

LISE GAINARD, « Légèreté d'être et estime de soi », *Travailler*, n°10, 2003/2

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TRAV&ID_NUMPUBLIE=TRAV_010&ID_ARTICLE=TRAV_010_0077

[8]

[boîte à outils :

« le corps en apparition »]

JEAN OURY, *Création et schizophrénie*, 6 mai 1987, Éd. Galilée, 1989, p.65-67.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« Mais pourquoi insister sur la notion de Gestaltung ? Ce qui est en question, c'est un processus de créativité qui en même temps est un processus de "reconstruction de soi-même". Il s'agit, pour le schizophrène, de lutter contre ce qui semble spécifique de la psychose : une structure "fermée". Qu'il y ait à nouveau de l'ouvert... [...]

J'ai déjà insisté sur le fait qu'on doit pouvoir définir un "topos", un "lieu", un site. Ceci rejoint des élaborations phénoménologiques à propos de la psychose. Par exemple ZUTT, de l'école de Francfort, parle de ce lieu comme étant le lieu du "corps en apparition". Le corps qui se déploie, tel qu'il apparaît, qui voit tout en étant vu. Les troubles fondamentaux peuvent être projetés sur les modalités du corps en apparition. Le corps en apparition d'un schizophrène n'est pas le même que celui d'un patient en phase de manie aiguë.

Hier après-midi, dans la salle d'attente, il y avait deux personnages. [...] il y avait donc dans la salle d'attente un contraste saisissant entre ce type complètement mélancolique et l'autre en pleine joie... et j'ai pensé à Zutt, "le corps en apparition" : un type replié sur soi, et l'autre en expansion... et

bien ça, ça se passe quelque part. Ça ne se passe pas au niveau du "moi". Ça se passe au niveau d'un "pré-moi"... Un lieu qu'on pourrait définir comme "pré-moïque", ou, pour reprendre une autre terminologie, "pré-spéculaire". Là où il se passe des phénomènes de cet ordre, de "repliement" ou "d'expansion", de sentiments primordiaux, de sensations primordiales, au niveau pathique, au niveau des sentiments vitaux, c'est dans le "pré" de Francis Ponge ! Ce que disent les phénoménologues, c'est que ce "pré" (pré-intentionnel, pré-prédicatif, pré-représentatif...) est un lieu non saisi par le travail de la "représentation". »

DANIELLE ROULOT,

« Secondéité pure et univers schizophrénique », 1989.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/secconditepureetschi.htm

http://www.balat.fr/article.php?id_article73

JEAN BOUSTRA, « L'atelier intérieur », *VST*, n°69, 2001.

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_069&ID_ARTICLE=VST_069_0029

C'est pas la même forme chez un catatonique ou un maniaque ou un mélancolique

➔ Cette différence est-elle en rapport avec la **Gestaltung** ?

Il semble que ce qui est en question dans cette équation du « corps en apparition », Gestaltung, rythme ... on ne peut pas le définir dans l'ordre temporel et spatial.

Je comprends qu'il faut faire appel à d'autres moyens logiques ...

[9] [boîte à outils : la structure et le point extérieur]

Le zéro absolu, ce qui est nécessaire pour qu'il puisse y avoir une structure.

Dans une parenthèse, **JEAN OURY** introduit à nouveau le livre de **DELEUZE** sur **FOUCAULT**.

GILLES DELEUZE, FOUCAULT, éditions de Minuit, 1986, 2004
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020

« ... rien ne ferme réellement chez Foucault. L'histoire des formes, archive, est doublée d'un devenir des forces, diagramme. C'est que les forces apparaissent dans "toute relation d'un point à un autre" : un diagramme est une carte, ou plutôt une superposition de cartes. Et, d'un diagramme à l'autre, de nouvelles cartes sont tirées. Aussi n'y a-t-il pas de diagramme qui ne se comporte, à côté des points qu'il connecte, des points relativement libres ou déliés, points de créativité, de mutation, de résistance ; et c'est d'eux peut-être, qu'il faudra partir pour comprendre l'ensemble. C'est à partir des "luttres" de chaque époque, du style des luttres, qu'on peut comprendre la succession des diagrammes, ou leur ré-enchaînement par-dessus les discontinuités. » (p. 51)

« Mais le dehors concerne la force : si la force est toujours en rapport avec d'autres forces, les forces renvoient nécessairement à un dehors irréductible, qui n'a même plus de forme, fait de distances indécomposables par lesquelles une force agit sur une autre ou est agie par une autre. C'est toujours du dehors qu'une force confère à d'autres, ou reçoit des autres, l'affectation variable qui n'existe qu'à telle distance ou sous tel rapport. Il y a donc un devenir des forces qui ne se confond pas avec l'histoire des formes, puisqu'il opère dans une autre dimension. *Un dehors plus lointain* que tout le monde extérieur et même que toute forme d'extériorité, dès lors infiniment plus proche. Et comment les deux formes d'extériorité seraient-elles extérieures l'une à l'autre, s'il n'y avait ce dehors, plus proche et plus lointain ? » (p. 92)

Pour un développement autour du
Zéro absolu (**LACAN**), point obscur (**HÉRACLITE**), point neutre, point
extérieur...

voir la séance de février 2009
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100809/JO_090218.pdf

L'importance d'un point extérieur pour qu'il puisse y avoir quelque chose qui se structure dans la vie quotidienne : cela redonne toute une dimension sur laquelle on peut travailler.

Une structure, c'est une surface et un point extérieur.

La schizophrénie : un défaut de structure, de limite, peut-être au niveau de ce point obscur, presque extra logique, point zéro absolu.

Pour qu'il puisse y avoir un rythme 'normal' de l'existence, cela nécessite une structure, un rythme.

Mais le point zéro est diffus chez le schizophrène

- S'il y a un défaut de ce point qui est un défaut du rythme
- S'il n'y a pas un élan retenu (*La fabrique du pré*, **FRANCIS PONGE**) comme celui qui donne sa forme à l'herbe

... Il y a une dissociation, une perte des limites.

➔ le problème du hors-temps serait en relation avec ce qu'il en est de ce point

Sans ça : dislocation du temps et de l'espace.

[10] [les formes de temporalisation]

Ce qui fait la machinerie : la fabrique du rythme, la mise en forme

Mais ça nécessite de reparler du temps, des différentes formes de temporalisation...

C'est à partir d'un livre de **HENRI MALDINEY** que le travail s'engage :

HENRI MALDINEY, *Aîtres du langage et demeures de la pensée, L'Âge d'Homme, 1975*
Épuisé depuis longtemps !⁴
http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Maldiney

Un livre difficile, mais pas du tout universitaire, qui reprend, historiquement, Les rapports entre **PARMÉNIDE, HÉRACLITE, ARISTOTE, PLATON**. Ce qui est en question dans l'existence schizophrénique c'est au niveau de l'émergence dans l'existence, qui correspond à **la dimension aoriste**, qu'on retrouve dans la notion d'**élan vital** chez **HENRI BERGSON**, qui n'a pas de **chronothèse**, terme emprunté au linguiste **GUSTAVE GUILLAUME**.

HENRI MALDINEY va aussi chercher du côté de **PAUL KLEE** (le point gris) et de **PAUL CÉZANNE**.

↗ le « aiôn »

Le temps le plus archaïque est l'**aiôn**, qui correspond au jaillissement perpétuel, sans bornes.

L'induction de **HENRI MALDINEY** : **dans la schizophrénie, il y a un trouble profond de l'aoriste**

Cela rejoint ce que développe Jean OURY à partir de l'élan retenu.

Mais de quel temps s'agit-il ?

↗ le « maintenant »

Jean OURY change de « niveau » de l'existence. Il pose la question : « Qu'en est-il du *maintenant* (comme dans : 'C'est maintenant' ou 'ici et maintenant') »

C'est pas l'instant... mais est-ce que ça s'étale ? ... et l'avenir ? et le passé ? plus il y a d'avenir, plus il y a de passé ... absurde !

Tout est bouleversé avec des psychotiques. Si on leur pose la question : « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », ça ne veut rien dire...

Est-ce que ça dure le *maintenant* ? c'est presque de la pataphysique...

⁴ Voir en dernière page la table des matières

↗ le « parfait »

Pour Jean OURY le parfait, c'est le temps de l'épique, sans avant ni après...

Il faudra reprendre tout ça, point par point...

↗ « kairos »

HENRI MALDINEY reprend différentes modalités temporelles : aiôn, chronos, kairos, zeit...

Jean OURY s'intéresse au **kairos**, en tant qu'il représente le **moment opportun**, celui de la décision, une forme d'intervention subtile... le jeune homme ailé qui pose un doigt sur l'un des plateaux de la balance...



... et tout est transformé : il y a événement.

Le kairos vient faire une boucle pour rejoindre aiôn. Le surgissement même du temps est déclenché par ce passage apparemment anodin, qui fait que tout change... à condition que ça tienne au niveau de la « première phase » (*je ne sais pas trop ce qu'est cette première phase*)

Cette sorte d'harmonie dynamique est brouillée dans la dissociation schizophrénique.

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

« Il faudrait aussi parler du quatrième niveau du temps dont parle Maldiney : c'est une dimension grecque, c'est Kairos. C'est une divinité très fine, un adolescent qui passe, qui appuie un tout petit peu sur le plateau de la balance et tout change. C'est la moindre des choses qui est là. Seulement il faut que la balance existe... La définition de Kairos, c'est le moment opportun ; ce qui correspond à ce que dit Lacan dans la logique assertive, son article sur : instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure. Kairos, c'est le déclic. Pour soigner la schizophrénie, il faut réussir à faire une greffe de Kairos sur Aïon. Alors la décision en rapport avec l'opportunité – c'est l'interprétation – vient faire une petite ligature sur ce qui jaillit sans arrêt, sans arrêt. Souvent, il n'y a que du jaillissement ou il n'y a que la décision ridicule, alors on reste comme ça dans un monde quelconque... Mais si on arrive à faire que Kairos rencontre Aïon, alors là, ça va on peut y aller. »

Voir les séances de juin 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

mai 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060517.pdf

Sur le site Ouvrir le cinéma,

le dossier *Constellation* : **temps, tension, vision**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/tpstsvs.html>

Des notes dans mon carnet :

comment je fais usage du livre de Maldiney

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606

Une dimension aoriste, sans chronothèse

Sur l'aoriste, sur la chronothèse

différence temps/aspect/mode

(accompli/inaccompli)

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Aspect>

Sur la valeur aoristique

http://netx.u-paris10.fr/ufr_eaa/wikka/AlaLG501Rinzler

La question du temps, envisagée par GILLES DELEUZE,

« **L'actuel et le virtuel** » (1995), in *Dialogues, 1996, Flammarion*

http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=33606&levelCode=sciences

« La distinction du virtuel et de l'actuel correspond à la scission la plus fondamentale du Temps, quand il avance en se différenciant suivant deux grandes voies : faire passer le présent et conserver le passé. Le présent est une donnée variable mesurée par un temps continu, c'est-à-dire par un mouvement supposé dans une seule direction : le présent passe dans la mesure où ce temps s'épuise. C'est le présent qui passe, qui définit l'actuel. Mais le virtuel apparaît de son côté dans un temps plus petit que celui qui mesure le minimum de mouvement dans une direction unique. Ce pourquoi le virtuel est « éphémère ». Mais c'est dans le virtuel aussi que le passé se conserve, puisque cet éphémère ne cesse de continuer dans le « plus petit » suivant, qui renvoie à un changement de direction. Le temps plus petit que le minimum de temps continu pensable en une direction est aussi le plus long temps, plus long que le maximum de temps continu pensable dans toutes les directions. Le présent passe (à son échelle), tandis que l'éphémère conserve et se conserve (à la sienne). Les virtuels communiquent immédiatement par-dessus l'actuel qui les sépare. Les deux aspects du temps, l'image actuelle du présent qui passe et l'image virtuelle du passé qui se conserve, se distinguent dans l'actualisation, tout en ayant une limite inassignable mais s'échangent dans la cristallisation, jusqu'à devenir indiscernables, chacun empruntant le rôle de l'autre. »

[11]

[boîte à outils :

la limite]

Sans structure interne, pas de limites : **les Stoïciens** aussi en ont parlé

La limite, ce n'est pas seulement dans le *tracer*, c'est en corrélation avec ce qu'il en est de la place du zéro absolu, qui n'est pas pris dans la surface générale de l'existence.

Dans les pathologies où il n'y a pas de limites, c'est paradoxalement parce qu'il y a du fermé. Les malades sont « fermés » ...

... Il faut faire des **greffes d'Ouvert** pour qu'il y ait des limites

Et ne pas confondre les limites et les bornes

La limite est inatteignable

Si on ne travaille pas ça, on aboutit à la situation actuelle : la contention, les structures fermées (bâtiments)

La contention, ça n'est pas poser des limites mais du fermé.

Si on ne structure pas (club, ateliers) les limites s'écrasent et on ne serait pas loin de « fermer » l'établissement.

[...]

JEAN OURY fait intervenir le terme de « **complexité** », en rapport avec le zéro absolu.

Il faudrait aller voir en mathématiques, du côté de la notion de **treillis**.

Malheureusement, il y a toujours tendance à privilégier le fermé plutôt que la limite.

➔ **Comment mettre ça en ordre ? C'est une logique du hors-temps**

*Pour un développement autour de la limite
Voir les séances de juin et décembre 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

[12]

[boîte à outils métapsychologique : *Unverborgenheit, l'élan retenu*]

« On peut être séduit par un mot »

Cela est arrivé à Jean OURY, avec ce mot : « Unverborgenheit », tiré d'une conférence de **MARTIN HEIDEGGER** du 31 janvier 1962, « Zeit und Sein », « Temps et être »

C'est « **l'apparaître du retrait** », la « **déclision** » (**FRANÇOIS FÉDIER**), mais aussi « **l'élan retenu** » de **FRANCIS PONGE**.

Voir la séance de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

décembre 2007, p.12

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

C'est là que l'on peut repérer le trouble fondamental de la Spaltung : l'élan retenu est foutu ! Il n'y a pas ou trop de retenue, les limites sont bouleversées. Le corps n'a plus de limites.

Jean OURY insiste sur l'importance de « mettre ça au clair » : car si on ne le fait pas, on mélange, selon lui, **l'auto-érotisme** et le **narcissisme**, qui sont in-mélangeables selon la métapsychologie de **FREUD**.

« **En poussant un peu, on pourrait dire que dans la toxicomanie, on entre dans le domaine de l'auto-érotisme.** »

Un toxicomane, c'est pas comme un schizophrène, c'est bien plus difficile.

JEAN OURY fait référence à un congrès à Milan sur « drogue et langage » au cours duquel Gisela PANKOW a précisé :

Les toxicomanes détruisent le langage, tandis que les psychotiques essaient de reconstruire le monde avec le langage.

Les limites entre l'auto-érotisme et le narcissisme originaire (lieu même de la Spaltung) ...

L'auto-érotisme se rapproche du « **corps morcelé** » de **MELANIE KLEIN** (qui n'est pas le *corps dissocié* de **PANKOW**)

JEAN OURY, « **Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique** », *Cahiers de psychologie clinique*, « **De l'institution** », n° 21, 2003/2.

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

« Le "corps morcelé", au sens de Mélanie Klein, relève de la pathologie hystérique. Gisela PANKOW insistait sur la distinction entre corps morcelé et corps dissocié. Dans le corps morcelé, l'unité est là, même dans un état de dépersonnalisation, subconfusionnel, etc. Il y a toujours "il y a de l'un", comme le disait LACAN. Tandis que dans le corps dissocié, existe le "il y a" mais pas "l'un". Il n'y a pas de dialectique entre la partie et le tout, la partie étant le tout, etc. »

Une difficulté, aujourd'hui, est que l'on voit arriver des personnes à la fois toxicomanes et schizophrènes.

[...]

[13] [boîte à outils : le narcissisme originaire]

Mettre le hors-temps à l'arrière-plan pour parler du narcissisme originaire.

Une prise de position sur laquelle insistait beaucoup **JACQUES SCHOTTE**

Ne pas confondre

- le narcissisme originaire
- le narcissisme primaire
- le narcissisme spéculaire

Le narcissisme primaire comprend le narcissisme originaire et le narcissisme spéculaire.

Les troubles profonds de la psychose sont au niveau du narcissisme originaire

« **J'en suis toujours là. Je maintiens ça** »

Mais attention à ne pas chosifier !

*Sur le narcissisme originaire,
Voir les séances de décembre 2006*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061220.pdf
juin et septembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Un livre très important pour **JEAN OURY**

MAURICE BLANCHOT, *L'attente, l'oubli*, Gallimard, 1962
Voir la séance de décembre 2007
(avec citations)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

ainsi que juin 2007, novembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

Où mettre l'attente, l'oubli dans cette construction ?

Une psychotique : « C'est effrayant ... par moments ... un oubli de l'oubli »

Si l'oubli ne fonctionne plus, une fuite de l'oubli ... pas de souvenirs

Cf. La métaphore primordiale (paternelle) qui enclose le refoulement originaire (**LACAN**)

- L'attente : narcissisme originaire
- L'oubli : refoulement originaire

L'attente, ab-warten (attente absolue), er-warten (attendre un train)

➔ **Comment transformer le hors-temps pathologique en hors-temps ... « structural » ?**

[question ♦ « Qu'est ce qui fait le matériau logique de toute cette fantaisie apparente que j'essaie de dire ? »

♦ Comment mettre en question ce défaut schizophrénique, la Spaltung ?

Ce qui est défaillant, c'est le hors-temps : pas de point d'attente, pas de point de recentrement, pas de limites... Que faire avec ça ?

♦ Quelle est, sur le plan métapsychologique, la dimension énergétique...

Dans les années 60, dans des commentaires de la *Métapsychologie* de FREUD, on parlait d'« énergie libidinale » . Mais pourquoi énergie ?

Il est vrai que **FREUD** a vécu au temps de la thermodynamique et de la

machine à vapeur...]

[14]

[boîte à outils : energeia, dynamis, kinesis]

JEAN OURY a proposé de remplacer le mot « énergie » par celui d'*energeia*, cad de garder le mot grec, sans le traduire.

Cela fait référence à un chapitre d'un livre de **JEAN BEAUFRET**

Voir la séance de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

Il ne s'agit pas de l'énergie mécanique

C'est un mot fondamental chez Aristote pour mettre en question l'Être.

JEAN BEAUFRET, *Dialogue avec Heidegger (I)*,
chapitre « *Energeia et actus* »,
Minuit, 1973, p.122-145.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1933

« Être pour Aristote c'est, au sens « le plus magistral », *ενεργειν* (*energein*). De là vient notre mot d'*énergie* qui signifie déploiement de force ou d'action, sauf si l'énergie reste potentielle, comme celle de l'eau que retient un barrage avant que par sa chute elle n'actionne une turbine. Telle paraît être aussi, au moins en apparence, la merveille de l'*ενεργεια* (*energeia*). Elle est, dit Aristote, *οθεν η κινησις* (*kinesis*), d'où part le mouvement. [...]

Tandis que l'énergie évoque la détente d'un ressort ou l'action d'une force qui pousse quelque chose à devenir autre, l'*ενεργεια*, loin de pousser quoi que ce soit, éveille dans ce qui lui est autre une aptitude latente qui n'en attendait pas plus pour se manifester au premier plan, répondant ainsi à ce qui l'éveille. [...]

La traduction dite "classique" d'*ενεργεια* par le latin *actus* est donc, dès qu'elle apparaît, on ne peut plus anti-grecque. Elle recouvre en réalité le passage d'un monde à un autre, à savoir du monde grec au monde romain à qui l'action est aussi essentielle qu'au premier *χαρις*, telle qu'elle s'abrite encore dans l'*ενεργεια* d'Aristote. Mais en climat romain n'est vraiment que

ce qui agit, envahissant le reste pour le "pousser" à devenir ce qu'il n'est pas. [...]

Le mot *force*, en latin *vis*, traduit parfois le grec *δυναμις* (*dunamis*) qui est avec *ενεργεια*, l'une des paroles fondamentales de la *Physique* d'Aristote. Ainsi Leibniz se plaira, remontant pense-t-il du latin au grec, à placer dans ce qu'il nomme *το δυναμικον* (*dunamikon*) l'essence même de ce qui est, posant que rien n'est qu'à condition de déployer de la force (*vis*). Mais *vis*, c'est le grec *βια* (*bia*), et non pas *δυναμις* qui, s'il nomme pour Aristote l'un des traits essentiels de la *φυσις* (*phusis*) comme *κινεσις* (*kinesis*), c'est de telle sorte que *βια κινεσθαι* (*bia kinesthai*) soit précisément *παρα φυσις κινεσθαι*. Non pas pour les Romains qui font au contraire de la force, *vis*, elle-même entendue comme *potestas*, pouvoir sur, l'essence même de ce que Lucrèce nommait *natura rerum*, par quoi il traduisait *φυσις*. » (p.122-125)

Au lieu de parler d'énergie libidinale on pourrait parler d'*energeia* liée au terme *dynamis*, qu'il ne faut pas traduire, et qui donne la *kinesis*.

Tout cela porte vers la *poiesis*, terme également maltraité

*Un montage de textes de JEAN BEAUFRET et de MARTIN HEIDEGGER
autour de la POIESISs*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/apparaître.html>

Avec le schizophrène on devrait simplement faire qu'il puisse y avoir de la *poiesis*... La base même de l'existant.

*Pour davantage de détails,
voir la séance de juin 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

[15]

[construire sa boîte à outils : les concepts fondamentaux]

Dans cette boîte à outils que chacun se construit, ça ne peut être que de **concepts**, et il y en a qui sont **fondamentaux**

Dans ce passage, Jean OURY insiste à la fois sur le caractère de « concept » de ces outils, toujours en alerte face à cette tendance à chosifier (l'inconscient est un concept, tout comme le transfert), et sur l'importance de certains de ces concepts qui doivent se retrouver dans toutes les boîtes à outils.

Voir la séance de décembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

« La difficulté, c'est que c'est tout de suite pris dans le commerce... »

Dans la boîte, il y a forcément :

Inconscient – répétition – transfert – pulsion

JACQUES LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire XI (1964), Seuil, 1973*
<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/concepts.htm>

Pour distinguer l'hystérie, la schizophrénie, ... il faut d'autres concepts...

JEAN OURY a besoin de récapituler pour continuer...

➤ le narcissisme originaire

JEAN OURY, intervention à *Psypropos, 2006, autour de « la fabrique du corps »*
<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

➤ energieia

[...]

L'arrière-fond : c'est la répartition de l'énergieia

La façon dont l'énergieia va pouvoir se disposer fait que, si c'est bien foutu, tout ce fond va être la base... on arrive à **FREUD** et à

L'idéal du moi (*Ich ideal*)

Pour **JACQUES LACAN**, c'est le pointage symbolique de quelque chose en prise directe avec le narcissisme originaire, qui est l'étoffe même. Ça tient.

Mais il faut aussi bien sûr qu'il y ait du moi idéal, du moi spéculaire...

SIGMUND FREUD, *Pour introduire le narcissisme (1914), in Œuvres complètes, vol. XII (1913-14), PUF, 2005.*

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XII_1913-1914
Pour introduire le texte de Freud, Une causerie à Canet, de MICHEL BALAT
<http://balat.fr/spip.php?article531>

JACQUES LACAN, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache » (1960)

<http://ecole-lacanienne.net/documents/1960-04-00.doc>
<http://ecole-lacanienne.net/pastoutlacan60.php>

JACQUES LACAN, *Les Écrits techniques de Freud, Séminaire I (1953-1954), séance du 31 mars 1954, Seuil, 1975*

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/1954.htm>

➤ limite

Tout ça n'est en jeu que s'il y a une limite qui tient la structure, et pas poreuse vis à vis par exemple de l'auto-érotisme : d'où la difficulté entre schizophrénie et toxicomanie.

Il faut quelque chose d'enclos, dans un autre espace logique (zéro absolu qui n'est pas le zéro relatif):

JEAN OURY engage à faire le lien avec la logique de Charles S. PEIRCE à partir de la notion de **potentiel**

« Pour qu'il puisse y avoir de l'avant... il faut être après ! »

Sur la notion de potentiel, Voir la séance de juin 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

Cela rejoint le point gris de **PAUL KLEE**

[question ♦ « Qu'est-ce que je fous la ?... » *Cette fois-ci la question n'est pas posée comme ça* : « Qu'en est-il de la dimension de la place qu'on a vis à vis de quelqu'un qui se présente comme schizophrène ? »

C'est la dimension du rapport à l'autre, de la rencontre...]

[16] [la rencontre : tuchè/lekton]

◆ Cette question de la rencontre implique un travail autour de mots : *tuchè*, *lekton* ou « *dicibile* »... à partir de **JACQUES LACAN**, **JOHANNES LOHMANN**

Voir les séances de **juin**, septembre, octobre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf
mars 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

◆ Elle engage à poser le transfert dans sa disparité subjective (ça n'est pas une réciprocité) et qui met en question son propre désir.

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), *Le Transfert*,
Seuil, 1991

<http://staferla.free.fr/>
<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impar essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

[question ◆ « Qu'en est-il du temps ? il faut reprendre le statut logique du **maintenant** (*jetzt*)... »]

[17] [le temps de l'épique]

Dans son existence *pélagique*⁵, flottante, où est le schizophrène ?

Il est dans le **parfait**, qui n'est pas temporalisé. C'est le temps de l'épique, de l'épopée.

Un autre temps intéresse **Jean OURY**, c'est celui du **futur antérieur** : On ne vit pas dans le présent mais dans le futur antérieur

MICHEL BALAT, « **Notes sur le futur antérieur** » (2005)
http://www.balat.fr/spip.php?article182&var_recherche=futur%20ant%C99eur

JACQUES LACAN, dans son *Séminaire sur la lettre volée*: le futur antérieur est un *caput mortuum*.

JACQUES LACAN, *la lettre volée* (1956)
<http://ecole-lacanienne.net/documents/1956-08-15.doc>
http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Lettre_vol%C3%A9e

[...]

C'est très compliqué, c'est à travailler...

[18] [le lieu logique du temps]

Je garde le hors-temps comme **lieu logique du temps**

Le temps n'existe pas... On se revoit dans un mois...

⁵ <http://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9lagos>

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	VII	
LE VERBE ET LE TEMPS	1	
Pulsions destinales et temps de la présence	5	
Genèse du temps	12	
Temps et Présent	31	
L'INSTANCE DE PARFAIT DANS LA THEORIE ARISTOTELICIENNE DU TEMPS ET DANS LA THEORIE PLATONICIENNE DE LA SCIENCE	51	
Phénoménologie descriptive du temps dans la physique d'Aristote	55	
Place et sens du parfait dans le système verbal grec	67	
Statut du parfait et de la science dans le <i>Théétète</i> de Platon	74	
L'aspect de parfait et la neutralisation du devenir	82	
Parfait et Présent	93	
Phénoménologie constitutive du temps dans la physique d'Aristote et dialectique du présent et du parfait dans la langue grecque	105	
IMPUISSANCE ET PUISSANCE DU LOGOS	121	
Le lien de l'étant et les lieux d'être à l'époque archaïque. <i>Moïra</i> , p. 131. — <i>Moïra et logos</i> , p. 138. — <i>Epos et logos</i> , p. 145.	131	
Le logos et la langue	157	
<i>Le rapport du nommer et du dire dans la phrase indo-européenne</i> , p. 157. — <i>Etre et dire</i> , p. 171. — <i>Le logos menteur</i> , p. 187. — <i>Logologie et ontologie dans le Sophiste de Platon, la proposition prédicative</i> , p. 192. — <i>La faille</i> , p. 216.		223
Logos Eros Mythos		223
<i>La langue et le mythe</i> , p. 223. — <i>Le mythe platonicien de l'amour</i> , p. 233.		
Dionysos. L'existence alogique		248
<i>Le dieu « Personne »</i> , p. 248. — <i>La transgression de l'ontique</i> , p. 265. — <i>Dionysos et l'amour</i> , p. 275.		
Le logos et l'un		278
<i>L'impasse ontologique : l'un hors-l'être hors-le-temps</i> , p. 278. — <i>Le non de l'indifférence ontologique</i> , p. 284. — <i>Dialectique et diagenèse</i> , p. 295. — <i>Dynamis et thesis de l'un</i> , p. 303.		
Le logos harmonique		308
A. Logos et infini, p. 308. — <i>Du logos déclaratif au logos mathématique</i> , p. 308. — <i>Le logos et le mouvant</i> , p. 322.		
B. L'un et l'existence harmonique, p. 334. — <i>L'intégration du pleon et la mesure de l'esprit</i> , p. 334. — <i>Le système musical grec</i> , p. 350.		
CONCLUSION		369
	373	

HENRI MALDINEY, *Âitres de la langue, demeures de la pensée, L'Âge d'Homme, 1975*

Spirales

16 septembre 2009

Le hors-temps

Une vieille histoire en rapport avec la métapsychologie

[1] [pour démarrer]

➤ ne pas partir de l'historial

[1bis] [pour comprendre]

- cas cliniques
- *Komm ! ins Offene !* (viens ! dans l'Ouvert !)

- le corps, modèle structural de l'espace
- ➔ Les rapports entre l'espace et le temps

[2] [Pour se repérer]

➤ immortel/éternel

- ne pas confondre Dieu et l'Être
- on ne prouve pas l'existence divine

➔ Les rapports entre le temps et le hors temps

GISELA PANKOW
HENRI MALDINEY

HENRI MALDINEY
HÖLDERLIN

GISELA PANKOW

HENRI MALDINEY
SØREN KIERKEGAARD

MAITRE ECKART
GUILLAUME D'OCKHAM

[3] [Spaltung, rythme, Gestaltung]

- un trouble profond du rythme
- un trouble profond de la *Gestaltung*

GISELA PANKOW
EUGEN BLEULER

ÉMILE BENEVENISTE
HANS PRINZHORN

[4] [construire sa boîte à outils]

LUDWIG WITTGENSTEIN
JEAN OURY

[5] [boîte à outils :

Être dans le même « paysage »]
ERWIN STRAUS
EUGÈNE MINKOWSKI

[6] [le corps du schizophrène :

Benommenheit]

JOSEF BERZE, EUGEN BLEULER, JUAN LOPEZ IBOR, FRANÇOISE DASTUR

[7] [boîte à outils : dissociation de « l'image (*Bild*) du corps »]

GISELA PANKOW

[8] [boîte à outils :

« le corps en apparition »]
J. ZUTT

[9]

[boîte à outils :

la structure et le point extérieur]

**DELEUZE / FOUCAULT
JACQUES LACAN
HÉRACLITE
FRANCIS PONGE**

[14]

[boîte à outils :

energeia, dynamis, kinesis]

JEAN BEAUFRET

[10]

[les formes de temporalisation]

**HENRI MALDINEY
GUSTAVE GUILLAUME
PAUL KLEE
PAUL CÉZANNE
PARMENIDE
HÉRACLITE**

[15]

[construire sa boîte :

des outils *conceptuels*]

**SIGMUND FREUD
JACQUES LACAN**

➤ La dimension aoriste

➤ « aïôn »

➤ Le « maintenant »

➤ Le « parfait »

➤ « kaïros »

[16]

[la rencontre]

**JACQUES LACAN
JOHANNES LOHMANN**

➤ Tuchè/Lekton
➤ La disparité subjective

[11]

[boîte à outils :

la limite]

STOÏCIENS

[17]

[le temps de l'épique]

[12]

[boîte à outils métapsychologique :

Unverborgenheit, l'élan retenu]

**MARTIN HEIDEGGER
FRANCIS PONGE**

[18]

[le lieu logique du temps]

[13]

[boîte à outils :

le narcissisme originaire]

**JACQUES SCHOTTE
MAURICE BLANCHOT
SIGMUND FREUD**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 14 novembre 2009. Version 2 (23/11/2009)

Mercredi 21 octobre 2009

Les prises de notes de cette séance sont à lire en parallèle avec celles de septembre, mais aussi avec tout l'ensemble disponible sur le site, pour l'accès aux références, liens, extraits que je ne vais plus répéter systématiquement : ceci dans le but d'avoir du temps pour aller défricher ce qui ne l'a pas encore été ou très peu...

Il existe des logiciels gratuits¹, qui permettent de fusionner des fichiers PDF. Avec la fonction « recherche avancée » d'Adobe Acrobat, il devient très simple d'avoir accès à toutes les occurrences d'un terme, dans leur contexte.

Je vous souhaite un bon travail.

« Moi, vous savez, j'ai besoin de ça, du concret.

Et le plus concret, c'est le regard sur soi, à travers la psychanalyse. Alors, évidemment ma vie est traversée par cette question, c'est-à-dire par la rencontre avec la question existentielle. Voilà. Et ça, ça ne peut pas s'enseigner. Bon... Toujours est-il que la dogmaticité, je l'ai d'abord apprise sur le divan. Et je dois dire : comme il se doit, dans la souffrance et à mon détriment. À mon détriment, en ce sens que se regarder soi-même dans les conditions d'une analyse qui est digne de ce nom, c'est plus que du remue-ménage. Vous êtes confronté à la question centrale : pourquoi ? pourquoi vivre ? Le pourquoi ?, eh bien le pourquoi, il est le lot de l'humanité. Si j'ai rencontré ce que j'ai rencontré, c'est parce que, quand j'étais expert en Afrique, j'emportais avec moi dans mes bagages quelques textes de Gratien et quelques textes de Pic de la Mirandole, et puis ce poème qui m'a tellement porté, qui est d'un mystique polonais, Angelus Silesius, et qui dit :

*“La rose est sans pourquoi,
Fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a souci d'elle même,
Ne désire être vue.” »*

*Pierre Legendre, Vues éparées.
Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit,
éditions Mille et une nuits, 2009, p. 29.*

LES ANNONCES

Jean OURY n'a pas commencé par le rituel des **Annonces**.
Je les replace donc ici, artificiellement, tout en gardant la marque de leur apparition dans le cours de la séance.

¹Mac : PDFlab, que j'utilise

<http://www.commentcamarche.net/telecharger/telecharger-34055028-pdflab>

Windows

<http://www.clubic.com/telecharger-fiche35877-simple-pdf.html>

Linux (je fais confiance aux adeptes Linux pour avoir déjà trouvé la solution !)

++ Paris, ateliers VARAN, reprise du séminaire 2009-2010 de **MARIE-JOSÉ MONDZAIN** sur le thème « **L'enfant, l'enfance et le cinéma** » (à partir du 26 octobre)

<http://www.ateliersvaran.com/spip.php?article109>

++ La Borde, 25-26-27 octobre, une réunion des groupes de Pédagogie institutionnelle.

++ Le Mans, avril 2010, un projet de colloque sur l'histoire de la psychiatrie et ses enjeux contemporains, intégré à une recherche avec journées de formation, projections ; une action qui s'étendra jusqu'en novembre 2010.

<http://subaru2.univ-lemans.fr/lettres/labo/lhamans/membres/chercheurs/guillemain/guillemain.html>

DESTRUCTION DE LA PSYCHIATRIE

*Je déplace également artificiellement ici
deux moments de la séance qui se sont enchaînés chronologiquement.
D'abord, une référence à la remise en cause du packing par certains parents
d'enfants autistes,
puis la menace de suppression d'un service à la PJJ.
C'est donc après avoir invité
une jeune femme de la Protection judiciaire de la jeunesse à venir au micro
pour nous informer d'une situation difficile
que Jean OURY aura enchaîné sur les annonces...*

LE PACKING

JEAN OURY fait une parenthèse sur la polémique qui s'est développée récemment autour de la pratique du *packing* pour accompagner les enfants autistes, **PIERRE DELION** étant la cible principale de ces attaques.

JEAN OURY parle d' « âneries redoutables » qui sont écrites ou dites à propos du packing.

Le site d'un parent d'un enfant autiste reprend largement ces vives attaques contre la psychanalyse et tous les praticiens qui emploient le packing.

<http://www.leapoursamy.com/>

MICHEL BALAT a largement ouvert son site à cette question :
<http://balat.fr>

BERNARD GOLSE, « Comme si l'autisme était dangereux »,
Libération, 23/09/2009.

<http://balat.fr/spip.php?article633>

PIERRE DELION, « Lettre ouverte aux parents d'enfants, d'adolescents et d'adultes autistes, à leurs professionnels éducateurs, pédagogues et soignants », avril 2009.

<http://balat.fr/spip.php?article601>

PIERRE DELION, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*,
PUF, avril 2009.

http://www.puf.com/wiki/Auteur:Pierre_Delion

La page Wikipedia sur le packing

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Packing>

JEAN OURY revient sur le fait que les praticiens du packing se réunissent régulièrement pour discuter. Que ça modifie même l'ambiance générale... Que la personne peut choisir avec qui elle veut faire le packing (surtout utilisé avec des enfants autistes automutilateurs).

Mais...

La destruction de la psychiatrie date de longtemps...

JEAN OURY incite les moniteurs de La Borde qui font des packing et les pensionnaires qui ont eu des packing à écrire des témoignages qui seront envoyés à **PIERRE DELION** ou à **MICHEL BALAT** (qui rassemble un peu tous les témoignages).

... Continuer de parler du reste comme si de rien n'était, ça serait de la connerie (pire que l'hypocrisie) ...

JEAN OURY s'adresse ensuite à une femme présente dans l'amphi et l'invite à venir parler d'une autre situation présente difficile, elle aussi :

J'étais venue, il y a quelques mois parler de ça, ici, quand on était en grève, parce qu'on était extrêmement menacés avec la loi (*inaudible*), notre ministre, Rachida Dati, etc...

Et puis, ce qui se passe à la *Protection judiciaire de la jeunesse*... la destruction de la *Protection judiciaire de la jeunesse*, puisque à terme, on va être complètement bouffés par la *Pénitentiaire*...

... On est extrêmement préoccupés et on est entre... l'enragement et l'abattement. On a changé de ministre, maintenant c'est MAM, on est encore plus menacés...

[...]

Je travaille dans un service qui existe depuis 25 ans, à Saint-Denis, donc un territoire fragile, qui a été créé pour permettre aux jeunes filles d'avoir un espace particulier.

C'est un lieu d'accueil et d'écoute pour les jeunes filles de toute la France, avec des personnels de la *Protection judiciaire de la jeunesse*. Moi, je suis éducatrice. Il y a des psychologues, des infirmières... il y a aussi une juriste. On est aussi un lieu de planification familiale... enfin, un endroit qui a été pensé par et pour les filles.

On est menacé de fermeture dans les semaines qui viennent parce que l'argent, au ministère de la Justice, est maintenant dirigé, essentiellement, c'est ce que nous a dit notre directeur départemental, sur les mineurs et au Pénal.

Donc, les jeunes majeurs, ça n'intéresse plus personne. Les jeunes qui sont au Civil, ça n'intéresse plus personne. Donc, les filles, ça n'intéresse plus personne.

Ce service pour les filles doit disparaître au profit d'établissements dont vous entendez parler tous les jours, qui coûtent un fric fou. Des établissements pénitentiaires pour mineurs : les EPM, les CEF, centres éducatifs fermés, ... Ce genre de lieux qui nécessitent un argent ... inimaginable ! c'est-à-dire que même les foyers éducatifs traditionnels sont en train de fermer parce qu'il faut de l'argent et des forces vives pour aller dans ce type de lieu.

On est fonctionnaires du ministère de la Justice, on ne peut pas faire de pétition, on a un droit de réserve. Donc, ce qu'on est en train de faire : on a fait un comité de soutien et on demande aux gens de nous envoyer un petit mot, une... quelque chose sur ce qu'ils pensent de ça. Pour dire que les filles, c'est

important. Déjà, que les filles et les femmes, elles sont sur le bord de la route et que là, il faut continuer à pouvoir bosser avec elles et pour elles, notamment à Saint-Denis où il y a vraiment de quoi faire.

Je vais laisser quelques papiers pour vous tenir au courant de ce qu'il est en train de se passer à la PJJ.

... les structures ferment les unes après les autres. Il y a une directrice départementale qui s'est défenestrée le mois dernier, juste avant de rentrer au collège de direction où elle devait annoncer à ses directeurs que des structures allaient fermer. Du coup, ça a un petit peu calmé, juste pour quelques semaines, la direction, mais c'est extrêmement pesant et extrêmement préoccupant. Voilà, c'est ce que je voulais vous dire.

<http://www.justice.gouv.fr/index.php?rubrique=10017&ssrubrique=10026>
<http://pagesperso-orange.fr/unsaspj/>

[le hors-temps]

JEAN OURY commence par énumérer les lieux où il s'est rendu récemment (Brésil, Landerneau, Marseille, Béziers, Blois...), précisant qu'il y a trop de choses...

Il est un petit peu « dans le cirage »...

« **En même temps, on est toujours sous le coup de plusieurs choses [...] il faut prendre position...** »

...

La question du hors-temps est très complexe. Tenter de la poser durant l'année d'une façon plus précise...

*Il va de soi, pour Jean OURY, de nous préparer d'une façon ou d'une autre à ce qui va se dire dans cette séance, Il part toujours du **concret** et du **maintenant** : soit de ses déplacements et de ce qui s'est passé, soit des lectures, etc... Cela lui permet aussi, il me semble, de s'échauffer les neurones.*

Il va commencer par quelque chose qui n'aborde pas directement le hors-temps...

C'est une réflexion de **PIERRE LEGENDRE** qui, par ailleurs, qualifie notre période de *post-hitlérienne*.

Et J.O. d'ajouter : « Tout un programme... il faut pas être distrait ! »

PIERRE LEGENDRE, *Vues éparses. Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit, Éd. Mille et une nuit, 2009.*

<http://www.1001nuits.com/Site/CilPrincipal?controlerCode=CilCatalogue&requestCode=afficherDetailArticle&code=309826&retour=listeArticles>

« Nous assistons aujourd'hui à ce que j'appelle, dans nos sociétés que je qualifie de sociétés post-hitlériennes, dans un style autre que le style tyrannique du banditisme hitlérien, cette fois dans la convivialité, l'esprit soi-disant démocratique, la liberté sans frein..., nous assistons au triomphe de l'expérimentation humaine. Voici une anecdote tout à fait banale : cette initiative récente d'un médecin américain, rapportée par le *Boston Globe*, qui explique qu'il donne des médicaments aux enfants prépubères de manière à repousser l'âge de leur maturité sexuelle. Et pourquoi ? Eh bien, parce que cela leur laisserait plus de temps pour choisir ou non de changer de sexe... bien sûr, au passage, il explique que ces traitements hormonaux peuvent rendre ces enfants stériles... Moi, je veux bien qu'on parle d'éthique médicale ; j'aurais bien des choses à dire sur l'éthique médicale. Ce n'est pas le moment d'ouvrir ce dossier. Mais je suis étonné qu'on laisse se développer une barbarie qui n'a rien à envier, bien que dans un autre style, à l'esprit du docteur Mengele. Nous sommes plongés là-dedans. Donc, si on parle d'anthropologie, de quoi parlons-nous ? » (p. 131-132)

[le temps : question de méthode]

JEAN OURY va repartir du temps pour aborder le hors-temps. En soulignant l'intérêt d'une histoire *sédimentaire* et non plus seulement *chronologique*, tel que le développe donc **PIERRE LEGENDRE** :

◆ Pour une histoire *sédimentaire*

PIERRE LEGENDRE, *Vues éparses*

« D'abord, il faut sortir de la conception linéaire de l'histoire, pour introduire l'idée d'une histoire *sédimentaire* ; autrement dit, le passé est refoulé, mais ne disparaît jamais. [...] D'autre part, quand on est dans cette conception non plus

linéaire de l'histoire, mais sédimentaire, on comprend que les montages institutionnels, les institutions ont affaire à la construction de la Raison. Il faut se souvenir qu'il y a un domaine où le principe de non-contradiction ne joue pas ; c'est ce qui se passe quand l'autre scène, la scène inconsciente, se dévoile sans notre contrôle pendant la trêve du sommeil ; c'est le règne du "tout est possible", et le rêve, personne ne le maîtrise. En revanche, sur la scène de la réalité, au contraire, c'est le règne du principe de non-contradiction. C'est sur la base de ce double registre que se construit l'humanité. Et par voie de conséquence, le monde social, c'est d'abord une construction d'interprétations, fondamentalement une affaire langagière, avec tout ce que cela comporte. J'ai introduit ce concept de *Texte* (avec majuscule) comme l'équivalent du concept de société, de culture, de civilisation. Et ça porte à conséquence pour penser le politique. Pourquoi ? » (p. 33-34)

Que dit **PIERRE LEGENDRE** ?

Une *histoire sédimentaire* (de nos sociétés occidentales), quand on « gratte un petit peu », que fait-elle apparaître sous l'organisation de nos structures sociales actuelles ?

On voit apparaître la structure hiérarchique de la Papauté. Et sous la Papauté ? greffés sur la contemporanéité, on voit apparaître des petits bouts de féodalisme (le député qui parle de son *ief*). Et en grattant encore ? on voit apparaître l'empire romain.

PIERRE LEGENDRE, *Vues éparses. Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit*, éditions Mille et une nuits, 2009, p. 55-57.

« La preuve que nous sommes bien dans une vie sédimentaire et non pas dans une vie linéaire, c'est, au-delà de ce que la psychanalyse nous apprend sur le sujet et sur les sociétés humaines, la question de notre rapport à la tradition, aux traditions. Ainsi, on parle de judéo-christianisme, et voilà, on est quitte ! Mais il y a le judéo-gréco-christianisme, on oublie la dimension grecque ; ça, c'est encore une autre affaire : l'inexistence de l'Orient byzantin pour les Occidentaux, en particulier européens, et en particulier français, enfermés dans la francité catholico-laïque ! Il faudrait aussi parler de "romano", parce que c'est la marque du droit romain christianisé et laïcisé. Tout ça fait un tout. [...]

Le fond, c'est la question de l'interprétation, qui touche au statut du corps, de la corporalité dans l'interprétation. C'est une question qui est au cœur de toutes les civilisations, et pour l'Occident elle a été au cœur du grand conflit entre le

christianisme et le judaïsme. Ce sont des choses extrêmement importantes, pour comprendre, par exemple, l'avènement de l'État, du rationalisme institutionnel. C'est essentiel pour comprendre le rôle du noyau médiéval, le rôle du christianisme pontifical en Europe. Du reste, si j'ai tenu à ce qu'on ait une séquence pontificale², à la fois dans la bibliothèque du Vatican et dans la séance d'acclamation du pontife romain, c'est pour ces raisons de fond. »

JEAN OURY a déjà fait allusion (février 2009) à des passages d'un livre récent de **GIORGIO AGAMBEN** sur la hiérarchie dans le monde des anges comme modèle de notre bureaucratie :

GIORGIO AGAMBEN, *Le Règne et la gloire, Homo sacer, II, 2, Chapitre « Angéologie et bureaucratie », Seuil, 2008*

<http://www.fabula.org/actualites/article25173.php>

<http://www.editionsduseuil.fr/auteur/Giorgio%20Agamben/41>

« Le parallélisme entre bureaucratie céleste et bureaucratie terrestre n'est pas une invention de Denys l'Aréopagite. Si les anges sont déjà définis chez Athénagore au moyen de termes et d'images empruntés au langage de l'administration [...], l'analogie est clairement affirmée dans un passage de l'*Adversus Praxeam* de Tertullien [...]

Dès lors que le concept même de hiérarchie requiert une diversité d'ordres qui se fonde sur la différence des offices et des activités, il en va de même dans la cité, où il y a différents ordres selon les différentes fonctions : l'ordre des magistrats est différent de celui des militaires, de celui des agriculteurs et ainsi de suite. Si les ordres civils sont nombreux, on peut toutefois les ramener à trois, en considérant que toute communauté parfaite possède un principe, un moyen et une fin. C'est pourquoi dans tout état ou dans toute cité, quels qu'ils soient, on trouve trois ordres d'hommes : ceux du niveau le plus élevé, qui sont les praticiens ; ceux de niveau infime, comme le peuple vil, d'autres, de niveau intermédiaire, comme le peuple honorable [populus honorabilis]. De la même manière, dans toutes les hiérarchies angéliques, les ordres se distinguent selon les offices... (S. Th., q. 108, a. 2.)

² À propos du film *La fabrique de l'homme occidental*, réal. Gérard Caillat, 1996

<http://www.artepro.com/programmes/2535/presentation.htm>

Une fois établi le caractère central de la notion de hiérarchie, les anges et les bureaucrates tendent à se confondre, exactement comme dans l'univers de Kafka : non seulement les anges du ciel se disposent en fonction d'offices et de ministères, mais les fonctionnaires de la terre acquièrent à leur tour des fonctions angéliques et deviennent, comme les anges, capables de purifier, d'illuminer, de perfectionner. Et, selon une ambiguïté qui caractérise profondément l'histoire du rapport entre pouvoir spirituel et pouvoir séculier, la relation paradigmatique entre angéologie et bureaucratie court tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre : parfois chez Tertullien, l'administration de la monarchie terrestre est le modèle des ministères angéliques, d'autres fois, c'est la bureaucratie céleste qui fournit l'archétype de la bureaucratie terrestre. » (p.241-242)

« Dans toutes ces analyses, les concepts de hiérarchie, de ministère et d'ordre sont centraux. Bien avant encore de les affronter de manière thématique dans une discussion serrée avec *La hiérarchie céleste*, de Denys l'Aréopagite, Thomas les discute de manière indirecte et les laisse affleurer dans chaque question, témoignant d'une véritable obsession hiérarchique qui concerne aussi bien les ministères évangéliques que ceux des hommes. Ainsi, à propos de l'illumination, il exclut qu'un ange inférieur puisse illuminer un ange qui lui est supérieur dans la hiérarchie (alors que, faisant une exception au parallélisme général qu'il établit entre les hiérarchies célestes et les hiérarchies terrestres, Thomas admet qu'il est possible que quelqu'un qui se trouve à un échelon inférieur dans la hiérarchie ecclésiastique puisse éduquer un supérieur). Dans la section consacrée au langage des anges (I, q. 107, a. 2), Thomas affronte avec le plus grand sérieux le problème de savoir si un ange inférieur peut adresser la parole à un ange hiérarchiquement supérieur (la réponse est positive, mais non sans réserve). Dans la discussion du gouvernement des anges sur les créatures incarnées, le principe hiérarchique est élevé à une loi universelle, qui concerne aussi les hiérarchies civiles :

Dans la sphère humaine aussi bien que dans la sphère naturelle se retrouve la règle selon laquelle un pouvoir plus restreint est gouverné par un pouvoir plus universel, comme le pouvoir du bailli est gouverné par le pouvoir du roi. De la même manière les anges supérieurs président aux anges inférieurs (*Ibid.*, I, q. 110, a. 1.)

[...]

On a coutume de distinguer entre les anges assistants et les anges administrateurs selon la ressemblance avec ceux qui sont au service [*famulatur*] d'un roi. Quelques-uns d'entre eux sont toujours en sa présence et écoutent immédiatement ce qu'il ordonne. À d'autres en revanche, les ordres royaux sont transmis à travers les assistants, comme il arrive pour ceux qui administrent des cités lointaines, et ceux-là sont appelés gouvernants et non assistants (*Ibid.*, I, q. 112, a. 3 [...]. » (p.231-233)

La cité de Dieu, dit **JEAN OURY**, « on se croirait au ministère ! »

À partir de là, on peut « brancher » d'autres types de hiérarchie. Par exemple, la famille...

Cela rejoint la notion de *intra-histoire* de **MIGUEL DE UNAMUNO** Pendant que les Napoléon et autres s'entretuent sur les champs de bataille, il y a des types qui continuent de travailler dans les champs...

Jean OURY l'a déjà cité dans son séminaire De l'expérience, avec également une allusion à la critique du « présentisme »
par **FRANÇOIS HARTOG** et **ARLETTE FARGE**
(décembre 2005, mai 2006)
(décembre 2005, mars 2007³)

CARLOS SERRANO, Miguel de Unamuno entre histoire et littérature, éditions Presses Sorbonne nouvelle, 2004

http://books.google.fr/books?id=ve3RiXPKjoAC&pg=PA34&lpq=PA34&dq=unamuno,+intrahistoire&source=bl&ots=JF4w5DgKUZ&sig=fiRhQu04-nVluJifGkl3z_4jYQU&hl=fr&ei=H9LISiXoM42wnQP13N2iCw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAgQ6AEwADgK#v=onepage&q=unamuno%2C%20intrahistoire&f=false
<http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100519710>
Recension du livre sur fabula.org
<http://www.fabula.org/revue/document918.php>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Miguel_de_Unamuno
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Intrahistoire>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1980_num_10_30_5420

...Les archaïsmes dans la famille...

... mais ça ne veut pas dire que lorsqu'il n'y a pas de famille, c'est mieux : parfois, c'est pire...

³ J'ai corrigé mon erreur dans mes prises de notes, ayant mentionné *infra* et non *intra-histoire*

Parmi les archaïsmes :



... La petite propriété, le régime du **moi** psychologique,

[pause dynamique]

Ici Jean OURY introduit comme une pause dans le temps de son intervention pour lui permettre de revenir sur un des problèmes actuels qui nécessitent une prise de position : la polémique autour de la technique du *packing* (cf. plus haut).

C'est très bien de parler du hors-temps mais il faut aussi tenir compte de ce que **KIERKEGAARD** appelait la *contemporanéité*

◆ La **contemporanéité**, selon **KIERKEGAARD**

DANIEL VIDAL, « Søren Kierkegaard, *Exercice en christianisme* », *Archives de sciences sociales des religions*, 140, 2007.
<http://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2007-4-page-202.htm>

« Le christianisme est "l'Absolu", et c'est à cet Absolu que le croyant est invité à se confronter. Par quelles voies, avec quelles armes ? En se portant contemporain du Christ : "Aucune parole de Christ, pas même une seule, tu n'as le droit de te les approprier, tu n'as pas la moindre part en lui, pas la plus éloignée des communautés avec lui, si tu n'es pas contemporain avec lui dans son abaissement". Être du même "temps", ce temps de l'irruption du scandale, quand rien encore n'est avéré, ni accompli, mais que tout est déjà joué, que tout apparaît "absurde", et que cet "absurde" est marqué d'"extraordinaire" : "Que Dieu ait vécu ici sur terre comme un homme singulier, c'est infiniment extraordinaire. Si cela n'avait eu strictement aucune conséquence, ce serait la même chose, cela resterait parfaitement extraordinaire, infiniment extraordinaire". Être en exacte contemporanéité avec cet événement au revers de tout ordre, conditionne une nouvelle, et à proprement parler, intransitive, conception du temps. "Par rapport à l'absolu, il n'y a qu'un seul temps, le présent". Christ ? : "Une personne au plus haut point anhistorique" : si l'histoire dit "ce qui s'est réellement passé", et si l'on applique cette formule au

christianisme, on rend impensable du même coup le temps de la pure présence, et donc sans cesse recommencée, de l'"événement christique" ».

Après lecture de Kierkegaard, on s'aperçoit que la pause est en continuité avec le reste...

FRANCIS MÉTIVIER, *Le Concept d'amour chez Søren Kierkegaard, la fondation de l'existence comme drame*, Presses Universitaires de Lille, éditions du Septentrion

Position de thèse en ligne

<http://www.chez.com/metivier/thesephilo/position.html>

++ C'est ici que prendra également place l'intervention de la jeune femme, éducatrice à la Protection judiciaire de la jeunesse

++ Les **Annonces**

(Cf. plus haut)

[fin de la pause]

[le temps : question d'habitude]

C'est souvent le temps de l'horloge, codifié, qui est la **référence**.

◆ Le **temps de l'horloge, comptable**

Dans la vie quotidienne, cela a des incidences :

++ Il y a une quinzaine d'années, dans un hôpital à Sarreguemines (*JO précise mais mon enregistrement est inaudible*), il y avait six catégories de temps, suivant le diagnostic, ordonné par la bureaucratie, direction de l'hôpital, pour les consultations des malades.

++ à Charleville-Mézières, où **JEAN OURY** s'est rendu avec **PATRICK COUPECHOUX**, invité par les infirmiers de la CGT, une jeune interne raconte sa visite aux malades : elle a un petit appareil pour entrer les infos sur chaque malade, et je comprends que ça fonctionne comme une *pointeuse* car elle doit aussi entrer l'heure de début et de fin de la visite pour chaque malade et il en faut un certain nombre déterminé par jour. Ensuite, c'est traité par l'administration...

« ...Ça c'est de la science ... objectivisme dégénéré fin de siècle »

Ce dernier exemple entraîne **JEAN OURY** sur la question du paiement à l'acte.



Le paiement à l'acte qui bouleverse les techniques de l'hôpital

Quelques éléments trouvés sur le Net à propos du paiement à l'acte et du paiement à l'activité

Un forum avec Christian Saout, sur [Lemonde.fr](http://www.lemonde.fr), 15 octobre 2009
<http://www.decisionsante.com/presse/complements-web/directeur-dhopital-une-profession-a-haut-risque/christian-saout/>
<http://www.lemonde.fr>

« [...] Il y a donc des efforts à faire. Ce sont aussi des hôpitaux qui ont besoin de montrer qu'ils font des actes pour faire rentrer de l'argent pour rééquilibrer les comptes. Exemple : de nombreuses maladies chroniques sont prises en charge à l'hôpital. Or à l'hôpital on sait faire du tarif avec des actes techniques, et pas avec des actes cliniques. Donc on fait du technique et on fait des examens dont on n'est pas certain que les gens ont besoin, pour faire rentrer de l'argent.

[...]

Évidemment, il faut modifier les modes de paiement. Tous les pays comparables au nôtre ont mélangé le paiement à l'acte avec le paiement au forfait. La Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Suède par exemple. Et on sait que le paiement à l'acte est très inflationniste car il pousse à faire du chiffre. Le paiement au forfait, c'est l'idée par exemple que pour une pathologie donnée, le diabète, le médecin sera payé 2 000 ou 3 000 euros, au forfait, pour l'année, quelle que soit la quantité de rendez-vous dont il aura besoin. Le lobby médical français est très opposé à cela.

La tarification à l'activité, créée dans la loi de 2004, devient absurde. On ne va pas faire des scanners à tout le monde pour faire rentrer de l'argent.

[...]

On ne paie pas beaucoup la consultation en France, donc c'est facile de faire du chiffre. »

D'autres sites

<http://www.appel-sauver-hopital.fr/spip.php?article674>
<http://pharmacritique.20minutes-blogs.fr/archive/2008/12/01/paiement-a-l-acte-12a-conflits-d-interets-et-non-respect-de.html>

Le temps compté, c'est pratique tout de même (respecter l'heure d'un rendez-vous, partir à l'heure)

L'exemple de la jeune interne avec son appareil est la caricature de ce temps (rapport ordinateur/tiroir caisse)

[**le temps existentiel**]

JEAN OURY commence par mettre en garde : le **temps existentiel** est servi à beaucoup de sauces, quand on ne sait pas quoi dire...

En tout cas, l'existentiel ne passe pas dans l'ordinateur...

◆ **Le temps et la rencontre**

Dans la pratique de rencontre quel est le rapport au temps ?

**Rencontre
Tuchè
Tugkanon**

**STOÏCIENS
Jacques LACAN**

...

*Jean OURY revient très souvent sur ce fil de la rencontre.
(À retrouver dans les prises de notes.)
Ici, je reprends seulement un extrait
de la séance d'avril 2008, Analyse institutionnelle (2)*

JACQUES LACAN, « Soyez tychistes »

Le conseil de **JACQUES LACAN** aux analystes : « Soyez tychistes »

(Je ne trouve pas cette expression dans le séminaire XI. Ce que je trouve de rapprochant est la citation suivante :

**JACQUES LACAN, Séminaire XI (1964)
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais », 12 février 1964, p.74.**

« Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la tuché, vous verrez qu'il nous sera essentiel pour rectifier ce qui est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.74)

Un sourire, ça n'est pas comptable (« *Combien de temps tu vas sourire ?* »)

Il ne s'agit pas d'être contre, ce temps-là, le temps de l'horloge, il est utile pour une certaine catégorie de la science, pour la génétique, par exemple.

[...]

[question]

De quel temps fait partie...

**Le PRAECOX GEFÜHL
RÜMKE
L'INSTANT DE VOIR
JACQUES LACAN**

**ERNST KRETSCHMER
JUAN JOSÉ LOPEZ IBOR**

*Auteurs ou notions à
rechercher dans l'ensemble des prises de notes.*

Reprise de la séance de février 2008, Analyse institutionnelle (2)

JEAN OURY,

« **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** »,
in **JACQUES SCHOTTE (éd.) Le Contact, De Boeck, 1990.**

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThCQC&printsec=frontcover&dq=contact,+schotte#v=onepage&q=&f=false

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du *Praecox Gefühl*. Personnellement, le *Praecox Gefühl* me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le *Praecox Gefühl* n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de "voyance", ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien située Weizsäcker : "la décision". Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de "décisoire", au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (*aiôn*, *aoriste*...). Pour qu'il y ait du decisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le *Praecox Gefühl*. Mais la décision elle-même sera *kairos*, c'est-à-dire le moment opportun

d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le decisoire, avec *aiôn*, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est cette boucle-là qui fait que la décision a lieu à un moment opportun. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa "logique assertive" quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il y ait un "moment de conclure", il faut qu'il y ait un "instant de voir", même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a l'assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Lévinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du *kairos*, mais associé au decisoire. »

(La notion de « decisoire » serait à éclaircir)

Quelque chose d'immédiat : est-ce que c'est comptabilisable (l'instant de voir, un sourire, ...)

Sur quelle échelle de temps, logiquement, ça entre ?



On travaille avec un ordre de logique qui n'est pas forcément une logique comptable.

Alors, qu'est-ce que c'est ?

[l'historial, le corps, l'espace]

*Pour un développement de toute cette partie,
revoir la séance de septembre.*

Dans la prise en charge analytique de psychoses hystériques, de schizophrènes, il faut faire attention de ne pas s'embarquer tout de suite dans une étude mal acceptée par l'autre, sur le plan de sa propre histoire — *l'historial* — *Geschichte*...

Pour commencer à travailler un peu ce terme :

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger. La question du logos, Vrin, 2007, p. 156

<http://www.mollat.com/livres/francoise-dastur-heidegger-question-logos-9782711619122.html>

http://books.google.fr/books?id=-2AW_zleVMqC&printsec=frontcover&dq=dastur,+logos#v=onepage&q=&f=false

« Ce que Heidegger met en évidence dans le début de ce cours, c'est la distinction entre deux manières de considérer le langage : soit comme quelque chose de subsistant, ce qui est à la fois le point de vue de la logique traditionnelle qui décompose la proposition en termes distincts et de la philosophie du langage qui voit en lui un simple moyen de communication de la pensée et le réduit à l'ensemble du lexique d'une langue tel qu'il peut être consigné dans un dictionnaire ; soit comme le déploiement d'un être qui n'est jamais entièrement réalisé et qui, bien que toujours en devenir, est néanmoins.

Ce qu'il s'agit donc de soumettre à un questionnement préalable, c'est cet être, ce *Wesen* du langage, qui définit tout autant l'être de l'homme qu'il est défini par lui, de sorte que la seule issue qui reste consiste à ne pas séparer l'homme et le langage et à poser la question de l'homme en tant qu'être parlant. La suite du cours porte donc sur la question du *Wesen*, de la manière historique dont il déploie son être, laquelle coïncide avec cet événement originel, l'*Urgeschehnis*, qui est l'apparition du langage. C'est dans cette lumière que la logique, en tant qu'elle traite du *logos* et du langage, devient, par opposition à sa figure traditionnelle dans laquelle l'être du langage est méconnu, "une tâche à accomplir encore incomprise qui échoit au *Dasein* humain historial" »

Dans une note de son étude « La question de l'être de l'homme dans *L'introduction à la métaphysique* » (in J.F. Courtine (éd.), *L'introduction à la métaphysique de Heidegger*, Vrin, 2007), Françoise DASTUR précise son choix dans les traductions possibles du terme *Geschichtlich* chez Heidegger :

« On reprend ici la traduction de *geschichtlich* par *historial* proposée par Henry Corbin dans sa traduction en 1938 d'extraits de *Être et temps*, dans M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Paris, Gallimard, 1938 car elle permet de rendre compte de la distinction faite par Heidegger entre *Geschichte* (l'histoire en tant que processus réel) et *Historie* (la science historique). »

Il ne faut pas en rester au niveau de ce qui s'est passé. Il ne faut surtout pas essayer d'abord de comprendre comment ça s'est passé.

JEAN OURY s'appuie sur l'exemple de deux anciennes patientes...

++ **La jeune fille à la photo**

++ **La jeune fille aux confabulations**

... pour introduire la question du corps, comme **modèle structural de l'espace**, selon **GISELA PANKOW**

Référencé dans la biblio de *L'Homme et sa psychose* de **GISELA PANKOW** : **KATÔ SHÛICHI, *Psychopharmacological analysis of the nature of hallucination in schizophrenia*, Madrid 1966**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Shûichi_Katô

◆ **La Spaltung, dissociation, est au niveau du corps**

Il faut d'abord réparer tout qui est dissocié, disloqué, pour rétablir certaines limites. C'est seulement lorsqu'il y aura un « garantie de limites » qu'on pourra aborder **l'historial**.

➔ Pour arriver à une **reconstruction** du **temps disloqué**, il faut d'abord, reconstruire l'**espace**, donc le corps, en tant que modèle structural de l'espace.

➔ **Mais de quel corps s'agit-il ? ➔**

En allemand, il y a deux termes : **Körper** et **Leib**.

Contrairement à ce qu'a longtemps pensé **JEAN OURY**, **GISELA PANKOW**, dans la version originale allemande de ses écrits, fait usage du terme *Körper*, et non *Leib* (Il persiste à penser qu'elle aurait dû utiliser ce dernier).

MONIQUE SCHNEIDER, « Éprouver le passage », **TTR : traduction, terminologie, rédaction**, vol. 11, n°2, « **Psychanalyse et traduction : voies de traverse** », 2^e semestre 1998, p. 55-72.

Il s'agit d'un numéro dirigé par **GINETTE MICHAUD**

<http://id.erudit.org/revue/ttr/1998/v11/n2/index.html>

« Un seul vocable français, "corps", pour rendre deux termes que distingue la langue allemande, *Leib* et *Körper*. Le premier de ces termes a d'ailleurs posé des problèmes aux phénoménologues, en particulier aux traducteurs et commentateurs de Husserl, qui ont mis l'accent sur la notion de "corps vivant", terme d'ailleurs mis en concurrence avec celui de "chair". Or le rapport au vivant est suggéré par l'étymologie elle-même, qui fait dériver *Leib* de *leben* (vivre). *Leib* renverrait ainsi au corps vécu, animé, approché dans son réseau de mouvements internes, alors que *Körper*, bien que pouvant désigner lui aussi le corps humain, couvre le registre de l'ensemble des corps du monde physique. »

◆ La *Spaltung*, est un trouble de l'incarnation, **incorporation**

incarnation est le terme employé par **GISELA PANKOW**.

Encorporation est un lapsus, ancien (pour *incorporation*) de **JEAN OURY** mais il lui convient et il a continué à l'employer. *Mise en corps*.

Ce trouble de l'incarnation — incorporation — encorporation est en lien avec **l'identification primordiale** dont parle **FREUD**, pas près du réel mais de l'incarnation.

La seconde identification, *Einziges Zug*, l'introjection symbolique, c'est tout à fait autre chose.

LINA BALESTRIERE, *Freud et la question des origines*, Éd. De Boeck, 1998, 2008, p. 189-190.

http://universite.deboeck.com/livre/?GCOI=28011100004130&fa=author&person_id=915&publishercode=2801117bVBDwC&printsec=frontcover&dq=balestriere+freud+origines#v=onepage&q=balestriere%20freud%20origines&f=false
<http://books.google.fr/books?id=rsS->

« Le processus clé qui permet à Freud de penser la naissance du moi est l'identification, l'identification narcissique, qui, cependant, prend le relais d'une opération plus ancienne et plus énigmatique : l'incorporation.

L'incorporation est pensée d'après deux modalités : il s'agit, d'abord, dans le paragraphe de 1915 ajouté aux *Trois essais sur la théorie sexuelle*, de l'incorporation orale du sein, modalité qui enracine la naissance de la sexualité proprement humaine dans ses relations potentielles avec le fantasme ; il s'agit, ensuite, de l'identification primaire au père de la préhistoire personnelle, "incorporation" primordiale du père comme idéal, qui permet de fonder les soubassements subjectifs individuels dans ce que l'on pourrait appeler l'amour du père.

L'incorporation est un concept complexe. Introduite comme incorporation d'un objet, le sein, elle s'épure de plus en plus comme processus de fabrication d'être, d'être psychique. [...]

Entre l'incorporation orale du sein, incorporation que nous interprétons comme constitutive d'une "conscience primaire du corps" et l'identification primaire, génératrice de l'idéal du moi, nous situerons la problématique de narcissisme primaire : elle nous permettra d'indiquer la juste place de ce processus appelé identification mélancolique ; de relancer la pertinence du binôme être et avoir par la position des "trois moi" répertoriés par Freud : le *Real-Ich*, le *Lust-Ich* et

l'endgültigen Real-Ich ; et d'approfondir, grâce à la description freudienne de la genèse de la pensée, une conception de l'origine où "raison phénoménologique" et "raison ontologique" ne se confondent pas mais se fondent, au sens d'être fondatrices l'une de l'autre. » (p. 189-190)

« Mais si les acquis de *Totem et tabou* sont très présents dans l'explication de ce désir d'être au fondement de toute identité personnelle, d'autres acquis sont à souligner : notamment l'élaboration de la question du père dans l'analyse de l'homme aux loups⁴. C'est en effet dans ce compte-rendu clinique que l'on trouve pour la première fois la position d'une identification au père en relation "au premier et plus originaire choix d'objet" (*erste und ursprüngliche Objektwahl*), c'est-à-dire le père comme "modèle admiré" (*bewundertes Vorbild*)⁵. L'identification primordiale au père y est donc déjà définie comme un désir d'être comme le père, le père c'est-à-dire le modèle admiré. En cela, cette identification est dite par Freud narcissique, car elle implique un vouloir devenir comme le père. Cependant, l'identification primordiale de l'homme aux loups au père reste inscrite dans le contexte de la problématique du choix d'objet (*Objektwahl*). Or, Freud entend bien proposer un en-deçà de la problématique de l'objet dans ce début du chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi* que nous commentons. Et ce, d'emblée : le terme que Freud choisit pour qualifier ce qui lie primordialement le fils au père est celui d'intérêt (*Interesse*). Intérêt et non pas investissement, ce qui marque bien le fait que Freud se situe résolument du côté du moi et de ce qu'il a toujours appelé "l'intérêt psychique"⁶, distinct de l'investissement libidinal. Cet intérêt, d'ailleurs, vise non pas, à proprement parler, un objet, mais un idéal : l'intérêt qui soutient le désir d'être vise un idéal, le père, c'est-à-dire un autre sujet qui fonctionne comme idéal. En cela, cette attitude est "électivement masculine" (*exquisit männlich*) précise Freud, et n'a rien à faire avec le choix du père comme objet sexuel, impliquant une position passive et féminine à l'égard du père.

Après ces quelques énoncés précis et concis, Freud consacre un paragraphe à l'étude de l'identification primordiale vue sous l'angle des phases d'organisation de la libido. "*L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début (von*

⁴ S. Freud, « *Psychologie collective et analyse du moi* », op. cit., p. 167 ; G.W., XIII, p. 115.

⁵ S. Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux loups) » (1914) in *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 341 ; G.W., XII, p.52.

⁶ Cf. par exemple, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le président Schreber) » (1910), in *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 314, n.3 ; G.W., VIII, 307, n. 3.

Anfang) – affirme Freud – [...] Elle se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation libidinale, dans laquelle on s'incorporait en mangeant l'objet convoité et apprécié ⁷et, ce faisant, l'anéantissait en tant que tel". Ce faisant, Freud retourne à la théorie de la libido alors qu'il vient de proposer un centrage nouveau sur l'être et le désir d'être, centrage qu'il va d'ailleurs aussitôt reprendre et relancer après le paragraphe en question, en dégageant une double opposition : celle de l'être et de l'avoir ; celle du sujet et de l'objet du moi. Leur champ commun est celui du lien à autrui, leur différence tient à la place du sexuel. Il existe un lien avant tout choix d'objet sexuel, un lien fondé sur un désir d'être qui concerne, dit Freud, le "sujet" du moi. Le "sujet" du moi implique une relation de sujet à sujet et, qui plus est, de sujet à sujet idéal. » (p. 243-244)

LISE GAINARD, « Légèreté d'être et estime de soi », *Travailler*, n°10, 2003/2

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2003-2-page-77.htm>

« L'identification primordiale, celle qu'il [J.O.] rapproche de la notion de "vécu" de Pankow, est le moment d'incarnation même, "l'appartenance à l'être homme", c'est "le corps en apparition"⁸. Les troubles de cette incarnation se présentent sous la forme de l'altération des "sentiments pathiques"⁹ au sens d'Erwin Straus¹⁰ : bien-être, malaise, fraîcheur, fièvre, légèreté, lourdeur.

Ce vécu basal dont dépend la légèreté de l'être peut selon cette théorie se rattacher au registre du Réel. Lacan entend par Réel la catégorie de ce qui arrive sans avoir pu être anticipé, l'accident, ce qui n'est pas (encore) habillé de nos installations compréhensives. Ce qui est donné, "parce que c'est comme ça et pas autrement", ce qui arrive malgré tout, la panne par exemple. Ce qu'il appelle "l'impossible", au sens que l'on met dans l'expression "Ça ne se peut pas, des choses comme ça...". Le corps vécu est le "corps pathique" (ii, p. 8),

⁷ S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », op. cit., p. 168 : G.W., XIII, p. 116.

⁸ Jean Oury reprend cette notion de J. Zutt, phénoménologue du milieu du xx^e siècle. Pour Zutt, le "corps en apparition" est la manifestation de ce qu'il appelle "le corps porteur" (proche de la notion de corps anatomique), dans ce qu'il définit comme une "corporéité vivante" (proche de la notion de corps vécu). Philippe Bichon nous introduit à la lecture de Zutt : "C'est à partir de ce corps porteur, par ce nécessaire commerce primordial avec le monde, que se manifeste le deuxième pôle de notre corporéité vivante en tant que "corps en apparition". (in *Psychose, packs, institution, Une approche phénoménologie du corps*, in *Actes des Rencontres autour des packs*, Abbaye de Seuilly, 1994).

⁹ La notion de pathique est une notion issue de la psychologie phénoménologique.

¹⁰ Erwin Straus, dont l'œuvre majeure est *Le Sens des sens* publié en 1935, est un phénoménologue qui s'est attaché à réhabiliter le sentir et à considérer la psychopathologie comme un phénomène vécu.

point primordial de rassemblement, "précession logique à la formation de l'image du corps" (ii, p. 7).

"Pour que ce corps vécu puisse se faire, il faut qu'il y ait du 'laisser-faire', que cela puisse se déposer" (ii, p. 20). Ce qu'Erwin Straus appelait "les évidences de la quotidienneté" (et que l'on pourrait mettre en lien avec les "techniques du corps" de Marcel Mauss) sont inscrites au plus profond du corps. Elles demandent un effacement des distinctions, un peu d'oubli, on n'explique pas comment on nage, on le montre. Il n'y a pas de manuel pour apprendre que l'on enfle son pantalon à partir du bas de son corps, la veste sur le torse, on ne précise jamais qu'un chapeau se pose sur la tête. Si l'on est au Japon ou en Océanie, on pourra poser la question s'il est bien visible qu'on est étranger, sinon, on passera pour un fou. Dans les psychoses dissociatives, on peut remarquer immédiatement des troubles de cette incarnation : géométrisme des mouvements, corps guindés, rigidités, gestes de poupées, etc.

Chez le danseur, on assistera, à l'inverse, à une grâce inexplicable des gestes et des rythmes, qui écartera de la conscience du spectateur toute notion d'effort, d'attraction terrestre, de fatigue. Le "corps en apparition" du danseur, celui du "masque" qui est un personnage clé de nombreuses cérémonies africaines, Jean Oury va même jusqu'à citer celui de la strip-teaseuse, sont des manifestations fascinantes du "corps vécu".

Ce socle primordial d'installation des sentiments corporels est pour Jean Oury en étroite relation avec les deux autres identifications, le "corps ressenti" et le "corps reconnu". »

MICHEL BALAT, « Incorporation, scription et inscription »

http://balat.fr/spip.php?article29&var_recherche=incorporation

Autour de « Einziger zug »

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/identification.htm>

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon090398

<http://pagesperso-orange.fr/liliane.fainsilber/pages/vademecum/entredeux.htm>

Cf. les séances de décembre 2005, mars 2006, juin 2007.

Sur l'identification primordiale

cf. décembre 2005, mars, **décembre** 2006.

« Ça allait bien et puis il y a eu un trouble de l'incorporation » ...

On ne peut pas dire quand ça s'est passé (je comprends : *cad* à quel âge ou à quel moment)

Est-ce que c'est en illuminant ce passage-là qu'on va traiter le truc actuel ? Peut-être qu'il faut le savoir mais pas forcément brancher la lumière là-dessus ! ... ça viendra après ou non...

Pour pouvoir se souvenir, **rétablir du temps**, il faut déjà avoir une base, une **assise spatiale, vivante**, suffisante.

👉 **Qu'en est-il de ce trouble de l'incarnation en rapport avec le « coefficient temporel »**

[boîte à outils : le rythme]

JEAN OURY se souvient d'une conversation avec **HENRI MALDINEY** :

Ce qui est plus primordial encore que l'espace et le temps c'est quelque chose de l'ordre du rythme.

Est-ce en rapport avec le temps ?

Différence entre rythme (vital) et cadence **LUDWIG KLAGES**

Cf. séance de juin, décembre 2007

Pour **JEAN OURY**, en psychiatrie, on travaille au niveau du rythme mais pas de la cadence (celle-ci étant imposée par le milieu, la société). Le rythme est plus existentiel, à la base de la personnalité.

Quel est son rapport avec le temps ?

Ici, JO fait appel à des concepts liés à des auteurs faisant partie de sa boîte à outils personnelle (chacun ayant la sienne propre, cad qu'il doit adapter les outils communs pour agir dans son propre vécu) :

Rythme/ruthmos **ÉMILE BENVENISTE**

Jean OURY rapproche le *Ruthmos*, selon Beneveniste, de la *Gestaltung*, la *mise en forme*.¹¹

[boîte à outils : la Gestaltung]

La *Gestaltung*, c'est la mise en forme.

➔ La **Spaltung**, la dissociation schizophrénique, c'est un trouble profond d'une dislocation au niveau du rythme, de la **mise en forme basale** de la personnalité, une **dysrythmie**.

Pour comprendre le sens de la *Spaltung*, devant la difficulté pour traduire ce terme, **JEAN OURY** reprend l'image de **l'arbre après l'orage** (voir les séances de janvier et septembre 2009)

Cet arbre déchiqueté, dont on voit le cœur mais qu'on ne pourrait pas recoller, c'est ce que voulait dire **EUGEN BLEULER**.

[questions]

👉 S'il y a un trouble, c'est **à partir de quoi** ?

👉 Qu'est-ce qu'il y a **pour que ça tienne** ?

👉 Est-ce que les schizophrènes mettent les virgules à la même place que les normopathes ? Est-ce qu'ils passent à la ligne ?

➔ Ce qui maintient le **sens, Sinn**, c'est la découpe par les marques de ponctuation.

D'où l'importance des **prosdiorismes** (ce qui maintient)

¹¹ Pour ma part, j'ai intégré les critiques de Maldiney, et j'ai adopté la traduction de « forme en formation ». Pour le cinéma, ça *fonctionne* bien.

Sur les prosdiorismes,
cf. mars, **avril** et mai 2008, analyse institutionnelle 2
Sur Sinn et Bedeutung¹²
http://fr.wikipedia.org/wiki/Gottlob_Frege
http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_et_d%C3%A9notation

Un article sur *SÉMANTICLOPÉDIE*, dictionnaire de sémantique
http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens_et_d%C3%A9notation

« Cet article concerne les notions fondamentales introduites par Frege (1892) sous les termes originaux de *Sinn* et *Bedeutung*. *Sinn* se traduit naturellement par *sens* (et *sense* en anglais). Dans l'usage courant, l'allemand *Bedeutung* est habituellement traduit par *signification*; mais il serait inapproprié d'intituler en français l'opposition *Sinn* vs. *Bedeutung* par *sens* vs. *signification*. Pour *Bedeutung* le terme français que l'usage en sémantique formelle retient est celui de la traduction de C. Imbert, *dénotation*. On trouve également le terme de *référence*, qui par définition semble un candidat valable pour nommer cette notion. [...] »

Dénotation (*Bedeutung*)

La dénotation d'une expression linguistique est l'objet du monde (c'est-à-dire la portion de réalité intersubjective) que cette expression désigne. En termes concis et (probablement trop) simples, il s'agit de la chose que le mot représente. Les mots, et plus exactement les énoncés qu'ils composent, nous permettent de parler des choses, et c'est cette connexion naturelle entre l'univers langagier et l'univers extra-linguistique que capte la notion de dénotation.

Les illustrations les plus simples et élémentaires sont données par les groupes nominaux comme les noms propres et autres expressions qui s'y apparentent. L'exemple fameux de Frege est celui de "l'étoile du matin" et "l'étoile du soir" qui dénotent le même objet, à savoir la planète Vénus³. Et on pourra dire ici naturellement et légitimement que ces deux expressions font *référence* (ou *réfèrent*) à Vénus. De manière générale, de tels groupes nominaux dénotent des objets individuels, ou plus simplement des individus (du monde). [...]

Puisque les dénotations sont des éléments de la réalité et que non seulement la réalité évolue sans cesse mais qu'aussi la connaissance que nous en avons est forcément fragmentaire et parfois hypothétique, il est normal que la dénotation d'une expression linguistique ne soit jamais absolue mais qu'elle dépende d'une certaine configuration de la réalité. Il convient donc de toujours déterminer la

dénotation d'une expression relativement à un certain état du monde ou un modèle ou encore un indice. Ainsi "le vaincu de Waterloo" dénote Napoléon relativement à un monde conforme aux faits connus de l'histoire de France, mais ce groupe nominal peut dénoter un autre individu si on l'évalue par rapport à un monde où les faits historiques sont différents. Il en va de même pour la dénotation des prédicats et des phrases.

Sens (*Sinn*)

Frege fait remarquer que certaines expressions de la langue n'ont pas de dénotation. C'est le cas, par exemple, de "la suite qui converge le moins rapidement", "le plus grand nombre entier" ou "la quinzième planète du système solaire". Pourtant ces expressions ne sont pas vides sémantiquement, elles sont parfaitement compréhensibles, et ce en vertu de leur sens. De même, si les phrases déclaratives dénotent des valeurs de vérité, alors en termes de dénotation il n'existe que deux grandes catégories de phrases: les phrases vraies et les phrases fausses. Ce qui singularise sémantiquement chaque phrase d'une langue c'est son contenu, c'est-à-dire justement son sens. Enfin les phrases (3) et (4) en termes strictement dénotationnels se ramènent à la même équation : Vénus = Vénus. Cependant elles n'ont pas le même statut sémantique: (4) est une tautologie alors que (3) est contingente et donc informative. C'est que les deux groupes nominaux "l'étoile du matin" et "l'étoile du soir", bien qu'ayant la même dénotation (dans notre monde) n'ont pas le même sens.

(3) L'étoile du matin est l'étoile du soir.

(4) L'étoile du matin est l'étoile du matin.

La notion de sens se distingue donc fondamentalement de celle de dénotation. Mais les deux sont connectées par définition. Frege définit le sens d'une expression comme "le mode de dénotation" de la dénotation de cette expression. Autrement dit, le sens d'une expression est ce qui nous donne, ou ce qui nous permet de connaître, sa dénotation. Le sens peut donc être vu comme un procédé, un système de règles ou de critères qui détermine la dénotation d'une expression pour n'importe quel état du monde. »

¹² Une lectrice attentive m'écrit que je risque de 'brouiller les pistes' en faisant référence à Frege. Jean Oury se réfère à un autre 'sens' de *Sinn*. La suite, donc, prochainement... (23/11/2009)

Un article avec un long développement sur la référence
au texte de **FREGE** par **JACQUES LACAN**

ÉRIK PORGE, « **Nommer quoi ? À propos de la nomination dans la passe** »,
Essaim, n°11, 2003/1, « **Formation des analystes** »
<http://www.cairn.info/revue-essaim-2003-1-page-39.htm>

« Plusieurs traductions ont été proposées pour le couple *Sinn/ Bedeutung* :
sens/dénotation, connotation/dénotation, compréhension/extension,
sens/référence, sens/signification. Carnap fait équivaloir le *Sinn* à l'intension et
la propriété et la *Bedeutung* à l'extension, le "nominatum", la classe.

De quoi s'agit-il dans cet article de Frege ? De vérifier ce dont on parle dans la
relation d'égalité " $a = b$ ". S'agit-il d'une identité entre les choses ou entre les
signes de ces choses ?

Remarquons que cette question implique et tire la conséquence de ce que le nom
diffère de la chose et ne soit pas défini par son lien à celle-ci. Cet écart en ouvre
tout de suite un autre : deux noms, ou plus, peuvent différer et se rapporter à la
même chose, et pas à deux, ou plus, choses différentes. Mais si une infinité de
noms se rapportent à la même chose, comment saisir la définition de celle-ci
sinon asymptotiquement ? »

C'est, logiquement, dans cet espace de sens qu'il y a eu toute cette élaboration
au XIX^e siècle, des « quantificateurs universels », etc.

Il se trouve peut-être... dans la schizophrénie, on voit bien qu'il y a des troubles
profonds du langage... des mots qui s'emboîtent les uns dans les autres. On ne
comprend plus rien. Des bouts de syllabes. On sent bien qu'il y a quelque chose
d'esquinté...

Qu'est-ce qui est abîmé ?

[boîte à outils : le point zéro]

➔ Jean OURY pose une **hypothèse** :

Pour que ça puisse **tenir**, pour qu'il puisse y avoir une forme qui tienne, pour
qu'il n'y ait pas de **Spaltung**, cela nécessite, à la base, **logiquement**, un point
zéro, un **zéro absolu**.

Cela nécessite de reprendre la notion de **structure**.

Janvier, **février** 2009, Qu'appelle-t-on « soin » ?
Jean OURY se souvient en avoir parlé avec **DANIEL SIBONY**

la **structure** :
une **surface** + un **point extérieur**

Pour qu'il y ait une structure, cela nécessite une surface (aussi compliquée que
l'on veut) et, surtout, un point — extérieur — sinon ce n'est pas une structure... ce
sera un mélange de surfaces...

Ce point zéro est forcément inaccessible. Il ne s'agit pas d'essayer de le rattraper.

Pour mieux cerner la thématique ouverte, **JEAN OURY** va rapprocher cette notion
de « point zéro » d'autres notions, d'autres travaux qui vont dans le sens d'une
sorte d'**émergence** (*J'ai un peu de mal ici à traduire ce que je comprends,
mais le mot « émergence » me semble important*).

[boîte à outils : **Unverborgenheit**, l'élan retenu]

Un mot, dont **JEAN OURY** est également « tombé amoureux » (l'autre, c'est
energeia)

On peut tomber amoureux d'un mot, surtout quand on ne le comprend pas bien...

Unverborgenheit
MARTIN HEIDEGGER

« **L'apparaître du retrait** »

traduction proposée par
HEIDEGGER

La déclosion

traduction proposée par
FRANÇOIS FÉDIER

La décloison : quelque chose à la fois retenu et qui se **manifeste** et qui **fait forme**.

Jean OURY trouve encore beaucoup mieux que *l'Unverborgenheit* de **HEIDEGGER** : c'est *l'élan retenu* de **FRANÇOIS PONGE** (in *La fabrique du pré*), qui maintient la forme de l'herbe ne la faisant pas devenir un palmier...

L'élan retenu

FRANÇOIS PONGE

➔ Il semble que c'est ça qui est **bouleversé** au niveau du **processus schizophrénique**

« La Spaltung touche à ce point de rassemblement »

[boîte à outils : la limite]

Si c'est pas structuré, la limite ne tient pas...

La limite, au niveau logique, est inatteignable. On peut faire le lien avec l'**infinitésimal** (**LEIBNIZ**) : on s'en rapproche, mais on ne touche jamais la limite.

Dans le processus schizophrénique, les limites aussi foutues.

➔ Si on n'en prend pas conscience, on remplace ces **limites** par des **murs**, des **barbelés**...

C'est ce qui se passe actuellement : dans certains hôpitaux, avec quartiers fermés, rétentions, cellules, caméras, hurlements... Construction de petites UMD (Unité pour malades difficiles)...

... « S'ils avaient réfléchi sur *l'Unverborgenheit*... »

Si c'est pas structuré, la limite ne tient pas...

➔ Établir une différence entre **limite** et **bord**

[passion logique]

JEAN OURY parle de **passion logique** : dans ce besoin de vouloir préciser ce qu'il en est de l'ordre du rythme, de la *Gestaltung*..., qui est un travail de définition toujours à refaire...

Si on ne le fait pas, on est complice de la « fermeture » (*Je comprends : quartiers fermés, etc... cf. plus haut*)

[boîte à outils : bande de Möbius]

Pour travailler cette question « ouvert/fermé »,

JEAN AYME avait repris l'image d'une bande de Möbius : on ne sait pas si on est dehors ou dedans.

JEAN AYME,

« **Essais sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle** »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/AYME%20jean/Textes/texte1.htm>

« Mais certains considèrent que seule compte désormais la prise en charge des malades hors de l'hôpital, où ils les ont généralement laissé croupir dans une situation à peine modifiée depuis la période asilaire. Ils ont alors beau jeu de dénoncer l'hôpital comme lieu de chronicisation que précisément leur passivité a entretenu. L'hôpital devient un mauvais objet en opposition à l'extra-hospitalier, lieu paradisiaque où la schizophrénie se dissoudra par la seule vertu d'un évitement de l'hospitalisation. Si celle-ci est parfois consentie, c'est à regret, témoignage d'un échec et comme une mauvaise action. Cette naïveté 'écologique', plus ou moins teintée d'anti-psychiatrie, réalise une véritable fuite en avant dans laquelle vont s'engouffrer ceux qui étaient restés inactifs dans l'hôpital où ils se contentaient de distribuer des médicaments. Voilà un exemple de ce que j'appelle les faux problèmes. Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent 'brûler les hôpitaux psychiatriques' et préconisent le modèle italien. J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imaginer le secteur, le modèle

topologique de la bande de Moebius caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité. Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplette. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose. L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi 'intermédiaire' soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

[question]

Que devient le **temps** au niveau du **rythme** ?

[boîte à outils : le corps en apparition]

le corps en apparition
dans le diagnostic
« esthétique-physiognomonique »
JÜRGE ZUTT

Le *style* même du corps qui apparaît fait le *diagnostic*.

JEAN OURY, « **Langage, langue, et objet** »,

Psypropos, dire le plaisir de la langue, Blois, octobre 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/10/psypropos-dire-le-plaisir-de-la-langue.html>

DANIELLE ROULOT, « **Les marches du délire** »,

article publié dans la revue *Institutions*

<http://www.balat.fr/spip.php?article70>

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/lesmarchesdudelire.htm

« Je ne peux quitter notre interrogation sur la perception délirante sans faire allusion à ce que Zutt nomme la "sphère esthétique physiognomonique" et que J. Oury a préféré rebaptiser "sphère aethésio-physiognomonique".

La sphère affective, dit Zutt, relève du "corps porteur", la sphère esthétique, qu'il lui oppose, relevant du "corps en apparition".

La sphère esthétique est constituée, dit-il, par "tout ce qui, d'une façon générale, se manifeste", aussi bien par le "se manifestant" que par le "étant manifesté". Toutes ces manifestations, à travers leur manifestation même, révèlent quelque chose de leur essence, ce pourquoi on peut les appeler "physiognomonies". Toute perception appartient à la sphère esthétique, les phénomènes optiques et acoustiques étant les deux clefs de ce domaine. Dans la sphère esthétique-physiognomonique, la distinction entre représentation, perception et hallucination n'est plus pertinente. Mais Zutt rejoint K. Schneider et E. Straus en posant l'hallucination comme "trouble fondamental de la communication avec le monde", et en insistant sur le phénomène hallucinatoire comme passivité : "Celui qui hallucine ne fait rien", dit-il, "mais il lui arrive quelque chose...". Zutt propose donc de substituer à l'expression active : "entendre des voix" l'expression passive : "être parlé" (par des voix).

On comprend, à partir de là, la prédominance habituelle chez les psychotiques des hallucinations auditives. Car si les voix entendues doivent être comprises comme un "être parlé", ce qui leur correspond dans la sphère optique n'est plus un "voir", mais un "être vu", un "être observé". [...]

"La particularité de la communication esthétique, dit Zutt, c'est que l'individu est capable de se fermer à l'autre [...] Il existe un grand nombre de nos semblables qui nous restent étrangers, tous ceux que nous rencontrons et que nous remarquons à peine ou même pas du tout".

Le syndrome paranoïde peut être décrit comme perte de cette possibilité de se fermer à l'autre (devinement de la pensée, sentiment d'être épié...) ; l'interprétation délirante, quant à elle, peut être considérée comme perte de la capacité d'indifférence à l'égard des événements qui nous environnent.

Zutt reprend de Von Gebattel l'expression "d'auto-limitation renonçante" pour

désigner cette capacité d'indifférence, mais Gebattel attribue cette possibilité à un principe d'économie. Au contraire, pour Zutt, "il ne s'agit pas d'une économie devant la possible pléthore des manifestations que nous rencontrons. Cette possibilité du comportement humain acquiert une signification plus générale qui apparente le phénomène au refoulement".

Je dirais, quant à moi, que cette "auto-limitation renonçante" me semble beaucoup plus poser le problème de la jouissance que celui du refoulement proprement dit. Pour préciser, je dirais que cette affirmation de Zutt prend sens si l'on pense, non au refoulement au sens habituel du terme, mais au refoulement originaire. »

OTTO DÖRR, *Psiquiatria antropologica : contribuciones a una psiquiatria de orientacion fenomenologica-antropologica*, Santiago del Chile, Editorial universitaria, 1995

http://books.google.es/books?id=adj7pcAMemoC&printsec=frontcover&source=gbs_v2_summary_r&cad=0#v=onepage&q=&f=false

Le corps en apparition est branché sur ce point de rassemblement, *Unverborgenheit* : de décloison.

Si ça ne fonctionne pas, **c'est là qu'un défaut apparaît.**

[question]

Pourquoi tant d'histoire à propos du temps...

[le temps ne va pas de soi]

Le temps est un don de Dieu
SOEREN KIEKEGAARD

➔ **une dimension logique apophatique** (pas loin de la théologie négative)

ne pas confondre l'Être et Dieu

MAÎTRE ECKARDT

➔ **LE TEMPS, NE VA PAS DE SOI...**

Il y en a qui s'en foutent du temps : les instables moteurs...

l'attente/l'oubli

MAURICE BLANCHOT

Une pathologie de l'attente...

Quel rapport entre l'attente et l'oubli ?

++ L'attente pourrait correspondre au zéro absolu, à l'apparaître du retrait
++ L'oubli, pourrait correspondre au niveau du refoulement originaire

Dans la psychose, « un oubli de l'oubli », une fuite de l'oubli
(Pour se souvenir, il faut oublier)

[boîte à outils : le refoulement originaire]

➔ **Le refoulement originaire, lieu où il y a un oubli — presque fonctionnel**

Das Ding

(dans l' *Entwurf*)
SIGMUND FREUD

SIGMUND FREUD, « *Entwurf eine Psychologie* », « *Projet de psychologie scientifique* » (1895)
version allemande et traduction française disponibles
<http://www.lutecium.org/More/site.Psychoanalysis.html>

« Supposons que l'objet qui fournit la perception soit semblable au sujet, soit un semblable (*Nebenmensch*). L'intérêt théorique s'explique alors aussi par ceci qu'un tel objet est simultanément le premier objet de satisfaction, puis

ultérieurement le premier objet hostile, tout comme l'unique puissance qui secourt. C'est auprès du semblable que l'homme apprend à reconnaître. Alors les complexes de perception qui partent de ce semblable seront en partie nouveaux et incomparables, ses traits, par exemple dans le domaine visuel; d'autres perceptions visuelles, par exemple celles de ses mouvements de main, coïncideront par contre dans le sujet avec le souvenir de ses propres impressions visuelles, tout à fait semblables, provenant de son propre corps, et avec lesquelles se trouvent en association les souvenirs de mouvements vécus par lui-même. D'autres perceptions encore de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, éveilleront le souvenir de son propre crier, et, du même coup, des événements de douleur qui lui sont propres. Et ainsi le complexe du prochain se sépare en deux composantes dont l'un en impose par un montage constant, reste ensemble **comme chose**, tandis que l'autre peut être compris par un travail de remémoration, c'est-à-dire peut être ramené à une information venant du corps propre. Cette décomposition d'un complexe de perception c'est le reconnaître, elle contient un jugement et prend fin quand ce dernier but est atteint. Le jugement n'est, comme on le voit, pas une fonction primaire, mais présuppose l'investissement de la part disparate du Moi; d'abord il n'a pas de but pratique et il semble que lors du juger, l'investissement des composantes disparates soit déchargé; ainsi s'expliquerait que les activités, "prédicat", se séparent du complexe du sujet en suivant une voie lâche. » (de : p.27 ; fr : p. 24)

Lettre 52 (6 décembre 1896), FREUD à FLIESS

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/lettre52.htm>

Un article qui aborde la « chose » freudienne

<http://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2002-2-page-137.htm>

... Une sorte d'**enclosure** qui fait que ça tient...

La métaphore paternelle, primordiale

JACQUES LACAN

JACQUES LACAN, Les formations de l'inconscient, séminaire V (1957-58), Seuil, 1998.

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020256681.html>

JACQUES LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (déc. 1957-jan. 1958), Écrits, Seuil, 1966.

JEAN-CLAUDE RAZAVET, De Freud à Lacan. Du roc de la castration au roc de la structure, Éd. de boeck université, 2000, p. 117-118.

<http://universite.deboeck.com/livre/?GCOI=28011100494750&fa=description>

« Pour faire comprendre à son auditoire, ce qu'il entend par sa métaphore paternelle, J. Lacan s'exprime en termes très imagés. Il se met à la place du bébé jouant à la bobine dans le berceau, et lui prête sa voix : "Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut, qu'il y a autre chose qui la travaille, c'est ce x. Ce signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus." C'est en ces termes très imagés que J. Lacan introduit la formule abstraite de sa métaphore paternelle.

$$\frac{NP}{DM} \cdot \frac{DM}{x} \longrightarrow NP \cdot \frac{A}{phallus}$$

Rappelons que les majuscules désignent les signifiants et les minuscules les signifiés ; C'est une utilisation du mathème (4) de la métaphore et du refoulement présenté plus haut (p. 87). DM désigne le signifiant du désir de la mère (ce qui veut dire aussi bien désir de la mère pour l'enfant que désir de l'enfant pour la mère), NP le signifiant, aussi bien le nom du père que du "non" du père. Le désir de la mère s'efface sous le signifiant du nom du père, qui s'est substitué à celui du désir de la mère. Dans le meilleur des cas, la métaphore, comme toute métaphore produit un effet de signification :

À l'énigme x des allées et venues de la mère est apportée une réponse (s). Ce qui est produit comme signifié par cette métaphore, c'est le signifié phallus, écrit comme tous les signifiés en minuscule. Autrement dit ce qui est signifié à l'enfant, c'est que la mère désire ailleurs, qu'elle n'est pas toute à lui et que, ce après quoi elle court, c'est le phallus du père en tant que signifiant, à distinguer bien sûr du pénis du père. L'enfant accède à la signification phallique.

L'Autre (A) qui est un terme résultant de la métaphore vient à la place du "1" qui résulterait normalement de la simplification (la barre sur le désir de la mère) car le désir de la mère n'a pas disparu pour autant. Il se trouve, comme tous les signifiants refoulés, au lieu de l'Autre. Celui-ci "est une présence fermée au sujet pour l'ordinaire, écrit Lacan, puisque c'est à l'état de refoulé qu'elle persiste et que, de là, elle insiste pour se présenter dans le signifié, par son automatisme de répétition." Là encore, J. Lacan se réfère à L'au-delà du principe de plaisir.

La métaphore paternelle n'est pas une métaphore ordinaire, comme celles à l'œuvre dans les processus de refoulement secondaire. Elle répond bien plutôt à la possibilité même du refoulement, c'est-à-dire à ce refoulement originaire que

Freud postulait, en 1915, à l'origine de tous les autres refoulement, dits pour cela *secondaire*.

Chez le névrosé et le pervers, cette métaphore est constituée, bien que dysfonctionnant le plus souvent. Nous verrons que, dans la psychose où le *signifiant du nom du père est forclos*, la *métaphore paternelle* ne peut se constituer. Le sujet psychotique n'a pas à sa disposition la *signification phallique* résultant de la métaphore paternelle, laquelle permet d'entrer dans le *troisième temps de l'Œdipe* [...] »

Quelques sources d'information

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Noms-du-P%C3%A8re>
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9taphore_paternelle
http://fr.wikipedia.org/wiki/Refoulement_originaire
<http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tapsychologie>

L'intuition de **LACAN** : ce qui permet que le refoulement originaire tienne : une fermeture : c'est la métaphore primordiale, paternelle.

Le refoulement originaire : machine à former les **Vorstellungsrepräsentanz** (les signifiants)

JEAN OURY, « la fonction scribe. Le corps et ses entours »

<http://balat.fr/spip.php?rubrique24>

« Il semble que le "Leib" ne peut se constituer, n'avoir une consistance suffisante, que si on essaye de voir à quoi il correspond dans l'ensemble de la métapsychologie. Alors, pour aller vite, je voudrais dire ce que Freud a découvert, mis en place d'une façon primordiale, lorsqu'il a parlé de la « *Bejahung* » en rapport avec l'inscription première, c'est que cette inscription peut être suivie logiquement dans les articulations entre la "Bejahung", le "Reizschutz" (le pare-excitation), etc., pour en arriver au refoulement originaire, en corrélation avec ce que Lacan appelle la "métaphore primordiale", non étrangère à la problématique du sens. Cette métaphore primordiale va "encloser", clore, le refoulement originaire.

Le corps est en corrélation avec le refoulement originaire, lequel est le lieu de l'oubli. On ne peut pas se souvenir sans l'oubli ; la mémoire n'existe pas sans l'oubli, l'existence même n'existe pas sans l'oubli. On peut dire que la psychose est une sorte de "fuite de l'oubli". Il y a d'autre part l'articulation avec le narcissisme originaire : le lieu du "hors-temps", qui correspond à l'attente, la pure attente, non à l'espoir.

Or, l'articulation entre l'oubli et l'attente ne peut se manifester — et c'est là peut-être une des articulations possibles de la fonction scribe — qu'au niveau du narcissisme originaire, c'est-à-dire de ce qu'il en est de cette énergie absolue ("energeia") qu'on appelle la "pulsion de mort". La pulsion de mort — et non la pulsion de destruction permet la cohérence, la cohésion, du narcissisme originaire. Par exemple, aussi bien dans l'autisme que dans la schizophrénie, il y a une perte de délimitation au niveau du narcissisme originaire, une perte d'efficacité, une perte des limites du fait qu'il y a une sorte d'infiltration de la pulsion de mort par la pulsion de destruction. »

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie », *Institutions*, n°20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm

À La Borde, nous avons eu le cas d'un jeune homme dont la fonction de pouvoir ne pas s'intéresser à tout était atrophiée. On l'avait surnommé "le Tourniquet" : quand il venait à la cuisine, par exemple, il tournait sur lui-même, il voulait tout voir. Tout, tout... Quelque chose d'impossible ! Alors là, on peut voir qu'il y a une fonction pragmatique de l'oubli. On peut dire superficiellement : il faut mettre de l'oubli pour pouvoir continuer à vivre. Autrement... Et puis il y a toute une dimension logico-structurale de l'oubli. À ce propos, je cite souvent les paroles d'une femme très intelligente, elle m'a encore écrit ces jours-ci : "Ce qu'il faudrait, c'est de l'hermétiquement clos parce que c'est intolérable qu'il y ait tout le temps une fuite du vide. C'est pas vivable." Elle image l'hermétiquement clos par un souvenir : là où travaillait son père il y avait un trou et une chape en ciment, c'était un endroit où il y avait des appareils — quelque chose de l'ordre du Père —, mais elle dit : "La chape n'était pas bien mise, il faut remettre la chape." Or, pour moi, la chape c'est le refoulement originaire : il faut qu'il soit bien fermé. Ça correspond à ce que dit Lacan, ce qui ferme, le refoulement originaire, c'est la barre de la métaphore primordiale, de la métaphore paternelle. Alors, je dis : "C'est quoi la psychose ? C'est une métaphore poreuse qui laisse passer l'oubli." Or l'oubli, c'est la fonction -1, en gros. Freud le dit bien : si le refoulement originaire ne fonctionne pas, il n'y a plus d'inconscient, plus de préconscient... il n'y a plus de structure. »

➤ Ne pas oublier qu'on est dans la logique (mais quelle logique ?)

[question]

De quelle catégorie de temps s'agit-il ?

Le temps logique

L'instant de voir
Le temps pour comprendre
Le moment de conclure

JACQUES LACAN, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.
Un nouveau sophisme »

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1945-03-00.doc>

[pour conclure]

aiôn

le jaillissement
sans chronothèse,
l'aoriste

...

le « parfait »

le temps de l'épopée

kairos

le moment opportun

➔ Dans la schizophrénie, pour que ça puisse fonctionner, il faut faire une **boucle** entre **aiôn** et **kairos**. Si la boucle est cassée...

...

Un portable sonne au fond de l'amphi... « Kairos qui se manifeste ? Attention !... une boucle rétroactive !... »

J.O. enchaîne sur la boucle rétroactive...

La boucle « rétroactive »

SIGMUND FREUD

Nachträglich

après-coup

... La grande trouvaille de **FREUD**, bien souligné par **LACAN**
Pour comprendre quelque chose, il faut faire une boucle « rétroactive »,
« nachträglich »... : c'est ce qui va donner le sens de ce qui s'est passé, mais
avant, ça n'avait pas tellement de sens...

Wiederholung

SIGMUND FREUD

répétition

(mal traduit)

Un terme mal traduit qui peut entraîner des erreurs théoriques graves.

JACQUES LACAN : la répétition, c'est toujours nouveau (« il aurait dû changer de mot »)

La reprise

(au lieu de répétition)

SÆREN KIERKEGAARD

La reprise, c'est ce qui n'a pas eu lieu, et qui allait peut-être...

L'enfant (Jean OURY) pris dans son *penser*, allant justement trouver quelque chose... et la mère très gentiment, venant annoncer que la soupe est servie... traumatisme grave ! plus jamais l'enfant ne retrouvera ce qu'il allait trouver ! Le processus analytique — **nachträglich** — est une reprise de ce qui allait se dire...

Cela pourra nécessiter des années... ça coûte cher !

Dans la reprise, on est dans quel temps ?

Ce n'est pas forcément du hors temps

Sur la question du hors-temps, **JEAN OURY** en reste au zéro absolu...

Jean OURY passe à un « point de vue métapsychologique » :

[boîte à outils : le narcissisme originaire]

Ne pas confondre :

Narcissisme primaire
Narcissisme originaire
Narcissisme spéculaire

(Le narcissisme primaire comprend le narcissisme originaire et le narcissisme spéculaire)

➤ Les troubles profonds de la psychose sont au niveau du narcissisme originaire.

[boîte à outils : *energeia*]

Un terme grec dont Jean OURY est tombé — presque autant amoureux que de *Unverborgenheit*.

Un terme très bien approché par **JEAN BEAUFRET**, dans le dernier chapitre, « *energeia* et *actus* » de son livre *Dialogue avec Heidegger (I)*

JEAN BEAUFRET, *Dialogue avec Heidegger, I, Philosophie grecque*, chapitre ENERGEIA et ACTUS, éd. de Minuit, 1973, p.122.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1933

« Être pour Aristote c'est au sens "le plus magistral", ενεργειν. De là vient notre mot d'énergie qui signifie déploiement de force ou d'action, sauf si l'énergie reste potentielle, comme celle de l'eau que retient un barrage avant que par sa chute elle n'actionne une turbine. Telle paraît aussi, au moins en apparence, la merveille de l'ενεργεια. Elle est, dit Aristote, οθεν η κινησις, d'où part le mouvement. Ainsi le feu qui brûle dans l'âtre éclaire la pièce où il brille. Mais il procure aussi la cuisson des aliments et réchauffe toute la maison, prodiguant son bien-être à ceux qui sont assis au coin du feu. Ce n'est pas cependant qu'il déploie de l'action, car rien ne sort du feu, aucun "influx" qui envahirait tout le

reste pour l'actionner jusqu'à ce qu'il n'est pas. Mais c'est pourtant sur elle, l'ενεργεια du feu, que tout le reste prend mesure en se tournant lui-même vers une autre mesure de son être propre. Tandis que l'énergie évoque la détente d'un ressort ou l'action d'une force qui pousse quelque chose à devenir autre, l'ενεργεια, loin de pousser quoi que ce soit, éveille dans ce qui lui est autre une aptitude latente qui n'en attendait pas plus pour se manifester au premier plan, répondant ainsi à ce qui l'éveille. »

Pour d'autres citations
Cf. la séance de juin 2007, Analyse institutionnelle.

Jean OURY préfère *energeia* à *énergie libidinale*, expression souvent employée dans les années 60, beaucoup trop connotée à la thermodynamique, à la machine à vapeur, au piston...

« Ça sent le pétrole », dit-il...

energeia est beaucoup plus subtil...

Il y a des références à chercher notamment chez **HEIDEGGER**, et Françoise **DASTUR**...

Ce qu'introduit le terme *energeia* semble bien plus proche de la métapsychologie que le terme *énergie* dans sa signification *thermodynamique*.

Dans cet enclos — logique — du narcissisme originaire, il y a quelque chose de l'ordre de l'energeia, qui, en même temps « met en acte », ce qui fait le tissu, la substance, la *hylé* du narcissisme.

Il y a quelque chose de détruit au niveau du narcissisme originaire et c'est ça qu'il faut rebâtir.

Ce que dit FREUD :

C'est à partir du narcissisme originaire qu'il y a toute l'énergie possible qui est l'Idéal du moi (Ich ideal)

À travailler :

Quel est le temps au niveau de l'energeia ?

Spirales

21 octobre 2009

Le hors-temps

- Les Annonces
- Destruction de La Psychiatrie : Le **Packing**

[le hors-temps]

[le temps : question de méthode]

◆ Pour une histoire *sédimentaire*

- Angéologie et bureaucratie
- Intra-histoire

[pause dynamique]

◆ La *contemporanéité*, selon

[le temps : question d'habitude]

- ◆ Le *temps de l'horloge, comptable*
- ++ le paiement à l'acte

[le temps existentiel]

◆ Le *temps* et la *rencontre*

[question]
de quel temps fait partie...

PIERRE LEGENDRE

GIORGIO AGAMBEN

MIGUEL DE UNAMUNO

SØREN KIERKEGAARD

STOÏCIENS
Jacques LACAN

- Le « *praecox gefhül* »

- L'instant de voir

RÜMKE
JEAN OURY

JACQUES LACAN

ERNST KRETSCHMER
JUAN JOSÉ LOPEZ IBOR

[l'historial, le corps, l'espace]

- ◆ Le corps, comme **modèle structural de l'espace**

GISELA PANKOW

- ◆ La *Spaltung*, **dissociation**, est au niveau du « corps »
- ++ Leib/Körper

- ◆ La *Spaltung*, est un trouble de l'incarnation, *encorporation*

GISELA PANKOW
JEAN OURY

- ++ L'identification primordiale

SIGMUND FREUD

[boîte à outils : le rythme]

- ++ Différence entre rythme (vital) et cadence

LUDWIG KLAGES

- ++ Rythme/ruthmos

ÉMILE BENVENISTE

[boîte à outils : la Gestaltung]

- ➔ La *Spaltung*, c'est un trouble profond d'une dislocation au niveau du rythme, de la **mise en forme basale** de la personnalité, une **dysrythmie**.

EUGEN BLEULER

[questions]

[le sens, Sinn]

- ◆ *Sinn* et *Bedeutung*

GOTTLÖB FREGE

++ Prosdiorismes

[boîte à outils : le point zéro]

- ◆ la structure: une surface + un point extérieur

[boîte à outils : *Unverborgenheit*, l'élan retenu]

- L' « apparaît du retrait » traduction proposée par
- La « décloison » traduction proposée par
- ◆ L'élan retenu

MARTIN HEIDEGGER

FRANÇOIS FÉDIER

FRANCIS PONGE

[boîte à outils : la limite]

- ◆ L'infinitésimal

LEIBNIZ

[passion logique]

[boîte à outils : bande de Moebius]

++ « ouvert/fermé »

[question]

Que devient le temps au niveau du rythme ?

JEAN AYME

[boîte à outils : le corps en apparition]

[question]

Pourquoi tant d'histoire à propos du temps ?

JÜRGE ZUTT
JEAN OURY
DANIELLE ROULOT

[le temps ne va pas de soi]

- ◆ Le temps est un don de Dieu
- ◆ Ne pas confondre l'Être et Dieu
- ◆ L'attente/l'oubli

SOEREN KIERKEGAARD

MAÎTRE ECKARDT

MAURICE BLANCHOT

[boîte à outils : le refoulement originaire]

- ◆ Das Ding
(dans l' *Entwurf*)

SIGMUND FREUD

Une sorte d'enclosure qui fait que ça tient...

- ◆ La métaphore paternelle, primordiale

JACQUES LACAN
JEAN OURY

[question]

De quelle catégorie de temps s'agit-il ?

[boîte à outils : le temps logique]

- ◆ L'instant de voir,
Le temps pour comprendre,
Le moment de conclure.

JACQUES LACAN

[pour conclure]

- ◆ aiôn, le jaillissement, sans chronothèse, l'aoriste
- ◆ le « parfait », le temps de l'épopée
- ◆ kairos, le moment opportun

- ◆ La boucle « rétroactive »

SIGMUND FREUD

- Nachträglich, après-coup
- Wiederholung, répétition (reprise)

SIGMUND FREUD

- La reprise

SOEREN KIERKEGAARD

[boîte à outils : le narcissisme originaire]

++ Narcissisme primaire = n originaire+n spéculaire)

[boîte à outils : *energeia*]

JEAN BEAUFRET
MARTIN HEIDEGGER
FRANÇOISE DASTUR

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Pour plus de précisions sur certaines références, cf. les séances précédentes.
Les liens sont valides au 26 décembre 2009. Version 2 (29.12.09)

Mercredi 18 novembre 2009

Tout d'abord **Jean Oury** annonce la présence de **Michel Balat** à ses côtés pour « nous » aider un peu à éclaircir certains points d'un discours qui est, pour lui, un peu compliqué sur le plan logique.

« On va voir ce que ça donne... »

Il rappelle aussi l'absence de **Jean Ayme**

Et puis vient, le moment des annonces...

Les Annonces

◆ Parution du second numéro de la revue **Institutions** consacré à **Jacques Schotte** (n° 44, octobre 2009). Le précédent était le n° 42, octobre 2008. Il contient un DVD avec l'enregistrement d'un cours postgrade donné par J.S. à l'université de Lausanne en 1999 (« Fonder une anthropopsychiatrie »)¹

Jacques Schotte, Vers l'anthropopsychiatrie. Un parcours,
Hermann, 2008

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l%27anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586>

Jean-Louis Feys, L'anthropopsychiatrie de Jacques Schotte.
Une introduction, Hermann, 2009

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+l%27anthropopsychiatrie+de+Jacques+Schotte&prodid=682>
Psychiatrie et existence, textes réunis par

Jacques Schotte et **Pierre Fédida**, Éd. Millon, 2007

http://books.google.fr/books?id=69Q6Lh271qCC&printsec=frontcover&source=obs_navlinks_s#v=onepage&q=&f=false
Textes de Maldiney, Kuhn, Tellenbach, Henry, Kimura...

Jacques Schotte (éd.), Le Contact, de Boeck université, 1990
Colloque international organisé par le Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThCQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false
Sommaire du livre dans les prises de notes de la séance d'octobre 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_081015_orange.pdf

Jacques Schotte, « Le transfert, dit fondamental de Freud pour poser le problème : psychanalyse et institution »

http://balat.fr/spip.php?article356&var_recherche=schotte

Jacques Schotte en dialogue avec Jean-Marc Poellaer et ses anciens élèves. (avril-mai 1995)

court extrait filmé

http://www.youtube.com/watch?v=t4OYyflP_Y0

Hommage à Jacques Schotte par Jean Mélon

http://home.scarlet.be/cep/hommage_Schotte.pdf

Jacques Sédat, Jacques Schotte : « Ralentir travaux »

<http://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2007-2-p-285.htm>

Une séance du séminaire avec la présence de **Jacques Schotte**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070117.pdf

¹ En dernière page : les sommaires de ces deux numéros.

- ◆ Montreuil, 28 novembre, journée organisée par le *Collectif des 39*.

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/>

Un jeune homme vient *annoncer le programme*.

Il nous fait également part de projets futurs comme celui de « recréer » des *Cahiers pour la folie*, ou celui de « reprendre » quelque chose de l'ordre d'un G.T.P.S.I.

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/11/appels-aux-cahiers-pour-la-folie-le-28.html>

Pour situer historiquement et théoriquement le G.T.P.S.I.

Annabelle Beaupretre, « **En quoi l'institution est-elle soignante ? Les psychothérapies institutionnelles : histoire, fondements et utilisations actuelles** », 2008

<http://inepsy.sante.univ-nantes.fr/?p=1564>

Par ailleurs, a été créée l'Université critique de psychiatrie

http://www.pratiquesdelafolie.org/index.php?option=com_content&view=article&id=13:universite-critique-de-psychiatrie&catid=5:colloques&Itemid=4

... Des lieux de résistance... pour faire du lien et ne pas rester dans son coin...

- ◆ Dax, 3-4 décembre 2009, 11^e journées de Dax, « Autour de la notion d'équipe en psychiatrie aujourd'hui ».

http://www.creai-pacacorse.com/4_actus/actus.php?ref=455

Jean Oury ne pourra pas y aller car...

- ◆ Le **V2** va « tomber » sur La Borde à la même date :

http://www.has-sante.fr/portail/jcms/c_411212/la-procedure-de-certification-v2

- ◆ Lille, 23 novembre 2009, Pierre **Delion** et Michel **Balat** invités par le cercle de philosophie de Lille pour parler de « Peirce et la clinique »

Un numéro de la revue Protée sur une thématique proche

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/index.html>

- ◆ Angers, 27 novembre, conférence de Pierre Delion

- ◆ Paris, librairie Lipsy, 5 décembre 2009, remise du prix de l'*Évolution psychiatrique* à Jean-Louis **Feys** pour son livre sur Jacques **Schotte** (cf. supra)

http://www.iwsm.be/pdf_dir/prix.pdf

<http://hermannleblog.wordpress.com/2009/12/04/prix-de-levolution-psychiatrique-decerne-a-jean-louis-feys-pour-son-livre-lanthropologie-de-jacques-schotte-une-introduction/>

Ainsi qu'un prix spécial à Pierre **Delion** pour ses ouvrages sur le « packing »

<http://www.editions-eres.com/agenda.php#5>

« on va continuer... »

Le hors-temps

Le thème du hors-temps, pas original, mais qui met en question le travail dans le champ de ce qu'on appelle bizarrement la « psychothérapie institutionnelle »...

Jean Oury va revenir sur l'origine de l'expression « psychothérapie institutionnelle », sur sa lassitude à l'employer et sur la difficulté à la supprimer compte-tenu de la référence qu'elle est devenue.

Mais pour lui, elle a un sens restrictif...

Alain Buzaré, *La psychothérapie institutionnelle, c'est la psychiatrie !*, Champ social éditions, 2002

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=473>

Le hors-temps,

pour en parler concrètement...

Jean Oury va rapprocher une **situation** et une **réflexion**.

Une situation...

Jean Oury précisera un peu plus tard que cet exemple est à tenir en « toile de fond ».

Je comprends que c'est à partir de ce cas concret que l'on va peut-être y voir clair dans un certain exposé théorique... Jean Oury va faire plusieurs fois usage de cet adjectif — concret — y compris pour parler de « théorisation concrète ».
À la racine, il y a le verbe « concrecere » et le Gaffiot nous dit :

**concreresco, crēvi, crētum, cres-
cēre, int., ¶ 1 croître ensemble par
agglomération (agrégation), s'ac-
croître : valles quæ fluminum allu-
vie concreverunt COL. 3, 11, 8, les
vallées formées par les alluvions
|| emploi fréquent du part. con-
cretus, a, um : [avec ex] CIC. Nat.
3, 30, 34; Tusc. 1, 62; [avec
abl.] Ac. 2, 121; Tusc. 1, 60,
formé de ¶ 2 se former par con-
densation, s'épaissir, se durcir :
CAT. Ag. 88, 2; LUCR. 6, 495 ;
neque aqua concreceret nive CIC.
Nat. 2, 26, et l'eau ne se conden-
serait pas en neige ; concrevit fri-
gore sanguis VIRG. En. 12, 905,
mon sang se figea ; cum lac concrevit
COL. 7, 8, 3, quand le lait est
caillé ; radix concreta VIRG. G. 2,
318, racine durcie par le froid.
➡ concrecesse, sync. pour con-
crevisse : OV. M. 7, 416.**

Donc,

Trois pensionnaires à La Borde dans une même chambre :

- > Une jeune femme, schizophrène très dissociée, histoire familiale compliquée.
- > La seconde, pas schizophrène, pas tellement hystérique, épisodes dépressifs, un passé très compliqué, très remarquable au point de vue vigilance, activité, initiative...
- > La troisième, une personnalité psychopathique (cf. Kurt Schneider), versant hystérique, problèmes familiaux extravagants.

Chacune d'entre elles rencontrent plusieurs médecins.
Entre les pensionnaires, entre les médecins et les pensionnaires... cela fait un paquet de « relations »...

Une réflexion...

C'est un texte de Jean **Clavreul** sur le « contrôle ».

Site dédié à ses travaux et publications...

<http://www.jeanclavreul.com/index.html>

... où l'on trouve la référence à un article :

Jean **Clavreul**,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n°6-7, Seuil, 1976

L'article, selon la règle de la revue n'y est pas signé

La pire des choses serait de tomber dans une **dimension bureaucratique** du contrôle (obtenir un *certificat* de contrôle)

Jacques **Sédat**,

« La place du contrôle dans l'histoire du mouvement psychanalytique »

<http://www.oedipe.org/fr/recherche/controle>

<http://www.oedipe.org/fr/recherche/deveniranalyste>

<http://www.causefreudienne.net/index.php/ecole/textes-fondateurs/l-ecole-et-son-psychanalyste>

[Un peu d'histoire...]

Jean Oury revient sur l'exclusion de Jacques Lacan de L'Association psychanalytique internationale (IPA).

Alain de Mijolla,
« La scission de la Société Psychanalytique de Paris en 1953, quelques notes pour un rappel historique »,
***Cliniques méditerranéennes*, 1996, 49-50, p. 9-30.**
<http://www.spp.asso.fr/main/histoirepsy/Articles/Items/1.htm>
Le site de l'IPA
<http://www.ipa.org.uk/Default.aspx?page=0&lang=fr>

C'est avec une certaine grandiloquence (JO fait référence à Spinoza) que LACAN parle de son « excommunication » et « fonde » en juin 1964, l'école freudienne de Paris.

Jacques Lacan,
***Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964),**
Séminaire 11, 15 janvier 1964,
Seuil, 1973, Points Essais, 1990, p. 11-12.

« ... ceci, qui est *un fait* – que mon enseignement désigné comme tel, subit de la part d'un organisme qui s'appelle le Comité exécutif d'une organisation internationale qui s'appelle l'*International Psychoanalytical Association*, une censure qui n'est point ordinaire, puisque il s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement – qui doit être considéré comme *nul*, en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation d'un psychanalyste, et de faire de cette proscription la condition de l'affiliation internationale de la société psychanalytique à laquelle j'appartiens. [...]

Il s'agit donc là de quelque chose qui est proprement comparable à ce qu'on appelle en d'autres lieux, l'excommunication majeure. Encore celle-ci, dans les lieux où ce terme est employé, n'est-elle jamais prononcée sans possibilité de retour.

Elle n'existe sous cette forme que dans une communauté religieuse désignée par le terme indicatif, symbolique, de la *synagogue*, et c'est proprement ce dont Spinoza fut l'objet en deux étapes, le 27 juillet 1656 d'abord – singulier bi-centenaire, puisqu'il correspond à celui de Freud... »

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/concepts.htm>
<http://staferla.free.fr/S11/S11.htm>
(attention aux 'coquilles')

Jacques Lacan,
« Acte de fondation » (1964),
***Autres Écrits*,**
Seuil, 1973

<http://www.causefreudienne.net/ecole/textes-fondateurs/acte-de-fondation-de-l-ecole-fran-aise-de-psychanalyse?symfony=fe192859614c1c91d4cb7bcbfc83d88a>

« Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École Française de Psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction. Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi.

Cet objectif de travail est indissoluble d'une formation à dispenser dans ce mouvement de reconquête. C'est dire qu'y sont habilités de plein droit ceux que moi-même j'ai formés, qu'y sont conviés tous ceux qui peuvent contribuer à mettre de cette formation le bien-fondé de l'épreuve.

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra. Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre. »

Dans la proposition établie par **Lacan** pour l'organisation de l'École, **Jean OURY** a critiqué (lettre à Lacan) l'appellation de la seconde section : *psychanalyse appliquée* (cf. l'acte de fondation).

À cette époque, tous les membres du G.T.P.S.I. (cela faisait environ 30 personnes) étaient prêts à entrer dans la 2^e section de l'École freudienne à condition que soit affirmé que la psychanalyse, ça ne s'applique pas !

Cette même année, en décembre, Lacan participe à une journée sur la hiérarchie organisée par **Lucien Bonnafé** à Perray-Vaucluse (*Je comprends que ce fut comme des retrouvailles Lacan-Bonnafé*)

Un mois après, à la première réunion de l'École, J.O. distribue une sorte de tract pour annoncer la mise en place d'une permanence hebdomadaire à destination des internes pour leur proposer des stages chez des « copains », ailleurs, donc, qu'à Sainte-Anne.

Ce geste est considéré par certains comme peu *stratégique*,

Je comprends qu'il a fait capoté l'arrivée du G.T.P.S.I. à l'École freudienne...

« C'était foutu... »

[...]

Comment articuler ce qu'apportait **Lacan** avec le travail du mouvement de **PI**

Jean Oury revient à **Jean Clavreul** qui connaissait **Lacan** depuis très longtemps (bien avant JO)

Jean Clavreul avait exprimé le souhait de venir un temps travailler à La Borde. Et ça ne s'est pas fait.

Un peu d'histoire... [fin]

[...]

Le « contrôle »

Quand un psychanalyste reçoit en « contrôle », il n'est pas dans une position de maîtrise — ce qui serait contraire même à toute conception épistémologique de la psychanalyse !

La position du maître

La position du maître — qui n'est pas honteuse en soi — n'a rien à voir avec la révolution introduite par **Freud**.

Article non signé,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n° 6-7, 1976, p. 221

« Si Freud devient psychanalyste, il le dut beaucoup moins à ses maîtres, quel qu'ait été leur prestige, et à ses confidents, qu'à ses patients devant qui il se refusait à tenir le discours du maître, un discours médical à son apogée avec la pratique de la suggestion qui enseignait aux malades à penser comme il faut. Constituer le discours psychanalytique, c'est ce qui lui permettait de ne pas imposer une position de maîtrise, sans tomber non plus dans les pièges de l'amour de transfert. »

La position d'écoute

C'est celui que le psychanalyste écoute — s'il écoute — qui peut apporter les éléments d'une théorisation.

Ce sont les patientes **hystériques** de **Freud** qui lui ont appris la théorie de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle.

« Il ne l'a pas inventé ! Ça ne venait pas du ciel ! »

Article non signé,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n° 6-7, 1976, p. 214-215.

« [...] C'est seulement à partir de là que nous pouvons retrouver en quoi continue à nous intéresser tout ce qui concerne les débuts de la psychanalyse. Par exemple, le fait que **Dora**, l'Homme aux loups, l'Homme aux rats, le petit **Hans** et même **Schreber** restent de précieux instruments de travail, indépendamment de ce qu'on peut dire de Freud lui-même, de sa "formation" personnelle, des pièges du contre-transfert, de l'endoctrinement, des défauts d'élaboration théorique, voire des fautes techniques qu'on pourrait lui reprocher rétroactivement. Pas plus qu'il n'existe de psychanalyste idéal, il n'y a de psychanalyse modèle et exemplaire. L'intérêt que nous portons aux premières analyses rapportées par Freud ne tient donc pas à l'espoir d'y voir consigné un savoir intangible ou le protocole d'une technique et d'un rituel immuable révélés au génie d'un homme, et dont nous serions les conservateurs fidèles. Ce qui reste parfaitement actuel, c'est le passage, la "passe", établissant en contrepoint le discours psychanalytique que Freud élaborait pas à pas, faisant écho au discours de l'analysant.

L'élaboration théorique de Lacan nous permet aujourd'hui d'en dire davantage, quand il montre la dépendance, l'articulation des quatre discours les uns par rapport aux autres. Car on est en droit de parler du discours de l'hystérique et, par suite, du discours de l'analysant, que parce qu'il y a un discours psychanalytique, tout autant constituant du discours de l'hystérique que constitué par lui. Tant que le discours psychanalytique n'existe pas comme référence, il n'y a rien d'autre que le bavardage d'une hystérique devant l'homme bardé de son savoir, ... [...]

C'est parce que la psychanalyse s'est constituée comme discours que c'est aussi comme discours que nous pouvons entendre, depuis Freud, ce que nous disent les hystériques. Quand Lacan dit : "Freud a donné par ses *Écrits* consistance à la psychanalyse", il faut d'abord entendre que c'est à ses propres psychanalyses qu'il a donné consistance. Là où le discours médical constitue les hystériques comme malades, le discours psychanalytique constitue ce que disent les névrosés comme discours. L'Homme aux rats a puisé dans la lecture de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* la conviction que les manifestations aberrantes dont il souffrait n'étaient pas de l'ordre de l'insensé et pouvaient prendre forme, à être soumises à l'épreuve de la psychanalyse. Aujourd'hui, l'existence du discours psychanalytique permet à chacun de considérer que ses rêves, ses actes manqués, ses symptômes peuvent être repris autrement que dans une nosologie. La psychanalyse n'est pas à proprement parler une théorie nouvelle des névroses, car ce qu'elle montre, c'est que le discours de l'hystérique est lui-même une théorie, au moins une tentative de théorisation reprenant les théories sexuelles de l'enfance : la théorie sexuelle des névroses, c'est d'abord celle énoncée par les hystériques, "ces théoriciennes", comme dit Lacan. Le mérite du psychanalyste a été de convenir que ces théories étaient plus consistantes que celles des savants, qui étaient les seules à avoir cours jusqu'alors dans les milieux scientifiques.

La psychanalyse n'est pourtant pas simple reprise ou élaboration des théories des analysants ; et le passage du discours hystériques au discours analytique ne ressort en aucune façon d'une évidence. »

La position du « contrôleur »

Le « contrôle », c'est ce qui permet de construire, en permanence, (« tout le temps », dit Jean Oury) une sorte de « théorisation concrète »

La position du « contrôleur », c'est d'être à l'écoute pour essayer de construire... cela peut même modifier le niveau de théorisation vis-à-vis des grands concepts.

Ça ne veut pas dire qu'on est contre le diagnostic, au contraire !

Le diagnostic est peut-être ce qui permet de mieux écouter, sans trop de préjugés, quelqu'un qui vient en « contrôle »...

Jean Oury arrive à la conclusion de son propos :

1. Étant donné... la situation relationnelle décrite à partir de la *chambre des trois* ;
2. Si... la position d'écoute permet la construction d'une théorisation concrète
3. Alors... Pour répondre aux questions : Qu'est-ce que la schizophrénie ? Est-ce que ça existe vraiment ? Qu'est-ce que ça veut dire ?...

... On n'a qu'à écouter — se mettre en position suffisante d'écoute (approche phénoménologique) — essayer de sentir quelque chose, et pas à projeter ses propres interprétations (ce qui ne fera qu'accentuer l'aliénation profonde)

Jean Oury projette alors ce dispositif du contrôle (*je comprends « écoute » et « théorisation concrète »*) « sur le plan institutionnel »...

Écoute et théorisation au niveau d'un système collectif

L'écoute ne se passe pas seulement dans ce moment où l'on reçoit quelqu'un dans son bureau, mais aussi au niveau du collectif.

Ainsi,

Ce que dit une personne de la chambre à propos d'une de ses voisines est parfois ce qui va permettre à Jean Oury d'ouvrir une perspective à laquelle il ne serait pas arrivé tout seul. Question de nuances (il ne s'agit pas d'additionner des infos)

Et ce qui se passe entre ces trois personnes et les autres à La Borde... on ne le sait pas ! ou on le sait longtemps après !

Par exemple, une personne, dans un atelier théâtre, se manifeste tout autrement.

? Ces aspects particuliers pris en considération font partie de quoi ? de l'interprétation ?

[...]

Jean Oury poursuit sa description de situations concrètes dont :

■ La marcheuse au chien

Cette femme qui part faire de très longues marches de plusieurs kilomètres avec la seule compagnie d'un chien. Ça va bien.

... un chien qui s'appelle ... (Max ou Marx ? *peu audible*)... que Jean Oury a promu président du comité d'accueil...

Elle décide de partir pendant un mois dans une autre ville. Au bout de trois jours, elle revient en catastrophe... (pas d'accueil, il faisait mauvais temps...) ... et se remet à marcher avec le chien.

Dans ce cas : **est-ce le chien qui est le psychothérapeute ?**

Ceux qui sont les plus actifs (JO dit : « qui ont le plus d'action »), ne sont pas forcément les psychothérapeutes... cela peut être le cuisinier, un copain de chambre... dans la mesure où il y a une liberté suffisante...

? Qu'est-ce qui est logiquement nécessaire pour que des choses banales comme se promener avec un chien, rencontrer un copain, une réflexion dans la chambre... puissent avoir un certain effet et modifient quelque chose ?

? Comment représenter ça logiquement ?

➔ **1** Pour que ça puisse marcher dans un système collectif, il faut bien qu'il se passe quelque chose dans la collectivité...

Si les gens étaient enfermés, « ficelés », sans occasions de rencontre, sans occupation, sans « liberté de circulation »,... il ne se passerait peut-être rien...

Il se passe quelque chose qui n'est pas explicite.

C'est de l'ordre la **connivence**, qui fait que si un événement grave arrive (comme ce fut le cas lors de la mort par infarctus d'un pensionnaire schizophrène), les gens réagissent (même ceux qui ne connaissaient pas bien cet homme. Les pensionnaires ont créé un groupe et ont accueilli la famille).

La connivence, qui n'est pas une *connaissance*, qui se partage sans qu'on le sache. Comme une toile de fond.

Être sensible aux autres sans se connaître vraiment...

Inscription, fonction scribe

➔ **2** Pour qu'il se passe quelque chose, il faut que ça s'inscrive quelque part...

Jean Oury cherche les mots pour le dire : il ne s'agit pas de filet, d'interrelations visibles... Il faut qu'il y reste une **trace** (de ce qu'il se passe) et qu'elle ne soit pas écrasée par la bureaucratie.

➔ **3** La connivence, ça doit pouvoir s'articuler avec la logique de Peirce, en particulier ce que Michel Balat appelle : la fonction scribe.

Comme un niveau logique d'inscription, de trace

Je comprends que le scribe sait ce qu'il inscrit mais il ne sait pas avant ni après.

C'est une pure inscription.

Jean Oury va relier la fonction scribe à ce qu'il nomme « la première démarche logique, naïve peut-être de Freud » :

Dans l'organisation des systèmes Φ et Ψ , Freud parle de traces de perception qui s'inscrivent, des **Niederschrift** — une écriture qui tombe.

S'il n'y a pas de traces, il n'y aura pas de système Ψ , pas de structure.

Sigmund Freud, « **Esquisse d'une psychologie scientifique** »
Nouvelle trad. « Projet d'une psychologie », Puf, 2007.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lettres_%C3%A0_Wilhelm_Fliess,_1887-1904

<http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>

<http://pagesperso-orange.fr/eric.bizot/desgras/freud/oeuvres/esquisse.html>



C'est à partir de l'inscription qu'on peut élaborer ce qui pourrait être appelé : une interprétation.

il ne s'agit pas forcément d'expliquer : cela peut être un signe, un silence,

L'interprétation serait peut-être de trouver le silence... qui n'est pas le manque de parole... mais trouver un autre niveau...

Ce qui crée le silence, c'est le cri...

La voix d'Antonin Artaud

<http://www.youtube.com/watch?v=dBsvzJPqmao&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=HL5ycjxBweg>

<http://www.youtube.com/watch?v=iLSF544ELcQ&feature=related>



Alida Valli, *Il grido*, film de **Michelangelo Antonioni** (1956)

Accueillir le silence

Mettre entre parenthèse tout ce qui vous préoccupe pour ne pas encombrer l'autre...

La fameuse « réduction phénoménologique » pour être dans le même paysage (même si on ne parle pas)

? est-il possible, dans un système institutionnel, d'élaborer théoriquement quelque chose...

? où est-ce que ça s'inscrit ? des choses qui ne se disent pas forcément, qui ne s'explicitent pas...

La feuille d'assertion



Il faut bien que ça s'inscrive pour qu'il puisse y avoir du transfert :

Ce qui met en question la grande découverte de Freud : le **désir inconscient**.

C'est à partir des rapports entre surface d'inscription et connivence que Jean Oury invite Michel Balat à intervenir...

Ohhh... C'est une tâche d'enfer, mais au fond... tu as donné beaucoup d'éléments sur ce qu'on peut appeler la feuille d'assertion.

C'est vrai, c'est un terme de Peirce : "sheet of assertion" ... traduction vraiment très simple...

Il me semble que la feuille d'assertion a quelque chose à voir avec ce que **Winnicott** appelait **l'espace transitionnel**. C'est là où quelque chose s'échange... Alors, évidemment, nous avons souvent tendance à considérer qu'il faut des gens, des personnes, pour *penser* ces choses-là... échange... ça veut dire : échange entre des personnes, etc...

En fait, la feuille d'assertion, c'est quelque chose d'un peu plus compliqué que ça... de plus « abstrait »... : là aussi le mot... il faudrait y repenser à ce mot... [...]

Tu parlais de *Niederschrift*... se déposer... Il faut que ça puisse être reçu ce qui se dépose ! sinon ça tombe dans un puits sans fin et c'est terminé et rien ne se passe et rien ne peut se passer !... donc, il faut un endroit où ça puisse se déposer.

C'est là qu'on n'a pas trop intérêt à penser de façon *trop* matérielle : la feuille d'assertion, c'est pas vraiment une feuille, il n'y a pas une feuille tendue dans La Borde et qui serait la feuille d'assertion !...

C'est quelque chose de plus abstrait que ça mais qui est en même temps quelque chose d'extraordinairement concret parce que c'est lié à des types de rapports pour des choses qui peuvent être entendues : qui étant entendues peuvent marquer suffisamment les personnes et les lieux pour que à un moment donné, ça ait suffisamment de permanence.

Parce que c'est ça, quand même. Dans la question de l'écriture ou de la parole, toute la question, c'est celle de la **permanence**. D'ailleurs, même, Lacan, dans les premiers temps où il parlait de la parole, il disait... « Verba manent, scripta volant »... pour dire à quel point il insistait sur le fait que la parole, c'est quelque chose qui laissait des traces et pas simplement... quelque chose qui se promène dans l'éther.

Alors... la feuille d'assertion, souvent, je l'ai pensé comme le travail institutionnel ! **Le travail institutionnel**, c'est un travail de fabrication, mais alors, de fabrication continue, évidemment ! ... d'une feuille d'assertion. C'est pas un travail qui s'achève, ça ! Un travail en continue construction... **Avant la possibilité de recevoir des inscriptions.**

ça nécessite la **connivence**. [...]

... Le travail de faire tous ces groupes qui s'articulent...

Des exemples, moi j'en ai un qui m'avait beaucoup frappé. C'était donc à la clinique de Château-Rauzé.

Il y avait un groupe d'infirmières qui, lors d'une réunion, avaient demandé qu'on parle d'elles parce qu'elles étaient — et elles ont fait venir le monsieur avec elles — elles étaient *embêtées* par un blessé qui n'arrêtait pas d'être très désagréable avec elles. Et c'est une révolte ! Révolte des infirmières, à peu près collectivement. Donc, elles venaient poser ça dans une réunion, — j'allais dire, *ad hoc* —, mais, même pas : une réunion.

Le blessé était là. On fait la réunion et ce qui est très intéressant, c'est que, à un moment donné, lui n'arrêtait pas de dire : Vous me maltraitez ! ... Elles sont pas *maltraitantes*, ces femmes, on les connaît bien ! Il n'y avait pas de problèmes ! ...

« Vous me maltraitez ! »...

Et pourtant, nous étions un petit nombre à penser que, effectivement, il y avait de la *maltraitance* dans l'air. Voilà. Et on l'a dit ! quand même ! Alors, évidemment, les infirmières étaient révoltées, et on a fini la réunion... vraiment, on se disait (les quelques-uns qui avions...) : qu'est-ce qu'on a fait ! On a complètement déconné, on n'aurait pas dû dire ça !...

... On monte les escaliers, et on allait vers le bureau du médecin, lorsqu'on apprend que les parents du blessé sont là. Alors, on se jette sur eux ! ... On va les *cravater* ! C'est pas habituel : d'habitude, les parents, dans la plupart des établissements que je peux rencontrer, font chier ! Et là, au contraire, on les entraîne dans le bureau, on fait venir leur fils, et là, on apprend : C'est tout simple, vraiment tout simple... c'est terrible !... mais c'est tout simple :

On apprend par le père qui nous dit : Eh bien voilà : Il a travaillé, les six mois avant d'avoir son accident, il était cuisinier ... le chef cuisinier était l'amant de sa femme, sa femme travaillait à la cuisine aussi et ils n'arrêtaient pas tous les deux de se foutre de lui devant tous les autres. C'est la situation terrible qu'il a vécu pendant six mois. Au bout de six mois, il a un accident de voiture, en sortant de la cuisine...

Donc, on va y venir à la maltraitance. C'est que la maltraitance, elle était d'origine. C'était pas *la* maltraitance des infirmières. Et par chance, on avait le lendemain une réunion pour parler de ça. Avec les infirmières. Et on a pu expliquer tout ça.

La feuille d'assertion, pour moi, c'est simple. C'est qu'il y ait suffisamment de vie... de vie... alors, de connivence... toutes ces choses-là... avec des oppositions, des luttes, des choses comme ça, toutes ces choses-là, pour que il y ait quelque chose où ça puisse venir s'inscrire. Et là, on s'aperçoit que ce qui pouvait s'inscrire, c'était le sens, quand même, de la maltraitance. Il y a pas de maltraitance *a priori*, mais là, lui, faisait vivre ça.

Donc, voilà, pour au moins, en partie, la feuille d'assertion.

Mais la feuille d'assertion, c'est une feuille d'échanges... entre un scribe et un interprète.

L'interprète, c'est pas quelqu'un ; le scribe, c'est pas quelqu'un ; c'est des **fonctions** ... qui sont à un moment donné investies par des personnes. Par hasard, éventuellement, ou bien, moins par hasard, on n'en sait trop rien.

Mais, par contre, ce qui est clair, c'est que, dans le travail... on s'est aperçu, dans cette clinique... bien entendu, c'est largement exportable partout ailleurs... on s'aperçoit, qu'en fait, il y a des positions logiques à adopter, qui font que — **le pensionnaire, le blessé, le patient — est à la place de l'interprète.**

C'est intéressant ça : c'est lui qui peut interpréter les choses. C'est pas nous. Il me semble que ça rejoint ce que tu (*à JO*) disais sur le contrôle, sur le savoir, sur toutes ces choses-là, et qu'au bout du compte, c'est lui qui est capable d'interpréter et qui, interprétant, nous révèle à nous-mêmes ce que... des choses... qu'on ne savait pas ! qu'on ne se savait pas savoir, éventuellement ! ou qu'on ne savait pas du tout... *inaudible*... qui nous permettent de faire des hypothèses sur ce qui se passe.

Donc, là, première position de base, c'est celle-là, pour l'interprète.

Le scribe, la chose est bien plus complexe. Pour simplifier, souvent je dis, le scribe, c'est plutôt le travail de l'analyste.

Enfin, de fait, on s'aperçoit que le fameux scribe, c'est parfois l'épicier du coin, ou le copain, c'est pas nécessairement le psychanalyste.

Sur cette question de la fonction scribe plus précisément.

Le scribe, d'abord, il ne sait pas ce qu'il va inscrire. Il me semble que c'est une des choses les plus fondamentales. C'est toute la problématique... tout ce que

racontait Tosquelles sur la « déconniâtrie »... au bout du compte... il faut que ça puisse sortir comme ça tranquillement. La fonction scribe implique que l'on ne sache pas ce qu'on va dire...

Au fond, il y a toute une partie de la parole dans laquelle ou pourrait dire qu'en quelque sorte, on ne peut savoir ce qu'on pense que si on l'a dit... Par ailleurs, le scribe comme il ne sait pas ce qu'il a dit, il va attendre de l'autre, il va réclamer de l'autre, d'une certaine façon, qu'il vienne interpréter ce qu'il a dit.

Voilà.

Donc, dans le travail le plus quotidien, il y a : feuille d'assertion, pour qu'il puisse y avoir inscription. Cette inscription, c'est le fait d'une certaine fonction qui doit être là et qui est une fonction étroitement attachée à la feuille d'assertion et qui se réalise dans des conditions extrêmement particulières puisque que c'est de la part de quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il va dire et qui ne sait pas ce qu'il a dit...

Jean Oury va reprendre...

1 ■

... à partir des rapports entre feuille d'assertion et espace transitionnel.

« ... Un peu lointain... C'est certain qu'il y a une fonction de l'espace transitionnel... d'inscription, non explicite. Donc, c'est pas une écriture... »

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil** », in Jacques SCHOTTE (éd.), **Le Contact, Bibliothèque de pathoanalyse, Éditions universitaires, De Boeck Université, 1990, p.115-116**
Colloque international organisé par le centre d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThCQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false

« Il est probable que les schizophrènes ont dû avoir de très grandes difficultés avec ce que Winnicott appelle 'l'espace potentiel', 'l'espace transitionnel'. Pour 'fabriquer' un schizophrène, il doit falloir plusieurs générations. C'est un travail vraiment délicat ! Et les rapports distordus entre ces générations font que l'espace transitionnel n'a pas fonctionné, s'est mal fabriqué ou a été détruit. Il n'y a donc pas d'espace transitionnel, pas d'espace de ce qu'il y a de plus

intime, de ce qui est là, constant, et qui vous accompagne... si c'était vraiment cela, le travail serait simple ! Il suffirait de greffer l'espace transitionnel chez un schizophrène. Or, c'est absurde, étant donné qu'on ne peut pas fabriquer artificiellement un espace transitionnel. Alors, que faire ?

J'ai pensé que notre tâche serait d'essayer de construire, de fabriquer, des 'tenant-lieux' d'espace transitionnel. Sur un mode collectif, c'est ce que j'ai appelé – en prenant un terme de technique théâtrale – des 'praticables'. Pour pouvoir accueillir quelqu'un, il s'agit de pouvoir arriver à construire un praticable. Bien sûr, il ne faut pas chosifier. Il ne s'agit pas de construire une scène avec des planches et de mettre un schizophrène dessus ! Mais la 'fonction praticable', c'est-à-dire une délimitation de scène construite et reconstruite en permanence – parce que c'est la scène la plus précaire qui soit – consiste à délimiter un site pour qu'il s'y passe quelque chose. Depuis quelques années, j'en étais arrivé à dire que ce qui était en question, c'était de construire, par un effort collectif énorme, des 'espaces du dire'. »

Un peu plus tard,

Jean Oury reviendra à **Winnicott** en différenciant *espace transitionnel* et *espace potentiel*.

Chez le psychotique, ce qui va faire office d'espace transitionnel, c'est la construction d'un espace délirant « pour essayer de s'en sortir – de cette misère existentielle du psychotique ».

2 ■

Est-ce qu'on peut dire que dans le processus schizophrénique, la **Spaltung**, au sens de Bleuler, traduit par dissociation, même si ça reste un peu « boîteux » (et surtout pas *splitting* ou clivage)...

... **La feuille d'assertion est complètement déchirée.** Quant aux traces...

Il s'agirait donc de recoller les petits bouts de la feuille d'assertion ?

Un *exercice* en rapport avec la dimension polyphonique ou multi-référentielle des investissements (Tosquelles), avec le transfert dissocié (Oury)

Ce travail se traduit par exemple dans la mise en place d'une « constellation » quand quelqu'un ne va pas bien...

➔ Travailler l'entre

De tous petits détails, signes, de la vie quotidienne s'en trouvent modifiés... on a travaillé **Entre** les mots, **entre** les lignes,

Le plus important, ce qui ne se voit pas...

➔ Rétablir du sens chez les insensés...

Le fait d'avoir parlé dans le groupe de constellation a modifié de toutes petites nuances plus ou moins perceptibles (pas le même regard vis à vis de ce patient, etc...)

Le sens ne sera pas le même

Jean Oury précise : « C'est le statut du sens que je mets en question »

C'est à ce niveau-là, ...

Ce qui rend la vie impossible dans tous les systèmes institutionnels (y compris la famille)

Au niveau quotidien, très simple, qu'il peut y avoir une action qui évitera des choses graves (un suicide), tout simplement parce qu'on n'aura pas eu le même geste...

Mais on ne peut pas le commander

Le sens ça se travaille...

?

Peut-on dire que ce serait déjà quelque chose de l'ordre de l'interprétation ?

3 ■

Rapprocher la feuille d'assertion (Peirce) du contact (Szondi)

Jean Oury va citer le travail de **Pierre Delion** faisant le lien entre **Peirce**, **Lacan** et **Szondi**.

(Les différents tableaux dont à parlé J.O. sont reproduits dans l'article de la revue Protée. Cf. infra)

Pierre **Delion**, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, Puf, 2000, p. 100

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27enfant_autiste%2C_le_b%3%A9b%3%A9_et_la_s%3%A9miotique

« Mais il est également un autre concept qui se rapproche de cette première dimension basale de l'existence, celui élaboré par J. Schotte à partir des travaux de L. Szondi sous la dénomination de "vecteur contact". J. Schotte, dans sa vision de la psychopathologie, reprend les catégories szondiennes de "contact", "sexuel", "paroxysmal" et "schizomorphe" pour en proposer une double lecture – ontologique et ontique – dans laquelle les théories freudiennes sont amplement illustrées, puisque sa thèse consiste à dire que les différences pathologiques psychiatriques ne sont que les décompensations de structures portant déjà en elles les lignes de fractures qui leur sont spécifiques (métaphore du cristal proposée en son temps déjà par Freud), toutes les décompensations possibles étant contenues potentiellement chez chacun des humains. Dans cette psychopathologie, la première dimension, celle du contact, est celle des décompensations maniaque-dépressives et de toutes les pathologies de la dépendance. »

Pierre **Delion**, « Mécanismes autistiques et modélisation sémiotique peircienne »

<http://www.balat.fr/spip.php?article63>

« Peirce définit trois catégories fondamentales : la priméité, la secondéité et la tiercéité. Ce sont les trois modes d'être que nous pouvons observer dans les éléments de tout ce qui est toujours présent à notre esprit. Pour lui, ce sont respectivement "l'être de la possibilité qualitative positive, l'être du fait actuel, et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur". La priméité est la catégorie de "l'être de tout ce qui est, dans l'immédiateté de son être, sans référence à un second". Cette catégorie qui s'apparente à la fois au "moment pathique" de E. Straus, et au vecteur "contact" de L. Szondi revu par J. Schotte, va se révéler particulièrement importante dans l'approche de l'autisme. La secondéité est la catégorie de "l'existence de tout ce qui est, quel qu'il soit, sans référence à un troisième(...), c'est la catégorie de l'action à l'état brut non réfléchi, mais vécue comme telle". Cette catégorie est très en rapport avec la problématique du corps. »

Pierre **Delion**,

« Proposition de modélisation peircienne de la sémiologie du bébé », *Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique*, Volume 30, numéro 3, hiver 2002, p. 5-106

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

Dans la secondéité, c'est bien l'hallucination de désir qui va être au centre des représentations indiciaires du sein comme voie du lait. Nous allons voir les traces de l'objet qui vont marquer les interactions par un comportement ou un symptôme. Je pense que c'est dans cette catégorie que peut être situé ce que J. Schotte appelle le d+, le « partir à la recherche » du vecteur pulsionnel « contact » de Szondi.

Jean **Mélon**,

« De l'école hongroise de psychanalyse à Szondi et à la psychiatrie d'aujourd'hui », in Jacques SCHOTTE (éd.), *Le Contact*, Bibliothèque de pathoanalyse, Éditions universitaires, De Boeck Université, 1990, p. 21-22.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false

« [Szondi]... a produit un schéma pulsionnel dont l'ambition était de formaliser, la totalité du champ psychopathologique. Ce schéma est une nouvelle topique qui comporte quatre régions : celles du fonctionnement du moi, de la loi, de l'objet sexuel et... du contact. Contact est un terme introduit par Szondi pour tenter de spécifier un mode d'être-au-monde et d'être-avec ou sans, proche ou lointain, dont les représentants extrêmes (morbides) sont le maniaque et le déprimé. La bipolarité maniaque-dépressive est ensuite étendue à tout le schéma. Comme Balint, Szondi emprunte à Hermann le binôme "s'accrocher-aller à la recherche", mais en le subordonnant au bipôle manie-dépression. À côté des champs névrotico-pervers (P-S) et psychothique (Sch), Szondi réserve une place pour le champ cyclique (C), bientôt rebaptisé champ du contact, qui est le champ de la thymie, de l'humeur, du mood, de la *Stimmung*.

Les verbes utilisés par Szondi pour désigner les quatre tendances fondamentales du contact : s'accrocher (m+), coller (d-), chercher (d+) et rompre (m-) ont l'inconvénient d'appeler trop facilement un complément d'objet direct, alors que nous sommes dans un champ où l'objet et la satisfaction par l'objet sont inessentiels. Les formulations proposées par Schotte

M+ faire venir
d- (se faire) venir,

d+ (se faire) aller

m- faire aller,

me paraissent beaucoup plus pertinentes parce que, en mettant l'accent sur le va-et-vient, elles font saillir la question du rythme à l'origine d'une primordiale structuration de l'espace et du temps, en deçà de leur référence à un quelconque objet, de leur organisation conventionnelle et de leur appropriation par un sujet voué à la finitude.

On a toujours pensé les troubles de l'humeur en référence au modèle mélancolique, où l'ambivalence dans le rapport sujet-objet est exacerbée jusqu'au paroxysme. Mais la dépression commune ne gagne rien à être comprise dans un tel éclairage. La dépression de base n'est pas liée à la perte d'un objet, elle provient d'un trouble du contact, d'une dysrythmie, d'un déphasage qui fait qu'on n'est plus là où on est sans pour autant désirer être ailleurs, et qu'on n'a plus non plus la sensation de vivre au présent, dans l'intime conviction d'être "à la bonne heure". C'est par la vertu du contact qu'on retrouve cette *Anwesenheit* primordiale.

"être-présent-à", c'est autre chose que d' "avoir-conscience-de". Mais comment vous dire ce que c'est ? Quelque chose comme : "Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme..."»

Jean Oury donne l'exemple de personnes qui participent à un atelier théâtre. Tant qu'elles *font* du théâtre : ça tient. Hors de la scène : ça s'effondre.

C'est ici qu'il reviendra à Winnicot pour parler des construction délirantes...

C'est là qu'il s'agit de faire des « greffes » et selon Jean Oury, cela dépasse la feuille d'assertion.

Comme si on faisait des « greffes » dans « l'interprétant »

4 ■

Jean Oury va se tourner à nouveau vers Michel Balat avec une question :

? Quelle distinction entre :

> interprétant

> écriture

> interprétation du transfert ?

Michel Balat

D'abord, pour reprendre quelques points que tu as abordés, il me semble, que...

... on ne peut pas vraiment trop dissocier le scribe et la feuille d'assertion. Les deux sont intimement corrélés. On ne voit pas très bien comment il pourrait y avoir une feuille d'assertion sans scribe et de scribe sans feuille d'assertion. On sent bien que là, il y a quelque chose de très étroitement lié. Les distinctions sont des distinctions plus logiques qu'existentielles...

Dans le travail, par exemple, parfois, c'est un scribe qui va pouvoir permettre que quelque chose puisse venir se réparer sur une feuille d'assertion.

Tu parlais par exemple de ces déchirures, des choses comme ça...

C'est-à-dire, ça peut venir réparer quelque chose, le fait de forcer une inscription....

Et alors... **L'interprétation !** ...

Ce qu'on appelle « interprétation »... à mon sens, c'est le travail du scribe... c'est-à-dire que... c'est lui qui ...(*inaudible*) ... dans quelque chose... qui n'est

pas pris dans toute la logique usuelle du discours qui se tient dans ces moments-là justement parce que lui, il ne sait pas ce qu'il va dire...

Eh bien, **l'interprétation, c'est quelque chose qui va déclencher les interprétants.**

C'est ça le point, me semble-t-il, qui est important. C'est-à-dire, lorsque quelqu'un inscrit quelque chose — qui qu'il soit, c'est pas la question — sur la feuille d'assertion, à ce moment-là, il propose — alors je dis — à l'interprète, mais... le fond de l'interprète c'est d'être un champ d'interprétants. Alors, un champ d'interprétants qui, lui, peut être un champ totalement dévasté... sur certains aspects... qui peut être, par exemple, dans les situations les plus usuelles de la névrose, du refoulement, etc, c'est des champs d'interprétants qui sont pour toute une part, complètement sous... masqués à la personne elle-même.

Alors, on peut dire que là, l'interprétation c'est quelque chose qui va déclencher les interprétants... tout à coup ouvrir une série d'interprétants. Ça c'est une chose très importante qui fait que, à ce moment-là, du point de vue de l'interprète... de l'interprétant... enfin... du point de vue de l'interprète, il y a quelque chose qui peut venir, à un moment donné, même se suturer! ... des éléments, des blessures, par exemple des blessures du sens ou des blessures de l'écriture ! C'est là que, peut-être, la question de l'écriture se pose.

On peut dire que, sous l'échange de l'inscription et de la production des interprétants, se joue sans aucun doute quelque chose qui, au-dessous de ça, est une écriture qui se continue... C'est-à-dire que finalement, l'interprétant vient prendre en quelque sorte en compte ce que... le scribe, lui, il écrit quelque chose, il laisse des traces... mais **c'est pas cette trace qui constitue une inscription en elle-même.** L'inscription, c'est quelque chose d'autre.

Là, il faudrait faire justement la distinction entre type, trace et ton :

C'est-à-dire que les traces, c'est un petit peu comme le mot écrit sur la feuille... ça c'est une trace... qui peut même laisser des traces, c'est-à-dire les doigts. Mais, au fond, cette trace, elle, est porteuse de quelque chose, c'est-à-dire, du mot... « Quelle hospitalité pour la folie ? »... je lis ça, alors que ce qui est écrit, c'est des lettres, comme ça, tout à fait sensibles et tangibles.

Donc, il me semble, là, au niveau de l'écriture et de la logique interne de l'écriture, bien sûr qui est hyper-complexe! Et on peut dire que là, il y a ce niveau-là qui est concerné dans le **dialogue entre le scribe et l'interprète.** C'est-à-dire que les interprétants, eux aussi, sont des interprétants qui ont leur propre structure « scripturale », si on peut dire...

Avec Pierre (Delion), justement, à l'époque où on faisait ce travail-là, nous avions quand même élaboré... ces traces-là, celles porteuses de l'inscription possible... eh bien, ces traces-là, on les avait appelées des « tessères corporelles », pour bien indiquer quand même aussi que... là, c'est dans le corps que ça se passe... Le grand Autre de Lacan !... donc, c'est dans le corps que ça se passe... c'est-à-dire que le corps, lui, il écrit constamment des choses... dont certaines ne s'inscrivent pas... voilà ! C'est ça !

L'interprète, lui, est sollicité par quelque chose qui vient s'inscrire, à un moment donné, donc qui vient... qui nécessairement est écrit... eh bien, qui va pouvoir, lui-même, poursuivre, continuer, faire un travail, son travail de... reprendre, même, son travail d'écriture.

Ça a des conséquences corporelles, aussi ! ... Avec les blessés, en éveil de coma, c'est lumineux ! Il suffit à un moment donné... — il suffit !! c'est de la folie de dire ça ! — m'enfin, je reprends, il suffit, parfois, au détour d'une réunion, de quelque chose, d'un mot dit dans des... comme ça, dans une certaine noirceur... et une certaine tonalité... dans une certaine connivence créée à l'intérieur de l'équipe, pour que le bonhomme émerge de l'état végétatif. Ça, on l'a vu suffisamment souvent pour se dire... les effets corporels, là, ils sont réels ! Tout à coup, quelque chose d'autre se met à fonctionner pour lui...

...Voilà!... Ce qui fait que... il me semble qu'on ne peut pas réserver à l'interprétant le seul travail d'écriture. Il me semble que c'est une écriture qui est un échange... l'interprétant continue à écrire parce que le scribe a réussi peut-être à mettre... c'est une connerie, mais... le mot manquant... ou la lettre manquante... quelque chose comme ça, mais c'est idiot ! On ne peut pas le penser que comme ça, mais il n'empêche — c'est pour suggérer — ... et alors, là, l'écriture peut continuer à reprendre.

Mais tout ça se passe quand même parce qu'il y a eu de l'inscription. Sans inscription, ça ne peut pas se passer...

Jean Oury reprend...

« Je pense à un personnage... un schizophrène de très longue date... qui a même été chez Binswanger... d'une famille assez fortunée. Il nous avait offert (en 1961) tout un matériel de reliure. Et c'est un autre malade qui était devenu un très bon relieur....»

Ce matériel a disparu puis a été retrouvé par hasard, quinze ans après... Quelqu'un en a parlé devant ce schizophrène : Il s'est redressé, en joie...

Comme personne ne fait rien de ce matériel, quelqu'un a proposé de l'acheter. JO dit que si c'est vendu, et qu'on ne lui en parle pas, c'est comme une mise à mort pour ce schizophrène.

« C'est inscrit quelque part... »

JO dit aux autres qu'il faut attendre quelques jours avant de prendre une décision, il faut en parler avec cet homme.

? Qu'est-ce qui joue dans cette situation ? L'interprétation ?

il y a une **fonction interprétative**, au sens psychanalytique...

Jean Oury parle du corps de ce malade... et cite **Lacan** ...

Jacques **Lacan**, *Résumé du séminaire XIV, Logique du fantasme, Annuaire 1967-68, École pratique des hautes études, p. 189-194.*
Disponible sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1968-07-00.doc>

« Où nous avons pour la première fois appuyé que **ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps**, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps, tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent. »

Le matériel de reliure fait partie du grand Autre...

[...]

À travailler et à reprendre : La dimension « multi-factorielle »

Sur la question du hors-temps :

➔ Qu'en est-il, logiquement, du zéro absolu ?

> sur la même ligne : le **désir**

> la **fonction forclusive**, « foutue » dans les structures schizophréniques

➔ faire appel aussi à la **logique du vague**

Jacques **Lacan** parle de la **logique du vague**, mais sans vraiment bien connaître **Peirce** (Il dit que c'est pas la logique bivalente)

Il essaie de définir ce que c'est que la logique de l'inconscient.

L'inconscient n'est pas une chose, mais un concept.

L'inconscient, ça ex-siste

Voici ce que j'ai trouvé :

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67), Séminaire XIV, 31 mai 1967*

Disponible sur le site

<http://staferla.free.fr/>

p. 440-441.

« Pour ceux qui se trouvent, par exemple, revenir aujourd'hui après avoir suivi un temps mon enseignement, il faut que je signale ce que j'ai pu, ces toutes dernières fois, y introduire d'articulations nouvelles. L'une, importante, qui date de notre antépénultième rencontre, est assurément d'avoir désigné, expressément dirais-je... puisque aussi bien la chose n'était pas, à ceux qui m'entendent, inaccessible... expressément le lieu de l'Autre... ou ce que jusqu'ici, je veux dire depuis le début de mon enseignement, j'ai articulé comme tel... désigné le lieu de l'Autre dans le corps.

Le corps lui-même est — d'origine — ce lieu de l'Autre, en tant que c'est là que — d'origine — s'inscrit la marque en tant que signifiant. Il était nécessaire que je le rappelle aujourd'hui, au moment où nous allons faire le pas qui suit, dans cette logique du fantasme, qui se trouve... vous le verrez confirmé à mesure de notre avance... qui se trouve pouvoir s'accommoder d'une certaine **laxité logique**.

En tant que logique du fantasme, elle suppose cette dimension dite de fantaisie, sous l'espèce où l'exactitude n'y est pas exigée au départ.

Aussi bien, ce que nous pourrions trouver de plus rigoureux dans l'exercice d'une articulation qui mérite ce titre de logique, inclut-il en soi-même le progrès d'une approximation. Je veux dire un mode d'approximation qui comporte en lui-même, non seulement une croissance, mais une croissance autant que possible la meilleure, la plus rapide qui soit, vers le calcul d'une valeur exacte. Et c'est en ceci que... en nous référant à un algorithme d'une très grande généralité, qui n'est rien d'autre que celui le plus propre à assurer le rapport d'un incommensurable idéal, le plus simple qui soit, le plus espacé aussi, à resserrer ce qu'il constitue d'irrationnel par son progrès lui-même. Je veux dire que cette incommensurabilité de ce (a)... que je ne figure que pour la lisibilité de mon texte paramètre du "Nombre d'or", car ceux qui "savent", savent que cette sorte de nombre constitué par le progrès même de son approximation est toute une famille de nombres et, si l'on peut dire, peut partir de n'importe où, de n'importe quel exercice de rapport, à cette seule condition, que l'incommensurable exige que l'approximation n'ait pas de terme, tout en étant pourtant parfaitement reconnaissable à chaque instant comme rigoureuse. »

➔ ne pas parler d'abord de son histoire avec un psychotique, mais de l'espace (Gisela Pankow)

➔ À la base de l'espace et du temps :
le rythme, la mise en forme

La schizophrénie est un trouble du rythme

Est-ce qu'il y a suffisamment d'inscription pour qu'il puisse y avoir une « prise » au niveau de la **Gestaltung**, la mise en forme...

Ça tient ou ça tient pas, en fonction des circonstances (autour du matériel de reliure, par exemple)

Cela dépend des décisions collectives retenues...

Dans la vie quotidienne, des quantités de détails écrasés pour des raisons de préjugés...

Cela reste à approfondir...

Henri **Maldiney**, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée 1973*)

Éditions l'Âge d'Homme (épuisé et introuvable)

Voir les citations dans les prises de notes

Un livre à lire à la loupe même si Maldiney passe à côté de certaines choses...

(fin)

*Sur la question de la feuille d'assertion, du scribe et de l'interprète
voici quelques références de JO et MB :*

Jean **Oury**,

« Croissance et création : le "corps". Pouvoir de jouissance dans la prise du réel. Lieux d'inscriptions de l'Autre dans l'inaccessible du « narcissisme originaire. Corrélat psychopathologiques ».

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

« La fonction scribe : le corps et ses entours »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

Michel **Balat**,

« Feuilles d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient ou, l'angoisse du scribe

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

« Corps et inscription de la parole dans les institutions »

<http://www.balat.fr/spip.php?article12>

« Incorporation, scription et inscription »

<http://www.balat.fr/spip.php?article29>

« Le sacré et la feuille d'assertion »

<http://www.balat.fr/spip.php?article34>

Voir également les transcriptions des interventions de Michel Balat dans les prises de notes des séances du 18 avril 2007 et du 15 octobre 2008.

(attention : la structure du site de Michel Balat a été modifiée depuis et les liens ne sont plus valables...)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070418.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_081015_orange.pdf

Institutions

Revue de psychothérapie institutionnelle
Revue de la fédération inter-associations culturelles
Sommaire des numéros consacrés à Jacques Schotte

Jacques SCHOTTE aujourd'hui (volume 1), n° 42, octobre 2008

Éditorial, Elisabeth Naneix-Gailledrat

Dossier : Jacques Schotte aujourd'hui

Bruno de Coninck, *Notice technique à l'usage du Szondi*
Claude Van Reeth, *Lisbonne 2008*
Marc Ledoux, *Leopold Szondi : pour une anthropopsychiatrie*
Jean Mélon, *Le vrai est toujours neuf*
Philippe Lekeuche, *Le registre de l'humeur et ses troubles : une approche psychanalytique*
Jean Oury, *Choix, psychoses, institutions*
Arnaud Kalos, *Sculpter les pulsions*
Pierre Delion, *Penser la psychiatrie selon les perspectives ouvertes par l'enseignement de Jacques Schotte*
Christophe du Fontbaré, « Comment la pensée de Jacques Schotte a-t-elle marqué notre pratique ? »
Marc Ledoux, *Une rencontre : J. Schotte et Viktor von Weizsäcker*
Jacques Schotte, interview de J. L. Feys, *L'anthropopsychiatrie*

Histoire des association culturelles

Michel Couill, Albert Rolland, *Petite histoire de l'Association culturelle du personnel du secteur psychiatrique de Landerneau Finistère*

Pédagogie institutionnelle

Françoise et Michel Exertier, *"Les sourds" et Françoise Dolto : une longue histoire*

Revue de lecture

Josée Manenti, *L'arachnéen, de Fernand Deligny*
Michel Knepper, *Tout ne se joue pas avant 3 ans, de Pierre Delion*
Valérie Geandrot, *Un parcours. Rencontrer, relier, dialoguer, partager, de Jacques Schotte*

Les Rendez-vous

Jacques SCHOTTE aujourd'hui (volume 2), n° 44, octobre 2009

Éditorial, Pierre Delion

Dossier : Jacques Schotte aujourd'hui, vol. II

Jacques Schotte, *Qu'est-ce que je fous là ? Beernem, 2004*
Lina Balestrière, *Au cœur de la psychanalyse, son Grundbegriff : la pulsion*
Dominique Reniers, *La structure triadique de la pulsion*
Michel Galasse, *Pathoanalyse et transitions corporelles*
Marc Ledoux, *Un appel (« Ruf ») à une traversée théorico-clinique du contact*
Jean-Louis Feys, *La place de la psychanalyse dans l'anthropopsychiatrie de Jacques Schotte*
Gaëtan Hourday, *Deux rencontres cruciales pour le professeur Jacques Schotte*
Diane André, *Transmettre la pensée de Jacques Schotte aujourd'hui*
Jean Oury, *Propos sur Jacques Schotte*
Jacques Schotte, *Fonder une anthropopsychiatrie* (DVD)

Histoire des association culturelles

Jean Ayme, *Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle*

Pédagogie institutionnelle

Philippe Jubin & als, *Ne rien dire que nous n'ayons fait*
Michel Exertier, *Lav'bo, non*

Revue de lecture

Pierre Delion, *Le monstre dans la vie psychique de l'enfant, de Virginie Martin-Lavaud*
Pierre Delion, *La folie refoulée des gens normaux, de Marion Milner*
Catherine Verney-Kurtz, *La déprime des opprimés, de Patrick Coupechoux*
Les Rendez-vous

Spirales

16 novembre 2009

Le hors-temps

Les annonces

Le hors-temps

Une situation

Une réflexion

[un peu d'histoire]

Le « contrôle »

- > Position du maître
- > Position d'écoute
- > Position du contrôleur

Écoute et théorisation au niveau d'un système collectif

- > La question de l'interprétation

La marcheuse au chien

- > La connivence

Inscription, fonction scribe

Niederschrif

Le cri

Accueillir le silence

Jacques Schotte

Pour en parler concrètement

La chambre à La Borde

(Le contrôle) Jean Clavreul

Jacques Lacan

Jean Clavreul

Sigmund Freud

Michelangelo Antonioni
Antonin Artaud

La feuille d'assertion

Intervention de Michel Balat

> Feuille d'assertion/espace transitionnel

Donald W. Winnicott
Jean Oury

> La feuille d'assertion déchirée

- > L'entre
- > Rétablir du sens
- > Feuille d'assertion et contact

Pierre Delio
Peirce, Lacan, Szondi

> Interprétant, écriture, interprétation du transfert

Intervention de Michel Balat

Le hors-temps, logiquement

> Le zéro absolu

- > Logique du vague

Charles S. Peirce
Jacques Lacan

- > À la base du temps et de l'espace : le rythme, la *Gestaltung*

Gisela Pankow
Henri Maldiney

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 31 janvier 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot1.pdf>

Mercredi 16 décembre 2009

L'intervention de **Jean Oury** à Sao Paulo,
10 septembre 2009

« **Toute création véritable est un processus d'auto-constitution** »¹

http://www.tvaovivo.net/sescsp/ueinz/default_10.aspx

*On pourra entendre qu'il démarre
sur les chapeaux de roue à partir du fétichisme.*

Les Annonces

Les annonces sont peu nombreuses ce soir...

Le 7 janvier, à Lille, DU de psychothérapie institutionnelle, c'est **Jean Oury** qui interviendra...

Calendrier et programme du DU à l'université Lille 2
<http://medecine.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.pdf>

*La rubrique consacrée au DU de Lille
sur le site de **Michel Balat***
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique49>

« Ces jours-ci je me suis laissé allé... »

¹Le titre n'est pas de JO mais des organisateurs, même si c'est extrait d'un de ses écrits. Et ça ne lui plait pas (surtout 'véritable' !)

Seuil (—>)

Jean OURY va démarrer en partant de ses lectures récentes. En l'occurrence, il s'est relu. Il a eu cette faiblesse, dit-il. Il a relu le premier chapitre du séminaire de Sainte-Anne sur **le collectif**. Et il a trouvé ça pas mal...

Jean Oury, Le Collectif. Le séminaire de Sainte-Anne, Champ social, 1986, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

Il y a des groupes qui travaillent autour de la lecture de ce séminaire :

« Qu'est-ce qu'ils trouvent de bien ? »

« Et pourtant on dit tout le temps la même chose... ça fait des dizaines d'années... C'est toujours pareil... »

« Qu'est-ce qu'il y a de différent ? »

Cette année, le **hors-temps**...

Le mois dernier il avait essayé de *faire parler* **Michel Balat**...

Insatisfait, il a relu des textes de **Michel Balat** (ou des livres, je ne sais pas) sur ces questions si difficiles que sont la feuille d'assertion, la fonction scribe ou le musement chez Lacan...

Il dit que tout ça est tellement complexe qu'il faudrait des jours de travail... (plus exactement, Jean Oury dit : « Tous les soirs, pendant dix jours de suite... »)

Il craint le côté « à la va vite », alors que ce sont des points très importants.

Michel Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le Musement du Scribe*, L'Harmattan, 2001

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=13341&razSqlClone=1>

Michel Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce, Freud et Lacan*, L'Harmattan, 2000

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

Cf. aussi les chapitres ou articles publiés sur son site, notamment

« **Le musement, de Peirce à Lacan** »

<http://www.balat.fr/spip.php?article221>

« **Feuille d'assertion, icônes logiques :**

nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics ou l'angoisse du scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

Pour pouvoir entrer dans toute cette thématique, il faut y aller par des logiques différentes, même si c'est approximatif...

Logique (s)

Ainsi,

► La logique des sous-ensembles flous

Hourya Sinaceur, « **Logique et mathématique du flou** », *Critique*, n° 378, p. 512-525

http://www.ihpst.univ-paris1.fr/annuaire/webpage.php?id_fiche=51&mode=bibliographie

<http://theuth.univ-rennes1.fr/biblios/theuth-sinaceur.html>

« **L'infini mathématique** »,

Dictionnaire de philosophie et d'histoire des sciences

<http://www.reunion.iufm.fr/recherche/IREM/spip.php?article183>

« **La pensée mathématique de l'infini** » (notes),

conférence au lycée Henri IV, 2004

http://lyc-henri4.scola.ac-paris.fr/assos/philo/19_infini.html

► Les structures dissipatives : Ilya Prigogine

Entretien avec Ilya Prigogine, *Résonance*, n° 9, octobre 1995

<http://articles.ircam.fr/textes/Gerzso95a/>

Thermodynamique :

des moteurs thermiques aux structures dissipatives, Odile Jacob, 1999

<http://www.decitre.fr/livres/THERMODYNAMIQUE.aspx/9782738106469>

► La théorie des catastrophes : René Thom

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Thom

► Les fractales : Benoît Mandelbrot

http://fr.wikipedia.org/wiki/Beno%C3%AEt_Mandelbrot

http://pagesperso-orange.fr/charles.vassallo/fr/art/art_1a.html

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fractale>

➔ On retrouve toute la sémiotique de Charles Sanders Peirce

Le site 'officiel'

<http://www.peirce.org/writings.html>

Peirce, à partir du travail de **Michel Balat**

<http://www.balat.fr/spip.php?page=recherche&recherche=peirce>

Ainsi,

le travail conceptuel de **Jean Oury** sur l'embarras, à partir des schémas de **Jacques Lacan**: **Michel Balat** lui démontre *sémiotiquement*... « ça colle ! »

Michel Balat, « Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics ou l'angoisse du scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

« L'embarras, le passage à l'acte et l'angoisse doivent être interprétés comme des refus d'inscription et sont donc le fait du scribe. L'embarras couvre le refus d'inscription d'un type. Jean Oury, lors de ses séminaires de Ste-Anne, a largement développé cet aspect à partir de la notion d'un "point d'impossible" qui serait à franchir pour aboutir au type (au concept). Nous employons constamment le terme "refus" pour signifier le latent non assumé.

Le passage à l'acte est, de même, le refus d'inscription d'une tessère (réplique ou instanciation d'un type). Dans les séminaires cités, Jean Oury indique que le travail dans l'institution consiste à transformer le passage à l'acte en acting out, autrement dit, forger une icône (plus précisément une hypoicône) pour préparer la transformation de la trace en tessère.

Enfin l'angoisse serait ainsi le refus d'inscription d'un ton. Nous avons fait remarquer dans de nombreux articles que l'acte d'inscription d'un ton était subordonné à celui de l'inscription d'un type, d'un concept. Comme, par ailleurs, il n'est de concept, de type, que relié aux autres concepts ou types, l'assomption véritable du type passe donc par son articulation dans un argument. L'ensemble nous permet de voir ce chemin, souligné par Jean Oury, allant de l'angoisse à l'embarras pour aboutir à l'inhibition. Nous voyons aussi que le court-circuit que représente comme solution à l'angoisse le passage à l'acte est lié au fait qu'une trace, qui n'est pas *ipso facto* une tessère, est porteuse d'un ton (d'un synton dans notre classification²). Mais le synton dont il est question n'a pas les capacités de liaison du diaton, qui est le ton propre des tessères.

² Cf. "Type, trace, ton : le ton peircien" in *Semiosis* 57-8 (1990).

Bien entendu, tout ceci devrait être développé en termes de processus et non pas comme nous l'avons fait essentiellement de façon descriptive. Il s'agissait pour nous de montrer une sorte d'accord entre les différents champs qui sont ceux de nos préoccupations habituelles et à quoi nous consacrons la plupart de nos travaux. Mais essayons d'aller un peu plus loin sur la question de l'assertion et de son correspondant logique le "dicisigne" ».

La question qu'il faut se poser chaque jour, chaque matin...

[La] Question

« Qu'est-ce que je fous là ? »

« Onze heures du soir, quand les lumières vacillent, plus proche du réel. Il est nécessaire de saluer les domaines limitrophes, les concepts hasardeux ; sans les épuiser. Respecter le cours du temps, suivre le fil des choses, les arborisations ; même par ces temps d'étiage, bien loin des déluges mystiques. La Borde, un lieu-dit où quelque chose peut encore se dire : seule condition pour pouvoir entendre, pour pouvoir s'entendre, par respect d'Oubli, au plus proche de ce qu'on peut exciper de l'existence psychotique, tout à fait étrangère à quelque "psychose littéraire".

Essai de psychothérapie institutionnelle...

C'est beaucoup dire. Essai de cerner, de délimiter un champ spécifique de ce qui est là, à fleur de peau, à la limite d'une phobie. » J. O.

Jean Oury, *Onze heures du soir à La Borde*, Galilée, 1980

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

... Alors...

✚ C'est toujours nouveau

Jean **Oury**, « **Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses** », in Paul Jonckheere, *Passage à l'acte, De Boeck Université, 1998, p. 228.*

http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Wy_-5MC&pg=PP1&pg=PP1#v=onepage&q=&f=false

« Pour rencontrer quelqu'un, pour être "quelque part", il ne faut pas être harcelé par la bureaucratie, il faut avoir des possibilités qui permettent ce que Winnicott ou Masud Khan appellent des "possibilités de jachère" ; c'est Bion aussi qui dit que chaque séance d'analyse, c'est la première. »

✚ Une dimension de « Ah ! » : Henri Maldiney

Ce 'Ah !' devant la peinture chinoise

... Alors, peut-être...

➔ tout ce qui précède est — peut-être — une tentative pour argumenter autour de la thématique du **zéro absolu**...

... Le hors-temps

Jean Oury signale un autre article sur le zéro...

Alain **Badiou**, « **Marque et manque : à propos du zéro** » (1967), *Cahiers pour l'analyse, n°10, La Formalisation*, <http://www.entretemps.asso.fr/Badiou/conferences.htm>
<http://www.entretemps.asso.fr/Badiou/Marque-manque.pdf>

Michel Balat vient de mettre en ligne une de ses interventions à Canet sur le zéro

Michel **Balat**,
« **La création du zéro et son effet sur la pensée de la structure** »
<http://balat.fr/spip.php?article647>

Question

« Qu'est-ce que vous foutez là ? »

[Dialogue où JO fait les deux parties]

« — Vous avez fondé La Borde... »

« — Mais j'ai rien fondé du tout ! C'est par hasard, un beau matin, au détour d'un chemin... »

...

On travaille à partir de sa propre pathologie et tout ce qu'on peut construire, c'est à partir ... on le dispose différemment ... Pour savoir... même si ne ne saura jamais ce qu'on fait là vraiment... ne pas arriver à en faire une *ontologie*...

Ses associations le porte à faire allusion à un petit jeu, « avant La Borde », avec **Félix Guattari**...

Jean **Oury**, in François **Dosse**, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, 2007, p. 52.

http://www.editionsladeouverte.fr/catalogue/index-Gilles_Deleuze_Felix_Guattari:9782707158727.htm

« On passait des nuits entières à discuter, avec un côté pittoresque sur le Rorschach. On faisait de la musique concrète, on enregistrait les oiseaux et on faisait ce que l'on a appelé "la menthe à l'eau" qui consistait à prendre des objets et à faire des phrases autour d'eux pour établir une nouvelle syntaxe. »

François **Dosse**, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, 2007, p. 59-60.

« Avec la création de La Borde, c'est bien une aventure nouvelle et révolutionnaire qui commence. Son concepteur baptise la clinique en lui donnant, non sans humour, une constitution dit de "l'an I", établie dès l'ouverture de l'établissement en avril 1953. Cette charte fondatrice institue un principe commun du collectif de travail comme groupe thérapeutique selon trois principes organisateurs. [...] »

Un texte pompeux définit ironiquement ces orientations : “Ontologie pour une phénoménologie non déductive”, sous-titré de façon plus légère : “La menthe à l'eau”. Il s'agit de se situer dans une posture créatrice sur des chemins non tracés de la manière la plus inspirée en laissant œuvrer le hasard et la spontanéité, comme l'ont théorisé les surréalistes. Oury invoque dans ce domaine l'influence de Lacan, mais aussi de Francis Ponge : “Détourner l'objet, c'est la démarche de Francis Ponge. Faire apparaître ce que Lacan appelle le Chose. Là on touche une certaine surface, une sémantique qui se rapporte directement à l'accueil des psychotiques.” »

... et pourquoi Félix, et pourquoi toute cette histoire, et pourquoi Deleuze, et pourquoi Foucault..., et pourquoi... très difficile, dit JO...

➔ **Chacun peut se poser le problème. Et même je peux vous poser la question : Qu'est-ce que vous foutez-là ?**

Arrière-pensée(s)...

...Là-dessus...

Jean Oury désigne une « arrière-pensée »...

Arrivée à ce point d'écoute de la séance dans la mise en forme de mes notes, je m'aperçois que cette arrière-pensée court depuis le début et que je l'ai négligée. Elle est présente dans la façon qu'a JO de se poser la question sur l'attention portée à son travail, sur la présence de Michel Balat au séminaire (mais pourquoi il vient se demande JO ? Ça m'intéresse, lui a répondu MB — et ce passage, je n'en avais pas gardé trace — mais voici que l'arrière-pensée, désignée, m'amène à le faire, après-coup)

...Arriver à parler sérieusement du **fétichisme**. Ce pourrait être le thème de l'année prochaine...

Un concept très important...

Jean Oury parle de notre période de civilisation où « ça donne en plein dans le fétichisme, à tous les niveaux »... et cela arrive à donner des effets extraordinaires ! effrayants !

Il cite un ouvrage qui doit contenir une importante bibliographie, utile...

Henri Rey-Flaud, Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse, Éd. Payot et Rivages, 1994
http://www.payot-rivages.net/livre_Comment-Freud-inventa-le-fetichisme-Henri-Rey-Flaud_ean13_9782228887762.html

« Entrez, car les dieux sont là » : cette épigraphe triomphante adressée par Freud à son ami Fliess à l'orée de son œuvre inaugure deux décennies durant lesquelles, des *Études sur l'hystérie* jusqu'à *L'Homme aux rats* et au *Petit Hans*, la psychanalyse put apparaître comme une herméneutique souveraine de l'inconscient. C'est une image qu'elle conserve souvent aujourd'hui encore auprès du grand public, et qui occulte la mutation qui marqua l'entreprise théorique de Freud à la suite de sa rencontre avec le fétichisme, consignée en 1909 dans un exposé public dont la récente mise au jour renouvelle notre connaissance de l'histoire de la découverte freudienne.

La théorie du refoulement partiel, introduite dans ce texte pour rendre compte du fétiche, détermine en effet la nature inouïe d'un objet élu pour tenir lieu du manque de l'objet et qui se voit, du coup, élevé au rang de signifiant de cette Chose (das Ding) qui avait été posée, treize ans plus tôt, comme irréductible au langage représentatif. Ainsi, dès le premier jour (un an avant le célèbre *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* qui va dévoiler l'identité imaginaire du fétiche : symbole du pénis qui fait défaut à la mère), se trouve posé le principe de la thèse finale de Freud, selon laquelle le fétichiste produit une « représentation forcée » au point de manque phallique de l'Autre, qui le rend maître du langage et de la réalité.

En fait, ce principe était inintégré au système théorique de l'époque (fondé sur le refoulement, donc sur la soumission du sujet au signifiant) sans remettre en cause tout l'édifice de la psychanalyse. Ces textes charnières nous montrent,

comme saisi sur le vif, un Freud aux prises avec sa propre découverte, s'évertuant à faire entrer son invention dans un cadre qu'elle menace à chaque instant de faire éclater, tel une sorte de Copernic qui s'efforcera de sauver, malgré tout, le système de Ptolémée. À ce titre, les pages où s'élabore l'invention du fétichisme nous ouvrent des aperçus insoupçonnés sur le procès de la création. »

Sigmund Freud, « De la genèse du fétichisme »,
« Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne »,
n° 70, séance du 24 février 1909,
traduction française in

Revue internationale d'Histoire de la psychanalyse, n° 2, Paris, 1989.

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=7758231>

Sur la question du fétichisme, il faudrait reprendre :

↑ Le travail de Freud autour du déni, *Verleugnung*

Sigmund Freud, « Le fétichisme » (1927),
in *Œuvres complètes*, XVIII, Puf, 1997, p. 126-127, trad. R. Lainé.
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XVIII_1926-1930#Table_des_mati%C3%A8res

« Les choses se déroulèrent donc ainsi : le garçon s'est refusé à prendre connaissance de ce fait de sa perception, à savoir que la femme ne possède pas de pénis. Non, ce ne peut être vrai, car si la femme se trouve être castrée, sa propre possession d'un pénis est menacée, et là contre se rebelle la part de narcissisme dont la nature prévoyante a doté précisément cet organe. C'est une panique semblable que l'adulte vivra peut-être ultérieurement quand s'élève le cri : le trône et l'autel sont en danger, et elle mènera à des conséquences pareillement illogiques. Si je ne me trompe, Laforgue dirait dans ce cas que le garçon "scotomise" la perception du manque de pénis chez la femme*.

(*) Je me corrige toutefois moi-même en ajoutant que j'ai les meilleures raisons de supposer que Laforgue ne dirait absolument pas cela. Selon ses propres développements, "scotomisation" est un terme qui est issu de la description de la *dementia praecox*, qui n'est pas apparu par transfert de la conception

psychanalytique aux psychoses et qui ne peut s'appliquer aux processus de développement et de formation de la névrose. La présentation dans ce texte s'efforce de rendre nette cette inconciliabilité.

Un terme nouveau est justifié dès lors qu'il décrit ou met en relief un nouvel état des faits. Ce n'est pas ce qu'on rencontre ici ; la plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique, le mot "Verdrängung" (refoulement), se rapporte déjà à ce processus pathologique. Veut-on séparer plus rigoureusement en lui le destin de la représentation de celui de l'affect, réservant l'expression "Verdrängung" à l'affect, "Verleugnung" serait pour le destin de la représentation la désignation allemande exacte. »

Lignes précédant la traduction, p. 124

« Cet article, écrit pendant l'été de 1927 et achevé au début d'août, fut publié presque simultanément dans *L'Almanach für das Jahr 1928*, qui parut à l'automne de 1927, et dans le numéro du quatrième trimestre 1927 de la *Zeitschrift*. Avant sa publication, Freud avait demandé à F. Wittels de l'informer de la teneur du livre de W. Steckel, *Le fétichisme*, qui datait de 1922.

Freud avait abordé la question du fétichisme en 1905, dans les *Trois traités sur la théorie sexuelle*, à la suite d'Alfred Binet (*Études de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour*, 1908). Il fit une brève allusion au fétichisme du pied dans le *Gradiva* (1907). Le 24 février 1909, il prononça à la Société psychanalytique de Vienne une conférence "Sur la genèse du fétichisme". Il mit en relation le fétichisme et le plaisir olfactif dans "L'Homme aux rats", puis dans une note ajoutée à la deuxième édition (1910) des *Trois traités*. La fonction substitutive du fétiche est également soulignée dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

Le cas de fétichisme du pied dont Freud parla le 11 mars 1914 à la Sté psychanalytique de Vienne est signalé dans un ajout à la même note des *Trois traités* (troisième édition, 1915). Sous une forme un peu différente, ce même cas apparaît dans la XXIIe des *Leçons d'introduction à la psychanalyse*. »

Une autre traduction, in La Vie sexuelle,
Puf, 1969, p. 133-138

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_vie_sexuelle

↑ Le commentaire de Jacques **Lacan**

Pour commencer à aborder la question...

François **Regnault**, « **Le Marx de Lacan** »
<http://www.causefreudienne.net/agenda/lettre-en-ligne/les-textes-publies-par-la-le/le-marx-de-lacan-par-fran-ois-regnault.html?symfony=a1eb95efeb07f7bcb6067e6c5f87a22e>

Pierre **Bruno**,
Lacan passeur de Marx. L'invention du symptôme,
Erès, 2010

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=2462>

Pierre-Christophe **Cathelineau**,
« **Actualité du plus de jouir : Marx avec Lacan** »
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pccathelineau151202

René **Lew**,
« **Commentaires... de Marx à Lacan** » (1989)
<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/marxlaca.htm>

*Pour un développement de la question autour de Marx
(aliénation, fétiche, travail vivant, négatif...)
Cf. séances de février et septembre 2007,
février, juin 2008*

[**Intervalle** (↕)]

Jean Oury revient sur sa relecture du séminaire *Le Collectif*.

Un autre séminaire : *La décision*. Poussé vers ce terme par Horace **Torrubia**, cela l'entraîne vers le travail de Jacques **Schotte** sur Viktor von **Weizsäcker**.

Marc **Ledoux**,
« **Une rencontre : Jacques Schotte et Viktor von Weizsäcker** »
<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/Une%20rencontre%20Schotte%20VvWeizsaecker.pdf>

Jean **Kinable**,
Discussion le 9 mai 2009 du texte de Marx Ledoux,
« **Une rencontre : J. Schotte et V. von Weizsäcker** »
http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS//discussion_rencontre.doc

[**La**] Question [reprise]

« Qu'est-ce que je fous là ? »

► **Le domaine de la psychiatrie**

Les cloisonnements

Le domaine de la psychiatrie, qu'est-ce que c'est ? Pas une case, pas un tiroir...

On ne peut rien comprendre à ce qui y est en question dans ce domaine si on n'a pas des points de vue sur la neurologie, la médecine, la politique, la psychanalyse...

Jean Oury, à partir de la personnalité et des travaux de Julian de **Ajuriaguerra**, tire le fil de cette période d'après-guerre autour des journées de Bonneval de septembre 1946, organisées par Henri Ey (qui prenait position pour la distinction entre neurologie et psychiatrie), avec la participation de Jacques **Lacan**, et la critique de la position de Henri Ey.

Jacques **Lacan**, « **propos sur la causalité psychique** », 1946
http://www.ecole-lacanie.net/documents/1946-09-28_doc
<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/causpsy1.htm>

*Sur toute cette période,
cf. séances de janvier, juin 2008*

Les cloisonnements (psy adulte, enfants, Alzheimer, ...) n'ont fait que se développer. Une mesure typiquement réactionnaire.
Les dégâts du cloisonnement et de la bureaucratie (y compris les suicides)

► « **Il faut soigner l'hôpital** » (**Tosquelles**)

Première chose, « Il faut soigner l'hôpital »

Jean Oury trace très rapidement l'usage de cette expression (empruntée à

Hermann **Simon**) depuis l'hôpital de Saint-Alban (années de guerre)...
Cf. à partir de la séance de décembre 2008

Le malentendu,

Le fait même qu'il ait été dit « L'hôpital ça rend malade »

... 20 ans plus tard...

eh bien, on a compris qu'il fallait supprimer l'hôpital !

Ce sont tous les courants de l'antipsychiatrie (**Franco Basaglia**, **Ronald Laing**, **David Cooper**), la loi 180 en Italie...

*Pour cette question,
Cf. séance de janvier 2009*

Multiplication des camisoles à domicile et des cliniques privées...

...

[La] Question

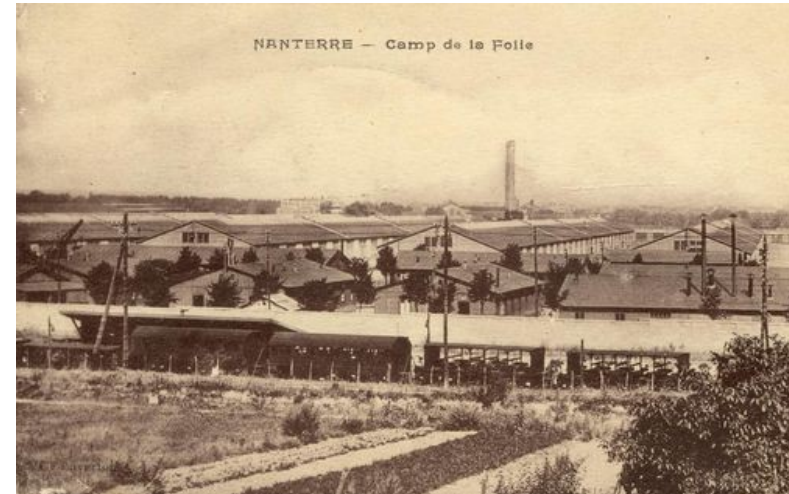
de « Qu'est-ce que je fous là ? »

à « Quelle place on a ? »

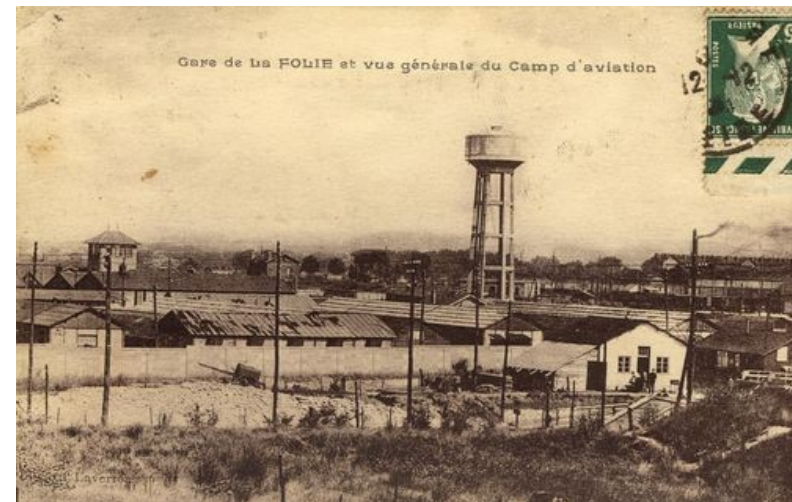
Histoire (s) d'arrière-pays...

Documents trouvés sur le site
<http://www.imaj2Nanterre.org/lelabo0809/dotclear/index.php>
en provenance de la Société d'histoire de Nanterre
<http://Nanterre.histoire.chez-alice.fr/>
<http://fr.topic-topos.com/ateliers-de-la-folie-Nanterre>
<http://gerard-aime.neteyes.fr/phototheque/picture.php?/10587/category/1734>
<http://www.atice92.ac-versailles.fr/patrimoine92/spip.php?article7>

●●●● >



Jean Oury fait allusion à une remarque à l'adresse de **Jacques Lacan** sur l'avance que lui procurait le fait d'avoir connu, petit, Les carrières et les terrains vagues de Nanterre, la chasse aux lézards...





mentionnée comme « carrière de La Folie »
sur le site de la commune de Nanterre
<http://www.nanterre.fr/Citoyens/Lesquartiers/Universite/Panorama/>

« Avoir joué dans les carrières de Nanterre, ça ne se remplace pas »

À La Borde, au lieu dit *le poulailler*, il y a une odeur : c'est la plaine de Nanterre...

Un ancien moniteur de La Borde qui avait décidé de rester pour y travailler quand par hasard il s'est trouvé au poulailler et qu'il a *sent* une certaine atmosphère lui rappelant son enfance, quand il se trouvait avec son père, 'père aubergiste', dans les Auberges de jeunesse.

Quelque chose de l'ordre de la **Stimmung**, du *Ki*, une certaine atmosphère...

Cf. les séances suivantes :
octobre, novembre 2006,
juin 2007, septembre, octobre 2008

Une certaine **dimension** va pouvoir apparaître...

... une dimension qui est toujours là, non pas de l'ordre du souvenir :

L'arrière-pays

Reprise d'un terme de **Yves Bonnefoy** : l'arrière-pays : c'est avec ça qu'on travaille quand on rencontre quelqu'un. Il faut pas trop chercher...

Yves Bonnefoy, *L'Arrière-pays* (1972), Gallimard, 2005
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010035077
http://www.revue.crdp-nice.net/fiche_ouvrage.php?ouv_id=17

Histoire (s) d'arrière-pays...

chez **François Tosquelles**, c'est très compliqué...

...

De Pere Mata, l'hôpital de Reus en Catalogne à Saint-Alban en Lozère...

<http://www.epdlp.com/edificio.php?id=216>
<http://psychiatrie.histoire.free.fr/hp/documents/stalban.htm>

Sur le parcours de **François Tosquelles**,
cf. les séances de **septembre 2007**, avril, septembre 2008





➔ Apprendre — apprendre par l'épreuve

Il n'agit pas de faire de Saint-Alban un modèle. Il n'y a pas de modèle !

Chacun s'arrange comme il peut avec son arrière-pays...

Le **pathei mathos** — apprendre par l'épreuve — ça ne va pas se chercher au ministère de la Santé !

*Sur pathei mathos
cf. séance d'avril 2008*

Conclusion : Chacun se débrouille comme il peut, mais il se trouve qu'il le peut de moins en moins...

➔ Un mot d'ordre : la double aliénation

Ce qui se passait sur le plan international à la même époque (1948) :

La condamnation en URSS de la psychanalyse comme 'science bourgeoise dégénérée' sous l'effet de la ligne Jdanov. Ses conséquences dans le milieu psy en France (certains psy membres du PCF)

un mot d'ordre: la double aliénation

Jean Oury lance le mot d'ordre sur la double aliénation (sociale et de la folie, 'transcendantale')

Vingt ans plus tard : la naïveté de l'anti-psychiatrie...

*Cf. notamment
les séances de septembre 2007 et février 2008*

Dialectique concrète

➔ Comment articuler tout ça avec, par exemple, la création esthétique chez un schizophrène ?

La rencontre avec Jean Dubuffet

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique* (1950), réédité sous le titre *Essai sur la création esthétique*, Herman, 2008.
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

Jean Oury, *Création et schizophrénie*, Galilée, 1989.
http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

Michaël La Chance, « "C'est dangereux de dessiner" », *Spirale*, 97, mai 1990, p. 7

<http://www.wens.uqac.ca/cameras/wiki/cameras/index.php?n=Membres.Micha%eblLaChance>
http://cameras.uqac.ca/pdf/LaChance/A/Art_brut.pdf

« ...un artiste comme Jean Dubuffet cherchera dans les années quarante une alternative à l'art culturel et portera ses regards du côté de ce qu'on appelle art psychopathologique. La différence entre le pathologique et le normal entre dans

le domaine des arts parce que nous sommes devenus malades de normalité. D'emblée qu'il ne s'agit pas de définir un art de la folie, mais de libérer l'art de l'emprise des mécanismes de la normalité socioculturelle, d'évacuer de l'esthétique toute considération du normal et du pathologique, en faisant valoir dans un premier temps un art de la folie, de l'intoxication, de la rue, etc. À cette époque Dubuffet avait été intéressé par les observations d'un jeune psychiatre : Jean Oury, et publiait celui-ci dans ses Cahiers de l'Art Brut en novembre 1948. Aujourd'hui Jean Oury publie *Création et schizophrénie*, un recueil de séminaires donnés à Paris VII de 1986 à 1988, que clôt un entretien avec Henri Maldiney... [...]

La mise en forme de l'être

C'est seulement lorsqu'on coule à pic que l'on voit la normalité comme un effort continu pour rester en surface. Il y a en effet une part de nous-mêmes où nous ne cessons de nous faire et de nous rassembler, c'est une "zone non-récupérée par les habitudes de la pensée représentative". Comme si cette part très profonde de l'individu était celle d'une production de quelque chose : son être. Et c'est là que s'installe un blocage tel que l'individu continuera à chercher à se fabriquer lui-même sous des formes détournées : à travers la création d'objets qui sont des créations de soi, des constructions qui sont des reconstructions. Il y a une projection de la personne dans ce qu'elle crée, comme si elle cherchait à s'incarner à tout prix dans une forme ou une autre. Les pulsions que l'on reconnaît à l'oeuvre dans le travail artistique (ou encore dans une non moins intense absence d'oeuvre) sont également celles qui sont à l'oeuvre dans l'élaboration de l'individu. À la suite de Hans Prinzhorn, qui a publié la première étude d'envergure sur l'art de fous en 1922, Oury présuppose qu'il y a dans la personne humaine un courant pulsionnel très puissant comme mouvement de création et de manifestation de formes. Cette perspective – qui peut étonner chez un psychiatre – contribue à dépsychologiser notre conception du devenir humain – du moins donne un relief particulier à l'expression courante « être en forme ».

Ce qui fait le mérite de *Création et schizophrénie*, c'est que dans cet ouvrage il ne s'agit pas de rappeler à tout instant que tout ce que voient les malades sont des projections de leur monde intérieur, pour ensuite conclure que l'incapacité de discerner l'intérieur de l'extérieur est la cause de leur maladie. En effet, pour parler des schizophrènes Oury adopte leur mode de rassemblement, "comme un

vieux délirant : rassembler des trucs qui traînent dans tous les coins". Sur le mode de l'improvisation il s'agit de nous rendre sensibles – à nous les malades de la normalité – cette dimension de l'être humain, et la dispersion dont les schizos sont tordus. Et puis, il y a une volonté de faire passer en son discours et non pas seulement de le dire ce phénomène de la mise en forme – selon le principe même de la reconstruction, qui s'applique autant à l'élaboration théorique qu'à la création. C'est-à-dire que cette nécessité qu'ont les individus de se fabriquer eux-mêmes peut passer dans des objets mais aussi dans le théorique, lorsque la science devient fantasme (ce que préconisent Lacan, Thom, etc.), et développe plus avant ses possibilités dès lors qu'elle reconnaît la dimension fantasmatique inscrite depuis toujours dans le principe de son développement.

Ce qui revient à affirmer la nécessité de délirer pour sentir des situations existentielles inhabituelles chez autrui, et un rapport à la folie beaucoup plus "dangereux" pour le psychiatre. De plus, la création d'oeuvres d'art n'est pas seulement une des formes que peut prendre l'effort de se reconstituer : Oury insiste sur le fait qu'il y a un moment esthétique dans toute reconstruction "sans qu'il y ait aboutissement à une oeuvre classée comme telle". Il faut donc approcher la folie d'encore plus près pour reconnaître quelque chose de spontanément esthétique dans l'expression de la crise chez l'individu (en effet, lorsque Jean Oury décrit certaines phases d'agitation chez des malades qui dansent nus, les pieds dans l'urine, en simulant qu'ils coupent des fils qui s'enchevêtrent autour d'eux, etc. — on pense au Butô).

➔ Comment essayer de comprendre ce qui se passe entre l'organisation, le travail concret et la psychanalyse ?

Jean OURY rappelle son échange un peu vif avec **Françoise Dolto** lors des Journées de l'école freudienne, à **Rome**, en novembre **1974**, qui avait affirmé qu'il était impossible de faire de la psychothérapie dans un établissement.

Jean Oury s'était mis en rogne, en faisant remarquer que si l'établissement « est de la merde », il est certain que ce sera difficile... donc il faut d'abord traiter l'établissement.

e comprends que JO rappelle cet échange car il est à l'image d'un point de vue officiel et généralisé à l'époque : on ne peut pas faire de psychanalyse dans un établissement.

Une position absolument contraire à ce qui se mettait en place dans le mouvement de « psychothérapie institutionnelle »

L'arrière-pensée au sujet du fétichisme revient au premier plan : attention à ne pas fétichiser ce terme de « psychothérapie institutionnelle »...

→ Quelle logique ?

Soigner l'hôpital nécessite la mise en place d'une dialectique concrète...

► Comment formaliser cette « affaire » ?

Je comprends que tout le questionnement autour du zéro absolu et du hors-temps est lié à cette recherche de formalisation qui passe par une recherche logique

[...]

La logique qui sous-tend la psychothérapie institutionnelle et la pédagogie institutionnelle, c'est la même, elle passe par une analyse de l'aliénation (c'est ma façon de condenser les paroles de JO)

Jean Oury, L'Aliénation, Séminaire de Sainte-Anne, 10e année, Galilée, 1992
(en réimpression)

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212

Cf. notamment, mais pas seulement, les prises de notes des séminaires 2006-2007, 2007-2008, sur l'analyse existentielle,

► Quel rapport avec le hors temps ?

Pour qu'il puisse y avoir une vie qui tienne un peu le coup, que les gens puissent se parler, inventer...

À La Borde, certains pensionnaires « géniaux », s'ils n'étaient pas à La Borde, seraient enfermés...

Ainsi,

Celui qui a construit un four à pain...

Jean Oury se souvient de **Jacques Besse**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Besse
<http://lachambredechos.free.fr/besse2-echos.html>

Il faut trouver les moyens de ne pas *esquinter* les gens...

« Comment modifier quelque chose pour que, non pas que ça n'arrive pas, mais pour que ça soit *autre chose* ? »

« C'est loin d'être ça, comme on voudrait »

Parfois **Jean Oury** est terriblement critique sur La Borde

“ Enfin quand même... mais quand même ! Quand même ! Ça marche, hein !... Ça marche pas du tout ! Justement [*inaudible*] ça boîte ! ... Cette dimension... De quoi s'agit-il ? ”

« Alors, c'est là que j'en viens à la double aliénation... comment ça peut se manifester, comme ça ... la distinction... »

► La distinction : **établissement/institution**

*Sur ce sujet,
cf. les séances de décembre 2007 et décembre 2008³*

Jean **Oury** murmure les noms de **François Tosquelles**, **Horace Torrubia**
et **Hélène Chaigneau**

*(Quelque chose qui ne peut pas passer dans ces notes, c'est le ton de JO,
et surtout ce soir-là, plus que d'habitude il me semble, ce murmure, — ostacolato
dal — 'obstaculé par' — auquel fait obstacle —
le mauvais réglage du micro qui fait péter toutes les labiales)*

Pour qu'il puisse y avoir une vie un petit peu correcte, quotidienne... Jean Oury
fait appel au concret, à la phénoménologie (« la phénoménologie, c'est concret »)

► **Erwin Straus** : Les axiomes de la quotidienneté

Dans les processus schizophréniques, ça ne va pas de soi... se lever, s'habiller,
enfiler ses chaussettes...

Jean Oury pense à Arthur...

Jean Oury, « Atelier sur la vie quotidienne »
http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf.

« L'axe du monde me fait penser à un malade de Saint-Alban, Arthur, c'était un
vrai schizophrène. Et à ce moment-là tous les schizophrènes avaient un uniforme,
soi-disant pour humaniser. Lui n'avait qu'un seul habit, un machin de bure. Il était
dans un quartier, tout le temps le long d'un mur, sous une gouttière. La gouttière
n'avait pas été réparée depuis des années, elle fuyait goutte à goutte, à tel point
qu'il y avait même sur le mur de la mousse verte. Lui il était en-dessous et la
goutte lui tombait sur la tête toute la journée. Régulièrement il tournait, je ne me

³Je suggère aussi d'utiliser la fonction 'Recherche avancée' d'Adobe Reader pour la lecture
du fichier Pdf regroupant toutes les prises de notes. On obtient une liste complète des
occurrences du terme choisi (établissement, par ex) et ainsi cela permet une sorte de
lecture transversale qui peut avoir son intérêt.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnototot1.pdf>

souviens plus si c'était dans le sens des aiguilles d'une montre. On avait beau
dire d'arrêter et de venir à l'ergothérapie. Pas question, il avait une
responsabilité, mais transcendante : Saint-Alban est le lieu où il y a le Massif
Central ; il y a trois chaînes de montagnes, le Cantal, la Margeride et les monts
de Lozère qui passent là ; en même temps c'est la ligne de partage des eaux,
d'un côté l'Atlantique, de l'autre la Méditerranée ; donc l'axe du monde passe
là, par la goutte. Arthur était responsable de la rotation de la Terre. Il fallait qu'il
tourne. Il faut faire attention. Si on l'en arrachait, c'était la fin du monde.
Quelques années plus tard je suis passé à Saint-Alban et j'ai demandé où était
Arthur, il était à l'ergothérapie et à la menuiserie en train de travailler avec un
riflard et une grande planche. Mais ce qui était extraordinaire est qu'à chaque
extrémité de la planche, il faisait un tour complet sur lui-même au moment de
revenir. Il avait gardé sa responsabilité. Ceci pour dire qu'il faut tenir compte de
la qualité existentielle du délire d'Arthur. On a beau y mettre une planche il
continue de tourner quand même. »

Erwin Straus, *Du Sens des sens (1935)*,
partie IV : analyse historique du sentir et du se-mouvoir,
éditions Jérôme Milon, 2000, p. 232.

<http://books.google.fr/books?id=ewD3E1QdqKkC&lpg=PP1&vq=axiomes%20de%20la%20quotidiennet%C3%A9&pg=PP1#v=onepage&q=&f=false>

« Nous avons dénommé ailleurs "axiomes de la vie courante"⁴ les contenus de
l'expérience sensorielle sur lesquels repose le comportement pratique de
l'homme à l'égard d'autrui, des animaux et des choses. Un examen plus
approfondi des présupposés du monde de tous les jours acceptés tacitement
comme évidents nous ouvrira la voie vers la compréhension du sentir. »

Alors,

Qu'est-ce qui peut faire qu'il ait une articulation entre l'établissement et la vie
quotidienne ?

La vie quotidienne, ça ne peut pas être prescrit, ordonné par l'établissement.

Pour qu'il ait un certain *coefficient* de liberté (« un grand mot »)... d'initiative

⁴Cf. E. Straus, « Die Aesthesiologie und ihre Bedeutung für das Verständnis der
Halluzinationem », *Arch. f. Psychiatr.*, 1949, 182.

(« peut-être... et encore ! ») ... un coefficient personnel (« c'est un mot vague') qui ne soit pas cassé par un règlement d'établissement.

L'institutionnel, **c'est pas l'établissement mais ça n'est pas n'importe quoi non plus.**

► Les clubs thérapeutiques

C'est pour aller dans ce sens que furent inventées des structures comme par exemple les clubs thérapeutiques.

Ce qui y est recherché, c'est un effet paradoxal...

...comment prévoir l'imprévisible...

Et pourtant, une vraie **rencontre** : c'est par hasard, toujours inattendue...

Si on sait d'avance qui on va rencontrer... c'est pas la peine de se fatiguer...

*Sur la rencontre,
chercher dans toutes les prises de notes !*
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnotot1.pdf>

Tout ça fait partie du tissu de la quotidienneté...

Que faut-il pour que ça puisse se faire ?

► La sous-jacence

Jean Oury, « Histoire, sous-jacence et archéologie », *Institutions*,
« La fabrique du soin », n° 20, mars 1997.
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

« On n'est pas n'importe où à la longue... C'est ce que j'appelle la sous-jacence. C'est comme dans un village : dans un village, si on fait attention, on voit bien que c'est pas la même chose que dans un autre village. Tout au moins pour le moment, parce que tout ça, ça va être balayé par la technocratie...

Dans un village, 'y a une ambiance, 'y a une odeur particulière, 'y a des habitudes qu'on ne connaît pas. On dit : « Non, 'faut surtout pas passer par là, je sais pas pourquoi mais... fais le tour. » Si on interroge les nouveaux sur cette habitude, ils savent rien. Il faut aller au bistrot, le plus vieux bistrot du coin... et le type, il sait des tas de trucs : “Ah oui, 'faut pas passer par là parce qu'il y a quarante-cinq ans, 'y a un type qui s'est pendu.” – “Ah bon.” – “Oh oui, personne le sait mais on a pris l'habitude.” – “Ah bon, d'accord.”

Alors 'y a des quantités de choses comme ça qui apparaissent quand on dit “Ah, c'est la coutume, c'est l'ambiance.” Il y a une atmosphère mais elle est structurée. Ce qu'il y a de très curieux dans cette détermination, dans cette aliénation on peut dire aussi, c'est que des nouvelles personnes arrivent et on les voit s'engager dans les chemins qu'on connaît déjà par cœur, qui ont déjà été tracés par d'autres mais qu'eux ne connaissent pas. Le groupe dossier qui s'est mis en place en septembre à La Borde illustre bien cette dimension.

C'est un groupe de moniteurs qui se réunissent une fois par semaine. Ils se penchent plus particulièrement sur le dossier de certains malades, ils étudient l'histoire, le contexte et font des prises en charge. Ça a été fait pour plusieurs malades compliqués et ça a tout changé. S'occuper comme ça personnellement, en connaissant un peu le dossier, en connaissant un peu le contexte, ça change forcément la perception qu'on a de l'autre... C'est pas seulement le club, les distractions, les traitements, bonjour-bonsoir, on entre vraiment dans les difficultés existentielles de l'autre. Et ça change tout pour la personne concernée. Et il n'y a pas que moi qui suis témoin de cela, c'est l'ensemble des personnes. Ça peut aller d'une simple réflexion vague : “Ah 'ben, elle va mieux Maria.” Ou d'une façon plus fine : “Au point de vue hallucinatoire, c'est comme ci, comme ça. Et puis il semble qu'il y ait une approche moins défensive, on peut lui parler. Maintenant au lieu de nous injurier, ce qui était sa seule façon de nous dire bonjour, elle nous dit autre chose”... Des subtilités comme ça qui peuvent aller très loin. Eh bien, c'est ça une émergence. »

« **Soyez jardinier !** » répond Jean Oury quand on lui demande un conseil (même s'il n'a pas de conseil à donner !)

... Il faut commencer par travailler la terre, la *sous-jacence*,

Quelle est la qualité du **terreau** dans un hôpital ?

*Sur le terreau et le 'fumier'
cf. séance d'octobre 2006*

Sur la sous-jacence,

*Cf., aussi, et notamment, les séances de
décembre 2007 et janvier 2008*

Autres liens

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>
[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/051020%20Institutionnalites%20\(VDG\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/051020%20Institutionnalites%20(VDG).pdf)

➔ Sur un mode **logique**, la **sous-jacence** pourrait être définie comme la **rencontre** des deux **aliénations**. Car il y a des **infiltrations** entre l'aliénation sociale et l'aliénation psychotique. Et il faut en tenir compte.

Un peu plus tard, Jean Oury dira que c'est la rencontre conceptuelle entre ce qu'il en est de l'aliénation sociale et toute la multiplicité des investissements.

↑ **Cela nécessite de remettre en question ce qu'il en est de ce qui s'inscrit.**

On entre dans la **sémiotique** : revoir tout le travail de **Michel Balat** autour des feuilles d'assertion, fonction scribe, logique triadique...

↑ **Cela permet la prise en compte des systèmes de groupe, de la Spaltung, du transfert dissocié, des transferts multiples, de greffes d'espaces du dire...**

*Sur la question du transfert
Revoir les prises de notes à partir des séances de janvier et novembre 2008*

Jean Oury, « **Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose** », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 21, « **Penser la psychose** », 2003/2, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

Jean Oury, « **Liberté de circulation et espace du dire** », *VST*, n° 65, janvier 2000

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

...avec les nuances nécessaires (un schizophrène, c'est pas du tout pareil qu'un mélancolique)

► **Les deux vertus : disponibilité et vigilance**

Jean Oury fait référence à une de ses interventions en 1957 à l'intention d'un groupe d'infirmiers...

*Cf. séances de septembre 2006,
septembre 2007, février 2009,*

Robert Maebe, « **vigilance et présence dans le soin : pour une psychothérapie institutionnelle en Belgique** », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 21, « **Penser la psychose** », 2003/2, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-167.htm>

Comment mettre ces deux vertus dans un règlement administratif ?!

Soyez disponibles ! Soyez vigilants !

Cela nécessite des infiltrations sur le plan logique...

(d'où l'adresse à destination de Michel Balat...)

Ça n'est pas du tout étranger à dimension analytique :

Quand **Lacan** dit : Il n'y a **pas d'autre de l'Autre**...

... Devant quelqu'un, on est toujours dos au mur !

« Concrètement, c'est toujours nouveau... quand quelqu'un arrive avec toutes ses emmerdes... C'est pas forcément prévu... dans le Bottin »

➔ Cette disponibilité est liée à une **attitude phénoménologique**, celle de mettre entre parenthèses tous vos soucis personnels...

*Sur la **réduction phénoménologique transcendante**
cf. les séances, entre autres,
de décembre 2006, octobre 2007, février 2008*

Mais pour cela il ne faut pas être embêté par l'administration !

Souvenir récent de JO, la visite du V2 (cf. séance précédente) :

Dès la première heure on lui demande s'il a des **fiches de surveillance** !

Faire des fiches, ça empêchera plutôt d'être vigilant !

Être vigilant, ça n'est pas être obsessionnellement attentif !

▶ Être dans le même paysage

Selon la formule d' **Erwin Straus**, reprise par **Henri Maldiney**, que **Jean Oury** a déjà longuement développé...

↑ La **sous-jacence** : une **boîte noire**

un point que JO ne fait qu'indiquer ce soir mais qu'il faudrait reprendre.

La sous-jacence, c'est comme une boîte noire en cybernétique, on ne sait pas ce qui s'y passe... voir avant, après

Cf. à partir de la séance de juin 2008

↑ **transfert, diagnostic neutralité**

Et le transfert ? Quel genre de transfert ?

Est-ce que c'est bien, dans des cas particuliers, de se voir à plusieurs ?

Parfois, certains vont en analyse pendant des années et il ne se passe rien. Par contre, d'autres, oui...

Ça arrive les erreurs de **diagnostic**.

Soi-disant, au nom de la **neutralité**, il ne faut pas faire de diagnostic !

*Sur la neutralité et le diagnostic, cf. les séances de
janvier, mars, mai, juin 2008,
février 2009*

S'il y a quelque chose qui peut se partager, cela n'empêche pas que...

↑ Le **transfert** est de l'ordre de la **disparité subjective** : **Jacques Lacan**

Pas de réciprocité, pas de *copain copain*, cela ne relève pas du don/contre-don

*Cf., entre autres, les séances de
janvier, mars, mai, septembre 2008*

▶ au pied du mur de l'opacité de l'autre

Pour assumer l'existence de l'autre... au plus proche

Ça peut être un chemin énorme, demander plusieurs années.

Gisela Pankow le disait bien : à la 150^e séance, ça colle... et à la 151^e, il faut remettre ça...

...

Question de logique : Être là (?)

Dans Le fait **d'être là** (mais à plusieurs) ? : qu'est-ce qui se joue ?

↑ **Reprendre les rapports**
avec **Guattari**, avec **Deleuze**, avec **Foucault**

Jean Oury parle de « déviation » dont il faudrait parler, en détail...

...

↑ La nécessité d'une certaine logique : Les travaux en sémiotique de de **Michel Balat**

↑ Travailler le tableau à 9 cases de **Lacan**, en soulignant l'importance de la question de l'embarras.

*Pour un développement,
cf. séances d'octobre et novembre 2007*

Comment cela a été repris par **Pierre Delion** (autisme et sémiotique)

*cf. la séance précédente,
novembre 2009*

Et tout cela, ça n'est pas pour s'amuser avec des concepts :

C'est en **prise directe** !

C'est pour ça que Jean Oury a souligné la 'case' **embarras**.

...

Pour passer de l'angoisse à l'embarras...

et l'objet *a* n'est pas loin (cf. le tableau de Lacan) : ce qui entraîne une mise en

question du rapport à l'autre...

La chance qu'on peut avoir dans des structures, c'est d'être dans l'embarras...

Dans une structure traditionnelle, étatico-bureaucratique, être dans l'embarras, c'est une faute !

...

On voit apparaître des logiques difficiles (Qu'est-ce que l'angoisse ? Le symptôme ? Le fantasme ?) qui portent vers une mise en question du **narcissisme originaire**, l'élément basal de la personnalité.

Et la **Spaltung** ?

Tout ça, c'est de la clinique...

Jean OURY *Le hors-temps*/décembre 2009 (4)

Spirales

16 décembre 2009

Seuil (→)

« Qu'est-ce qu'ils trouvent de bien ? »

Faire parler Michel Balat...

Logique (s)

La logique des sous-ensembles flous

Les structures dissipatives

La théorie des catastrophes

Les fractales

→ La sémiotique de **Peirce**

[La] Question : Qu'est-ce que je fous là ? »

C'est toujours nouveau

Le 'Ah !' de Henri **Maldiney**

→ Autour du '**Zéro absolu**'

Jean **Oury**

Michel **Balat**

Hourya **Sinaceur**

Ilya **Prigogine**

René **Thom**

Benoît **Mandelbrot**

Jean **Oury**

Alain **Badiou**, Michel **Balat**

Question : Qu'est-ce que vous foutez là ? »

Jean **Oury**, François **Dosse**

Arrière-pensée(s)

Le fétichisme

Henri **Rey-Flaud**
Sigmund **Freud**
Jacques **Lacan**

Intervalle (↓↑)

...**Torrubia, Schotte, Weizsäcker, Ledoux, Kinable**

[La] Question : Qu'est-ce que je fous là ? »

▶ Le domaine de la psychiatrie

Les cloisonnements

Henri **Ey**
Jacques **Lacan**

▶ « Il faut soigner l'hôpital »

François **Tosquelles**

Le malentendu (supprimer l'hôpital : l'antipsychiatrie)

Question : de « Qu'est-ce que je fous là » à « Quelle place on a ? »

▶ Histoire(s) d'arrière-pays

Jean **Oury**

François **Tosquelles**
Yves **Bonnefoy**

- ▶ Apprendre par l'épreuve : *Pathei mathos*
- ▶ Un mot d'ordre : la double aliénation

Jean **Oury**

Dialectique concrète

- ▶ Création et schizophrénie
- ▶ Le travail concret de la PI et la psychanalyse
- ▶ Quelle logique ? Analyse de l'aliénation
Quel rapport avec hors-temps ?
- ▶ distinction : établissement/institution
Les axiomes de la quotidienneté
- ▶ Les clubs thérapeutiques
Prévoir l'imprévisible
- ▶ La sous-jacence
« *Soyez jardinier* »

Jean **Oury**
Michaël **La Chance**

Jean **Oury**
Erwin **Straus**

Jean **Oury**

La sous-jacence : **rencontre des deux aliénations**
Ce qui permet une autre organisation qui tient compte *du transfert dissocié*

- ▶ Les deux vertus : **disponibilité et vigilance**
- infiltrations logiques nécessaires
- attitude phénoménologique (la '*réduction*')
 - ▶ Être dans le même paysage

Michel **Balat**
Jacques **Lacan**

Erwin **Straus**
Henri **Maldiney**
Jean **Oury**

Jacques **Lacan**

- ↑ La sous-jacence : une 'boîte noire'
- ↑ Transfert, diagnostic, neutralité
- ↑ Transfert, disparité subjective

- ▶ Au pied du mur de l'opacité de l'autre

Question de logique : Être là (?)

- ▶ Logique triadique
- ▶ À partir de l'embaras

Charles S.. **Peirce**
Michel **Balat**
Pierre **Delion**

Jacques **Lacan**
Jean **Oury**

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 17 mars 2010. Version 4 (27 mars)*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 20 janvier 2010



*Soit dit en passant, la peinture et le travail de la boue — ou de la pâte à modeler
— est une des activités psychothérapeutiques qu'il nous est indispensable de
pratiquer avec des malades qui précisément — pour des raisons diverses — ne
peuvent pas faire
des sculptures avec l'air des paroles.*

Francesc Tosquelles,
Fonction poétique et psychothérapie (1985),
Érès, 2003, p. 23.

Giuseppe Penone
Soffio 6 (Souffle), 1978
Terre cuite, 158x75x79
photo Adam Rzepka, 2004

<http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-penone/popup06.htm>

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

Le hors-temps

Pour démarrer

Dans ces premières minutes, il sera notamment question de brouettes et plus spécialement des brouettes achetées, disparues depuis (volées ?) destinées au groupe (*petit groupe* : deux volontaires) créé pour nettoyer le parc de La Borde des mégots et autres détritus...

Parler des absents

« J'ai téléphoné comme d'habitude à notre camarade **Jean Ayme**. Je rappelle : c'est grâce ou la faute à Jean Ayme qu'il y a le séminaire de Sainte-Anne ! (...) ..."Si je suis nommé à Sainte-Anne, la première chose que je ferai, c'est que tu feras un séminaire !" »

Alors, je dis : Jean Ayme vous dit bonjour ! Je lui ai dit tout à l'heure : je dirai que tu dis bonjour. Il vous souhaite une bonne année... »

Écouter Jean Ayme

<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/index.php?cat=eayme>

Les annonces

>>

Jean Oury commence par lire une lettre qu'il a reçue de la **Coordination des intermittents et précaires d'Ile-de-France**.

Paris, le 16 janvier,

Monsieur Oury,

Je me permets de vous écrire afin d'attirer votre attention sur un lieu que nous défendons depuis plusieurs années, à Paris. La "Coordination des intermittents et précaires" : c'est un lieu d'organisation politique et social, ouvert et convivial qui accueille chômeurs, précaires, intermittents et qui continue à sa façon à rendre les rapports de subordination actuels un peu moins étouffants. Ce lieu est actuellement menacé par les 'municipiens' et notre maire Bertrand Delanoë. En effet, un vaste projet de restructuration urbanistique vise à détruire le quartier pour construire un ensemble de constructions à destination des ménages aisés.

La Mairie rechigne à reloger notre belle maison des précaires et nous assigne en justice avant d'envoyer les bulldozers. Nous avons écrit un texte d'appel à soutien et nous serions très heureux que vous fassiez partie des signataires. Nombre d'entre nous ont depuis plusieurs années assisté à votre séminaire de Sainte Anne et si notre projet a grandi et mûri, c'est en grande partie parce que nous avons un point d'extériorité tel que ce séminaire et la pensée qu'il déplie...

*Avec nos salutations les plus sincères,
la Coordination...*

<http://soutien-cipidf.toile-libre.org/>

>>

Séminaire de Marie-José Mondzain, ateliers Varan, dialogue avec Jacques Rancière sur « le maître ignorant ».

<http://www.ateliersvaran.com/spip.php?article109>

« Le maître ignorant »,

Entretien avec Jacques Rancière, *Vacarme*, n°9, automne 1999

<http://www.vacarme.org/article997.html>

>>

Bruxelles, 22 janvier, matinée de Psychothérapie institutionnelle, ouverture d'un cycle (10 matinées) en vue de faire un DU comme à Lille, avec Jean Oury.

<http://www.yapaka.be/professionnels/evenement/matinees-de-la-psychotherapie-institutionnelle>

>>

Paris, Université Paris VII, DU de psychothérapie institutionnelle, chaque jeudi suivant le séminaire de Sainte-Anne

<http://www.univ-paris-diderot.fr/sc/site.php?bc=formations&np=MENTIONDIP?ND=12>

>>

Bergerac, 27 mars, XXIV^e journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Devenir de la psychiatrie, du médico-social et de la pédagogie aux regards de l'histoire »

<http://www.balot.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

Les annonces (bis)

« pour en revenir au thème... », Jean Oury va s'engager sur ...

[premier mouvement]

La fabrique du soin

>>

Reims, 25-26 juin, Rencontres de la C.R.I.E.E., organisées par Patrick Chemla, autour du thème « La fabrique du soin » en écho à la « la fabrique du pré » dont parle souvent Jean Oury.

<http://www.textes-psy.com/spip.php?article1172>

Un numéro d'*Institutions*, « La fabrique du soin »
n° 20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm

Jean Oury a proposé à Patrick Chemla un titre d'intervention, un peu « casse-croûte », dit-il...

Le transmissible et le transfert
dans l'agencement collectif d'un 'lieu de soin'.
Analyse de l'aliénation sociale
et des composantes pathoplastiques.
La prévalence des catégories
du 'singulier' et du 'sérieux'.

>>

Blois, 28 février, une journée sur les problèmes de l'inceste (réunion mensuelle depuis 1983 d'un groupe de travailleurs sociaux)

Jean Oury a proposé comme titre à son intervention :

L'inceste : la jouissance institutionnelle

La séance de ce mercredi va être une suite de *spirales*, de mouvements, reprenant les concepts ou les hypothèses contenues dans ces deux titres. La question de la **logique**, ou d'un mode logique (*mon ignorance me fait prendre des précautions dans l'usage de ce terme*), est omniprésente.

➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, logique incestueuse,

Le fonctionnement même des établissements est une logique incestueuse, qui fonctionne à deux dimensions et pas à trois.

Jean Oury va citer une intervention ancienne de Michel Balat au séminaire de Sainte-Anne dans laquelle celui-ci avait critiqué la position (**dyadique**) d'Émile Benveniste sur le problème du sacré pour en proposer une analyse **triadique**.

Michel Balat a retravaillé cette intervention pour un numéro d'*Institutions*

Michel Balat, « Le sacré et la feuille d'assertion »,
Institutions, n° 21, septembre 1997.

<http://balat.fr/Le-sacre-et-la-feuille-d-assertion.html>

« S'il est quelque chose de frappant dans l'analyse que ce dernier fait des mots du sacré, c'est la méthode. Elle est entièrement sous le signe du dyadisme, de l'opposition des termes. "Un fait frappant est que, presque partout, pour la notion de sacré, nous avons non pas un seul terme, mais deux termes distincts" (p. 185), énonce-t-il, alors que le corps même du texte en comporte trois en latin : *Sacer, Sanctus et Profanum*, et trois autres en grec, *Hierós, Hósios et Hágios*. On pourrait objecter que "profanum" ne concerne pas le sacré. (Objectons à l'objection : recevoir un uppercut d'un boxeur professionnel ne serait pas une expression de la boxe du fait que la victime n'est pas elle-même un boxeur professionnel.) Quant aux trois grecs, ils sont cités l'un après l'autre comme têtes de chapitre des passages analysant les mots employés pour parler du sacré dans cette langue.

Il y a non seulement trois termes dans ces deux langues, mais, dans l'analyse dyadique de Benveniste, on trouve toujours des systèmes ternaires masqués. En effet, si, comme représentation, "sacer" se distingue de "sanctus" ("Il y a en

latin deux mots, *sacer* et *sanctus* ; leur relation, au point de vue morphologique, est parfaitement claire" (p. 187)), son sens, son objet immédiat, comporte deux éléments opposés "sacré (proprement dit)" et "impur" ("c'est aussi en latin qu'on découvre le caractère ambigu du sacré : consacré aux dieux et chargé d'une souillure ineffaçable, auguste et maudite, digne de vénération et suscitant l'horreur" (p. 188)) et son interprétant immédiat, sa signification, contient l'opposition "profane/non-profane" ("C'est en latin que se manifeste le mieux la division entre le profane et le sacré"[p. 187/8]).

Cela étant dit, la méthode sur laquelle nous avons des réserves n'est pas mise en oeuvre par n'importe qui. [...] »

➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

Jean Oury avait déjà dit ces choses, autrement (« sous une forme moins ramassée ») :

Le fonctionnement hiérarchique, bureaucratique, qui a envahi toutes les sphères (recherche, éducation, organisation sociale, usines, etc.) est basé sur une logique à deux termes, une logique binaire qui développe, des comportements de pouvoirs 'obscènes' et entraîne des dérives

▶ Le directeur qui se prend pour *Le directeur* ;

D'où la nécessité de bien différencier **statut — rôle — fonction**

▶ Même dans une équipe hétérogène, multidisciplinaire, la rivalité qui réapparaît très souvent. Cette rivalité étant résistance, mais à quoi ?

▶ Le soin qui va être envisagé comme l'application d'une science, d'un savoir, avec fiches, etc...

Jean Oury s'insurge contre les fiches d'évaluation. Un médecin qui ne s'évalue pas en permanence n'est pas un médecin !

➔ C'est un problème de fond à travailler sur le plan de la **logique**

[1] Le hors-temps/La rencontre

Jean Oury va tenter différentes façons de mettre en question le problème :

▶ Le hors-temps, c'est en dehors du temps ?

▶ Est-ce qu'on peut dire qu'on ne pourrait pas parler du temps s'il n'y avait pas de hors-temps ?

➔ Logiquement, il faut **être un peu en dehors du temps** pour parler du temps ! Ça peut sembler absurde...

▶ Reprendre la vision du temps par les philosophes (Henri Bergson, Martin Heidegger, René Descartes...), mais cela demande... du temps.

Et il ne s'agit pas non plus de se protéger par un statut de 'praticien' pour refuser tout travail théorique (*C'est ma façon de résumer*).

Dans la pratique de tous les jours, pour un psychanalyste, il y a le temps de la séance (et ça dépend des 'écoles'), mais il y a aussi des choses qui ne sont pas comptables comme ... la **rencontre**.

Jean Oury pointe le chemin pour travailler cette notion (Aristote, Stoïciens, Lacan).

Cf. dans les prises de notes, depuis le début.

Cette fois-ci, il va insister sur le passage du Séminaire XI de Lacan où il est question du rêve repris dans la *Traumdeutung* de Freud. (« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »)

Jacques Lacan, *Séminaire XI (1964),
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points, 1973*

<http://staferla.free.fr/>

« Cette phrase dite à propos de la fièvre — est-ce qu'elle n'évoque pas pour vous ce que, dans un de mes derniers discours, j'ai appelé la cause de la fièvre ? L'action, si pressante soit-elle selon toute vraisemblance, de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine — n'est-elle pas peut-être, aussi, sentie comme de toute façon, maintenant, trop tard — par rapport à ce dont il s'agit, à la réalité

psychique qui se manifeste dans la phrase prononcée ? Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée ? – la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil. Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais – même à être dévoré par les flammes – sinon celle-ci qui se passe justement au moment où la flamme par accident, comme par hasard, vient à le rejoindre ? Où est-elle, la réalité, dans cet accident ? – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, au moyen de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller. [...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présente de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient.[...] [12 février, p. 69-70]

« Si on est positiviste, on dit : Bah oui, le type il a rêvé ça, parce que ça sentait le cramé, y avait de la fumée, ça lui a chatouillé les narines et puis là-dessus il s'est mis à voir son fils qui vient lui dire : je brûle.

Lacan a raison, c'est plus compliqué que ça.

Ça met en question quelque chose qui ne se **dit** pas ! Ça met en question disons les relations impossibles, lointaines, inatteignables, du mystère, en fin de compte, qu'il y a entre le fils et le père. »

➔ C'est cette dimension inatteignable qui compte le plus.

Jean Oury la rapproche de la question du hors-temps

[2] Le hors-temps/Le Réel

Ce que met en question le hors-temps :

➔ Le Réel (de la triade Réel/Symbolique/Imaginaire)

Le réel inatteignable, qui se manifeste peut-être indirectement mais qui est là, tout le temps...

Jacques **Lacan**, **Séminaire XI (1964)**,
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points, 1973
<http://staferla.free.fr/>

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel.

Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre essentielle qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. » [12 février, p. 64]

Dans toute 'institution' (école, dispensaire, famille, ...), des « quantités d'équations » sont laissées un peu en friche...

Ne pas être dans une logique trop obsessionnelle, ne pas chercher forcément à tout savoir...

Ce qui se passe qui est inatteignable... C'est ça qui compte et pas ce qui se voit...

➔ **On est dans une autre logique**

[3] La fabrique du soin

La thématique proposée par **Patrick Chemla**, c'est, dit-il comme un rappel de la fabrique du pré, dont parle depuis longtemps **Jean Oury**.

➤ La fabrique du pré

À partir de **Francis Ponge**

L'élan retenu qui donne forme à l'herbe (sinon elle deviendrait un baobab !)

Mais cette chose la plus simple — une herbe qui pousse — met en question toute une **logique**

Cf. dans l'ensemble des prises de notes

➤ La fabrique du « per »

Aux rencontres de la C.R.I.E.E. de 1994, **Patrick Chemla** a présenté un exposé sur la « Fabrique du per »

(Je n'ai pas réussi à trouver ce texte)

À quel *niveau* se trouve-t-on ?

➤ La mise en forme, **Gestaltung**

Cf. dans l'ensemble des prises de notes.

Jean Oury insiste toujours sur la distinction à faire entre forme, **Gestalt** et mise en forme, **Gestaltung**.

Il rappelle sa discussion avec **Henri Maldiney** à Beaubourg.

Et cette **logique** qu'implique la prise en compte de la **Gestaltung**, si on n'en tient pas compte, on ne peut avoir aucune approche de **l'autre** !

*(Pour en arriver là JO a 'remplacé' l'herbe par ...
un pensionnaire (de La Borde) (!),
même si la question est bien plus compliquée que ça... —)*

[4] Le temps logique

Ce qui « compte » :

➤ L'instant de voir

Jacques **Lacan**,
« **Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée** »,
paru en 1945 dans les **Cahiers d'art**, 1940-1944, p. 32-42.

Cette première version a été partiellement modifiée
lors de sa seconde publication en 1966 dans les *Écrits*.
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1945-03-00.doc>

« LA MODULATION DU TEMPS DANS LE MOUVEMENT LOGIQUE :
L'INSTANT DU REGARD, LE TEMPS POUR COMPRENDRE ET LE MOMENT DE
CONCLURE.

Il s'isole dans le sophisme trois moments de l'évidence, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un mode différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la modulation du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence. »

➔ « L'instant de voir » n'est pas pris dans le temps de l'horloge !

➤ Le temps et ses modalités

Jean **Oury**, avec son style, reprend la question à partir des travaux de **Henri Maldiney** dans *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, sur le temps, notamment la question du parfait.

Il fait remarquer que **le présent**, c'est **logiquement** très difficile à définir.

À tel point que dans le chapitre sur le temps de son livre, **Henri Maldiney**, quand il arrive au présent : il n'en parle pas.

Il introduit le *Zeit*. Le temps, en allemand. Il n'ose pas.

Alors il met... avant... mais y a des choses qui se passent, comme ça, répétitives, mais qui n'ont pas d'avenir, qui n'ont pas de passé. Très important, ça. Ça ne veut pas dire qu'on n'existe pas !

Henri Maldiney,
Aîtres de la langue et demeures de la pensée,
L'Âge d'Homme, 1974.
(épuisé)

Chapitre II « Temps et présent. L'origine », p. 31-32.

« La psycho-systématique du système verbal dévoile l'opposition et la conjonction des deux extrêmes de la temporalité, dont la tension est le moteur du système. La chronogénèse (longitudinale) s'élabore de l'aspect du temps, d'Aïôn à Zeit – et chronos en est l'intention. D'elle est inséparable le développement d'une chronothèse (latitudinale) dont le *kairos* est le point d'éclatement. La chronothèse s'origine visiblement au présent de l'indicatif. Mais déjà au niveau des modes apparaissent deux sens du temps – dont témoigne non seulement le subjonctif des langues romanes et du français mais aussi le subjonctif grec qui s'explique dans un temps efférent du présent, en opposition à tous les autres modes. Cette double 'unilatéralité indéterminée' du temps des modes prépare l'unité 'bilatérale déterminée' du temps à l'indicatif. De même, en français, les aspects du quasi-nominal, incidence pure de l'infinitif, décadence pure du participe passé, incidence-décadence du participe présent s'expliquent l'un avec l'autre dans un temps scalaire impersonnel, mais où se décèle la première forme de la présence – qui est la projection.

Présence est synonyme d'être-là. Le là de l'être-là comme présence est le même que le là du monde auquel elle est. C'est précisément ce que rend possible la projection. Mais le sens de ce là n'est pas simple. En lui s'articulent deux

dimensions : l'y être et l'être ici (note). Être là c'est tout à la fois être ouvert au monde, mieux : être l'ouverture du monde et être exposé au monde, se trouver compris sous son horizon. D'où le double statut du présent : origine et limite du temps, lieu d'avènement et d'événement.

(note) Là s'oppose à ici, comme lieu où je suis, que j'occupe. Mais souvent le langage courant les identifie : "Où es-tu? – Là ". Même en ce cas sa signification première n'est pas abolie. Là est équivoque, car si celui qui parle dit là pour ici, c'est qu'il désigne contradictoirement son ici absolu en se plaçant au point de vue de l'autre ("Là où je suis ici tu peux venir")

Présent et présence viennent du latin *prae-sens*. Par *praesens*, on entend non pas proprement "ce qui est là", mais "ce qui est à l'avant de moi" donc "imminent, urgent" (E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 135) »

Pour des citations du livre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606
Une autre séance du séminaire, juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

>> Dans son séminaire, Jean **Oury** a déjà parlé du parfait comme temps de l'épique, sans **chronothèse**. Il donne l'exemple du personnage d'Achille, chez Homère. C'est aussi bien dans le passé, maintenant, que ...plus tard... C'est pas situé.

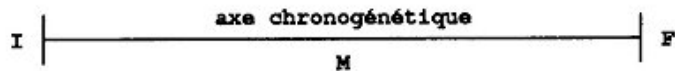
>> Jean **Oury** pense à des gens qui semblent dans le parfait (toujours les mêmes, pas de surprise quand on les rencontre, comme sans passé ni avenir. Il parle aussi de la « mélancolie suédoise » : ceux qui ne supportent pas la tombée du jour.

Il faudrait revenir, dit-il, sur toutes ces questions (parfait, chronothèse, passé, avenir, ...)

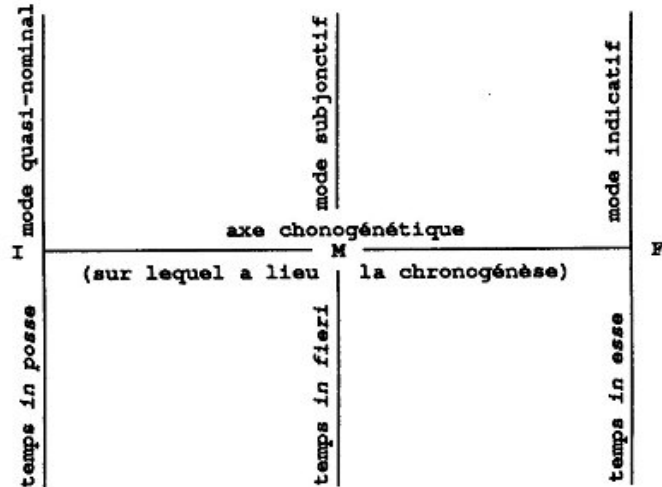
Pour commencer...
Gustave Guillaume
http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Guillaume
Base de données sur les travaux de Gustave Guillaume
<http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/>
Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1938-1939,

ss la dir. De R. Valin, W. Hirtle, A. Joly,
Presses de l'Université de Laval (Québec) et Presses universitaires de Lille, 1992
« J'ai brièvement indiqué en terminant ma dernière leçon le principe sur lequel je me proposais d'entreprendre l'étude descriptive du système verbo-temporel

français. Ce principe est simple et, je tiens à le faire remarquer, extrêmement concret ; **c'est qu'il faut du temps à la pensée, si peu que ce soit, pour engendrer en elle le temps.** Ce temps indispensable à la pensée pour engendrer en elle le temps constitue ce que j'ai appelé *l'axe chronogénétique*.

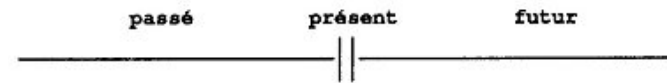


Les profils distincts que la pensée parvient à prendre de l'opération de pensée engagée sur cet axe, opération de pensée que je nomme *chronogénèse*, constituent des moments caractéristiques de la réalisation mentale du temps. Dans une langue comme le français, qui a beaucoup et clairement systématisé, ces profils sont exactement au nombre de trois : départ, milieu, arrivée. Ainsi la chronogénèse comporte dans la langue trois vues d'elle-même, initiale, médiane, finale :

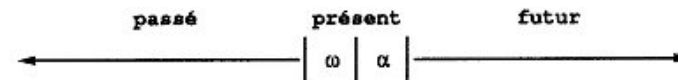


La chronogénèse, spatialisation interne du temps, crée le verbe : sans

chronogénèse explicitement discriminée, pas de verbe. Une remarque importante est que le verbe devient d'autant plus verbe que la chronogénèse avance davantage vers son terme, le mode indicatif. Le verbe est verbe au minimum dans le mode le plus éloigné du mode indicatif, le mode quasi-nominal. Quand la chronogénèse est parvenue à son terme final, sur l'axe qui lui est propre - l'axe chronogénétique - , l'image-temps obtenue est celle du temps *in esse*, dont le propre est d'insérer en lui la coupure du présent et de développer ainsi, d'un côté du présent, le passé, et de l'autre côté, le futur :



Ce premier résultat acquis, qui livre à l'esprit le temps divisé en trois époques, passé, présent et futur, la chronogénèse se poursuit sur place en quelque sorte, sans avancer en elle-même. C'est-à-dire qu'elle se poursuit en *chronothèse*, par le moyen de l'analyse et des conséquences légitimes de cette analyse. Le présent se compose de deux parcelles de temps aussi petites que l'on voudra, une parcelle de passé et une parcelle de futur. C'est la juxtaposition, en un même instant de pensée, de ces deux parcelles qui constitue le présent. J'ai nommé dans *Temps et Verbe* ces deux particules de passé et de futur juxtaposées dans le présent des *chronotypes*, et pour plus de commodité je les ai symbolisées, assez expressivement, par les lettres de l'alphabet grec ω et α . Le chronotype α représente la parcelle de futur en *énexie* dans le présent, le chronotype ω la parcelle de passé en *énexie* dans le même présent. Soit figurativement :



Extérieurement, du côté de ω se développe le passé ; du côté de α , le futur. Aussi longtemps que les deux chronotypes restent liés, la pensée demeure impuissante à s'abstraire du présent, et, quelle que soit l'époque réellement considérée, cette époque, en l'absence d'une disjonction des chronotypes, sera du présent et ne pourra devenir autre chose. Il suffirait par conséquent, et je ne l'ai peut-être pas assez indiqué dans *Temps et Verbe*, que la pensée fût inhabile à dissocier dans le présent les chronotypes composants pour que la langue ne

connût d'autre époque que le présent, lequel en l'occurrence représenterait, faute de terme opposable, l'universalité du temps. Ce qui revient à dire que le seul fait de ne pas savoir disjoindre les chronotypes aurait pour résultat d'empêcher la division du temps en époques distinctes. Autrement dit, cette seule impossibilité, si elle existait, suffirait à annuler le résultat effectif de la chronogénèse et consacrerait en quelque sorte l'inutilité de celle-ci. La faculté de disjoindre aisément les chronotypes apparaît ainsi comme l'une des possibilités que la chronogénèse a dû obstinément chercher à acquérir, puisqu'il n'existait pour elle d'autre moyen de devenir efficace, opérante. »

[début de la leçon du 3 mars 1939]

http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/result1.asp?filenames=39S0303&wpage=LL12_160_160

[5] La dimension du pathique

En référence à **Viktor von Weizsäcker** et à **Jacques Schotte**, **Jean Oury** introduit la question du **pathique**.

Il parle de dimension ... intuitive, même s'il a horreur de ce terme (genre 'tireuse de cartes')

Au niveau du pathique, dans le rapport à l'autre, on peut dire que quelque chose se manifeste (*c'est ce que je comprends*)

En fonction de l'état de l'humeur fondamentale, la **Grundstimmung** quelque chose va s'inscrire. Il s'agit d'une inscription, pas d'une écriture. Cette inscription modifie quelque chose, mais quoi ?

Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 10/18, 1978, p. 57-58
réédité aux éditions Matrice en 1998.

http://www.laprocedure.com/livres/jean-oury/il-donc_9782905642448.html

« Les psychotiques, ils nous incitent, ils nous provoquent même d'une façon permanente à nous rencontrer avec là où ils sont le plus proche, avec le Réel, sans qu'il y ait de pathos extraordinaire. C'est là qu'on pourrait voir les rapports entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, dans cette zone. Ce que je dis souvent, en prenant le langage de Maldiney, qui reprend Erwin Straus, c'est qu'il y a mise en place d'un moment pathique, une espèce de zone en-deça du *lekton*. Ce que précise Maldiney à partir des catégories stoïciennes : il distingue bien le

lekton du *semainomenon*. Ce que certains bousillent sous le nom de signifié. Le *lekton* étant de l'ordre du dicible, ce qui est de l'ordre de la manifestation. Ça rejoint une réflexion de Lacan à propos de la psychose : le psychotique, il est toujours dans un déchiffrement infini et inaccessible du *lekton*, en fin de compte d'un texte, à la limite, non écrit. »

*Sur le dicible, le lekton,
Cf. dans l'ensemble des prises de notes.*

Jean Oury va chercher à articuler la dimension pathique avec :

>> **inscription, rencontre (touché), pathique**

C'est peut-être quand on ne comprend pas que quelque chose est touché.

Toujours se méfier de ceux qui disent : Attends ! Je vais t'expliquer...

>> **une autre logique** : celle des **ensembles flous** ou celle de **fractales** (notamment)

Cf. les précédentes séances

[second mouvement]

Transpassible et transfert

... Pour travailler « la fabrique du soin » et ne pas « se laisser avoir » par les termes mêmes employés (comme *fabrique, fabrique du soin, fabrique du pré*)...

...il faut parler des **rapports entre le transpassible et le transfert**

[1] Le diagnostic, le Praecox Gefühl

La rencontre, au moment de la consultation, par exemple (même la première fois) : On *sent*. À condition de ne pas être dans une position de néopositiviste dégénéré ! (les classements qui entraînent des diagnostics « bidons »)

Jean Oury fait le rapprochement avec « **l'instant de voir** » et fait à nouveau

allusion au **pathique** (c'est ce qui se passe à ce niveau qui importe et non ce qui se passe au niveau du *gnosique*, des choses qui ne s'écrivent pas. *J'ai du mal à 'résumer'*)
En revenir à Lacan...

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,
Seuil, 1991, 2001, p. 11, 21-22.
<http://staferla.free.fr/>

Dès la première page, **Lacan** affirme que le transfert,

c'est un ordre **logique**

C'est de l'ordre de la disparité subjective, il n'y a pas de réciprocité.

➤ La disparité subjective

« J'ai annoncé cette année que je traiterai du transfert dans sa **disparité subjective**, sa prétendue situation, ses excursions techniques.

[...]

L'intersubjectivité n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique ? Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter. L'expérience freudienne se fige dès qu'elle apparaît. Elle ne fleurit que de son absence.

Le médecin et le malade, comme on dit pour nous, cette fameuse relation dont on fait des gorges chaudes, vont-ils s'intersubjectiver à qui mieux mieux ? Peut-être, mais l'on peut dire que dans ce sens, l'un et l'autre n'en mènent pas large. *Il me dit cela pour mon réconfort ou pour me plaire*, pense l'un. *Veut-il me rouler ?* pense l'autre. La relation berger-bergère elle-même, si elle s'engage ainsi, s'engage mal. Elle est condamnée, si elle y reste, à n'aboutir à rien. C'est en quoi, justement, ces deux relations, médecin-malade, berger-bergère, doivent différer à tout prix de la négociation diplomatique et du guet-apens.

[...]

Pour revenir à la pensée de notre couple intersubjectif, mon premier soin comme analyste sera de ne pas me mettre dans le cas que mon patient ait même à me faire part de telles réflexions, et le plus simple pour épargner est justement d'éviter toute attitude qui prête à imputation de réconfort, a fortiori de séduction.

[...]

Ce n'est donc même pas dire qu'il reviendrait en propre à l'analyse de reprendre l'intersubjectivité en un mouvement qui la porterait à une puissance seconde — comme si l'analyste entendait que l'analysé s'enferme pour que lui-même, l'analyste, le tourne. Non, cette intersubjectivité est proprement réservée ou, mieux encore, renvoyée *sine die*, pour laisser apparaître une autre prise, dont la caractéristique est justement d'être essentiellement le transfert. »

➤ Le désirant, le désiré, le désirable

C'est l'analyste qui est le désirant et l'analysant, c'est le désiré... Par contre, c'est lui qui fait la demande et il faut pas confondre demande et désir.

Si l'analyste devient le désirable, c'est foutu (C'est une « faute professionnelle », dit JO)

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,
Seuil, 1991, 2001, p. 23

« En somme, l'analyse est la seule praxis où le charme soit un inconvénient. Il romprait le charme. Qui a donc entendu parler d'un analyste de charme ? »

[2] Le zéro absolu

Une catégorie autre que le temps semble nécessaire pour parler du temps.

C'est pour cela que **Jean Oury** a parlé de zéro absolu.

Résoudre le problème par la référence à un point possible d'émergence (mot dangereux, dit JO — « on trouvera mieux »), qui ne relève pas de la temporalité, qui ne se trouve pas à un niveau « cognitif » mais « pathique », même si le pathique n'explique pas tout.

Je relève, mais mon ignorance ne me permet pas de comprendre, que Jean Oury précise qu'il ne s'agit pas du 'pathique' au sens de Weizsäcker ou de Schotte (« quand ils parlent de cette sorte d'articulation, c'est pas ça... »

➔ C'est la nécessité d'un « dehors » **logique**

➔ La logique forclusive chez Lacan

Chez Jacques **Lacan**, on trouve le zéro absolu. Il fait la distinction entre le zéro absolu et le zéro relatif, au niveau d'une logique dite « forclusive ».

Il pose sur une ligne verticale :

**zéro absolu,
ligne forclusive,
désir**

Si le désir se trouve sur la même ligne que le zéro absolu c'est parce que ce n'est pas quelque chose qui se mesure.

Le désir, ça ne traîne pas comme ça (c'est là que ça peut devenir obscène)

Le désir est inaccessible, c'est la grande trouvaille de Freud (« avancée épistémologique extraordinaire !)

Mais le désir est aussi indestructible !

Cf. les prises de notes de juin 2008

[remarques 1]

C'est ce qui fait dire à **Jean Oury** que les réflexions sur les machines désirantes (**Deleuze/Guattari**) sont une sorte de régression, qu'il

rapproche des « **Marginalistes** » de la fin du XIXe siècle.

Sur la question du désir chez Deleuze/Guattari

<http://www.paris8philo.over-blog.com/article-4710476.html>

<http://home.nordnet.fr/~jpkornobis/Textes/Desir.html>

<http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=123&groupe=Anti%20Oedipe%20et%20Mille%20Plateaux&langue=1>

*Des extraits de **Dialogues** (Deleuze/Parnet), en fin des prises de notes*

Sur les théories marginalistes

Jean-Michel Le Bot, « L'économie marginaliste : une science des quantités de jouissance ? », **Tétralogiques**, n° 15, 2003.

<http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?>

[halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view_this_doc=halsls=00201062&version=1](http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view_this_doc=halsls=00201062&version=1)

« La pensée de Pareto s'inscrit dans la révision théorique effectuée à partir de 1870 par les "néo-classiques" (W.S. Jevons, C. Menger, L. Walras). Leur but est avant tout politique : démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes et notamment marxistes qui commencent à rencontrer un certain succès (Marx a publié le *Manifeste communiste* en 1848 et le premier volume du *Capital* en 1867). Pour cela, ils cherchent à trouver des lois des phénomènes sociaux en tous points analogues aux lois énoncées par la physique au sujet des phénomènes naturels. Cette science naturelle de l'échange, cette "physique sociale", leur permettrait de définir comme naturel l'ordre économique et social. [...]

Chez les néo-classiques, dont les conceptions informent très largement la "science économique" contemporaine, l'altérité et le conflit fondateurs du social sont ainsi d'emblée, sinon forclos, du moins déniés, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait qu'il s'agit aussi de justifier le libéralisme économique et de "proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles" (Marx, *Le Capital*. Livre premier, p. 604) [...]

[...] Dans le but de démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes, ils vont rompre avec la thèse classique de la valeur-travail sur laquelle s'était appuyé Marx et adopter la thèse de la valeur-utilité, selon laquelle la valeur d'un bien est relative à l'utilité marginale d'une portion de ce bien (ce qui leur vaut d'être également désignés comme marginalistes).

Vilfredo Pareto, *Cours d'économie politique*, Genève, Droz, 1964, p. 3, cité par Jean-Michel Le Bot.

« L'utilité a généralement dans les auteurs qui ont traité des nouvelles théories le sens d'un rapport de convenance entre une chose et un homme. Mais comme, dans le langage ordinaire, utile s'oppose à nuisible, et que de ces deux sens différents d'un même terme il résulte de nombreuses équivoques, nous devons nous résigner à donner un nouveau nom à l'utilité que nous voulons plus

spécialement considérer. Nous emploierons le terme ophélimité, du grec *ophellimos*, pour exprimer le rapport de convenance qui fait qu'une chose satisfait à un besoin ou un désir, légitime ou non. Ce nouveau terme nous d'autant plus nécessaire que nous aurons besoin d'employer aussi le terme utile dans son acception ordinaire, c'est-à-dire pour désigner la propriété d'une chose d'être favorable au développement et à la prospérité d'un individu, d'une race ou de toute l'espèce humaine. »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc... »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc...

C'est très proche de ce dont parle **Gisela Pankow** dans son expression « greffes de transfert ».

[remarques 2]

*Une petite agitation survient, suite à l'intervention de Danielle Roulot proposant une traduction différente pour « désir indestructible »
Pour elle, c'est « désir indomptable ».
Élisabeth Naneix-Gailledrat penche du côté de JO...*

Voici la phrase, en allemand :

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf
http://www.puf.com/wiki/Quadriges:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%AAve

Dans les dictionnaires allemand-français, zerstören, c'est : détruire

Pour **Jean Oury**, c'est toute cette chaîne logique qui a sauté complètement avec l'*Anti-œdipe* de **Deleuze-Guattari**.

Le problème de l'inconscient (*Unbewusst* = *insu*) était supprimé.

➔ **le désir est hors-temps**

C'est une hypothèse...

...« quitte à revenir là-dessus » dit JO

Le *Praecox Gefühl* dont parle **Rumke**, ... quelque chose de l'ordre du désir...

➔ Greffes de transfert, espace du dire

« Les greffes de transfert — institutionnellement — on a affaire qu'à ça ! »

Jean Oury, « Transfert et espace du dire », *L'information psychiatrique*, 59, 3, 1983

<http://royalcaute.blogspot.com/2007/12/jean-oury-transfert-et-espace-du-dire.html>
<http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/medecine/ipe/sommaire.phtml>

« Quelque chose va se manifester là sans être vu, ou, ça se voit tellement que ça crève les yeux ; mouvement d'une présence, déploiement. Cette ligne de déploiement d'une présence, j'avais été amené à la rapprocher de l'élaboration à propos du Dire, de Lévinas. Autrement dit, "ce qui se passe", c'est du Dire, et de la présence au sens de Anwesenheit et Unverborgenheit. "Ce qui se passe" va permettre un déploiement de présence sous forme de dire. S'il y a possibilité qu'il y ait du Dire - le dire ne se manifeste pas d'une façon audible - ça va permettre qu'il y ait une articulation possible de la parole. Et c'est par la parole qu'advient le Dit. Le Dit est le résultat d'une machinerie, qui fait qu'on peut parler et qu'il peut y avoir du dire. C'est un travail permanent ; il y a une tendance des espaces du Dire à dégénérer en espaces de pseudo-confort ; on pourrait appeler ça un mouvement de "dédire".

Si on arrive à créer des espaces où il y a du Dire, ça permet d'avoir quelque chose qui va articuler l'espace avec ce qui peut en être d'une dimension

analytique. J'ai déjà parlé de l'articulation de "l'espace du Dire" avec ce que G. Pankow appelle "greffe de transfert". Pour qu'il y ait greffe de transfert, il est nécessaire de travailler sur l'espace du Dire.

Il me semble que cette machinerie du dire se rapproche de ce que Lacan a formulé il y a plus de dix ans, en parlant de "lalangue". Lalangue, quelque chose qui n'a pas valeur universelle mais qui permet qu'il y ait de la langue (et des linguistes !). Ce n'est pas en effet parce qu'il y a la langue qu'il y a des linguistes, car comment pourraient-ils en avoir une notion personnelle s'il n'y avait pas cette machinerie de lalangue ? En continuant sur cette voie on est en prise directe, me semble-t-il, avec ce qu'il en est de la psychose. Dans la psychose, l'étoffe même qui est perturbée, sinon détruite, n'est-ce pas lalangue ?

"Quelque chose qui se passe" : c'est au niveau de lalangue, donc au niveau du dire. Comment avoir accès à ça ? Ce qui permet d'avoir accès à cet ensemble, c'est au niveau de ce qui est souvent le plus méconnu, parce que c'est tellement "là", au niveau de ce que Lacan a appelé le "semblant". Si on dit : par quel bout attraper lalangue ? Comment peut-on prendre ça ? Comment gérer, agencer au niveau du "semblant" ? On peut soutenir que tout est "semblant". Ce n'est pas de la semblance, ce n'est pas de l'ordre de l'imitation, de la ressemblance. Dans l'exercice quotidien de la vie, on est au niveau du semblant. On n'est ni dans le symbolique, ni dans l'imaginaire, ni dans le réel ; bien sûr il y a tout ça à la fois, mais ça ne veut rien dire. Du fait même qu'on passe d'un état à un autre, d'un état de choses à un autre, il y a quelque chose qui est, non pas de l'ordre d'une décision, mais de l'ordre d'un passage. Ce qui justifie : "qu'est-ce qui se passe ?" Qu'est-ce qui détermine le passage d'un état de chose à un autre ? On peut le formuler autrement : qu'est-ce qui fait qu'il y a des variations du dire ? »

➤ Langage, langue, parole

La distinction est énorme ! Si on confond langage et langue... tout se mélange... il y a une sorte de fossé, d'abîme entre le domaine de la langue (le domaine de la communauté linguistique.)

Et la langue, avec toutes ces unités distinctives, c'est ce qui permet qu'il y ait de la parole... Mais la parole, c'est infiniment plus riche, que la langue qui est comme un **tableau des possibilités pour qu'il y ait de la parole**.

Mais, il y a un abîme entre la langue et le langage.

Et le langage, c'est le lieu même de l'articulation des signifiants, les **Vorstellungsräpresentanz**.

Cf. principalement les séances d'avril et mars 2008

Jean Oury, « L'analyse institutionnelle », Journée de formation de l'Association des psychologues du centre APREC, Tours, 26 avril 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Remettre en question les choses, c'est la base même de l'entrée dans l'analyse institutionnelle.

C'est quoi, l'analyse institutionnelle ? Ce qui est souvent écrasé, c'est ce qu'on appelle en linguistique une double articulation. Pour parler, il faut un certain code, dans une certaine langue, par exemple le français même si on n'a pas le même accent. On se comprend. C'est une unité linguistique, le français. Mais cela ne peut se faire que s'il y a d'une part un code mais que d'autre part le code lui-même soit branché sur ce qu'on appelle le langage et qui est une structure complexe et inatteignable. Il y a là deux niveaux, le niveau de la parole, qui ne peut fonctionner et se faire comprendre que s'il y a un autre niveau. Sur un mode encore plus restreint de linguistique, en phonologie, pour qu'il puisse y avoir des unités syntaxiques, il faut une couche inatteignable qu'on appelle des phonèmes. Ce ne sont pas des petites choses les unes à côté des autres, ce sont des unités de différences, on ne peut pas les chosifier. S'il n'y a pas des tables de phonèmes, on ne pourra pas parler. Cela fera toujours le même murmure. Aujourd'hui j'ai l'impression quand je visite un hôpital, que j'entends toujours le même murmure. Il n'y a pas une double articulation. »

➤ Entre la langue et le langage : passerelles

S'il y a une sorte d'abîme entre la langue et le langage, il y a tout de même des passerelles, presque « noétiques », dit **Jean Oury**.

Définition du terme noétique
<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/noetique>

C'est ici que **Jean Oury** va faire appel à une certaine forme de logique, la logique *poétique*...

[3] La logique poétique

C'est à partir de « l'avancée, on peut dire, assez extraordinaire » de François Tosquelles que **Jean Oury** reprend la question. Et il souligne que c'est un livre écrit en catalan, la langue « native » de **Tosquelles**.

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*, Éres, 2003

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1253>

« N'oublions pas cependant que, dans le fait de parler, il y a toujours d'emblée une production et un travail poétiques de la parole, une sorte de jeu phonétique qui ne se limite, ni aux 'exclamations' que nous poussons, souvent en particulier quand nous travaillons la boue et d'autres objets qui prennent la même valeur fonctionnelle, ni non plus, évidemment, à ce qui constituera souvent, la recherche obstinée de significations cognitives intelligibles, ou la retransmission des 'techniques' que nous avons utilisées pour faire ce que nous faisons.

Il s'agit plutôt d'une sorte de 'grâce' que la parole porte et dont elle fait d'elle-même don des uns aux autres. Le jeu, la grâce et l'expérience vécue maintiennent d'intenses liens dans les formes infantiles du langage. Il se crée ainsi une 'matière poétique'. Cela se passe toujours ainsi, même si peu d'enfants deviennent plus tard des professionnels de la poésie, comme Biel. La majorité des gens oublie ou évite de reproduire le jeu gracieux des paroles, embarqués qu'ils sont dans la production des discours. De toutes manières, il arrive fréquemment qu'avec la crise de la puberté qui repose les problématiques du corps, celles de l'identité propre et de la qualité des relations de l'adolescent avec les autres, l'inquiétude 'poétique' renaisse d'une façon ou d'une autre chez beaucoup de gens :

... "J'avais quatorze ans et deux mois,
... quand..." — "je découvris... la poésie"

nous dit Biel dès les premiers vers de "In Memoriam".

La fonction poétique du langage ne disparaît jamais tout à fait et nous la trouvons même, si nous la cherchons bien, dans les discours les plus incongrus ou les plus intéressants par leurs effets pratiques, commerciaux ou pédagogiques ; elle s'y branche et s'y relie intérieurement avec les intentions les plus manifestes, elle va et vient par des circuits et des chemins qui vont souvent à contresens de

ce qu'on voulait dire. C'est que, pour résumer, nous ne pouvons oublier que c'est seulement par les chemins de la fonction poétique du langage que continue à se tisser toujours la singularité radicale de chacun. Le métier que nous choisissons peut habiller l'identité de chacun, la renforcer parfois, mais il constitue souvent un simple déguisement : connaître ou reconnaître quelqu'un et évidemment soi-même n'est jamais possible en considérant seulement sa manière d'exercer son travail social, son métier ou sa fonction.

S'il nous faut donc, en ce qui concerne notre métier de psychotérapeute, aider à ce que le sujet singulier qui nous parle retrouve tout au moins quelques unes des coutures décousues ou des déchirures de son identité en question, il nous faudra faire attention aussi bien à ce que les paroles disent ou cachent, ou aux actes volontaires ou involontaires pour insignifiants qu'ils soient, qu'à la fonction poétique qui en fait les relie. » (p.24-25)

➤ Les Wesen sauvages

Cela rejoint ce qu'élaborait **Merleau-Ponty** au moment de sa mort, que l'on retrouve dans *Le Visible et l'invisible*, ensemble de textes rassemblés par Claude Lefort et publiés après sa mort.

Maurice **Merleau-Ponty**, *Le Visible et l'invisible* (1964),
Tel, Gallimard, 1979

http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010006154

Une analyse du livre

<http://www.philagora.net/philofac/ponty.htm>

Qu'est-ce qui se passe entre la langue et le langage (est-ce vraiment un abîme ? Est-ce irréductible ?)

Il est question de *Wesen sauvages*, de première et deuxième catégorie.

Wesen, en allemand signifiant quelque chose comme l'essence, l'être... pris ni dans la langue ni dans le langage.

*Pour aborder cette question difficile,
cf. un premier montage de textes de
Marc Richir et de Maurice Merleau-Ponty,
séance du 8 mars 2008
(cf. aussi Françoise Dastur, séance d'octobre 2009)*

Voici d'autres extraits de **Marc Richir**

**Marc Richir, Méditations phénoménologiques.
Phénoménologie et phénoménologie du langage,
Éditions Jérôme Millon, 1992**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/meditationspheno.html>

« Si nous en revenons cependant à l'aporie rencontrée par Fink, il est un point, celui de la possibilité d'essences du pré-être transcendantal, où quelque chose du génie heideggerien peut se montrer très précieux : pourquoi ne pas considérer que cette possibilité, enfermée par la suite dans l'idéalité eidétique, donc pour ainsi dire proto-catégoriale ou proto-eidétique, est à la fois, dans le même moment ou le même mouvement, possibilité ontologique existentielle au sens de Heidegger ? Autrement dit, pourquoi ne pas considérer que l' "essence" – entre guillemets phénoménologiques –, c'est-à-dire le *Wesen*, qui n'est pas un étant ou un état-de choses ontique, se tient en quelque sorte à égale distance du fait ontique (la *Vorhandenheit*) et de l'idéalité eidétique (pareillement *vorhanden* et obtenue par idéation), et est, non pas factuel, mais lui-même *factice* au sens heideggerien ? Pourquoi n'y aurait-il pas *facticité* des *Wesen* au même sens que *facticité* de l'existence ? Pourquoi le "je peux", "je peux" de chair, incarné dans un *Leib*, un corps-de-chair, et non pas pure possibilité intellectuelle, ne serait-il pas un "je peux" ontologique d'exister, et d'exister à la fois le monde et ses *Wesen* qui "esteraient" (*wesen*) au lieu d'être des étants ? Et, plus loin encore, pourquoi la *facticité* du *Wesen*, encore ici, pour nous, *Wesen* de langage entre-aperçu dans la langue, ne serait-elle pas à mettre au compte, finalement, de la *facticité* du sens se faisant chaque fois, dans la *Jeweiligkeit* de sa *Jeseinigkeit*, rencontrant par là la *facticité* de l'ipse ? Avoir indiqué le chemin d'une telle possibilité pour la phénoménologie, s'y être déjà engagé avant d'être interrompu par la mort : tel est, nous semble-t-il, l'apport inestimable et profondément original de Merleau-Ponty, dans *Le visible et l'invisible*, à la phénoménologie, quand bien même sa vie trop brève ne lui a pas permis de lui donner toute sa mesure. Sa démarche était tellement dans la ligne de l'héritage phénoménologique et de ses nécessités qu'elle fait manifestement écho à l'élaboration par Patočka de sa phénoménologie "asubjective" » [p. 345]

« La résolution de l'aporie architectonique rencontrée par Fink se trouve, en fait dans tout *Le visible et l'invisible*, mais expressément dans le chapitre intitulé

"Interrogation et intuition", où Merleau-Ponty reprend en profondeur la question de l'eidétique, de l'opposition du fait et de l'essence. [...] Cette reprise s'effectue explicitement à rebours de la VIe *Méditation* – qui n'est pas citée – puisqu'elle récuse l'idée du "pur spectateur" et réhabilite, à travers la notion de "foi perceptive", l'*Urdoxa* husserlienne en vertu de laquelle nous sommes toujours déjà au monde, en quelque sorte parties prenantes du monde prises elles-mêmes au monde sans possibilité autre qu'imaginaire de nous en retrancher. Cela implique, [...] des différenciations extrêmement subtiles de la "foi perceptive" selon qu'il s'agit, par exemple, de l'expérience pré-langagière [...], de la praxis de la parole opérante, ou de la science dirigée sur des idéalités. Cela implique en tout cas une fantastique et formidable inchoativité de l'expérience de l'être-au-monde... » [p. 346]

« Quand la philosophie cesse de douter comme pour trouver le sol de ce qui, de sa positivité inébranlable, doit faire cesser de douter, quand donc, en fait, "en se détachant des faits et des êtres", c'est-à-dire du plan ontique des aperceptions de la langue, elle pratique l'épochè phénoménologique, en réalité hyperbolique car suspendant la capture de l'*Urdoxa* dans l'étant aperceptif plutôt que l'*Urdoxa* elle-même, elle découvre bien encore des "essences" et des "significations", et les "actes d'idéation" correspondants, mais au lieu de "boucher la vue", de "saturer" les horizons, ces "essences" ou "significations" "ne se suffisent pas"; elles se montrent en porte-à-faux sur ce qui se découvre, en tant qu'elles se montrent "prélevées" ou "abstraites" par l'idéation sur un être brut et sauvage, antérieur à elles, et non coïncident avec elles, qui est, dans nos termes, la sphère d' "être" livrée dans son inchoativité hyper-vélocité et hyper-lente avec la masse phénoménologique du langage phénoménologique : il y existe cependant pour elles des répondants (et non des "correspondants") à l'état sauvage qu'il s'agit précisément de retrouver. Ces "répondants", qui ne sont donc pas du même registre que nos essences ou significations, ne peuvent être que les multiples entre-aperceptions qui colonisent le monde en tant qu'entre-aperceptions de langage : lambeaux de sens et amorces de sens, proto-protentions et proto-rétentions déjà en spatialisation du monde, *Wesen* sauvages de mondes déjà feuilletés par des proto-protentions et des proto-rétentions, et *Wesen* sauvages erratiques, flottant à même le monde en s'en détachant par leur charge d'immémorialité et d'immaturité, c'est-à-dire par leurs réminiscences et

prémonitions transcendantales d'autres mondes à jamais enfouis et pour toujours dérobés. Tout cela, que nous avons dégagé, reste encore confondu chez Merleau-Ponty bien qu'il en eût le très vif pressentiment. C'est qu'il lui manquait encore, sans doute, le passage des possibilités factices d'exister à la transpassibilité mise en évidence par Maldiney. » [p. 348]

➔ Dans la logique poétique est en question quelque chose de l'organisation même du langage.

Chez Arthur Rimbaud, *Le bateau ivre*, par exemple : si on est seulement attentif au mot à mot, phrase par phrase, ça ne veut rien dire.

Léo Ferré dit *Le bateau ivre*
http://www.dailymotion.com/video/x8ezq_l%C3%A9o-ferr%C3%A9-rimbaud-le-bateau-ivre_music
Le poème
http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/arthur_rimbaud/le_bateau_ivre.html

Ce qui compte, c'est aussi bien les mots que l'agencement des mots, que les intervalles, que le passage d'une strophe à l'autre. Et ça donne quelque chose... et qui passe ! Quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la pure parole mais qui a justement une relance, on peut dire, poétique.

➔ Des effets poétiques

Dans une structure institutionnelle, pour qu'il puisse se passer quelque chose, il y a quelque chose de l'ordre de la **Stimmung**, d'une certaine « **dis-position** » (en référence à **Heidegger**)

Sur la « disposition » (à partir de Heidegger)
cf. les séances de **septembre** et octobre 2008

Jean Oury parle d'une certaine « initiative », de ce qui peut se passer d'une façon « éphémère » à l'occasion d'un atelier théâtre ou d'un atelier peinture (« on y vient parce qu'il y a un type qui est intéressant et pas forcément pour la peinture »)

Cette façon d'être dans une certaine « disposition » ...

C'est l'essence même du travail institutionnel qui permet des **effets « poétiques »**, « au sens de reconstruction d'un tissu, qui permette justement cette articulation entre la langue et le langage, pour... tout au moins pour un certain temps... que quelqu'un puisse émerger de son silence ou de sa dissociation ... ça tient, ça tient pas ... d'un lieu à l'autre, ça va tenir — il faut tout remettre ça... des fois, il faut des centaines et des centaines de séances pour... ah ! Ça tient ! Ça prend ! »

C'est un travail au niveau même de la parole, par l'intermédiaire des *Wesen sauvages*...

Jean Oury fait référence à Jacques Lacan (sans parole, pas de langue. Et il ne s'agit pas d'un idéalisme mais d'un matérialisme absolu !)

Il se souvient d'un pensionnaire qui ne parlait pas mais « on sentait qu'il était pas aphasique du tout ». Au bout de six mois, il s'est remis à parler. Il ne savait pas trop expliquer.

« Pour ça, c'est bien d'avoir un arrière-plan, même des petits systèmes, des sortes de boussoles. »

[4] Hors-temps, logique, structure

« C'est pour ça que je reviens sur le hors-temps, comme étant le lieu... **de pure logique qui permet qu'il puisse y avoir quelque chose qui se construise.** »

➔ La structure et le zéro absolu

Pour que ça tienne, pour qu'il y ait une structure, il faut un « **point** » qui ne soit pas pris dans la **suite des nombres**, pas pris dans le **temps**.

Cf. l'ensemble des prises de notes (Foucault, Deleuze, Stoïciens...)

Michel **Balat**,

« **La création du zéro et son effet sur la pensée de la structure** » (2009)¹

<http://balat.fr/spip.php?article647>

« Je voulais précisément évoquer avec (et grâce à) vous ces histoires de structure. Je vous en ai déjà parlé un petit peu. Je vous ai déjà dit que, depuis plusieurs années, j'entendais Jean Oury dire que la structure nécessite un point extérieur, sans quoi il n'y en aurait pas. J'ai été amené à lui dire, qu'en tout cas pour la structure au sens mathématique du terme, ça ne marchait pas. Parce que je n'ai pas d'exemple de cette nécessité pour la structure d'avoir un point extérieur. Je comprends très bien pourquoi il pense comme ça, c'est très clair, mais je ne suis pas sûr que cela soit justifié sur le plan de la structure mathématique. Il y a, pour prendre un exemple, ce qu'on appelle en mathématique la structure de corps, comme le corps des nombres, les nombres réels. On considère l'ensemble des nombres réels comme un groupe, – c'est une notion mathématique particulière –, comme un groupe pour l'addition, avec un élément neutre qui est le zéro. Je ne sais pas si vous voulez des précisions sur ce que c'est qu'un groupe ?... Et puis, il y a un deuxième étage. C'est l'étage de la multiplication. Cette fois-ci, c'est l'ensemble des nombres réels privés du zéro, de l'élément neutre pour l'addition, qui lui, est un groupe pour la multiplication. C'est-à-dire que chaque élément a son inverse. (Pour l'addition, c'est le +/- . Pour la multiplication, c'est l'inverse 1/x.) Or le zéro n'a pas d'inverse. C'est pour ça qu'on est obligé d'exclure le zéro. Je lui faisais alors remarquer qu'effectivement, il devait y avoir quelque chose comme ça, car pour avoir la structure multiplicative dans un corps, il fallait exclure le zéro, c'est-à-dire le mettre à l'extérieur de l'ensemble. Mais *la structure de corps elle-même* n'exclut pas le zéro. J'ai vu récemment qu'il maintenait ça parce que c'était Sibony qui le lui avait dit. Sibony, c'est un psychanalyste, mathématicien aussi, comme Nasio. Comme je vais voir Oury après demain, j'aimerais profiter de votre présence pour essayer d'élaborer un petit peu plus. »

Application dans la **vie quotidienne** :

Quand la structure n'est pas bien foutue, il n'y a pas de limites (au plan logique – *c'est ce que je comprends*) et ça justifie les barbelés, les hôpitaux fermés, la contention...

¹Michel Balat, sera intervenu sur la question la séance suivante (février)

Ce point zéro, ce point neutre, zéro absolu, zéro forclusif ... inaccessible, **Lacan** le place sur la même ligne que le désir inaccessible. (Cf. plus haut)
Sauf que le désir, chez un schizophrène est très « lointain », « sur une voie de garage » et quelque fois, « on peut le saisir de loin ». [...]

Jean Oury tente des associations pour dire des chose difficiles (*C'est comme ça que je le ressens*)

➤ la structure et le désir

Pour qu'il y ait structure, il faut que le désir soit de l'ordre ... d'une « pure... intériorité ». JO parle aussi de « non manifeste »

➤➤ **Le « non manifeste du religieux B »**

*Cela devient un peu plus clair pour moi lorsqu'il fait référence au religieux A et au religieux B, chez **Kierkegaard**.*

(Chez les religieux B, la foi ne se voit pas, c'est plus spirituel, plus introjectif, au contraire des religieux A, dans l'ostentatoire, dans les grands gestes)

Kierkegaard : le paradoxe absolu : comprendre qu'on ne peut pas tout comprendre... (« ne pas se poser de questions », dit JO)

*Sur le paradoxe absolu chez **Kierkegaard**
cf séance du 21 novembre 2007, 21 janvier 2009*

[5] Le travail vivant, « négatif »

➤ Travailler dans l'économie générale

Prendre en considération ce qu'il en est du désir, du transfert, cela ne peut se faire qu'à partir de ce que Marx appelait l'**économie générale** et pas l'économie restreinte (celle du capitalisme)

Et le travail vivant, c'est justement... quand on rencontre... et les rencontres, c'est quoi ? Ça fait partie de quelque chose de non chiffrable...

*Sur Marx et le travail vivant,
Cf. l'ensemble des prises de notes*

« Justement, une vraie rencontre, ça se fait pas comme ça, sans quoi c'est pas une rencontre, c'est pas prévisible. C'est par forcément la surprise, — ça c'est bon pour les midinettes ! — une vraie rencontre... **très** peu de chose ... un **trait**... »

➤ **Le trait unaire, einziger Zug**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait_unaire

*Sur le trait unaire, revoir à partir de la séance d'octobre
mais aussi
un autre article très clair*

Maryvonne Lemaire,

« **einziger Zug et trait unaire dans l'identification** » (2006)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mlemaire150506

« Lacan n'a pas élaboré de mathème particulier pour l'identification, mais, dans son retour à Freud, il trouve l'einziger Zug — le trait unique — qu'il traduit par trait unaire. Il s'agit ici de voir comment la toux de Dora, einziger Zug de la seconde identification freudienne, sans cesser pour autant de renvoyer au unifiant et leurrant de l'identification imaginaire, conduit Lacan à l'élaboration du trait unaire de l'identification symbolique. Et inversement, de voir comment le trait unaire permet de revisiter les trois identifications freudiennes par une nouvelle ligne de partage, ligne de partage entre identifications aliénantes et identification constituante. »

Et justement ! Avec les schizophrènes, aux souffrances énormes, il faut faire attention !

>> « Alors, ce que **Gisela Pankow** appelle les "greffes' de transfert" ... pour réparer ... presque, pour essayer de recoudre, même provisoirement, des choses éclatées ... des sortes de destruction... du — matériau — : ça veut rien dire ! Mais de ce qui est de l'ordre, ... on pourrait... très proche, du réel. »

>> « Alors, Bien sûr : le **réel** « **inaccessible** »... sauf...par moments... On peut dire : les **chevaliers du Réel**, c'est les schizophrènes... »

Il ne s'agit pas de les accompagner *la main dans la main* mais permettre qu'ils puissent **centrer** quelque chose d'un ordre... qu'ils puissent **recentrer**... ne serait-ce que pour une heure...

[6] **La fabrique du soin**

La question du « point de structure », Jean Oury dit que c'est banal, en somme, mais c'est pour ajouter aussitôt que tout ça est d'une grande complexité. Il revient à une dénonciation de la « relation duelle ». La relation duelle, ça n'existe pas !

Il fait allusion que lorsqu'on rencontre quelqu'un (*Je comprends : en consultation*), on rencontre tout un monde (l'oncle, la grand-mère, ...), « si on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'on est bigleux ! »)

C'est tout ça qui est à mettre en question pour parler de la fabrique du soin.

➤ **Transpassible, transpassible**

C'est pour cela qu'il a rajouté dans son titre d'intervention à la C.R.I.E.E. :

« **Le transpassible et le transfert** »

Cf. la séance de septembre 2008

**HENRI MALDINEY, « De la transpassibilité »,
*Penser l'homme et la folie,***

Jérôme Millon, « Krisis », 1991, 2007, p. 263-308.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/penserlhomme.html>

« **Nous sommes passibles de l'imprévisible. C'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien", comme Nietzsche à Sils Maria, que nous nommons transpassibilité.** » (p.304)

« En fin de compte, le transpassible, c'est une transcendance, il faut pas avoir peur des mots ! Le transpassible aussi, c'est une transcendance... »

➤ Les incorporels

Jean Oury dit que ça lui semble très important de brancher le **transpassible** de **Maldiney** avec toute la réflexion stoïcienne des incorporels.

L'événement est un incorporel.

*Sur les incorporels,
Cf. principalement la séance de septembre 2008*

On voit bien que toutes ces réflexions qui ont une valeur pragmatique : quand on rencontre quelqu'un c'est tout ça qui est en jeu

➔ **Le hors-temps est comme une sorte de point limite pas pris dans le pathique...**

... pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre de la structure...

Gilles **Deleuze**, in Gilles Deleuze-Claire Parnet,
Dialogues, Champs Essais, 1996.

http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=20244&levelCode=home

« Sur l'*Anti-Œdipe*, sur les machines désirantes, sur ce qu'est un agencement de désir, les forces qu'il mobilise, les dangers qu'il affronte, on nous a prêté beaucoup de bêtises. Elles ne venaient pas de nous. Nous disions que le désir n'est nullement lié à la 'Loi', et ne se définit par aucun manque essentiel. Car c'est cela la véritable idée du prêtre : la loi constituante au cœur du désir, le désir constitué comme manque, la sainte castration, le sujet fendu, la pulsion de mort, l'étrange culture de la mort. Et il en est sans doute ainsi chaque fois qu'on pense le désir comme un pont entre un sujet et un objet : le sujet du désir ne peut être que clivé, et l'objet, d'avance perdu. Ce que nous avons essayé de montrer, au contraire, c'était comment le désir était hors des coordonnées personnologiques et objectales. Il nous semblait que le désir était un processus, et qu'il déroulait un plan de consistance, un champ d'immanence, un 'corps sans organes', comme disait Artaud, parcouru de particules et de flux qui s'échappent des objets comme des sujets... le désir n'est donc pas intérieur à un sujet, pas plus qu'il ne tend vers un objet : il est strictement immanent à un plan auquel il ne préexiste pas, à un plan qu'il faut construire, où des particules s'émettent, des flux se conjuguent. Il n'y a désir que pour autant qu'il y a déploiement d'un tel champ, propagation de tels flux, émission de telles particules. Loin de supposer un sujet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un est dessaisi du pouvoir de dire Je. Loin de tendre vers un objet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un ne cherche ou ne saisit pas plus un objet qu'il ne se saisit comme sujet. On objecte alors qu'un tel désir est tout à fait indéterminé, et qu'il est encore plus pénétré de manque. Mais qui vous fait croire qu'en perdant les coordonnées d'objet et de sujet, vous manquiez quelque chose ? Qui vous pousse à croire que les articles et pronoms indéfinis (un, on), les troisièmes personnes (il, elle), les verbes infinitifs sont le moins du monde indéterminés ? Le plan de consistance ou d'immanence, le corps sans organes, comporte des vides et des déserts. Mais ceux-ci font 'pleinement' partie du désir, loin d'y creuser un manque quelconque. Quelle curieuse confusion, celle du vide avec le manque. Il nous manque vraiment en général une particule d'Orient, un grain de Zen. L'anorexie est peut-être ce dont on a le plus mal parlé, sous l'influence de la psychanalyse notamment : le vide, propre au corps sans organes anorexique, n'a rien à voir

avec un manque, et fait partie de la constitution du champ de désir parcouru de particules et de flux. (p. 107-109)[...]

Il n'y a de désir qu'agencé ou machiné. Vous ne pouvez pas saisir ou concevoir un désir hors d'un agencement déterminé, sur un plan qui ne préexiste pas, mais qui doit lui-même être construit. Que chacun, groupe ou individu, construise le plan d'immanence où il mène sa vie et son entreprise, c'est la seule affaire importante. Hors de ses conditions, vous manquez en effet de quelque chose, mais vous manquez précisément des conditions qui rendent un désir possible.

(p. 115)[...]

« Si vous ligotez quelqu'un, et si vous lui dites "exprime-toi, camarade", il pourra dire tout au plus qu'il ne veut pas être ligoté. Telle est sans doute la seule spontanéité du désir : ne pas vouloir être opprimé, exploité, asservi, assujéti. Mais on n'a jamais fait un désir avec des non-vouloirs. Ne pas vouloir être asservi est une proposition nulle. En revanche tout agencement exprime et fait un désir en construisant le plan qui le rend possible, et, le rendant possible, l'effectue. Le désir n'est pas réservé à des privilégiés ; il n'est pas davantage réservé à la réussite d'une révolution une fois faite. Il est en lui même processus révolutionnaire permanent. Il est constructiviste, pas du tout spontanéiste. Comme tout agencement est collectif, c'est bien vrai que tout désir est l'affaire du peuple, ou une affaire de masses, une affaire moléculaire. » (p. 115-116)[...]

« En parlant de désir, nous ne pensons pas plus au plaisir et à ses fêtes. Certainement le plaisir est agréable, certainement nous y tendons de toutes nos forces. Mais, sous la forme la plus aimable ou la plus indispensable, il vient plutôt interrompre le processus du désir comme constitution d'un champ d'immanence. Rien de plus significatif que l'idée d'un plaisir-décharge ; le plaisir obtenu, on aurait au moins un peu de tranquillité avant que le désir renaisse : il y a beaucoup de haine, ou de peur à l'égard du désir, dans le culte du plaisir. Le plaisir est l'assignation de l'affect, l'affection d'une personne ou d'un sujet, il est le seul moyen pour une personne de "s'y retrouver" dans le processus de désir qui la déborde. Les plaisirs, même les plus artificiels ou les plus vertigineux, ne peuvent être que de re-territorialisation. » [p. 119]

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

Spirales

20 janvier 2010

Le hors-temps

- > Pour démarrer
- > Parler des absents
- > Les annonces

> Les annonces (bis)

[premier mouvement] **La fabrique du soin**

- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :
logique dyadique, logique incestueuse
- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :
logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

[1] Le hors-temps/la rencontre

→ **Logiquement, il faut être un peu en dehors du temps pour parler du temps.**

ARISTOTE STOÏCIENS LACAN

Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*
Jacques LACAN
Sigmund FREUD
Le rêve de la *Traumdeutung* ('Père, ne vois-tu pas que je brûle ?')

→ **une dimension inatteignable qui compte**

[2] Le hors-temps/ILe Réel

↗ Le Réel
Jacques LACAN
Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

→ **On est dans une autre logique**

[3] La fabrique du soin

↗ La fabrique du pré

Francis PONGE
Jean OURY

↗ La fabrique du « per »

Patrick CHEMLA

↗ La mise en forme, *Gestaltung*

Henri MALDINEY

[4] Le temps logique

↗ L'instant de voir

Jacques LACAN

→ **L'instant de voir n'est pas pris dans l'instant de l'horloge**

↗ Le temps et ses modalités

Henri MALDINEY
Gustave GUILLAUME

> Le parfait, temps de l'épique, sans chronothèse

> Ceux qui vivent dans le parfait

[5] La dimension du pathique

[second mouvement] **Transpassible et transfert**

[1] Le diagnostic, le Praecox Gefuhl

RUMKE

↗ La disparité subjective

Jacques LACAN

Séminaire VIII, *Le Transfert*

↗ Le désirant, le désiré, le désirable

Jean OURY

[2] Le zéro absolu

→ **Nécessité d'un dehors logique**

↗ La logique forclusive chez Lacan

Jacques LACAN

[Le désir vu par les **Marginalistes** et par **GUATTARI/DELEUZE**]
[remarques 1]
[La traduction de 'unzestorbären Wunsch' – désir indestructible]
[remarques 2]

→ **Le désir est hors-temps**

↗ Greffes de transfert, espace du dire

Jean **OURY**

↗ Langage, langue, parole

↗ Entre la langue et le langage : passerelles

[3] **La logique poétique**

François **TOSQUELLES**

↗ Les *Wesen* sauvages

Maurice **MERLEAU-PONTY**
Marc **RICHIR**

→ **La logique poétique et l'organisation du langage**

Arthur **RIMBAUD**

↗ Des effets poétiques
>> Stimmung et *disposition*

Martin **HEIDEGGER**

[4] **Hors-temps, logique, structure**

↗ La structure et le zéro absolu

Michel **BALAT**
FOUCAULT/DELEUZE
STOÏCIENS

↗ La structure et le désir

↗ Le « non manifeste » du religieux B

Søren **KIERKEGAARD**

[5] **Le travail vivant, « négatif »**

↗ Travailler dans l'économie générale

Karl **MARX**

↗ Le trait unaire, *einziger Zug*

Sigmund **FREUD**

[6] **La fabrique du soin**

↗ Transpassible, transposable, possibilisation

Henri **MALDINEY**

↗ Les incorporels

STOÏCIENS

Jacques **LACAN**

→ **Le hors-temps comme point limite qui permet la structure**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 20 avril 2010.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois (pas toujours !)
Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 17 février 2010

*« Il y a d'un côté,
telle que nous la trouvons en grec,
la pleine union de la pensée avec le langage.
De l'autre côté
nous trouvons leur totale séparation, qui,
comme nous l'avons constaté plus haut,
a contribué essentiellement à la forme européenne de penser.*

*Dans l'attitude caractéristique de cette forme de pensée, le langage devient un
objet extérieur, une chose qui "existe" comme existent d'autres choses. Et ce
n'est peut-être qu'à la condition essentielle de se libérer de cette attitude, en
reconnaissant sa relativité et sa limitation, que non seulement pourront être
compris d'autres modes d'"être-au-monde", mais aussi que nous pourront faire la
clarté sur nous-mêmes. »*

*« **Entre le subjectivisme radical des Temps Modernes**, qui a commencé avec
une annihilation comme telle des formes de pensées incarnées dans les sons de
la langue et une usurpation de la force intersubjectivement agissante de ces
formes par le "sujet" lui-même, **et la forme de pensée grecque originaire**,
dans laquelle le logos comme norme objective coïncide avec la chose (ce qui est)
comme vérité objective, **se trouve une forme d'existence, dans laquelle la
forme du langage devient un mode du comportement humain**, une "forme
de commerce" — le mode sur lequel les hommes ont de manière privilégiée des
relations les uns avec les autres, en tant qu'hommes. »*

Johannes Lohmann, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** »,
Revue philosophique de Louvain, tome 72, n°16,
novembre 1974, p. 729, 746.
(le 'gras' est dans l'original)

Les annonces

>> Bergerac, 27 mars 2010, 24^e Journée de psychothérapie institutionnelle
(Fédération inter-associations culturelles) : *Devenir de la psychiatrie, de la
pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire.*

>> Le Mans, avril-novembre 2010, *Folie et psychiatrie en Sarthe, 19/21^e siècle*,
soirée inaugurale (7 avril) : *La psychiatrie a-t-elle une histoire ?* Avec Jean Oury
et Isabelle Bueltzingsloewen; Journée professionnelle (8 avril) : *Pratique de soins
en psychiatrie : histoire et perspectives*, avec Jean Oury et Pierre Delion.

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/>

>> Blois, 26 février 2010, Journée de l'Association sur les problèmes de l'inceste.
http://www.psychanalyse-in-situ.fr/information/Inf_01.htm#f%C3%A9vrier

Titre de l'intervention de **Jean Oury** :

« Inceste et jouissance bureaucratique »¹

« Est-ce qu'il y a des encore des annonces ? Il doit bien se passer des choses au
mois de mars... »

De la jouissance bureaucratique... à ... Staline...

... Le 5 mars, c'est l'anniversaire de Jean Oury...

Et le 5 mars 1953, ce fut la mort de Staline...

Et le 5 mars 1871, ce fut la naissance de Rosa Luxembourg

¹Sur la plaquette, le titre est « Inceste et jouissance institutionnelle »

La panne

C'est par ce qui lui est arrivé au dernier séminaire hebdomadaire de La Borde (samedi 13 février 2010) qu'il tient depuis février 1971, que **Jean Oury** s'engage...

*La séance du séminaire de La Borde du 4 septembre 2004
(1800^e séance)
filmée par Olivier Apprill, éditée en Dvd
<http://lalbedo.free.fr/Prods/ouryweb.pdf>*

Ce samedi... « La panne ». Il ne savait plus quoi dire... Il ne savait plus rien du tout ! Il ne pensait plus à rien !... Alzheimer précoce ?!!...

« Ça fait une drôle d'impression, quand même ! »

« J'ai continué quand même... »

Faire des exercices, pour lutter contre le barrage de la timidité et pour pallier notamment à l'esprit d'escalier. Faire des exercices comme un pianiste ou un coureur cycliste.

En psychiatrie ou en psychanalyse, domaines où l'on « travaille du chapeau », il faut faire des exercices tout le temps, jour et nuit, même en dormant (Tosquelles) et pas « une heure par ci, une heure par là ».

Le séminaire du samedi soir est pour Jean Oury comme une ébauche de réflexion et un exercice pour parler... (« Parle, parle, parle ! Surtout sans rien préparer ! »)

D'habitude ça marche, mais ce samedi, ça a râté !

Pour tenter de comprendre ce qui lui était arrivé, et pour en arriver à parler d'un « deuil qui s'est prolongé jusqu'à maintenant », **Jean Oury**, pendant près d'un quart d'heure, devant (avec ?) nous est revenu sur l'événement le plus marquant de sa semaine : La venue à La Borde de **Raymond Bénévent**² pour les dernières relectures, vérifications et retouches à propos d'un livre à paraître sur **Fernand Oury**, son frère. Cela a entraîné de longues heures de travail et de lecture, épuisantes, qui ont « remué quelque chose » et ont entravé son exercice de parole (avec la crainte que ça ne marche pas non plus ce mercredi !... d'où cette « introduction » ! pour « situer un peu, remm..., faire tourner la manivelle, un peu ! »)

²http://www.editions-eres.com/resultats_auteurs.php?ldAuteur=5433

Jean Oury est revenu sur les questions de fratrie, sur la place de **Fernand Oury** dans le mouvement de pédagogie institutionnelle, sur la plaine de Nanterre de son enfance (qu'il a déjà évoquée plusieurs fois au cours de cette année de séminaire).

[...]

[Le hors-temps]

Pourquoi le **hors-temps**, cette année?

[...]

[Explorer le zéro absolu]

*JO a souvent abordé la question.
Cf. l'ensemble des prises de notes*

↑ Chez **Jacques Lacan**

► Une même ligne verticale où il met :

zéro absolu
désir
forclusion

Cf. séance de juin 2008

► Une « suite horizontale » où l'on retrouve **l'objet (a)**

Pour en arriver là, Jean Oury aura fait référence à

➤ d'un côté, quelque chose ... pas loin du *chaos*...

... et ce n'est qu'après qu'il y a...

- ▶ La logique **discordantielle**, ce qui permet qu'on puisse parler, continuer à dire n'importe quoi : le **passage** d'un stade à l'autre, en référence à...
- ▶ ...La logique de **Peano** (logique de la suite des nombres) (c'est là qu'on trouve l'objet *a*)
- ▶ Le « **potentiel** » (attention à ne pas chosifier !) ne vient qu'après ...

cf. séance de juin 2008

↳ « **L'avant ne vient qu'après** »

- Il n'y a pas d'*avant* en soi : Il faut d'abord une **possibilité** de le dire.
- S'il n'y a pas d'articulation, de discours, il n'y a pas plus d'avant qu'*après* !

Le passage de l'oral à l'écrit ne contribue peut-être pas à clarifier les propos de Jean Oury !

Jean Oury va ensuite revenir sur son « je ne sais pas quoi dire » en mettant en scène un interlocuteur qui lui répondrait « Bah! T'es dans le zéro ! ».

Au contraire, c'est en parlant qu'on est dans le zéro ! « Rien n'est pas zéro ! »

JO me semble le premier étonné de ce qu'il vient d'énoncer...

... « Je sais pas ce que ça donne... »

Mais j'ai trouvé ça...

Jacques Lacan, Problèmes cruciaux de la psychanalyse, Séminaire 12, 1964-65, 7 avril 1965

<http://staferla.free.fr>

« Ce que le latin *causa* a pris de poids à partir du jour où Cicéron traduit avec *causa* la grecque, c'est là le point tournant qui fait qu'à la fin, cette cause – qui est encore la cause juridique d'abord, la *causa latine* – en est venue à la fin à désigner la *res* : la chose, alors que la *res*, la chose, est devenue pour nous le mot **rien**. »

↳ Ne rien préparer pour parler, c'est aussi en rapport avec le zéro absolu...

[**Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro**]

- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **reconstruire le monde**.
- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **être disponible** dans la rencontre

↑ **Erwin STRAUS, Les « axiomes de la quotidienneté »**

Des choses qui nous paraissent évidentes mais qui posent des problèmes énormes. S'habiller, par exemple (en général, on ne réfléchit pas quand on s'habille...)

Les axiomes de la quotidienneté sont à la base de notre comportement.

Les « assouplissements » pour accepter les axiomes de la quotidienneté des autres qui dépendent d'un degré de collectivité particulier...

Erwin STRAUS, *Du sens des sens* (1935) éd. J. Millon, 2000, p.232

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/dusensdessens.html>

Cependant l'homme de science [...], reste confiné, comme parleur et comme observateur, à notre monde de tous les jours, sans doute mesure-t-il la radioactivité et compte-t-il les rayons cosmiques, mais il le fait à l'aide d'instruments qui s'allument devant ses yeux et qui résonnent à ses oreilles par intervalles dénombrables. En opposition totale avec la règle cartésienne de méfiance à l'égard des sens, l'homme de science agit avec une confiance naïve dans les données que ceux-ci lui fournissent. Nous avons dénommé ailleurs³ "**axiomes de la vie courante**", les contenus de l'expérience sensorielle sur

³cf. E. Straus, « Die Aesthesiologie und ihre Bedeutung für das Verständnis der Halluzinationen », Arch. f. Psychiatr., 1949, 182.

lesquels repose le comportement pratique de l'homme à l'égard d'autrui, des animaux et des choses. Un examen plus approfondi des présupposés du monde de tous les jours acceptés tacitement comme évidents nous ouvrira vers la compréhension du sentir. »

Cf. dans l'ensemble des prises de notes, notamment celles d'octobre 2009.

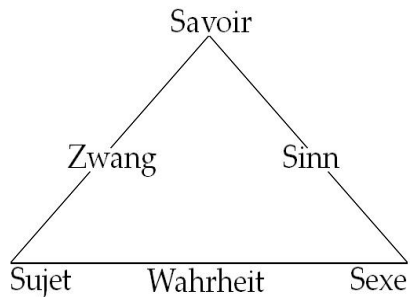
[...]

Différentes associations vont porter Jean Oury vers le triangle des 3 S de Lacan...

↑ Jacques Lacan, Le triangle des 3 S

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, Séminaire XII, 1964-65, 9 juin 1965 <http://stoferla.free.fr>

Croquis figurant dans la version sur le Net

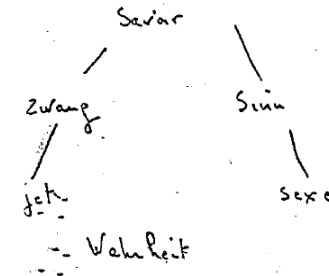


Savoir
(jouissance de l'autre)

Sujet
(de l'Inconscient)

Sexe
(en tant que différence)

Extrait des sténotypes du séminaire disponibles sur le site de l'École lacanienne, 9 juin 1965 <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=13>



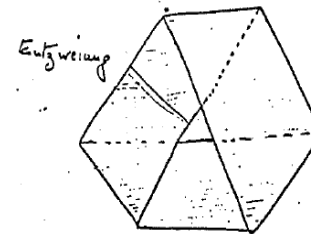
Zwang
rapports entre :Sujet/
accumulation capitaliste du Savoir

Sinn
sens

Wahrheit
vérité

↑ August Ferdinand Möbius : La bande

Pourquoi Lacan a-t-il fait un dessin en insistant que c'était une bande de Möbius courbée 3 fois ?



Et il avait mis un mot très important : « Entzweiung »

Ça veut dire : mélanger, traverser, mais en même temps...

J'ai trouvé :
Entzweiung : division, scission, dissociation,
dissension, déchirement
Zwei : deux
Entzwei : cassé, brisé, en morceaux
Zwang : contrainte
Zwingen : forcer

Une bande de Möbius, est une représentation figurale où, quand on en fait le tour, on peut se retrouver au même point sans avoir traversé le bord de la bande. C'est sa définition même.

Mis à part sa représentation spatiale, l'essence de la bande de Möbius serait peut-être cette logique particulière où l'on est d'un côté tout en étant de l'autre, sans passage, sans être « dédoublé ».

Il faudrait vérifier auprès de **Michel Balat**.

Un processus logique qui permet de penser deux choses en même temps.

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire 12, 1964-65, 10 mars 1965

« ... pour qui est sur la bande, il n'y a ni endroit ni envers. Il n'y a endroit et envers que quand la bande est plongée dans cet espace commun où vous vivez, ou tout au moins vous croyez vivre.

Il n'y aurait donc pas de problème vis à vis de ce qui peut se situer sur cette surface, pas de problème d'endroit ni d'envers et rien qui permette de la distinguer d'une bande commune de celle qui est, par exemple, la bande qui me servirait de ceinture. Je n'aurai pas la malice de donner cette torsion finale.

Néanmoins, il y a dans cette bande des propriétés, non pas extrinsèques mais intrinsèques, qui permette à l'être — que j'ai supposé y être limité par son horizon, c'est le cas de le dire — qui lui permette quand même, de repérer qu'il est sur une bande de Möbius et non pas sur sa ceinture de corps.

C'est ceci, qui se définit en ce que la bande de Möbius n'est pas orientable.

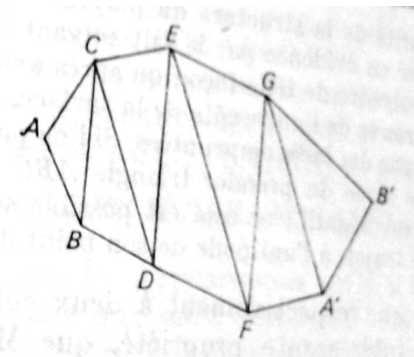
Ce qui veut dire que si le supposé être qui se déplace sur cette bande de Möbius, part d'un point en ayant repéré dans un certain ordre, son horizon, a,

b, c, d, e, f (mettez autant de lettres que vous voulez) s'il fait un mot dans un certain sens — c'est la façon la plus rigoureuse, en l'occasion, de définir l'orientation — s'il poursuit son chemin sans rencontrer aucun bord, revenant au même point pour la première fois, il trouvera l'orientation opposée : le mot se lira d'un façon palindromique, dans le sens exactement inverse. »

August Ferdinand **Möbius**,
in Jean-Claude **Pont**,
La topologie algébrique des origines à Poincaré, Puf, 1974
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1976_num_29_1_1382

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle $ABB'A'$. Plions d'abord cette feuille de façon que AB reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que A se confonde avec A' et B avec B' ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires AA' et BB' . En second lieu, on amène A en coïncidence avec B' et B avec A' en tenant le segment AB fixe et en faisant subir à $A'B'$ une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. »

(Möbius, p. 108, extrait du § 11 de « La détermination du volume d'un polyèdre ou la genèse de la notion de surface à un côté »)



« Soit n points $A, B, C, D, \dots, M., N.$ formant la suite périodique... $MNABCD\dots$, qui détermine une zone composée de n triangles $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$.

Coupons cette dernière le long de l'arête AB et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de n triangles. Comme les points A et B appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par A' et B' . Les n triangles formeront alors un polygone à $n + 2$ arêtes, dont la suite des sommets sera $AB, \dots, B'A'$... lorsque n est pair, et $AB\dots A'B'$... dans le cas contraire.

À partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider A avec A' et B avec B' . De cette façon, lorsque n est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant $\frac{1}{2} n$ côtés chacun, tandis que, lorsque n est impair, la zone est limitée par un polygone à n côtés. »

(Möbius, p.108-109, extrait d'un texte figurant dans les papiers de Möbius et publié dans le tome 2 de ses œuvres)

« Lorsque n est pair, A et A' se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque n est impair, A et A' ne se trouvent pas sur la même ligne et il y a torsion. » (Pont, p. 109)

*Cf. en fin de ces prises de notes
d'autres éclaircissements sur Möbius et sa bande.*

entre le Sexe et le Savoir : Sinn
Le Sens, pas la Signification⁴
entre le Sujet de l'Ics et le Sexe : Wahrheit, la vérité

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire XII, 1964-65, 16 juin 1965

« ... cette bande trois fois repliée sur elle-même, ce ruban de Möbius, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa propriété topologique, ce qu'il

⁴J'ai ouvert une page sur le site *Ouvrir le cinéma*, afin de travailler ce leitmotiv de Jean Oury : « Sinn, Le Sens, pas la Signification, Bedeutung »
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

recèle **d'Entzweiung**, justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l'Entzweiung, bien sûr c'est en tous les points du ruban de Möbius qu'elle peut se manifester.

Et c'est bien ce que nous touchons dans l'expérience quand nous voyons que le signe à savoir ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, quelque chose, ce quelque chose qui fait sens – s'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et cela qui, en tout cas, y fait sens.

Mais n'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du « pas de sens », que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjindre, des signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce « pas de sens » et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.

le **Sinn** est foncièrement marqué de la fissure de l'**Unsinn** et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté. Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part cette ligne de l'Entzweiung dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé le **Wahrheit**.

Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

Si le **Sinn**, si ce qui est sens, est interprétable, tient au **sujet** du côté du **savoir**, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs, il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être **sexué**. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la castration. »

► « **Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es** »

Et dans cette façon de parler sans préparer...

Jean Oury en vient à citer de mémoire le conseil de Lacan... « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

« Je n'irais pas plus loin que là où j'en suis... Alors, j'arrête... »

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire XII (1964-1965), 9 juin 1965
<http://staferla.free.fr>

« Mais comment établir le rapport de cette vérité du sujet, avec ce que la construction de la science nous a appris à reconnaître sous ce nom ?

Ne renvoyons pas ici notre confraternel partenaire au décevant périple qu'au mieux son cursus secondaire, d'être français, lui a fait parcourir sous le nom de philosophie, voire à l'épistémologie déjà poussiéreuse qu'il en a pu retenir. Et ceci simplement parce que FREUD a introduit sous le nom d'inconscient dans notre expérience, l'ordre de faits qui ouvrent à la question ainsi posée, son chemin expérimental.

C'est ici que notre audience prend corps avec notre propos, et nous allons dire de qui nous voulons le faire entendre : de ceux-là même à l'endroit de qui, les tenants de l'expérience analytique n'ont su jusqu'alors, faire état que de son caractère incommunicable, pour ceux qui ne l'ont pas partagé sauf, aux dernières nouvelles, à étaler ce mystère — sur ce mystère — la tarte à la crème mal digérée des fonctions de la communication en y joignant quelques mômeries sur la relation médecin-malade.

Car notre propos est que la psychanalyse soit soumise à une recherche qui porte sur ses procédés et jusque dans ses errances, trouve à articuler ses limites, autrement dit une recherche qui en dégage ce qui s'appelle la structure.

Pour le contrôle d'un tel travail, nous en appelons à tous ceux pour qui la notion de structure a, dans leur science respective, son emploi. Nous en attendons en outre, qu'avec nous, de ce travail ils déduisent les conditions de formation grâce à quoi un psychanalyste sera propre à conduire une analyse. C'est dans ce moment, que notre dialogue exemplaire avec le médecin trouve son pathétique.

“Prends garde, toi qui as ouvert ce livre parce que tu rêves de devenir psychanalyste ! Car la psychanalyse ne vaudra que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle a pu te conduire”.

C'est de cette référence de la psychanalyse comme science avec ce qui,

effectivement, peut être réalisé de ce certain rapport lié à une certaine place de la résurgence de la vérité dans la dialectique moderne du savoir, c'est de là, que dépend... contrairement à ce qu'il en est de l'idée de PLATON ... que dépend ce qu'il en est effectivement de ce dont nous pouvons parler sous le nom de psychanalyse.

↑ Jacques Lacan, la « passe »

Jean Oury se souvient de Jacques Lacan parlant de ses séminaires : « Quand je fais un séminaire, c'est ma passe »

Quand Lacan, a inventé, les « cartels ».

La tentative de faire des cartels à La Borde (1975) n'a pas duré.

Et puis, la « passe ». Un drôle de mot.

Quand l'analysant veut devenir analyste.

Le « passant » va voir des « passeurs » pour travailler la question.

... Ça peut durer longtemps...

Des membres élus — le jury d'agrément (dont Oury a fait partie) — convoque le « passeur »

Mais Jean Oury s'est insurgé quand un jour il a entendu des affabulations d'un passeur sur un passant (une passante) qu'il connaissait.

Il avait soulevé la question difficile de la critique des témoignages.

Une dimension difficile à exprimer : comment être psychanalyste ?

Lorsque Lacan disait devant son public : Quand je fais un séminaire, c'est ma passe...

Il inventait devant un public de « passants » qui émettaient des « opinions » de « passeurs » (par ex : 'tiens, c'est pas mal ce qu'il vient de dire'... ou bien... 'on comprend pas ce qu'il raconte'...)

Ce que Jean Oury est en train de faire là, devant nous, c'est un jugement de « passeur » vis à vis des séminaires de Lacan.

Et s'adressant à nous, ils s'interrogent sur notre position : « Vous êtes tous des... je sais pas quoi !... des "passeurs"... et moi, je suis... un "passant" ! ... je raconte des histoires, vous pouvez juger des tas de trucs ! Vous avez votre avis ! Peut-être qu'il faudra vous réunir tout à l'heure ou demain !... pour dire : 'ça va, ça va

pas' ... un jugement, quoi ! Un jugement ça va pas plus loin... »

Mais alors, est-ce qu'il a fini sa « passe » s'interroge JO ?...

Quelques textes sur la « passe »

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semin.htm>

- Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, J.Lacan, (Scilicet, 1969)
- Proposition de la passe, dite 1ère version prononcée le 9 oct 67 ;
- Note sur le choix des passeurs : remarques précieuses formulées en 1974 par Lacan sur ce dispositif de la passe et des passeurs qu'il essaye d'élaborer et de mettre en place depuis sa proposition sur la passe du 9 octobre 67 ;
<http://www.ecole-lacanianne.net/presentation-passe.php>
<http://www.causefreudienne.net/index.php/passe/la-procedure-de-la-passe>

[Repartir à zéro : la rencontre]

- ▶ Qu'est-ce qui est en question quand
« je rencontre » ?
- ▶ écouter, ça veut dire quoi ?

Jean Oury, « **Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses** », in Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte, De Boeck université, 1998, p. 226*

Intervention au Colloque européen de phénoménologie clinique, Bruxelles, 18 mars 1993

http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Ww_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%2C%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false

« Une des études les plus précises à ce point de vue, je l'ai lue, grâce à Jacques Schotte, dans la traduction qu'il a faite, avec Michel Legrand, d'un texte de Johannes Lohmann sur « le rapport de l'homme occidental au langage »... Lohmann parle très bien de la *tuchè* et de son articulation avec le *lekton*. L'articulation *tugkanon/lekton* : l'objet pensé-et-l'objet dit, dans le *lekton* ; et l'objet réel dans le *tugkanon*.

Tuchè, je l'emploie également à partir de l'élaboration de Lacan, et en particulier dans le séminaire XI sur les quatre concepts; il y reprend, à sa manière, des réflexions autour de 'tuchè' et 'automaton'. La *tuchè* : la rencontre, la bonne ou mauvaise fortune. Il insistait beaucoup sur le fait que la vraie rencontre met en question le réel (non la réalité). Il y aura donc un pli, un sillon dans le réel, plus qu'une trace. C'est le réel de la rencontre qui va modifier l'existence. C'est dans ce sens que je parlais de l'événement tout à l'heure. Il s'agit, comme le dit Heidegger, de « das Ereignis ereignet », de l'événement qui advient. Mais pour qu'il y ait de l'Ereignis, il faut qu'il y ait de la désappropriation : non pas du 'donné', mais du donné sauvage, afin qu'il puisse y avoir donation. L'événement adviendra par la *tuchè*.

En effet, ce qui nous intéresse (inter-esse) dans la relation avec le psychotique, c'est de faire en sorte qu'il y ait possibilité de rencontre. Sinon, on reste dans une sorte de négligence, ou de méconnaissance...

Mais il faut commencer par faire une « greffe d'espace » afin qu'il soit quelque part. Et l'espace, c'est par la rencontre que ça se crée. La rencontre est donc une sorte de nécessité « technique » (au sens originaire de *tekne*), un élément basal de toute pratique psychothérapique. C'est dans ce sens là que je parle de « *tuchè* »; c'est aussi dans ce sens que je soulignais tout à l'heure la nécessité d'être dans un état de réduction phénoménologique schizophréniforme, afin d'éliminer tout artefact, pour être là, dans l'apparaître, en accord avec l'autre. »

Jean Oury va reprendre très rapidement le fil de cette thématique à partir de

↑ *tuchè*, *tugkanon*, *lekton*

➔ Johannes Lohmann

Le *lekton*, un terme emprunté aux **Stoïciens**, c'est (rapidement dit), ce qui permet de dire.

Michel Balat, « **Les Stoïciens** »
<http://balat.fr/Les-Stoiciens.html>

Entre *Tugkanon* et *Lekton*, c'est seulement là, selon Johannes Lohmann, que l'on peut parler de **l'objet**

Johannes Lohmann, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** », *Revue philosophique de Louvain*, tome 72, nouvelle série, n°16, novembre 1974. ⁵

« En grec la vérité consiste dans la présence, l'être-présent de l'être même (qu'Aristote nomme *prôteron*). Elle a de tout autres qualifications que la vérité comme relation à ce qui est (qu'il s'agisse d'une relation du "jugement" ou du "comportement" en général). La présence de l'être même est constamment exposée à la "déchéance", et plus précisément selon deux aspects ou dimensions, dans lesquels les deux aspects de l' "objectivité" et de la "subjectivité" se reflètent, réfractés de manière singulière, dans cette tout autre forme de connaissance. Ce qui "est" est exposé, d'une part à l'instabilité du "devenir" [...], et d'autre part à l'illusion du "paraître". Que ces deux modes de l'amoindrissement d'être sont effectivement pensés en grec à partir de l'être, comme "formes de l'être", même s'il s'agit de formes d'un rang inférieur, c'est ce que montrent les deux verbes d'être *phainô* "être par hasard" et *phainô* "être dans l'ombre", qui caractérise peut-être mieux la mentalité particulière de la "forme de pensée" grecque originaire que ne peuvent le faire de longs développements » (p.748)

⁵Voici le résumé figurant à la fin de l'article, p. 765 :

« Le but de l'auteur est de repérer les transformations qui s'opèrent dans la conscience humaine entre l'époque grecque "originaire" et l'époque moderne. De l'avis de l'auteur, ces transformations de la conscience s'expriment par excellence dans le rapport de l'homme au langage. À l'époque grecque originaire, pensée, langage et être sont encore unis, alors qu'à l'époque moderne — ainsi qu'en témoignent les œuvres de Luther, Descartes et Locke — ils viennent à se dissocier, dans un processus peut-être déjà préfiguré dans le latin, voire le grec hellénistique : l'être humain apparaît comme sujet délié du langage ; il exprime dans un langage désormais manipulable (et qui se donne ainsi comme "langage" au sens propre) la pensée qu'il a formée en esprit, à propos d'un réel lui-même objectivé. Diverses formes de cette conscience humaine du langage sont analysées sur base de documents linguistiques, relevant entre autres de la pensée historique et philosophique (Thucydide, Polybe, Aristote, Cicéron, Kant, ...)

« Le temps concret, rempli, qu'indiquait originairement *kairos*, est donc devenu ici le schéma temporel vide de la succession des moments, [...] Mais quel est le rapport du schéma du temps "vide" et de la conception, qui lui est liée, de la causalité comme "suite" extérieure avec le développement de la subjectivité et l'affranchissement de la pensée par rapport au langage ? Le temps vide, le temps comme "schéma" de la succession des moments, est la pure "auto-affection" du "sens interne" (Kant) et donc de la pure "subjectivité". En lui le moi et l'objet (singulier !) sont identiques. Ce qui signifie à la fois qu'en lui le moi s'est détaché, libéré des objets (pluriel !). Mais le moi est en même temps le "sujet", le substrat (*hypokeimenon*) de la "pensée" et du "discours". Le schéma nivelé, vidé du temps concerne donc pareillement la pensée et le langage. En lui le moi pensant et en même temps le discourant s'enlève des choses, qui par là deviennent pour lui des "objets", ce que le *phainô* grec n'est pas encore, mais bien la *res latine*. [...] Mais ce qui au départ ne se sépare pas encore, c'est l'objet pensé et l'objet "dit", qui sont précisément réunis dans le *phainô* stoïcien, et opposés au *phainô*, à l'objet réel. » (p. 751)

Sur Johannes Lohmann, le *Lekton*, cf. prises de notes de juin 2007, mars, avril et octobre 2008, septembre 2009

➔ Jacques Lacan

Jacques Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux* 12 février 1964 (*Tuchè et Automaton*)

La vraie rencontre, la rencontre impossible :
« Père, ne vois-tu pas que je brûle »
cf. les séances précédentes

Jacques Lacan, *Les noms du Père*, 20 novembre 1963

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psyssem/nondup/nomsdup.htm>

Jean Oury rappelle le séminaire de Lacan de novembre 1963, consacré à un commentaire de *Crainte et Tremblement* de Søren Kierkegaard. Mais il n'y a malheureusement pas eu de suite après le déplacement du séminaire à L'ENS, rue d'Ulm.

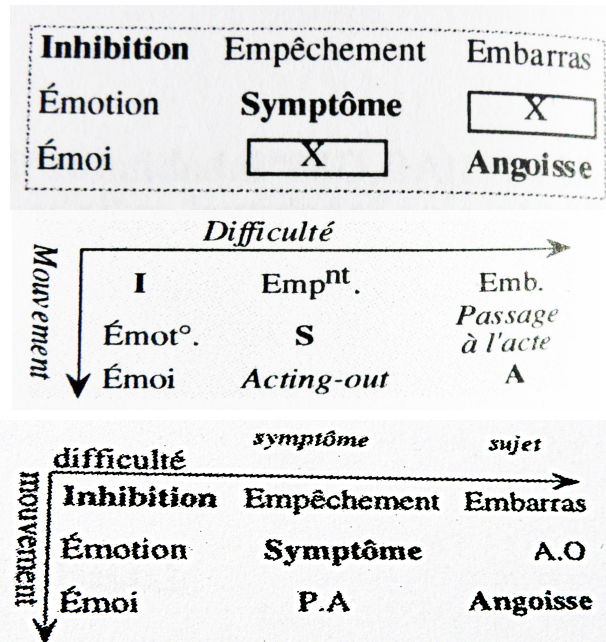
Søren **Kierkegaard**, *Crainte et tremblement* (1843),
 Rivages Poche, 2000
http://fr.wikipedia.org/wiki/Crainte_et_tremblement
http://www.payot-rivages.net/livre_Crainte-et-tremblement-Soren-Kierkegaard_ean13_9782743605872.html

Le plus proche de Lacan, pour Jean Oury, c'est Kierkegaard

*Sur tout ce qui suit,
 cf. les prises de notes de novembre 2007,
 ainsi qu'octobre 2007, novembre 2005*

Jacques **Lacan**, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63), Seuil, 2004

La matrice à 9 cases (extraits du séminaire, version M. Roussan)



Quand l'angoisse vient 'titiller', 'travailler', l'inhibition, c'est là qu'il y a une possibilité d'ouverture. Et on en sort (de l'inhibition, à condition que ce soit travaillé par l'angoisse)

➔ Jean **Oury**

L'angoisse – l'embarras

À ce schéma JO a rajouté une courbe de l'angoisse à l'embarras (« brancher l'angoisse sur l'embarras), à condition que ça tienne, ça fait une production de concepts. Ça évite le passage à l'acte.

Jean Oury reconnaît, « honnêtement », qu'il a été influencé par un exposé de **Pierre Kaufman** sur l'inhibition, lors d'un congrès de Lacan à Strasbourg (1976)

Ce qu'il en a retenu :
 « A quel niveau y a t-il production, création de concepts ? Au niveau de l'embarras. »

Mais pour cela il faut quelque chose qui « remue », d'où le lien fait par Jean Oury avec l'angoisse.

Un concept qui vient d'*ailleurs*, c'est pas sérieux, il faut passer par l'angoisse et par le paradoxe absolu.

↑ Le paradoxe absolu

Le paradoxe absolu : ce qui n'est pas démontrable, pas évident, c'est *comme ça*.

➔ Søren **Kierkegaard**, *Le concept de l'angoisse* (1844)

Søren **Kierkegaard**,
Miettes Philosophiques. Le concept de l'angoisse, Tel, Gallimard
http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070719618/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books
Post-scriptum aux miettes philosophiques, Ellipses
http://www.editions-ellipses.fr/fiche_detaille.asp?identite=4844

« Pour pouvoir être débarrassé des scories de l'histoire, des préjugés, de l'esthétisme ('la sphère **esthétique**', écrit Kierkegaard. Cf. don Juan, Faust, ...) et en même temps, passer à travers la sphère **éthique**, pour être à la sphère '**religieuse**', pas n'importe laquelle ! C'est pour ça qu'il distinguait les religieux A et les religieux B (cf. *Post-scriptum*) »

C'est le mouvement de la foi (mais il faut dépasser ça, restons laïques !)

➔ Il s'agit de passer dans un **autre niveau logique** qui n'est pas justifiable par la quantité d'arguments, esthétiques ou éthiques.

C'est le **saut absolu**.

Il faudrait rapprocher ces positions de celles de **Baruch Spinoza**

Dans le paradoxe absolu, on est **en prise** avec l'autre sur un plan de respect absolu, non pas en le respectant, mais en étant dans une certaine position... difficile à définir en trois mots.

C'est à partir de l'angoisse que vient ce brancher ce que **Kierkegaard** appelle le **sérieux**

*cf. prises de notes d'octobre 2007 (citation de K.)
décembre 2007, mai 2008.*

Une allusion de Lacan qui serait déjà Kierkegaardienne...

Jacques Lacan, Séminaire X, L'Angoisse (1962-63), Seuil, 2004

« Aussi bien, peut-on remarquer que le dernier venu, et non des moins grands, Monsieur Sartre, s'emploie tout expressément, ce cheval, à la remettre non seulement sur ses pieds mais dans les brancards de l'histoire. C'est précisément en fonction de cela que Monsieur Sartre s'est beaucoup occupé, beaucoup interrogé sur la fonction du sérieux. Il y a aussi quelqu'un que je n'ai pas mis dans la série...

[...]

...il y a Heidegger. [...] L'être pour la mort, pour l'appeler par son nom, qui est la voie d'accès par où Heidegger, dans son discours rompu, nous mène à son interrogation présente et énigmatique sur l'être de l'étant, je crois, ne passe pas vraiment par l'angoisse. »

(14 novembre 1962, p.13-14, version de Michel Roussan)

«... de ce qu'est proprement la conquête freudienne, et que c'est nommément ceci, c'est que si l'homme est tourmenté par l'irréel dans le réel c'est que dans l'irréel, il serait tout ç fait vain d'espérer s'en débarrasser pour la raison qui est : ce qui, dans la conquête freudienne, est bien justement l'inquiétant, c'est que dans l'irréel, c'est le réel qui le tourmente.

Son souci, Sorge, nous dit le philosophe Heidegger. Bien sûr, mais nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le souci. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profanateur qui soit, qui s'appelle *L'Écclésiaste*. [...]

(19 décembre 1962, p.65-66, version de Michel Roussan)

Le paradoxe absolu, ça serait donc, d'un point de vue logique, de brancher l'angoisse sur l'embarras...

— « Ah, il est déjà embarrassé comme ça, si tu lui fous de l'angoisse en plus !

— Justement !, il ne s'agit pas de l'aider !

Cette question du paradoxe absolu serait comme un des maillons d'un processus analytique (non pas : « Attends, on va t'expliquer ... maintenant t'as compris, t'es guéri ! »)

Il n'y a pas d'explication « rationnelle », au sens traditionnel, c'est quelque chose de l'ordre du sérieux.

➔ Une notion existentielle

↑ Distinguer : passage à l'acte et acting out

Pourquoi mettre le sérieux avec le paradoxe absolu, avec ce qui n'est pas articulable sur le plan de la logique ordinaire ?

Il n'y a pas de recette.

On ne peut pas prouver. Et pourquoi ?... l'angoisse... mais c'est le chemin...

Le paradoxe absolu : De l'angoisse à l'embarras. Ça se casse la gueule souvent, et on arrive au passage à l'acte. Mais avec un peu de temps, il peut y avoir des **acting out**.

Jacques Lacan, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63)

Dans ce séminaire, Lacan fait la distinction entre passage à l'acte et acting out (approche amorcée en 1958)

Dans l'acting out...

... il y a une **structure** qui est la même que celle du **fantasme** :

*sur le fantasme,
reprenre toutes les
prises de notes*

Une **scène délimitée** où il y a une articulation complexe entre le sujet de l'Œs et ce qu'il en est du désir, la trace du désir : l'objet (a)

\$ ◇ a

Sur les mathèmes de Lacan

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon300792

Le fantasme est plutôt caché (« on se le garde ! »)

l'acting out est un fantasme à ciel ouvert, articulé, pour qu'on intervienne.

C'est une demande d'interprétation.

Par exemple :
dans une collectivité, un malade casse une fenêtre.

- Certains vont l'interpréter comme passage à l'acte, sans explication particulière
- d'autres vont l'interpréter comme acting out

Ceux-là reprennent la vie quotidienne récente (*c'est moi qui dit ça comme ça*) : une visite de la famille qui ne s'est pas très bien passée. Il a cassé la fenêtre pour qu'on intervienne, pour qu'on puisse lui expliquer : salaud! T'as cassé la fenêtre ! Et qu'il ait la possibilité de s'expliquer (« t'as pas vu ce qu'ils m'ont dit quand ils sont venus ! »)

Il avait envie de leur casser la gueule mais il a cassé la fenêtre !

➤ Dans l'acting out, c'est **articulé**, ça se passe sur une scène

➤ Au niveau du passage à l'acte, « ça tombe dans le trou du souffleur ! »

↑ **La scène du fantasme**

la scène de fantasme héritée de **Gustav Fehner**.

C'est du même ordre que la scène du rêve.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fehner

Chez des psychotiques graves, il y a détérioration de la scène du fantasme.

Pour y avoir accès, l'opérateur logique : le concept de transfert

↑ **Le concept de transfert :**

opérateur logique de la scène du fantasme

➤ **Gisela Pankow, Les greffes de transfert**

Cf. l'ensemble des prises de notes

Faire des greffes de transfert chez des personnalités dissociées pour que, à un certain moment, ça se délimite .

« On arrive à la base de la personnalité avec laquelle on pourra ensuite parler, quitte à ce que ça rechute ... » Il faudra alors remettre ça...

C'est à partir du fantasme qu'on peut vivre 'avec'... si l'avec est menacé, s'il n'y a pas suffisamment de **délimitation**, comme le fantasme, avec les autres ça se mélange un peu trop...

➔ On ne peut pas articuler la matrice à 9 cases, sans mettre en question pour la faire fonctionner, le transfert.

Tout cela a été exploré finement par

Pierre Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*
Puf, 2000.
(sa thèse)

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27enfant_autiste%2C_le_b%C3%A9b%C3%A9_et_la_s%C3%A9miotique

et

Michel Balat,
Fondements (des) sémiotiques de la psychanalyse.
Peirce après Freud et Lacan, suivi de Logique des mathématiques de Ch. S. Peirce, 2000.
(sa thèse de 1986)

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

De tout ce dont vient de parler Jean Oury, il dit que c'est le minimum. Dans la pratique c'est bien plus compliqué que ça.

➔ **Repartir à zéro chaque matin**

➔ **« Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »**

Je comprends que ce qui est en question ne se résout pas dans une accumulation de savoir.
ça se remplit pas avec des mots, dit-il...,
ni même avec l'action.

C'est à un autre niveau :

[« Que fais-tu de ton angoisse ? »]

Aller chercher des savoirs ? (La logique, chez Leibniz, Malebranche, Rousseau, Spinoza, ... oh, la la ...)

Ça ne sera qu'une pirouette pour échapper...

Ça ne résoudra pas qu'un samedi soir Jean Oury ne peut plus rien dire !

Que faire ? Ne rien dire ? C'est pire !

« Parle un peu, dis n'importe quoi, ne cherche pas trop à raisonner »

« Je fais ma passe, dit Jean Oury, mais quel est mon passeur, ils sont tous morts, ces imbéciles ! »

[Le hors-temps]

C'est sur un mode logique qu'il faut l'approcher...

▶ Le temps n'enveloppe pas tout (il ne faut pas être naïf)

[Boîte à outils]

Dans la **Spaltung**, à quel niveau ça se casse ?

↑ Au niveau du narcissisme originaire

Jacques **Schotte**

Jean Oury dit que c'est ce que Gisela Pankow appelle : le corps, non pas le Körper mais le Leib.

Gisela **Pankow**

➔ Le processus d'incarnation

(Le côté un peu 'curé' chez Pankow)

Sigmund **Freud**

➔ L'identification primordiale

Le représentant de l'identification primordiale, on peut dire que c'est le mythe du torero, le toreador, l'homme soleil.

La pire des choses pour un torero c'est de plier le genou. Il est disqualifié...

Ce qui ne va pas dans le corps du schizophrène c'est de l'ordre d'une difficulté d'incarnation.

C'est une dissociation au niveau du corps ! Et pas le corps qu'on voit ! C'est bien plus compliqué que ça !

D'où les effets de troubles des axiomes de la quotidienneté.

*Cf. notamment,
les prises de notes de décembre 2006*

► Remise en questions des habitudes logiques

L'accès à tout ça nécessite une remise en question des habitudes logiques.

Ne pas se laisser « fasciner » par le « temps qui passe ». Le temps est une notion très relative. (*c'est ma façon de synthétiser*).

Il faut remonter jusqu'à Guillaume d'Ockham et Marsile de Padoue pour travailler tout ça.

Jeannine Quillet, *Les clefs du pouvoir au Moyen-Âge*, Flammarion, 1971
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3

La philosophie politique du Songe du Vergier. Sources doctrinales,
Vrin, 1977

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3
« Universitas populi et représentation au XIV^e siècle »
<http://balat.fr/JEANNINE-QUILLET-UNIVERSITAS.html>

[Boîte à outils]

↑ **Le hors-temps logique** est en rapport avec la structure, le zéro absolu...

... le point central du narcissisme originaire c'est là que c'est éclaté dans la schizophrénie. Ça ne marche pas, ça ne se regroupe pas.

↑ L'energeia

Cf. l'ensemble des prises de notes

Ça remet en question ce qu'on peut entendre dans le terme grec d'**energeia** (pour éviter de parler d'énergie libidinale – ça sent le pétrole ! dit Jean Oury, *cad* trop proche de la thermodynamique)

↑ émergence du narcissisme spéculaire

Oury parle d'un « style d'existence » (*je comprends : celui du schizophrène*)...

C'est au niveau de l'energeia qu'il va y avoir possibilité — ce que Beaufret et Heidegger désignent par le terme grec de **synolon** — de regrouper quelque chose et qui va permettre, si ça se passe bien, qu'il puisse y avoir émergence du narcissisme spéculaire — comme chez tout le monde.

Jean Beaufret, *Le chemin de Heidegger. Dialogue avec Heidegger IV*, Minuit, 1985, p.15-16-19.

« Parmi les textes dont le regroupement constitue ce que l'on appelle la *Métaphysique* d'Aristote, le livre Z est celui où se trouve pour la première fois explicitement déployée comme question de l'être () la question directrice qui, d'un bout à l'autre, anime l'ensemble du recueil.
[...]

Dès les premières lignes de ce chapitre, Aristote, fidèle à sa manière, commence par rassembler divers avis sur la question.

L'*ousia* nous dit-il, apparaît, sinon de beaucoup de manières, du moins selon les quatre titres suivant comme : ce qu'était être (*to ti hen eninai*), l'universel (*to katholou*), le genre (*to genos*) et, en quatrième lieu, le sujet (*to hypokeimenon*).

[...]

Cette quadripartition est presque aussitôt suivie par une tripartition qui, dans « ce qui est tel » (), fait apparaître les trois moments de la matière (hylé), de la forme (morphé) et du composé des deux (synolon). Suivent trois exemples destinés à éclairer les termes et la remarque que, dans ce tiercé, le premier rang revient à la forme.

Mais comment convient-il d'entendre « ce qui est tel » ? C'est là que commence l'énigme.

Une tradition vieille d'au moins sept siècles, puisqu'elle remonte au moins à saint Thomas, consiste à interpréter « ce qui est tel » comme renvoyant au *sujet*, dernier nommé de la quadripartition.

Il faut attendre l'année 1965 pour que cette lecture « classique » soit pour la première fois examinée d'un regard critique. Telle est l'innovation radicale qu'apporte l'étude de Rudolf Boehm, *Das Grundlegende eine das Wesentliche* (Martunus Nijhoff, Den Haag). , nous dit Boehm, n'a pas pour antécédent *hypokeimenon*, mais bel et bien *ousia*. [...]

La tripartition de Z 3 ne serait nullement, en dépit de la tradition, la subdivision du quatrième terme de la quadripartition qui la précède, mais la reprise de la question même de l'*ousia*.

[...]

La question est [...] bien celle du rapport exact de la tripartition à la quadripartition qui la précède et Rudolf Boehm a on ne peut plus raison de dire de celle-là qu'elle n'est nullement la subdivision du quatrième terme de celle-ci, mais se rapporte comme elle à l'*ousia* elle-même. Le rapport des deux est donc un rapport entre deux rapports, chacun regardant à l'*ousia* à sa guise, au sens où *médical* est le terme unique où regardent disparatément aussi bien celui qui est une sommité médicale que le régime qu'il prescrit et le malade qu'il traite. Tous regardent, bien que diversement, du même côté, qui est celui de la santé. D'où entre eux un apparentement qui n'a rien de synonymique, et c'est en ce sens qu'être se dit en modes multiples. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ce qui est apparent dans un cas soit dans l'autre inapparent. Dans une certaine optique qui est celle du *katégoreisthai*, rien n'est plus phénoménologiquement apparent, comme détermination de l'*ousia*, que l'*hypokeimenon*, de qui tout est dit sans qu'il puisse à son tour être dit d'autre chose. Mais, dans l'optique de la poésis, celle par exemple du céramiste, il n'y a plus d'*hypokeimenon* en ce sens. Ce qui est sous-jacent, c'est tout au plus l'argile qui demeure en effet sous-jacente

au vase, lui-même entendu à partir de l'*eidos* qui le distingue d'un plat, par exemple, ou d'autre chose qui puisse provenir de l'argile grâce à la merveille du mouvement. Et c'est ainsi que, dans l'optique du céramiste, le « sujet » est inapparent sauf s'il se réduit à l'argile qui, la préséance de l'*hypokeimenon* étant maintenue, serait une définition suffisante du vase ou du plat, ce qui est proprement absurde. Mais l'inapparence de l'*hypokeimenon* ne tient pas tant à l'indétermination finale de la matière, quand on cherche à creuser le concept, qu'à ceci que le *synolon* n'est pas d'abord un *hypokeimenon* qui deviendrait *synolon* par l'adjonction d'un surcroît, mais autre chose qui sort de l'argile, apte elle-même à « prendre » un certain *eidos* (Phys., I, 191 a 11) si le mouvement et « d'où le mouvement » se mettent de la partie. En d'autres termes, la production céramique d'une vase ou d'un plat, comme la production menuisière d'un coffre ou d'un gouvernail, est irréductible à la « logique » qui ne connaît de l'être que la détermination prédicative de l'étant avec, en tête, ce dont () détermination prédicative il y a, à savoir le sujet. »

Mais il y a quelque chose de plus lointain que le narcissisme spéculaire.

Quand ça va pas, c'est pas seulement parce qu'on a mal dormi (quand on a une sale gueule dans la glace, le matin). Ça va pas, mais où ça ?

Ce qui ne relève pas simplement de nos histoires personnelles mais plus lointain, de l'ordre du narcissisme originaire.

Jean Oury dit qu'il semble qu'on entre dans un domaine psychotique.

Il n'y a pas que les psychanalystes qui en parlent bien.

Il cite, à nouveau, un type à la fois « salaud et remarquable », qui détestait les psychanalystes, et qui a fait une description magnifique des dépressions. Ce qui dit **Kurt Schneider** n'est pas contradictoire avec ce qu'apportent, sur un autre plan, **Gisela Pankow**, et aussi **Jacques Lacan**, et ce qui se dit dans le mouvement de **psychothérapie institutionnelle**.

Jean Oury mentionne également la notion d'*Hintergrundreaktion*.

**Kurt Schneider, *Les personnalités psychopathiques* (1950)
Puf, 1955, p. 76-78**

« Le dépressif est souvent difficile à reconnaître. Le dépressif peut avoir l'allure d'un hyperthymique, mais la réciproque n'est pas vraie. Le dépressif n'est pas toujours d'un extérieur spécialement tranquille et oppressé mais il s'élève parfois lui-même, suivant sa sorte d' "angoisse" ou de "fuite des idées", à la sérénité et à l'activité, dans lesquelles il n'est pas à l'aise. On pense au distique : *Les plaisantins* de Hölderlin : "Vous jouez et vous plaisantez toujours ? Vous pouvez, mes amis ! Cela me fend le cœur, car seuls le peuvent les désespérés." D'autres dépressifs sont de fond en comble des hommes de devoir à l'infatigable sévérité. Mais aucun succès ne les réjouit et tout délassément porte en soi le danger d'irruption de l'ombre volée. Hellpach parle une fois sous le nom d' "Amphithymie" de caractères apparentés. Il s'agit d'individus actifs qui font beaucoup et qui parlent beaucoup, à l'humeur fondamentalement insatisfaite de la vie, qui doutent de leur efficacité et ruminent sur le qu'en dira-t-on. [...]

Une analyse plus profonde des individus dépressifs trouve avant tout les types suivants : Il y a d'abord le dépressif mélancolique déclaré, que Kretschmer décrit comme type 'sombre' parmi les cyclothymes. Ces individus sont tendres, bons, sensibles [...] et pourtant hésitants et sans courage devant les tâches et les événements inaccoutumés.

D'autres dépressifs sont des dépressifs plus moroses. Ils sont froids et égoïstes, grognons et rageurs, irritables et ronchonners, voire pervers et méchants [...] Des caractères semblables ont été décrits pour Kraepelin comme "disposition irritable", par Bleuler comme "dérèglement d'humeur excitable". Ce sont les 'toujours mécontents et toujours blessés' d'Aschaffenburg. »

**Kurt Schneider, *Psychopathologie clinique* (1973), Louvain, Paris,
ed. Nauwelaerts, Librairie Maloine-éditeur, 1986, p. 44-45-46.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider**

« Le "fond psychique" (Untergrund) de la réaction à l'événement vécu est très important : *il n'est pas vécu, et ne motive pas la réaction, mais il agit d'une manière purement causale.* D'autres événements peuvent influencer ce "fond" et, par là, la force de la réaction ; agissent ainsi le moment de la journée, le temps, l'humeur vitale, de même que le sentiment de bien-être corporel, le sommeil, la satiété, plus encore des stimulants de toute nature, et aussi la musique. [...]

Mais le "fond" sur lequel agit l'événement se modifie souvent *sans l'intervention des causes aussi apparentes.* Ce n'est pas en se référant aux lois de la pensée rationnelle que l'on comprend l'influence des événements vécus sur l'affectivité. [...]

La nature même du "fond" échappe à l'expérience ; elle est une question purement philosophique. Pour nous, le "fond psychique" est simplement un concept-limite. Nous le concevons donc comme une limite au-delà de laquelle aucune expérience ne peut s'étendre, quelque chose que l'on ne peut donc simplement considérer comme corporel, mais qui ne peut non plus être expliqué par la psychologie. Il s'agit donc de quelque chose de tout autre que l'inconscient de la psychanalyse. [...]

Lorsque nous parlons ici, sans autre précision, de "fonds psychique" ou de "dépression fondamentale", nous pensons toujours aux fluctuations de l'humeur de la vie normale et psychopathique. Seul cet emploi du concept "fond" rend possible la distinction entre la dépression fondamentale et la dépression cyclothymique. Les dysthymies psychologiquement autonomes qui surviennent chez les cyclothymes, les schizophrènes, les épileptiques, les malades qui ont des lésions cérébrales de tout genre reposent aussi sur un "fond psychique" extraconscient. Comme le "fond" lui-même est un concept-limite et qu'il ne peut devenir un objet d'investigation, il est oiseux d'imaginer ce qui s'y passe en détail et quelles subdivisions il y a lieu d'accepter. Dans de telles investigations, on ne dispose donc que de la *manière dont sont vécues* les dysthymies et on ne peut, à leur sujet, que montrer les différences qui les séparent ou, au moins, qu'essayer de le faire.

Malgré l'intervention permanente du "fond", la vie psychique est traversée de réactions intelligibles aux événements vécus ; ce sont elles qui conditionnent, dans une large mesure, l'humeur psychique. Mais, avant tout, ce sont les événements à forte charge émotionnelle qui déterminent l'humeur. Quand aucune émotion violente ne survient, l'humeur, à moins qu'elle ne soit profondément indifférente ou si elle est, malgré une coloration déterminée, sans contenu dominant, l'humeur est conditionnée par des thèmes de pensée autonomes, par des souvenirs et par des pensées imaginaires qui anticipent l'avenir (comme les inquiétudes, comme l'avant-goût d'une joie). Ceux-ci ont souvent, sans aucun motif compréhensible, une valeur affective fort diverse. Le "fond psychique" détermine la tonalité affective moyenne.

De ce "fond" non-vécu et qui échappe à l'expérience, il faut distinguer l'*arrière-plan* (Hintergrund) vécu de maintes réactions à un événement vécu. Une *réaction médiate* (Hintergrundreaktion) simple serait la suivante : quelqu'un reçoit, le matin, une lettre dont le contenu le chagrine ; bien qu'il n'y pense plus pendant toute la journée, il reste dans un état de tension sourde ; dans les heures qui suivent, se produit ce qui, un autre jour, n'aurait pas été la cause d'une réaction affective appréciable : mais, sur l'arrière-plan de l'impression antérieure, s'ensuit maintenant une réaction violente, qui est le plus souvent une réaction d'irritation qu'une réaction de tristesse. Parce qu'il en est ainsi, et aussi à cause de la fugacité de la réaction, on peut à peine parler de dépression médiate réelle. Une autre réaction médiate serait celle-ci : quelqu'un, pendant son jour de migraine, réagit anormalement fort à un excitant sans importance en soi, ou bien, après un ébranlement psychique, il subsiste une période de tension avec une tendance, généralement augmentée ou renforcée, aux réactions dépressives.

L'arrière-plan peut être motivé, comme les exemples le montrent, ou avoir une cause nettement corporelle. Mais il peut aussi avoir sa source dans ce fond psychique non-vécu ; par exemple : sans aucune cause évidente, quelqu'un a son mauvais jour pendant lequel il réagit à des vécus qui l'eussent laissé indifférent un autre jour. On ne doit pas trop étendre le concept de réaction médiate. Appartient à ce concept le fait qu'un *événement vécu* — même si sur le moment on ne s'en souvient plus — influence la réaction à un *autre* événement vécu. Celui-ci peut renforcer ou affaiblir la réaction.»

...

Jean Oury va passer le micro à Michel Balat afin qu'il parle un peu autour de la question du zéro absolu :

...

Ça fait longtemps que l'histoire du zéro me travaille. Comme tu dis, en '86, il y avait... j'avais écrit quelque chose là-dessus...

J'avais été frappé, surtout dans les travail avec des enfants, je crois au CE1. Je travaillais à l'époque avec un prof d'École normale, on allait dans les classes. Et j'avais trouvé quelque chose d'extraordinaire, c'est que, un jour où l'institutrice présentait les prémisses de la soustraction, j'avais été stupéfait lorsque... elle a dit : Bon ! Et maintenant, vous connaissez l'addition, maintenant voilà ce qu'est la soustraction ! Et elle avait dit : le signe de la soustraction, c'est le signe « moins ».

Et je me souviens des cris d'enthousiasme des enfants au moment où ça c'était passé... Enthousiasme ! Franchement pour une petite barre comme ça, je trouvais ça tout à fait étonnant, et donc, il me semblait que ça recélait quelque chose de... d'énorme ! Cette histoire-là... Alors ! ... Il y en a qui disent : Oui ! Je le savais déjà ! Ça, ce sont quand même des choses intéressantes parce que c'est ce qu'on entend dans nos pratiques ! Hein !

La question du zéro s'est posée dans ce registre-là... à partir, quand même, d'un livre que j'avais lu, qui est un livre un peu de vulgarisation sur la question de la numérisation mais qui est très bien fait, bien foutu, de Georges Ifrah... c'est très connu !

J'avais été frappé de voir le temps que l'humanité avait mis pour arriver à construire le zéro ! C'est absolument incroyable !

Et, à Babylone, les prêtres — c'est sans doute à cause de ça que ça marchait pas — les prêtres avaient commencé à inventer le zéro, mais sur le plan de l'écriture, ils avaient fait une erreur : c'est-à-dire que, bon !... je vous donne pas le détail, bien que le détail compte beaucoup pour arriver à accéder à cette histoire-là ! C'est là un peu le problème, quand même !

M'enfin, disons, pour aller vite : ils avaient pris une notation qui n'allait pas bien. C'est des choses qu'on trouve, que LACAN avait relevé sur la question des dérivées, des intégrales, avec la différence entre LEIBNIZ et NEWTON. C'est évidemment Newton qui avait trouvé depuis longtemps cette chose-là bien avant Leibniz, mais on se sert des notations de Leibniz. Parce qu'en mathématiques, c'est tout à fait essentiel.

La notation, c'est... alors, des fois, ce que PEIRCE appelle « icônique »... C'est-à-dire que, à ce moment-là, ça suggère parfaitement la chose-même qui est en question.

Donc, ils n'avaient pas trouvé un bon système de notation.

En gros, à l'époque Maya au IV^e siècle après Jésus-Christ... là, je vous parle ... — les premiers temps, c'était, je sais plus, autour de 600 avant Jésus-Christ, — Les Mayas, aussi, qui font une erreur, toujours liée... là, c'est plus explicitable, à la religion des prêtres. Parce que, à ce moment-là, ils avaient comme base 20 ... puis 400... puis en principe... 8000 ... au lieu de 10, 100, 1000.

Seulement, 400, ça n'allait pas, parce que c'était proche du nombre de jours de l'année et alors ils ont décidé de mettre 360. Alors, ils ont tout foutu en l'air ! Ils avaient toujours le zéro à part que ça n'avait pas le même usage que le zéro que nous connaissons et qui est un zéro parfaitement opératoire puisque on peut faire... des additions, des choses comme ça.

Alors, l'idée fondamentale ... Voyez, j'ai essayé de faire bref, mais c'est difficile... l'idée fondamentale c'est la suivante : c'est le moment où on passe de ... vous savez, il y avait des abaqués, une espèce de tables avec des colonnes qui étaient tracées, et sur laquelle on mettait des jetons : la première colonne était censée représenter celle des unités, la seconde, celle des dizaines, la troisième, celle de centaines, etc... Avec les jeux de jetons, on pouvait représenter n'importe quel nombre mais on pouvait aussi les additionner. Moyennant le fait que quand on rajoutait... des pions... lorsqu'il y en avait dix dans une colonne, on en mettait un dans la colonne de gauche. Voilà. C'est un système. C'est très pratique et très utile qui servait... de toute éternité ! Enfin, depuis... 3000 ans avant Jésus-Christ.

Alors, le passage à la numération et au zéro, c'est la chose suivante : c'est... on s'abstrait ! On abstrait la matière-même là... de l'abaque, on en garde ce que l'on pourrait appeler la « structure » et on va considérer que maintenant on va lire tout ce qui va se passer comme nombre à l'aune de cette structure de l'abaque. Quand vous écrivez 1 236, eh bien vous avez :

6, c'est la colonne des unités,
30, c'est la colonne des dizaines, etc...

Simplement, la grosse différence...

— Vous voyez, c'est le passage de quelque chose du purement matériel, pratique, manipulable à quelque chose qui va pouvoir être du niveau conceptuel —

Seulement, la grosse différence, c'est qu'il faut représenter la colonne où il n'y a *rien* ! Où il

n'y a pas de jetons ! Question qui ne se posait pas jusque-là dans... ni pour les abaqués, ni dans les systèmes de numération... et c'est là qu'est toute la question...

Il fallait créer quelque chose qui soit une **représentation de la colonne vide**. Et c'est donc le zéro qui est arrivé... bon, dans des conditions complexes... Par exemple, dans le langage, quand il y avait plusieurs zéros dans le même nombre, ils portaient des noms différents, etc..., mais, en somme, on est resté sur le zéro que nous connaissons depuis toujours. Et qui, quand même, par des dérivations très intéressantes, a donné, d'une part, la racine, le nom « zéro », ça vient de « vide » « sifr » et ce mot, *sifr*, a dérivé, en passant par l'Espagne, en « chiffre » et, en passant par l'Italie, « zephirum » « zéro ». Le même nombre, en passant par des endroits différents, s'est chargé de significations différentes, ce qui fait que, à bout du compte, quand on dit « zéro » et « chiffre », c'est la même chose. Donc, c'est le chiffrage.

Quand même ! il y a quelque chose dans cette nouvelle rencontre du zéro avec lui-même, il y a cette espèce de chiffrage. Alors, bon...

Il faut savoir aussi, que le zéro ne s'est pas imposé du tout à partir du IV^e siècle. Il a fallu attendre quasiment le XV^e, XVI^e siècle pour que les mathématiciens, même les comptables, acceptent de reconnaître la *pratique* des chiffres. Jusque là, tout le monde avait ses abaqués. C'était plus sûr ! ... C'est énorme là ! On sent qu'il y a une puissance là... plusieurs siècles pendant lesquels le zéro a été nié dans sa... dans sa puissance de représentation. Voilà.

Alors, le... Jusque là, l'idée-même de représenter « rien » comme quelque chose de l'ordre du nombre, c'était pas pensable. Personne ne pouvait penser ça. Quand on lit Aristote et tout ce monde-là, c'était [*inaudible*] qu'ils étaient, quand même ! Ils pensaient pas à... rien...

Les Stoïciens !, ... Le vide... toutes les questions qu'ils se posaient — extraordinaires — sur le vide, on peut dire que jamais pour eux la question, si je puis dire, du *numérique*, pouvait être convoquée dans ces moments-là ! De telle manière qu'on peut penser — or, c'est une question qui a tracassé l'humanité tout le temps !... Aristote, avec les *infini*, *actuel*, *potentiel*, tous ces machins-là... j'exagère... mais c'est quand même quelque chose d'énorme ! Et ils n'avaient pas à leur disposition cette idée-là.

Et c'est là, il me semble, que la question du zéro arrive et provoque une révolution fondamentale dans la pensée parce que il fait arriver quelque chose qui ... **va faire rentrer**

toutes ces catégories... le « rien », le « vide », le « manque », toutes ces choses-là, dans la dimension du « numérique »... donc du « pensable »... donc du « pensable »...
Et, alors...

La création même du zéro, il me semble que, comme la **création de tout symbole dans l'histoire de l'humanité**, c'est quelque chose qui laisse une trace indélébile dans le symbole lui-même. Et que, d'une certaine façon, on peut dire que: Voilà !... une chose du zéro qui est sans doute très importante, c'est que en tant que symbole arrivant et transformant les conditions mêmes de pensées de tout un tas de choses extraordinairement importantes comme le « vide », le « rien », etc... eh bien, à ce moment-là, on peut dire qu'il y a **quelque chose qui reste... qui n'a pas « prise » par rapport au temps**. C'est pour ça qu'il me semble que là on est dans quelque chose qui est du **hors-temps** et qui plus est, au moment où ça arrive, on ne peut plus penser le monde comme avant. Ce qui signifie que là, il y a un remodelage complet du monde qui fait que... n'essayons même pas... je me demande même si l'avant est pensable... d'une certaine façon...

Et puis, là-dessus, il y a le zéro, qui est dans une autre dimension, qui est la dimension, cette fois-ci, du « comptant », du +1, du successeur, de l'origine... tout ce qui est successeur... Et là, on est dans un autre monde, et là, c'est le « zéro relatif », c'est celui qu'on connaît bien... Mais le zéro absolu, c'est celui qui garde, à mon sens, **la trace de son irruption dans le monde symbolique**.

Et au fond, ça pose quand même cette question-là, c'est... la **fabrication des symboles**... La fabrication d'un symbole — et c'est là que je rejoins l'histoire de l'embarras... et toutes ces choses-là.

Par ce que au bout du compte on se dit : Mais voilà ! Là, il y a quelque chose devant quoi on est ... en attente, en même temps une attente anxieuse, angoissée... et il va bien falloir produire quelque chose qui va transformer les conditions mêmes de mon monde... parce que ... c'est pas n'importe quel concept !

Bon ! J'avais essayé de sémiotiser tout ça avec les concepts de « signe » de Peirce, tout ça...

Jean Oury

C'est bien... et ça justifie un peu, et puis c'est tout, on arrête là, les rapports entre... ce que dit Lacan du zéro absolu et du désir, du désir inconscient

Michel Balat

Tout à fait...

Jean Oury

C'est ça que je voulais... Il faudra reprendre ça très en détail... eh bien voilà...

Jean OURY *Le hors-temps*/février 2010 (6)

Sur (et avec) August Ferdinand Möbius

Extraits de
La topologie algébrique des origines à Poincaré,
par **Jean-Claude Pont, PUF, 1974**

« Le mot topologie, créé en 1836 par Listing, n'a guère été utilisé avant 1920. Précédemment, on lui préférait l'expression *analysis situs*. (p. 1)

Intuitivement, une transformation topologique d'une figure est une transformation qui se fait sans déchirure ni recouvrement. Ainsi, gonfler une chambre à air c'est la déformer topologiquement, au moins dans la période qui précède l'éclatement. De même lorsqu'on tire sur un fil élastique, quelle que soit d'ailleurs sa forme finale. Deux figures, images l'une de l'autre par une telle transformation, sont homéomorphes ou topologiquement équivalentes. Aussi a-t-on pu dire, non sans humour, qu'un topologiste est un mathématicien qui ne sait pas distinguer une bouée de sauvetage d'une tasse de café.

En libérant notre définition de son aspect intuitif, on obtient ceci : une transformation topologique, ou homéomorphique, est une bijection continue dans les deux sens. Quant à la topologie, elle est cette partie des mathématiques qui traite des propriétés des figures se conservant par des transformations topologiques. [...]

Bien qu'on ne le trouve nulle part écrit, les figures étudiées par les mathématiciens de la période qui nous occupe sont toujours supposées triangulables, c'est-à-dire qu'on peut les recouvrir par un nombre fini ou infini dénombrable de segments, de triangles, de tétraèdres, etc. Ces figures se prêtent donc par nature à une décomposition polyédrale, qui à son tour est représentable par un schéma, dont l'étude combinatoire permet d'analyser, au point de vue topologique, la figure qui le définit. [...]

Prenant pour réflexion la fonction continue, qu'elle rapporte aux concepts de voisinages ouverts et fermés, la topologie générale prend rapidement ses distances à l'égard du modèle que lui fournit l'espace euclidien, pour s'élever à un haut degré de généralité en raisonnant sur des ensembles quelconques, dont des parties convenablement choisies sont considérées *a priori* comme des ensembles ouverts. » (Avant-propos, p. 1-2)

« Möbius a défini l'homéomorphisme, pris en considération et résolu pour la première fois le problème de la classification des lignes et des surfaces (bilatérales), closes ou non, déterminé un invariant topologique : leur ordre de connexion, et ceci par une voie originale, montré l'existence d'une relation entre ce nombre et la caractéristique d'Euler, abordé le problème de l'homéomorphisme entre corps de l'espace, introduit rigoureusement, et de l'intérieur, les surfaces unilatérales. Si Euler, Listing, Riemann et d'autres ont donné des béquilles à la topologie, Möbius lui a donné des ailes.

[...]

À quelques pas de là dans l'espace et dans le temps (Brno, 1865), le moine Johann Mendel découvrait les lois fondamentales de l'hérédité. » (Pont, p. 111)

*

Lettre de Möbius à Gauss, 2 février 1847

« D'après ce que m'a dit W. Weber, vous envisagez depuis plusieurs années un ouvrage traitant de tous les enlacements possibles d'un fil, ceci comme introduction ou comme préparation à la théorie des courants électriques et magnétiques. Ne peut-on pas espérer la parution prochaine de ce traité ? L'accomplissement de ce vœu me comblerait, comme d'ailleurs il comblerait d'autres personnes. » (Möbius, p.36)

(Sur la corrélation élémentaire)

« Deux figures seront dites en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout élément infiniment petit de l'une correspond un élément infiniment petit de l'autre, de telle manière qu'à deux éléments qui se touchent dans la première correspondent deux éléments qui se touchent dans la seconde; ou aussi : deux figures sont en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout point de l'une correspond un point de l'autre, de telle manière qu'à deux points infiniment voisins correspondent toujours deux points infiniment voisins. Dès lors, une ligne ne peut être en corrélation élémentaire qu'avec une ligne, une surface avec une surface et un corps spatial avec un corps spatial. » (Möbius, p. 90)

« Si par exemple nous imaginons une surface de sphère parfaitement flexible et élastique, toutes les formes possibles dans lesquelles on peut la mettre en flexion et expansion (sans la déchirer), seront corrélatives entre elles. La surface de chaque polyèdre eulérien est corrélatrice à une surface de sphère. Au contraire, une surface de sphère et la surface annulaire du paragraphe 41 (tore) ne sont point corrélatives entre elles. Il n'est pas possible de figurer la surface de la terre sur une surface annulaire de manière que 2 à 2 points différents de l'une surface répondent à deux points différents de l'autre (*sic*). » (Möbius, p. 91)

(Définition d'une forme primitive)

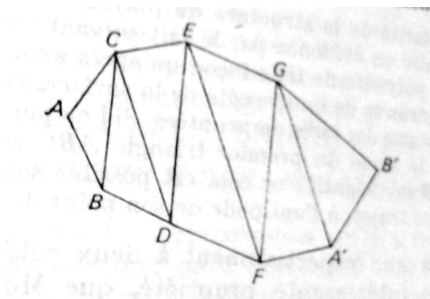
« Deux surfaces qui sont en c.e. avec une troisième surface peuvent visiblement être mises en c.e. entre elles. Comme, d'autre part, chaque union est en c.e. avec une surface plane limitée par une courbe fermée, les unions seront également en c.e. entre elles. La même argumentation s'applique aux binions et aux ternions.

Plus généralement, lorsqu'une surface limitée par une ou plusieurs courbes fermées ne se recoupant pas elles-mêmes est en c.e. avec une surface plane limitée par le même nombre de contours, on l'appellera forme primitive de

première, de deuxième, etc. de n (e) classe, selon le nombre de courbes qui en forment la frontière vaut $1, 2, \dots, n$. » (**Möbius**, p. 95)

(Recherche d'un modèle simple de surface à un seul côté)

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle $ABB'A'$. Plions d'abord cette feuille de façon que AB reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que A se confonde avec A' et B avec B' ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires AA' et BB' . En second lieu, on amène A en coïncidence avec B' et B avec A' en tenant le segment AB fixe et en faisant subir à $A'B'$ une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. » (**Möbius**, p. 108)



« Soit n points $A, B, C, D, \dots, M., N.$ formant la suite périodique... $MNABCD\dots$, qui détermine une zone composée de n triangles $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$.

Coupons cette dernière le long de l'arête AB et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de n triangles. Comme les points A et B appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par A' et B' (fig. 20). Les n triangles formeront alors un polygone à $n + 2$ arêtes, dont la suite des sommets sera $AB, \dots, B'A'$... lorsque n est pair, et $AB\dots A'B'$... dans le cas contraire.

A partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider A avec A' et B avec B' . De cette façon, lorsque n est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant $\frac{1}{2} n$ côtés chacun, tandis que, lorsque n est impair, la zone est limitée par un polygone à n côtés. » (**Möbius**, p.108-109)

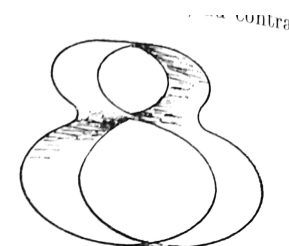
« Lorsque n est pair, A et A' se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque n est impair, A et A' ne se trouvent pas sur la même ligne et il y

a torsion. » (Pont, p. 109)

« On peut penser que le ruban de Möbius qui apparaît dans le même contexte chez nos deux auteurs, remonte à Gauss.

Pour conclure, disons que même si Listing est prioritaire, aussi bien par la date de sa découverte que par celle de sa publication, il est légitime de donner à cette surface le nom de ruban de Möbius.

Pour Listing, c'était uniquement une forme secondaire, faisant exception à celles qu'il étudiait, et juxtaposée mais non intégrée à son étude. Pour Möbius, au contraire, le ruban dont



il a l'honneur de porter le nom est un élément nécessaire, indispensable. Möbius n'a pas essayé de situer ses surfaces unilatérales dans le cadre de la classification de 1863. On le regrettera d'autant plus que notre auteur avait conscience de ce problème, comme l'attestent les passages suivants, tirés du mémoire présenté pour le Grand Prix⁶ :

« Parce qu'enfin chaque forme primitive est en corrélation élémentaire avec une surface plan et qu'elle a par conséquent, de même qu'une telle surface, 2 côtés différents, il faut aussi que chaque surface fermée décomposable en formes primitives ait 2 côtés. Donc une surface fermée unilatérale ne peut être décomposée en 2 formes primitives et en conséquence elle ne peut être comprise dans les surfaces fermées qu'on a classifiées maintenant" (sic) (§ 57, p. 91). »(Pont, **Möbius**, p. 110)

⁶ « Dans sa séance du 8 février 1858, l'Académie des sciences de Paris mit au concours, pour son Grand Prix de Mathématiques de 1861, la question suivante : *Perfectionner, en quelque point important, la théorie géométrique des polyèdres.* August Ferdinand Möbius, alors âgé de 68 ans, se décide à concourir. [...] L'Académie reçoit 8 mémoires, parmi lesquels celui de Möbius, dont le français très approximatif rendait la compréhension difficile. Ce travail, intitulé *Mémoire sur les polyèdres*, et portant la mention « Tentasse juvat » (Ce qui compte, c'est d'avoir essayé !), comprend 100 pages réparties en 62 paragraphes. » (Pont, p.88)

Spirales

Le hors-temps

17 février 2010

La Panne

[Le hors-temps]

[Explorer le zéro absolu]

↑ Chez Jacques **Lacan**

- Une ligne verticale : zéro absolu | désir | forclusion
- Une ligne horizontale : ou l'on retrouve l'objet (a)

- ▶ La logique discordantiale
- ▶ La logique de Peano
- ▶ Le potentiel

→ « L'avant ne vient qu'après »

[Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro]

↑ Erwin **Straus** : Les « axiomes de la quotidienneté »

↑ Jacques **Lacan** : Le triangle des 3 S

↑ August Ferdinand **Möbius** : La bande

▶ « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

↑ Jacques **Lacan** : La « passe »

[Repartir à zéro : la rencontre]

↑ tuchè, tugkanon, lekton

↗ Johannes **Lohmann**

↗ Jacques **Lacan** : **La matrice à 9 cases**

↗ Jean **Oury** : **L'angoisse — l'embarras**

↑ **Le paradoxe absolu**

↗ Søren **Kierkegaard**

- **Le sérieux**
- **L'angoisse**

↑ **Distinguer: passage à l'acte et acting out** (Jacques **Lacan**)

↑ **La scène du fantasme**

↑ **Le concept de transfert : opérateur logique de la scène du fantasme**

↗ Gisela **Pankow**, Les greffes de transfert

↗ Michel **Balat**, Pierre **Delion** : la matrice à 9 cases revisitée avec la sémiotique peircienne.

[« **que fais-tu de ton angoisse ?** »]

[Le hors-temps]

▶ **Le temps** n'enveloppe pas tout

[boîte à outils]

↑ **Narcissisme originaire** : Jacques **Schotte**

↗ Processus d'incarnation : Gisela **Pankow**

↗ L'identification primordiale : Sigmund **Freud**

▶ **Remise en questions des habitudes logiques**

[boîte à outils]

↑ **Le hors-temps logique** est en rapport avec la structure, le zéro absolu

↑ **L'energeia**

↑ Émergence du **narcissisme spéculaire**

- Le synolon (Jean **Beaufret**)

[Kurt **Schneider**: La notion d'*Hintergrundreaktion*]

Intervention de Michel Balat sur le zéro absolu

Textes de Ferdinand August Möbius et Jean-Claude Pont

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 14 juillet 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot1.pdf>

Mercredi 17 mars 2010

*« Cet être
auquel soudain vous pouvez être appelé par quelque accident
dont la mort
est bien celui qui nous fait entendre le plus loin la résonance,
cet être véritable, pour autant que vous l'évoquez, déjà s'éloigne,
est éternellement déjà perdu.
Or, cet être,
c'est tout de même bien lui que vous tentez de joindre par les chemins de votre désir.
Seulement, cet être-là, c'est le vôtre. »*

Jacques Lacan, Le transfert (1960-1961)
Séminaire VIII, 30 novembre 1960.

repères

[spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

- > autour de la pulsion de mort
- > autour de l'angoisse
- > la matrice à neuf cases de Lacan

[spirale 2] [transfert, désir, sens]

- > une « vieille histoire »
- > Lacan, le transfert
- > fantasme (structure du), limites
- > le lieu de l'énigme

[spirale 3] [le Semblant]

- > le Semblant dans les quatre discours (Lacan)
- > Semblant, sens et lien social
- > Semblant, greffes de transfert, espace du dire
- > la « petite monnaie »

[spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

- > logique poétique
- > le zéro absolu
- > la fonction (-1) che Lacan
- > *Gestaltung*, rythme
- > « l'expérience » de la mort

Les annonces

>>

Gap, 18-19 mars, « Liens de vie, lieux de soins », Journées d'études organisées par **Dimitri Karavokyros**

Des prises de positions de Dimitri Karavokyros

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article5>

<http://collectifpsy02.org/lettres-ouvertes/article/dr-guy-baillon-mr-yves-gigou-dr>

>>

Bergerac et La Force, 26/27 mars, 24^e Journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Le devenir de la psychiatrie de la pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire », + Assemblée générale de la Fédération inter-associations culturelles

<http://balat.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

>>

Le Mans, avril-novembre 2010, une série d'événements autour de la fermeture du vieil asile (1834) situé en centre ville : expos, films, journées de travail...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?rubrique1>

En référence à **Pierre Delion**, **Jean Oury** signale que le « pack » a finalement été reconnu !

<http://balat.fr/Rapport-de-synthese-d-experts-du.html>

>>

La Borde, 3-17 mai 2010, stage de formation : « Le temps »

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

Le temps... le hors-temps...

Le hors-temps

« Je voudrais vous y voir à parler du hors-temps ! »

... sans préparation... on se prépare tout le temps...

Cf. la séance de février

Jean Oury va prolonger en quelque sorte la rubrique des annonces par une chronique d'un autre genre.

« Ça va donner le ton », dit-il...

Il va parler de quelqu'un qui vient de mourir, qui occupait plus ou moins la fonction d'administrateur à Saumery lorsqu'il y est arrivé et qui avait été choqué lorsqu'il avait foutu le camp avec malades et *personnel*...

Un homme très cultivé avec lequel JO discutait beaucoup. Il est mort à l'âge de 96 ans. Il voulait « battre » son père, mort à 100 ans.

Des éléments sur la période de Saumery

Jean Oury, Il, donc, UGE, 1978
réédition aux éditions Matrice en 1998

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

Un autre décès, celui d'un pensionnaire de La Borde, arrivé en 1958.

« Un long séjour ! Comme ils disent... »

Il avait séjourné chez Binswanger.

« Ça remue beaucoup ... »

Ludwig Binswanger

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Binswanger

« D'autres saloperies comme ça... » ... JO dit que « c'est pour situer un peu... »

Jean Oury va parler d'autres décès ...

Quand à **Jean Ayme**, il n'est pas mort, mais il n'est pas bien du tout. Il sort d'un séjour de trois semaines dans un grand hôpital. L'horreur : 7 heures sur brancard, des diagnostics faux, aucune parole (la parole c'est pas scientifique !)

Pour se consoler Jean Oury a téléphoné à **Hélène Chaigneau**, dans sa maison de retraite...
Il rappelle leur première conversation dans un bistrot à l'issue d'un stage CEMEA à Poitiers...

[...]

Il sera aussi question de la médecine scientifique objective...

... Les aide-soignantes remplacées tous les huit jours pour éviter qu'elles s'habituent... « Des fois qu'il y ait un transfert, on ne sait jamais ! »

« Ça c'est l'arrière-fond... »

[spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

↑ autour de la pulsion de mort

Dans ce début, **Jean Oury** va articuler un certain nombre d'écrits de **Freud**.
Il commence en faisant référence à un texte, daté de 1915 mais dont l'écriture a certainement débuté avant la déclaration de la guerre, en août 1914.

1

Sigmund Freud, Vergänglichkeit

*La traduction de 1956 opte pour Fugitivité
celle de 1984, pour Éphémère destinée
celle de 2005, pour Passagèreté*

Sigmund Freud, « **Ephémère destinée** » (1915), *Résultats, idées, problèmes I*, Puf, 1984
« **Passagèreté** » (1915), *Œuvres complètes*, tome XIII, Puf, 2005

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:R%C3%A9sultats%2C_id%C3%A9es%2C_prob%C3%A8mes._Tome_I_1890-1920
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XIII_1914-1915

Le texte
<http://www.lacanw.be/archives/Passagerete.pdf>

Le terme **Vergänglichkeit**
est une allusion, probable, aux vers 12104 et 12105 du *Faust* de Goethe :

« **Alles Vergänglichliche ist nur ein Gleichnis** »
« *Tout ce qui passe n'est que métaphore* »

Pour **Jean Oury**, ce texte est un tournant, à propos de quelque chose qui apparaîtra plus tard dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Malaise dans la civilisation* autour de la pulsion de mort.

Une mise en question de l'existence, qui fait suite à une réflexion que l'on trouve déjà dans la dernière partie de *Totem et tabou*, reprise dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Le Malaise dans la culture*.

2

Sigmund Freud, *Totem et tabou* (1913),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Totem_et_tabou

Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Au-del%C3%A0_du_principe_de_plaisir

Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture* (1929),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Le_malaise_dans_la_culture

La lecture de ces textes ré-équilibrent l'analyse que l'on peut faire d'un autre texte de Freud :

3

Sigmund Freud, « **Le problème économique du masochisme** » (1924),
in *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1997(1929),
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:N%C3%A9vrose%2C_psychose_et_perversion

Jean Oury reconnaît qu'il a pu faire une analyse un peu trop rapide de ce texte, y trouvant comme une confusion entre pulsion de mort et pulsion de destruction.

Il ajoute que c'est à ce moment-là que Freud parle de « masochisme primaire ».

... Mais c'est bien plus finaud que ça...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'il y a une difficulté d'articulation au niveau du "dire". La pulsion de mort, à quel niveau ça désintègre ? Il me semble que c'est au niveau de la machinerie du "dire". D'où les greffes de transfert, comme le dit G. Pankow : ce que j'avais appelé, à un niveau institutionnel, des "espaces du rieur", où il puisse y avoir émergence.

Mais la pulsion de mort, on peut dire qu'elle ne se "manifeste" pas. Freud, dans *Problèmes économiques du masochisme*, insiste bien là-dessus. Ça me fait penser à un titre de Marguerite Duras : "Détruire, dit-elle..." Elle ne parle que du désir. » (p. 49)

Pulsion de mort/pulsion de destruction, c'est très important dans notre période actuelle.

➔ *Peut-être que...*

... Ce qu'on appelle, d'une façon banale La pulsion de destruction
masque la logique de Thanatos, la pulsion de mort

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981

« Ajoutons ici quelques mots pour éclaircir notre terminologie qui, au cours de nos considérations, a connu une certaine évolution. Ce que sont les "pulsions sexuelles", nous le savions par leur relation au sexe et à la fonction de

reproduction. Nous conservâmes ensuite cette dénomination lorsque les résultats acquis par la psychanalyse nous obligèrent à rendre plus lâche la relation des pulsions sexuelles à la fonction de reproduction. En instaurant la notion de libido narcissique et en étendant le concept de libido aux cellules individuelles, nous vîmes la pulsion sexuelle se transformer en Eros, qui cherche à provoquer et à maintenir la cohésion des parties de la substance vivante ; nous fûmes amené à considérer ce qu'on appelle communément pulsions sexuelles comme cette part d'Eros qui est tournée vers l'objet. La spéculation nous conduit à admettre que cet Eros est à l'œuvre dès le début de la vie et qu'il entre en opposition comme "pulsion de vie" à la "pulsion de mort" qui est apparue du fait que la substance anorganique a pris vie. Nous tentons ainsi de résoudre l'énigme de la vie en faisant l'hypothèse de ces deux pulsions l'une contre l'autre dès l'origine. [Ajouté en 1921] Il est peut-être plus difficile de se faire une vue d'ensemble sur les transformations du concept de "pulsion du moi". À l'origine, nous appelions ainsi tous les courants pulsionnels, mal connus de nous, qu'on peut distinguer des pulsions sexuelles dirigées vers l'objet et nous opposons les pulsions du moi aux pulsions sexuelles dont l'expression est la libido. Plus tard, nous nous rapprochâmes de l'analyse du moi ; nous reconnûmes alors qu'une partie des "pulsions du moi" est elle aussi de nature libidinale et a pris le moi propre comme objet. Ces pulsions narcissiques d'auto-conservation devaient donc désormais être rangées parmi les pulsions sexuelles libidinales. L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se changeait en celle des pulsions du moi et des pulsions d'objet – les unes et les autres de nature libidinale. Mais, à la place de la première opposition, il s'en dégagait une nouvelle entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle des pulsions de vie (Eros) et des pulsions de mort. » (p. 110-111)

➔ **La pulsion de mort, pulsion par excellence**

« La pulsion de mort... on peut dire... ça s'oublie¹. Mais quand **Freud** arrive à dire d'une façon qui peut sembler paradoxale... »

¹Que contient ce « ça s'oublie » ? (N.D.R.)

... Logiquement le « but » de la vie (Jean Oury hésite sur le terme), la « finalité », c'est la mort... donc, c'est bien la pulsion par excellence.

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981

« ... On objecterait facilement qu'il pourrait bien y avoir en dehors des pulsions conservatrices qui forcent à la répétition, d'autres pulsions qui poussent à la production de nouvelles formes et au progrès ; cette objection n'est certes pas à laisser de côté et nous l'intégrerons ultérieurement à nos considérations. Mais au préalable il est tentant de poursuivre jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur. [...]

S'il est vrai que toutes les pulsions organiques sont conservatrices, acquises historiquement, dirigées vers la régression et le rétablissement de quelque chose d'antérieur, il nous faut alors mettre les résultats effectifs du développement organique au compte d'influences extérieures qui le perturbent et le détournent de son but. L'être vivant élémentaire n'aurait dès son origine pas voulu changer et, si les conditions étaient restées les mêmes, le cours de sa vie n'aurait fait que se répéter, toujours le même. [...] si le but de la vie était un état qui n'a pas encore été atteint auparavant, il y aurait contradiction avec la nature conservatrice des pulsions. Ce but doit bien plutôt être un état ancien, un état initial que le vivant a jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours du développement. S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons *internes*, alors nous ne pouvons que dire ... *le but de la vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant.* » (p. 80-81)

► Un point dont il faudrait reparler : l'influence d' **Arthur Schopenhauer**

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981

« Attardons-nous un moment sur cette conception éminemment dualiste de la vie pulsionnelle. Selon la théorie de E. Hering, deux sortes de processus se déroulent continuellement dans la substance vivante ; leurs directions sont

opposées : l'un construit assimile, l'autre démolit, désassimile. Oserons-nous reconnaître dans ces deux directions prises par les processus vitaux la mise en œuvre de nos deux motions pulsionnelles, les pulsions de vie et de mort ? Mais il y a autre chose que nous ne pouvons dissimuler : nous sommes entré, sans y prêter attention, dans le port de la philosophie de Schopenhauer ; pour lui la mort est bien "le propre résultat" de la vie et, dans cette mesure, son but², tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre. » (p. 96-97)

4

Sigmund Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique (Entwurf einer Psychologie, 1895)*, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse

Le texte (allemand et traduction frse)

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf

Autour de l'Entwurf

Mai **Wegener**, « *L'Entwurf de Freud — une lettre volée* »,

Essaim 1/2004 (n°12), p. 175-195.

<http://www.cairn.info/revue-essaim-2004-1-page-175.htm>

5

Il y a des racines qui viennent de loin...

JO n'en dira pas plus,

ça me semble une façon d'amener le lien avec Kierkegaard et Lacan...

Il avait signalé auparavant qu'on peu déjà repérer dans *l'Entwurf*, l'influence de **Gustav Theodor Fechner**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fechner

(On parle de **Fechner** pour la « scène du rêve », la « délimitation »...)

Un article qui fait référence à Fechner

Christian Desmoulin, « *plaisir et jouissance* »,
L'en-je lacanien, 2004/2 (n°3)

<http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2004-2-page-129.htm#no1>

²Über die anscheinende Abstchtlichkeit im Schicksale des Einzel nen, 1851 (*Sur la piste apparente dans le destin de l'individu*), Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausgabe, IV, p. 268.

<http://www.psyche.de/showAbstract.php?isbn=3608972404&lfr=3&titel=r%E9sum%E9>
<http://www.oedipe.org/fr/documents/chronologie>
<http://pagesperso-orange.fr/eric.bizot/desgros/auteurs/resume.html>

Jean Oury fait remarquer que Freud n'a jamais parlé de Sören Kierkegaard (malgré les traductions en allemand)

C'est Kierkegaard qui va faire lien dans cette séance entre l'approche de Freud et celle de Lacan...

↑ autour de l'angoisse

↳ Par contre, Jacques Lacan est très proche de Baruch Spinoza et de Sören Kierkegaard.

↳ Jacques Schotte a fait une année de séminaire sur *Le traité du désespoir* de Kierkegaard.
<http://philosophie.scola.ac-paris.fr/Kierkegaard.htm>
<http://www.sk.ku.dk/eng.asp>

Philippe Lekeuche,
« Le concept d'apex : ses linéaments à partir de la schizophrénie, *Cliniques méditerranéennes*, « Passion, amour, transfert », n°69, 2004
<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2004-1-page-323.htm>

↳ Jean Oury, au séminaire de Sainte-Anne, il y a longtemps, a travaillé autour des *post-scriptum* et des *miettes philosophiques* de Kierkegaard.

(la question du paradoxe absolu)

Cf. l'ensemble des prises de notes pour ce qui concerne ces dernières années

Les traductions de Kierkegaard en français
<http://www.assocsk.com/page4.html>
La page Wikipedia sur Kierkegaard
http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%B8ren_Kierkegaard

↑ la matrice à neuf cases

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63)*, Séminaire X, Seuil, 2004
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020638869>
<http://staferla.free.fr>

Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse (1925-26)*, Seuil, 1993
http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Inhibition%2C_symp%C3%B4me_et_angoisse

Dans son séminaire, Lacan entreprend un commentaire du livre de Freud (« un livre d'une poésie extraordinaire », dit JO), à partir des trois termes qu'il va disposer sur trois lignes, en diagonale, donnant forme, ainsi, à la « matrice à neuf cases »

Il reste six cases à remplir...

(Émotion, émoi, empêchement, embarras, acting out, passage à l'acte)

*Sur cette partie, cf.
— à partir des prises de notes de février, tout l'ensemble...
De ce long développement, je note ici, certains points dont :*

« ... L'inhibition travaillée par l'angoisse qui est un concept très ... dynamique... c'est là qu'on sortait de l'inhibition, qu'il y avait possibilité, d'un véritable... acte. ... C'est pas mal déjà : ça permettait de réfléchir un peu... »

La distinction entre :
émotion³
tempête neuro-végétative, battements de cœur,
émoi
perdre de ses moyens
exmagare
C'est à ce niveau-là que Lacan mettait l'objet (a)

³ En allemand : *Regung*

Jacques **Lacan**, *L'angoisse*, Séminaire X, 1962-63
séance du 14 novembre 1962
version de <http://staferla.free.fr>

« Quoi qu'il en soit, il est certain que la traduction qui a été admise, de *Triebregung* par émoi pulsionnel est une traduction tout à fait impropre, et justement de toute la distance qu'il y a entre l'émotion et l'émoi. L'émoi est trouble, chute de puissance, la *Regung* est stimulation, l'appel au désordre, voire à l'émeute. »

Un texte

Nicole **Bernard**, « Un 'tableau' dans *L'angoisse* de Jacques Lacan », http://www.apjl.org/spip.php?page=archives&id_rubrique=24#

► fabrication de concepts

Ce qu'avait dit Pierre Kaufman lors d'une journée de l'École freudienne à Strasbourg

« À quel moment de ce tableau y a-t-il fabrication de concepts ? C'est à partir de la case de l'embarras... quand on est embarrassé... à condition qu'il y ait une greffe [...] du concept d'angoisse qui vient travailler la case de l'embarras. À ce moment-là... création de concepts ! Si ça râte, c'est le passage à l'acte... Voilà... des petits schémas qui peuvent sembler un peu... artificiels, mais ça c'est complexifié, depuis... »

... c'est le travail élaboré par **Pierre Delion**, **Michel Balat**, qui tient compte de la logique triadique de Charles S. Peirce... et qui confirme que c'est par la case de l'embarras qu'il y a possibilité de création de concepts.

La distinction entre :
empêchement
et
embarras

La matrice à neuf cases est très utile, par exemple, pour la compréhension de l'autisme... mais pas seulement...

C'est comme une sorte de pense-bête utile aussi bien dans un hôpital psychiatrique, public, qu'à l'école...

Jean Oury fait référence à un dialogue avec **Danielle Roulot** à propos de

« l'organisation technologique d'un établissement »...

Jean Oury, **Danielle Roulot**, « **Forclusion institutionnelle** », *Institutions*, n°19, décembre 1996
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion_%20institutionnelle.htm

Jean Oury, **Danielle Roulot**, *Dialogues à La Borde*, Hermann, 2008
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« **Jean Oury**

[...] Il faut articuler tout ça, car il ne s'agit pas "d'appliquer" une prétendue théorie à ce qui se passe sur le terrain.

C'est d'ailleurs la critique que j'avais faite à Lacan au moment de son "Je fonde". Je lui avais écrit en disant : "Allons-y pour la psychanalyse pure, mais la psychanalyse appliquée, ça non, pas question !" – parce que c'est contradictoire dans les termes ! Il y a une délimitation qui a un effet de production de concepts. On peut "se servir" de tout ce qui traîne dans le monde, mais pas l'appliquer. Chaque institution doit produire ses concepts. Ce n'est pas une vue paraphrénique des choses. Ce n'est pas satisfaisant, ça ?

Danielle Roulot (Prudemment)

Si, si !

Jean Oury

C'est pour ça que ça me fait un peu rigoler quand on voit des établissements qui appliquent la méthode de Machin, la méthode de Truc... c'est simplement pour boucher les trous avec du papier mâché ! Winnicot, Bion, Moreno, Lacan, n'importe quoi, et même Marx, on peut tout mettre ! Tout ceci demande une analyse, mais pas à un simple niveau pratique. Et là, alors, d'accord pour la "psychanalyse pure", c'est-à-dire une analyse conceptuelle, une analyse des réseaux conceptuels qu'il y a entre Marx, Lacan, Kierkegaard, Winnicott... Hésiode et bien d'autres !

Danielle Roulot

Je pensais à deux choses. Je crois que c'est capital d'essayer de continuer à distinguer de cette façon-là "Institution" et "Établissement". La logique de l'établissement, c'est-à-dire la force de l'institué, comme diraient certains, vise

précisément à éviter la case qui s'appelle "embarras". On peut la définir comme ça. Elle supprime la case "embarras", donc l'invention de concepts. Mais quand on évite la case "embarras", il faut bien qu'il existe d'autres petits circuits de circulation. Par exemple, quand on évite la case "embarras", soit on saute dans le "passage à l'acte" (en changeant de ligne) soit on change de colonne, et là, on se retrouve avec les logiques bien connues des établissements, c'est-à-dire "empêchement/symptôme/acting out". Donc, en fait, on peut dire que la suppression de l'embarras, c'est un corollaire de l'accentuation de la logique technocratique...

Jean Oury

Tu veux dire par là qu'on pourrait encadrer l'embarras par des notions comme le "transpassible", le "transpossible", etc. C'est ça ?

Danielle Roulot

Oui. En partie. Mais le plus important pour moi, c'est que l'embarras, c'est aux confins de l'impossible ; et c'est effectivement le point même où il pourra y avoir "possibilisation" ou non. La "possibilisation", par "invention de concepts". Si on raye la case "embarras", soit on tombe dans la colonne précédente, soit on tombe dans la ligne d'en dessous.

Mais en même temps, j'aurais envie de dire intuitivement que ce qui est évité dans cette logique administrativo-établissement-technocratique, d'un point de vue pragmatique, comme tu dirais, c'est l'embarras, c'est-à-dire ces confins de l'impossible, là d'où effectivement, peuvent surgir toutes les possibilités ; ça se rapproche de la "logique du vague" [...]. La Borde, 17 août 1994. »

(p. 173-174)

[...]

Le penser de **Jean Oury** chemine à travers quelques événements récents de la **vie quotidienne** (Les "évaluateurs" à La Borde, l'erreur de diagnostic concernant Jean Ayme, tout ce qui se passe actuellement...)

Les conséquences de la logique du « néo-positivisme dégénéré »...

Et alors, parler du hors-temps dans cette logique-là ? « **Faut pas rêver !** »

► « Ça prête à conséquence »

Jean Oury revient sur la période qui a précédé les débuts de son séminaire de Sainte-Anne.

Comment une petite phrase de **Lacan** lors d'une séance de janvier 1967 l'avait marquée...

Jean Oury, « Introduction du pragmatisme en psychiatrie », *Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique*, vol. 30, n° 3, hiver 2002, p. 77-78. Introduction au séminaire de Sainte-Anne « Pragmatisme et psychiatrie », 1995-1996

« Je me souviens qu'ici même, en 1966-67, on s'était dit : "Chaque mois, il y a un type qui va faire un discours". Ça a été respecté. Il y a eu Ayme, Rappard, Tosquelles, etc. Et moi, en janvier 1967, j'avais fait un discours improvisé sur : "Acting-out, passage à l'acte, transfert". Je venais d'écouter un séminaire de Lacan. Il avait fait tout un truc sur "prêter à conséquence". Alors, j'avais isolé cette phrase qui me semble extraordinaire : "Ça prête à conséquence". J'avais même dit : "Est-ce que de venir ici, avec les risques que ça suppose maintenant, est-ce que ça prête à conséquence ?". "Oui, ça prête à conséquence !". Si ce qu'on fait prête à conséquence, c'est là qu'il faut commencer à dire : "Mais quelle en est la justification ?". Qu'est-ce qu'il y a au bout de la justification ? Est-ce qu'il y a une finalité ? Est-ce que c'est un interprétant final ou je ne sais quoi ? Il y a toujours un infini par derrière... Ou bien : est-ce qu'il y a un but ? Est-ce que c'est en accord avec une doctrine ? C'est quoi, une doctrine ? Est-ce que ça existe ? J'aurais vite fait de dire : il n'y a pas de doctrine en soi, parce qu'on sait bien où ça mène ! On sait bien que Lacan n'était pas lacanien, heureusement ! Parce que s'il avait été lacanien, il n'aurait pas été Lacan. Il n'aurait jamais existé. De même, Marx pouvait dire : "Je ne suis pas marxiste"... (Oury, ça fait "ou-rien" !). Il faut se méfier des doctrines, des accords : "Comment, tu es pour la liberté de circulation, tu es pour le bar, pour ceci, et pour le sens commun !". Dans quel sens parlez-vous du sens commun ? Au sens de Locke ? C'est vieux ! Ou bien au sens de Blankenburg ? Ce n'est pas évident du tout ! Mais on croit que c'est évident. Quand quelqu'un te dit : "Je vais t'expliquer quelque chose...". "Mais c'est évident !". C'est là qu'il faut commencer à chercher. C'est un signal. Si c'est évident, il faut faire gaffe parce

qu'il y a quelque chose là-dessous : il y a soit une séduction mal foutue, sous-jacente, soit un type qui veut se foutre de ta gueule ! Ce n'est pas si évident que ça ! "Pourquoi tu dis que ce n'est pas évident ?". Si on en reste là, on est parano ! Mais il faut obéir à une logique du vague qu'il faudrait concrétiser dans ce qu'on fait. C'est la logique de la vie quotidienne, au fond. C'est justement ce qui n'existe pas, ce qu'il y a de plus rare. C'est ce que je dis toujours à propos du sens : qu'est-ce qui peut permettre justement de le déchiffrer ? Comme on déchiffre une partition ? Et avec quoi tu vas déchiffrer ça ? C'est là qu'il faut avoir, non pas des idées, mais une disposition, ce que j'appelle « une disposition pragmatique », c'est-à-dire de savoir profiter de quelque chose qui s'est passé, et qui peut être en résonance avec ça. Ce que je dis là, ça peut paraître complètement fada, mais c'est ce qui est justement empêché. Et c'est peut-être pour ça que je ne voulais rien dire. [...] »

Voici ce que j'ai trouvé

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,
Séminaire XIV, 14 décembre 1966
<http://staferla.free.fr>

« En d'autres termes, la logique comportant référence aux fonctions de vérité, en établissant le tableau dans un certain nombre de matrices, ne peut définir – pour rester cohérente avec elle-même – ne peut définir certaines opérations comme l'implication, qu'à les admettre comme fonctions qui seraient encore mieux nommées : conséquences. Conséquences ne voulant par là dire que ceci : l'ampleur du champ dans lequel, dans une chaîne signifiante, nous pouvons mettre la connotation de vérité. Nous pouvons mettre la connotation de vérité sur la liaison d'un faux abord, d'un vrai ensuite et non pas l'inverse.

Ceci, bien entendu - c'est certain - nous laisse loin de l'ordre de ce qu'il y a à dire du cogito cartésien comme tel, dans son ordre propre, qui sans doute implique, intéresse la constitution du sujet comme tel, c'est-à-dire complique ce qu'il en est de l'écriture en tant que réglant le fonctionnement de l'opération logique, le dépasse précisément, en ceci :

que cette écriture même ne fait sans doute, là, que représenter un fonctionnement plus primordial de quelque chose, qui à ce titre mérite bien pour nous d'être posé en fonction d'écriture, en tant que c'est de là que dépend le véritable statut du sujet et non pas de son intuition d'être « celui qui pense ».

Intuition justifiée par quoi, si ce n'est par quelque chose qui lui est à ce moment-là profondément caché, à savoir : qu'est-ce qu'il veut en cherchant cette certitude sur ce terrain qui est celui de l'évacuation progressive, du nettoyage, du balayage de tout ce qui est mis à sa portée concernant la fonction du savoir. Et puis, après tout, qu'est-ce que c'est que ce cogito ? »

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,
Séminaire XIV, 18 janvier 1967

« Le recours à l'Autre est, dans tout effet de la pensée, absolument déterminant. Le "je suis" du "je pense" cartésien, non seulement ne l'évite pas, mais s'y fonde, s'y fonde, avant même qu'il soit forcé – cet Autre – de le placer à un niveau d'essence divine. Rien déjà que pour obtenir de l'interlocuteur la suite : le "donc" du "je suis", cet Autre est très directement appelé, c'est à lui, c'est à la référence à ce lieu, comme lieu de la parole, que DESCARTES s'en remet, pour un discours qui appelle le consentement à faire ce que je suis en train de faire devant vous : à m'exhorter au doute, vous ne nierez pas que je suis. L'argument est ontologique dès cet étape et assurément s'il n'a pas le tranchant de l'argument de Saint ANSELME, s'il est plus sobre, il n'est pas pour autant sans comporter des conséquences qui sont celles où nous allons venir maintenant et qui sont précisément celles qui résultent de devoir écrire par un signifiant, que cet Autre n'est pas autre chose. »

Jean Oury revient sur la mort d'un pensionnaire lors de la visite des évaluateurs...

Ces évaluateurs qui ont d'ailleurs trouver un manque (donc des points en moins !) dans le règlement intérieur de La Borde : On ne fait pas signer à l'entrée un accord pour ou contre le don d'organes ! (encore un signe du néopositivisme dégradé)

Dans la référence à cette formule de Lacan autour de « ça prête à conséquences », je crois comprendre l'importance des choix conceptuels, des logiques, pour agir dans le travail quotidien. D'où l'importance de la matrice à neuf cases.

[...]

Revenir à ... « ça prête à conséquence » ... et travailler avec les 9 cases...

La mort fait partie de la civilisation (les traces qu'ils en restent : des vases mortuaires,...)

Les techniques de deuil, base même de toute culture/civilisation (ça compte beaucoup).

Allusion aux deuils « accélérés » dus aux Croisades, bombes atomiques, Auschwitz, etc...

Jean Oury mentionne aussi de récentes expériences de torture par écran interposé, variantes de la fameuse expérience de Milgram des années 60.

http://www.lexpress.fr/actualite/societe/jeu-de-la-mort-tout-le-monde-peut-devenir-bourreau_856093.html

http://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience_de_Milgram

Jean Oury dit qu'on ne parle pas de la mort dans le travail (« Ça ne nous regarde pas ! »)

**[« mais quand je dis le 'hors-temps' :
de quoi je parle ? »]**

➔ **On ne peut pas (il semble) parler du hors-temps sans évoquer la pulsion de mort**

**[C'est là peut-être qu'il faudrait essayer
d'inventer quelque chose...]**

<la multiplicité de la vie quotidienne>

*Le mouvement des spirales du penser de Jean Oury est rythmé dans cette séance par des intervalles qui disent et qui puisent dans la **multiplicité** de la vie quotidienne (le thème d'un des premiers séminaire de Sainte Anne)*

Les rencontres... tout ce que ça suppose comme difficultés...

« Pour me reposer je vais vous lire un petit truc... »

« C'est une dame qui est venue il y a longtemps à La Borde; qui a été hospitalisée ailleurs mais qui en avait marre et qui a foutu le camp de là où elle était, et qui est revenue à La Borde, un petit bout de temps, un semaine ou deux. Je l'ai pa vue mais d'autres l'ont vue.

Elle a écrit, dans ce qu'on appelle les *Nouvelles labordiennes* : c'est un hebdomadaire où tout le monde peut écrire. Elle a écrit un truc, là. Je vais vous lire. Ça vaut le coup.

Ça s'appelle : **« La Borde, quinze ans après »**

Les ans me séparent de La Borde. La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens ... (Jean Oury a du mal à lire) ... il faut pas que je reste sur la "raie des fesses" tout de même ...

Elisabeth Naneix vient près de Jean Oury pour continuer la lecture...

« La Borde, quinze ans après »

Les ans me séparent de La Borde.

La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens qui se baissent...

JO : C'est vrai, il y a des types qui savent pas bien attacher ...

... ils n'ont pas de bretelles. C'est typique d'ici. C'est même La Borde qui a lancé la mode. Le feu dans la cheminée, le couloir, sale à faire peur, à croire qu'il n'a jamais été balayé, puis – magique ! – il est propre une heure après. En fait, il est nettoyé tous les jours mais cent personnes qui montent et qui descendent, parfois avec des pots de café trop pleins...

Des anciens me reconnaissent. Je les reconnais. En fait, La Borde n'a pas changé ! Moi, oui ! Des choses m'apparaissent qui ne m'apparaissait pas avant. La qualité de vie des résidents, quels qu'ils soient, où qu'ils en soient. Avant, je laissais de côté ceux qui me paraissaient le plus dans leur monde un peu inquiétants. Or, là, je les observe, je me penche vers eux et je me rends compte qu'ils sont dans le même monde que moi.

Enfin, j'ai sans doute changé mais les Labordiens ont également évolué. Certains que je croyais repliés à jamais se montrent présents, communicants. D'autres sont en hôpital de jour. D'autres encore sont partis définitivement. Tous ceux que je vois ont une vie autonome, des occupations, même si c'est fumer clope sur clope dans l'entrée. Parfois un accès de souffrance se fait sentir, vite encadré par les moniteurs. La vie est là.

Moi qui vient de deux mois en hôpital psychiatrique classique, je fais la différence. J'étais au point mort dans des locaux propres mais lugubres où rien ou presque rien n'était proposé. Deux heures d'art thérapie par là, une heure de sport par ci et c'est tout. On me répétait que j'étais malade, qu'il fallait que je l'accepte, qu'après on pouvait me soigner. Je n'avais plus droit aux visites car cela me distrairait de ma maladie.

Un lieu comme La Borde, c'est important qu'il existe. Il faut le défendre et s'associer aux Cahiers pour la folie, au Groupe des 39, acheter les badges et écrire des témoignages....

C'est ce qu'elle dit...

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article106>

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/phpPetitions/index.php?petition=1>

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/130210/les-nouveaux-cahiers-pour-la-folie>

Ce témoignage est le point de vue d'une personne et la vie quotidienne est infiniment plus complexe.

Chaque personne a un angle particulier de s'articuler avec les autres — dans un certain « cadre » ...

... Qu'est-ce que ça veut dire ? (« on n'ose même pas dire *équipe* ! Mais qui soigne qui, là-dedans ? »)

Je comprends que lorsque la vie quotidienne est considérée dans toute sa complexité cela permet de poser le problème du transfert, ce que ne fait pas l'organisation « technocratique »

« Et le **transfert**, paradoxalement, ça doit pouvoir s'articuler avec le **hors-temps**... »

[spirale 2] [transfert, désir, sens]

↑ un peu de « vieille histoire »

... Si on ne parle pas du transfert **avant** de parler du hors-temps, ça risque d'être du « baratin », dit Jean Oury...

► Un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

... Il y avait encore Lagache, des membres de l'école de Winnicott. Venait de paraître un recueil d'articles qui mettait en doute l'usage de la psychanalyse dans l'organisation des hôpitaux, ou tout au moins que les infirmiers, statutairement, naturellement, n'avaient pas de formation analytique, donc il n'était pas question qu'il y ait des prises en charge psychothérapeutiques par les infirmiers. La psychanalyse relevait de spécialistes (des gens en analyse, des analystes).

*J'ai bien trouvé trace de ce colloque de Royaumont (10-13 juillet 1958. Cf. le rapport de Lacan dans ses *Écrits*), mais le recueil d'articles sous la direction de Racamier est édité en 1970.⁴ Y figure une intervention de Racamier à un colloque à Lisbonne en 1958, « présence de la psychanalyse dans les organismes psychiatriques ».*

J'ai relevé la phrase suivante :

« De même, il n'est pas plus question de chercher (et par quelle opération magique ?) à transformer les soignants en psychanalystes au petit pied »
(p. 68)

⁴Merci, à qui, lisant ces notes, pourra m'aider à clarifier de point. Il s'agit peut-être d'un autre ouvrage...

Paul-Claude **Racamier**, *Le psychanalyste sans divan (1970)*,
Payot, 1993.

http://www.payot-rivages.net/livre_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier_ean13_9782228886208.html
http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude_Racamier

► Les discussions dans le "groupe de Sèvres"

1957-58

*Sur le groupe de Sèvres,
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Jean **Oury**, intervention, à la suite de du rapport exposé par R. Diatkine
« **Réflexions d'un psychanalyste sur la participation des infirmiers à la psychothérapie** »
L'information psychiatrique, n°10, décembre 1958

Voici comment est transcrite l'intervention de Jean Oury :

« [...] J'avoue avoir été profondément choqué par ce qui se profile dans l'arrière-plan de ce discours : une sorte de mépris – ou de méconnaissance – de l'infirmier en tant que tel. C'est peut-être parce que j'ai l'expérience de l'apport infiniment riche et varié que représente la mise en forme de ce que disent des infirmiers sur les malades avec lesquels ils vivent au moins huit par jour que je me permets d'intervenir d'une façon assez catégorique. Le niveau culturel de l'infirmier importe bien moins que la posture dans laquelle on le met pour l'écouter quand il peut parler de ses faits d'existence quotidienne avec les malades. J'ai l'impression qu'il existe chez les Médecins une tentation constante qui les pousse à survaloriser leurs "connaissances" aux dépens du groupe indifférencié des infirmiers qu'ils considèrent pratiquement comme des débilés mentaux. [...]

Je ne pense pas qu'il faille hésiter à donner à l'infirmier le matériel nécessaire pour comprendre le sens profond des symptômes. Au contraire, on doit essayer d'expliquer de la façon la plus exhaustive possible la signification de tel ou tel symptôme. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là "d'interprétation" au sens analytique du terme, ne serait-ce que parce que ce genre de réunion n'a rien d'une réunion thérapeutique. On n'a donc certainement pas à craindre que le personnel se livre après de telles réunions à des sortes "d'analyse sauvage" en

se servant d'une "psychogénèse simpliste". Bien au contraire, c'est pour éviter ce genre de maladroites "psychanalytiques" ou autre que le Médecin se doit de former son personnel d'une façon cohérente et très complète.[...] » (p. 835)

*Sommaire du dossier « Participation des infirmiers à la psychothérapie – 2e série d'études »
(aucune autre précision) :*

**Introduction, par René Daumézon,
Rapport de R. Diatkine,
Remarques de
P. Aulagnier (+ additif par M. Lubtchansky), S. Resnik,
Interventions de
A. Beley, R. Gentis, J. Oury, L. Bonnafé, S. Follin, Ballier,**

Jean Ayme,

« **La participation des infirmiers à la psychothérapie** »
L'information psychiatrique, 1959, n°35, 8, p. 475-486

Jean Ayme,

« **Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle** »

<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

« Cette belle unanimité ne se retrouvera pas sur les différents rapports sur "La participation des infirmiers à la psychothérapie". Déjà Le Guillant exprime ses craintes en déclarant : "Je me suis souvent demandé si le sujet choisi pour cette réunion était un bon sujet. La psychothérapie en effet met en question des aspects essentiels de notre conception de la maladie mentale, et par suite les fondements mêmes de notre métier. Je crains que de ce fait bien de questions posées à ce propos le soient avec passion..." Il est vrai que Daumézon avait tenu à souligner que "trop souvent ce que le médecin appelle psychothérapie est la constatation de l'influence qu'il exerce ou croit exercer sur le malade... par le prêche ou l'autorité", à quoi répondait la définition proposée par Jean Oury : "Nous ne donnons le nom de psychothérapie qu'à une technique médicale particulière dont le prototype est la relation analytique". Son exposé, s'appuyant sur l'expérience de La Borde et de Saint-Alban, va susciter, de manière inattendue des critiques et des réserves chez les psychanalystes présents. Jean Kestemberg, qui effectue des vacations chez Le Guillant considère que "les connaissances psychanalytiques peuvent avoir, pour ceux qui n'ont pas reçu une formation spéciale, un double inconvénient : premièrement elles restent vides de

sens et peuvent créer une nouvelle barrière entre les groupes par ceux qui soignent et ceux qui sont soignés, deuxièmement, inconvenient certain, ces notions demandent une connaissance précise et rigoureuse à défaut de laquelle elles risquent de perturber aussi bien les malades que les infirmières. C'est un peu jouer l'apprenti-sorcier que de déclencher des réactions profondes sans en manier aussi parfaitement que possible le contrôle". René Diatkine se fera plus insistant : "La compréhension des contenus inconscients, des pulsions, des conflits risque d'être infiniment plus éprouvant qu'utile et peut conduire à trois résultats : une érotisation plus ou moins poussée du personnel prédisposé, une réaction dépressive encore plus fâcheuse, une dévalorisation des mots et des affects entraînant un rejet aussi dangereux que le rejet nosologique" et d'ajouter : "quelque soit la valeur thérapeutique d'un service hospitalier, le personnel infirmier, par la nature même de sa position et de sa fonction, est particulièrement éprouvé et son intégrité mentale est toujours attaquée". Cette sollicitude jugée excessive par Gentis et méprisante par Oury, trouve un renfort inattendu chez Bonnafé qui redoute une formation partielle, un "teinture psychanalytique" et chez Follin qui craint "une psychanalyse au rabais pour infirmier". Après cette discussion orageuse, Oury prononce, à l'intention de ceux qui considèrent les infirmiers comme des soignants à part entière sa phrase devenue célèbre : "Les infirmiers ne sont pas plus cons que les médecins et les psychologues."

Si on s'interroge sur cette levée de bouclier, on y voit, chez les "psychanalystes de métier", sous tendue par une réaction de classe, la crainte de devoir partager leurs secrets de fabrication. La psychanalyse est chose trop sérieuse pour être placée dans des mains inexpertes et doit se dérouler, même dans une structure de soins, dans le secret du cabinet. Quant aux collègues membres du PCF, bien qu'ayant pris leurs distances avec leur déclaration de 1949, dénonçant la psychanalyse comme "idéologie réactionnaire", ils conservent à l'égard de celle-ci une position ambiguë. »

Dans une allusion à sa petite phrase, « C'est dangereux de dire ça... », ajoute JO...

*Une autre version, il me semble, de la même remarque
« Il faut se méfier de ce qu'on dit »,
à chercher dans l'ensemble des prises de notes*

► La « place publique »

Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 1978, p. 25-26
réédition aux éditions Matrice en 1998

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« PLACE PUBLIQUE

C'est là qu'a commencé la place publique. Ce que j'ai appelé plus tard (et déjà à cette époque on pourrait, avec une grille, retrouver toutes les péripéties, facilement lisibles entre les lignes de la thèse) une sorte de charnière, l'équivalent d'un suicide. Être là ou ailleurs importe peu ; ce qui est en question c'est que ce soit plus profitable à autrui. C'est la grande chose qui allait suinter pendant des années et qui suinte toujours : l'origine de la "vache qui rit", la vache à lait et la vache qui rit parce que ça a une dimension d'infini ; il faut bien rigoler devant des choses pareilles.

Si bien que la place publique ça a été mon "suicide", l'envahissement ; je m'en foutais ; ils pouvaient bien faire ce qu'ils voudraient là-dedans, ça ne m'intéressait pas tellement. Donc, la brèche dans le huis-clos a été faite, et alors j'ai accepté qui venait. Par exemple, à la fin du mois de décembre, mon frère Fernand, instituteur, m'a envoyé un type que je connaissais depuis quelques années déjà, quand il avait 15 ans (il avait été dans la classe de Fernand) : Félix, qui était en mal de je ne sais pas quoi, pour que je lui fasse de la psychothérapie et le réorienter. Je me souviens que Fernand m'a dit : "Surtout, ne le casse pas en petit morceaux". Il n'avait pas besoin de moi pour se réduire en petits morceaux. C'est là que ça a commencé, l'affaire. Il est venu souvent, il était un des premiers passagers de la place publique. »

La place publique qui a fait place au huis-clos...

L'arrivée d'une « meute » de gens « extraordinaires » (philosophes, mathématiciens, ethnologues...).

Comme Jean Oury disait qu'il n'y a pas besoin d'être psychanalyste pour faire de la psychothérapie, certaines de ces personnes se sont mises à s'occuper des malades...

*Jean Oury, ce mercredi soir, n'en dira pas beaucoup plus.
Il ajoutera : « Difficile, hein ! »
Lire ce qu'il en dit dans II, donc.*

↑ Lacan, séminaire *Le transfert*

Pendant ce temps-là...

... Il y avait donc le séminaire de Lacan... C'est là qu'il a parlé de passage à l'acte, d'acting out... de la matrice à 9 cases... du transfert...

*Sur toute cette partie,
cf. l'ensemble des prises de notes*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*
Seuil, 2001.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>
<http://staferla.fre.fr>

► La disparité subjective

La première phrase de ce séminaire : « Le transfert est de l'ordre de la **disparité** subjective » ... tout un programme ! Ça veut dire que c'est pas 'copain/copain'.

À l'époque de la "place publique", dans les groupes de paroles (de la décennie '70), il y a eu une confusion — et après, ça a continué — : on est copains, c'est du transfert ! ... « Mais-c'est-pas-vrai ! » assène Jean Oury ...

Disparité subjective : c'est pas *copain/copain*... Ça ne veut pas dire non plus qu'on est lointain ! Ça veut dire qu'on est dans une certaine position qui est justement un travail...

► Le diagnostic

Avant de parler à quelqu'un, il faut faire un diagnostic, quoi qu'en pensent un certain nombre de psychanalystes qui disent : "Ah, faire un diagnostic, c'est contre la neutralité !" — Est-ce que c'est neutre de parler à une vieille mélancolique de la même façon qu'à un gosse de 15 ans, ou à un schizophrène ?

C'est très important de savoir qu'on a affaire à un schizophrène ! À condition de

faire un diagnostic ! Le diagnostic, ça se fait très rapidement, mais il faut une certaine expérience. Il ne faut pas être imbu d'un égalitarisme débile. Comme la plupart des intellectuels de cette époque !

► Le transfert, création *ex nihilo*

Mais le transfert, d'où ça vient ? C'est quelque chose qui se crée... C'est une création *ex nihilo*, à partir de rien...

C'était contraire à tout ce que disaient « ces gens-là » (*Je comprends : la place publique et les groupes de paroles cités plus haut*) ... contraire à toute l'organisation actuelle.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*,
16 novembre 1960, Seuil, 2001, p. 12-13.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

« Au commencement —

Chacun m'impute aussitôt de me référer à quelque paraphrase de la formule *Au commencement était le Verbe*.

*Im Anfang war die Tat*⁵, dit un autre.

Pour un troisième, d'abord, c'est-à-dire au commencement du monde humain, d'abord était la praxis.

Voilà trois énoncés en apparence incompatibles. Mais à la vérité, du lieu où nous sommes pour en trancher, c'est-à-dire de l'expérience analytique, ce qui importe n'est point leur valeur d'énoncé, mais leur valeur d'énonciation, ou encore d'annonce, je veux dire ce en quoi ils font **apparaître l'ex nihilo propre à toute création**, et en montrent la liaison intime avec l'évocation de la parole. À ce niveau, ils manifestent évidemment qu'ils rentrent dans le premier énoncé, *Au commencement était le Verbe*.

Si j'évoque cela, c'est pour en différencier ce que je dis, et le point d'où je vais partir pour affronter ce terme le plus opaque, ce noyau de notre expérience, qu'est le transfert.

J'entends partir, je veux partir, je vais essayer — en commençant avec toute la maladresse nécessaire, — et partir aujourd'hui autour de ceci, que le terme *Au*

⁵Tat : action

commencement a certainement un autre sens.

Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour. Ce commencement est autre chose que cette transparence à elle-même de l'énonciation qui donnait leur sens aux formules de tout à l'heure. C'est un commencement épais, confus, ici. C'est un commencement non de **création** mais de **formation**. [...]

Je veux rappeler un instant, pour ceux qui n'étaient pas là l'année dernière, quelques uns des termes autour desquels a tourné notre exploration de ce que j'ai appelé l'éthique de la psychanalyse.

L'année dernière, j'ai voulu expliquer devant vous – disons, pour me référer au terme de création que j'ai donné tout à l'heure – la structure créationniste de l'èthos humain comme tel, l'ex *nihilo* qui subsiste en son cœur, et qui fait pour employer un terme de Freud, le noyau de notre être, *Kern unseres Wesens*. J'ai voulu montrer que cet èthos s'enveloppe autour de cet ex *nihilo* comme subsistant en un vide impénétrable. »

► Erastes, Eromenos, Eromenon : désirant, désiré, désirable

Pour imager la question du transfert, Lacan a repris *Le Banquet* de Platon. Ce qui se passe entre Socrate, Alcibiade, Agathon.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, Seuil, 2001*.

« Lorsque l'on invoque l'intersubjectivité, l'accent est mis sur ceci, que cet autre, nous devons y reconnaître un sujet comme nous. Et ce serait dans cette direction que résiderait l'essentiel de l'avènement à l'être de l'autre.

Mais il y a aussi une autre direction, que j'indique quand j'essaie d'articuler la fonction du désir dans l'appréhension de l'autre, telle qu'elle se produit dans le coupe érastès-érôménos, lequel a organisé toute la méditation sur l'amour depuis Platon jusqu'à la méditation chrétienne.

L'être de l'autre dans le désir, je pense l'avoir déjà assez indiqué n'est point un sujet. L'érôménos est érôménon, au neutre, et aussi bien τα παιδικα, au neutre pluriel – les choses de l'enfant aimé, peut-on traduire. L'autre en tant qu'il est visé par le désir, est visé, ai-je dit, comme objet aimé. » (7 déc 1960, p. 68)

« Ce qui caractérise l'érastès, l'amant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? Nous, nous pouvons tout de suite ajouter qu'il ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, l'érôménos, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ? Ce qu'il a n'est-il pas ce qui, dans la relation de l'amour, est appelé non seulement à se révéler, mais à devenir, à être présentifié, alors que ce n'était jusque-là que possible ? Bref, disons-le avec l'accent analytique, ou même sans cet accent, l'aimé, lui aussi, ne sait pas. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit – il ne sait pas ce qu'il a.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a de caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance. » (p. 52-53, 30 novembre 1960)

« J'ai lu un article [...] où un monsieur, pourtant plein d'expérience, s'interroge sur ce que l'on doit faire quand, dès les premiers rêves, et quelquefois dès avant que l'analyse commence, l'analysé se produit lui-même l'analyste comme objet d'amour caractérisé. [...]

Pour nous, si nous nous laissons guider par les catégories que nous avons produites, c'est au principe même de la situation que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, érôménos. C'est pour lui qu'on est là. Ça, c'est l'effet, si l'on peut dire, manifeste. Mais il y a un effet latent, qui est lié à sa non-science, à son inscience. Inscience de quoi ? – de ce qui est justement l'objet de son désir d'une façon latente, je veux dire objective ou structurale. Cet objet est déjà dans l'Autre, et c'est pour autant qu'il en est ainsi qu'il est, qu'il le sache ou non, virtuellement constitué comme érastès. De ce seul fait, il remplit cette condition de métaphore, la substitution de l'érastès à l'érôménos qui constitue en soi-même le phénomène d'amour. Il n'est pas étonnant que nous en voyions les effets flambants dès le début de l'analyse, dans l'amour de transfert.

Il n'y a pas lieu pour autant de voir là une contre-indication. C'est là que se pose la question du désir de l'analyste, et jusqu'à un certain point, de sa

responsabilité. » (p. 234-235, 8 mars 1961)

Cf. prises de notes de décembre 2007

Dans la prise en charge analytique (et ça n'est pas « une pièce avec un divan, un type qui est assis, qui dit pas grand chose et puis un type qui vient ! »), il y a toujours cette **dimension logique** : celui qui est responsable de maintenir une dimension analytique coûte que coûte est en position de désirant (erastès) et celui qui vient en analyse, en position de désiré (eromenos)

► Transfert, désir

S'il y a quelque chose de l'ordre du **transfert**, il y a quelque chose de l'ordre du **désir**...

(Voici ce que j'ai trouvé)

Jacques **Lacan**, *Le Transfert, Séminaire VIII (1960-61)*, Seuil, 2001.

1^{er} mars 1961

« C'est dans la mesure où ce que Socrate désire, il ne le sait pas, et que c'est le désir de l'Autre, c'est dans cette mesure qu'Alcibiade est possédé, par quoi ? — par un amour dont on peut dire que le seul mérite de Socrate est de le désigner comme amour de transfert, et de le renvoyer à son véritable désir.

Tels sont les points que je voulais aujourd'hui fixer à nouveau pour poursuivre la prochaine fois sur ce que je pense pouvoir montrer avec évidence, à savoir combien l'articulation dernière du *Banquet*, cet apologue, ce scénario qui confine au mythe, nous permet de structurer autour de la position de deux désirs la situation de l'analysé en présence de l'analyste. » (p. 216-217)

8 mars 1961

«... si l'analyste réalise comme l'image populaire, ou aussi bien l'image déontologique, de l'apathie, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait, avec son patient, de le prendre dans ses bras ou de le passer par la fenêtre. Cela arrive. J'augurerais même mal, j'ose le dire, de quelqu'un qui n'aurait

jamais senti cela. Mais enfin, à cette pointe près de la possibilité de la chose, cela ne doit pas arriver de façon ambiante.

Pourquoi cela ne doit-il pas arriver ? Est-ce pour la raison, négative, qu'il faut éviter une espèce de décharge imaginaire totale de l'analyse ? — dont nous n'avons pas à poursuivre plus loin l'hypothèse, quoiqu'elle serait intéressante. Non, c'est en raison de ceci, qui est ce dont je pose ici la question cette année, que l'analyse dit — je suis possédé d'un désir plus fort. Il est fondé à la dire en tant qu'analyste, en tant que s'est produite pour lui une mutation dans l'économie de son désir. Et c'est ici que les textes de Platon peuvent être évoqués. [...]

Freud aurait pu chercher mille autres exemples pour illustrer ce qui l'occupe à ce moment-là, à savoir le désir de mort mêlé à l'amour. [...] donc, je considère qu'il n'est pas indifférent que dans *L'homme aux rats*, à un moment essentiel dans sa découverte de l'ambivalence amoureuse, ce soit au *Banquet* de Platon que Freud se soit référé. [...]

Eh bien, dans Platon, dans *Le Philèbe*, Socrate émet quelque part cette pensée que le désir, de tous les désirs le plus fort, doit bien être le désir de mort, puisque les âmes qui sont dans l'Érèbe y restent. » (p. 225-226)

« Du seul fait qu'il y a transfert, nous sommes impliqués dans la position d'être celui qui contient l'*agalma*, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse du sujet, comme lié, conditionné par ce rapport de vacillation du sujet que nous caractérisons comme constituant le fantasme fondamental, comme instaurant le lieu où le sujet peut se fixer comme désir.

C'est un effet légitime du transfert. Il n'est pas besoin de faire intervenir pour autant le contre-transfert, comme s'il s'agissait de quelque chose qui serait la part propre, et, bien plus encore, la part fautive de l'analyste. Seulement, pour le reconnaître, il faut que l'analyste sache certaines choses. Il faut qu'il sache en particulier que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas. [...]

C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait ce que ce sujet, avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique, désire — qu'il est en position d'avoir en lui, de ce désir, l'objet. Cela est seul à pouvoir expliquer tel de ces effets si singulièrement encore effrayants, semble-t-il. » (p. 234)

15 mars 1961

« La difficulté des rapports de la demande du sujet à la réponse qui lui est faite se situe plus loin, en un point tout à fait original, où j'ai essayé de vous porter en vous montrant ce qui résulte, chez le sujet qui parle, du fait — l'exprimais-je ainsi — que ses besoins doivent passer par les défilés de la demande. À ce point originel, il en résulte que tout ce qui est, chez le sujet qui parle, tendance naturelle a à se situer dans un au-delà et dans un en-deçà de la demande.

Dans un au-delà qui est la demande d'amour. Dans un en deçà qui est ce que nous appelons le désir, avec ce qui le caractérise comme condition, et que nous appelons sa condition absolue dans la spécificité de l'objet qu'il concerne, petit a, objet partiel. J'ai essayé de vous le montrer comme inclus dès l'origine, dans ce texte fondamental de la théorie de l'amour qu'est *Le Banquet*, comme *agalma*, en tant que je l'ai identifié aussi à l'objet partiel de la théorie analytique. » (p. 239)

➔ Le désir inconscient, inaccessible directement... accessible par le transfert

*Sur toute cette partie,
cf. l'ensemble des prises de notes*

Sigmund **Freud**

Le désir⁶, c'est la grande découverte de Freud.

Sur le plan même épistémologique, d'une façon absolue, ce que Freud a apporté c'est que dans toute existence — il suffit d'être au monde — il y a quelque chose de l'ordre du **désir inconscient**...

Jean **Oury**

Par précaution, après les années 68-70 ...

— dans ce temps où pour certains, dont **Félix Guattari**, le désir, l'Eros, était là, manifeste, « on pouvait en prendre par poignées »... et « ce n'est pas fini ! » —

... Jean Oury a ajouté... « ... **inaccessible directement** »

⁶Jean Oury rappelle les questions de traduction autour de ce terme (*Wunsch*, ...)

S'entendre sur les mots...

*Jean Oury revient sans cesse sur les problèmes de traduction
ou sur l'usage des mots.
Ici, c'est sur le terme **inconscient**, qu'il attire notre attention.
Pour lui, « c'est pas net », dans l'usage qu'on en fait.
« Unbewusstsein », insu...*

➔ Si donc, le désir est inaccessible directement, c'est donc qu'il est accessible quand même...

Il y a autant de *désirs* qu'il y a de milliards d'habitants sur terre ... du fait même de l'espèce humaine (... « Même les pires ! Même les papes ! »...)

Le désir est accessible par le transfert.

Dans son style, **Jean Oury** affleure l'étymologie du terme *Transfert*...

« Des omnibus... comme à Athènes... des métaphores... c'est transporter... il y a un transport... mais de quoi ? ... de quelque chose qui résulte du désir inaccessible directement... »

Gisela **Pankow**

Cela rejoint ce que disait Gisela Pankow :

Avec les personnes psychotiques, il y a du désir, mais on ne sait pas trop où (*c'est ma façon de synthétiser*), alors il faut d'abord faire des greffes. Ce que Gisela Pankow appelait des **greffes de transfert** (pour avoir accès au désir).

Tout ça, pour arriver à quoi ?

Le diagnostic a ici toute son importance :

↑ fantasme (structure du), limites

Si la personne n'est pas psychotique, cela aboutit à quelque chose qui est à la base de l'existence, de la personnalité.

C'est la question des fantasmes, avec des scénarios de fantasme.

C'est une grande trouvaille de Freud, travaillée par Melanie Klein et toute la « bande » ... Rosenfeld, Winnicot.

Dans les structures psychotiques graves, les troubles profonds, la *Spaltung*, la dissociation bouleversent cette structure. Il y a un éclatement. Il n'y a pas de délimitation.

► **structure et limites**

Pour qu'il y ait du fantasme, il faut que ce soit délimité.
Et pour que les limites tiennent, il faut une structure de base. (Cf. les Stoïciens)

Jean Oury va parler de l'importance de la structure, des limites, de la différence entre limite et borne, en prenant l'exemple du club : mais, attention ! Un club bien foutu ! Pas simplement la télé ou de simples activités, mais une possibilité d'échanges multiples).

Pour qu'il y ait des limites qui tiennent, cela nécessite l'articulation d'une structure solide. Il n'y aura pas besoin de construire des murs (que l'on croit être des limites).

Jean Oury reprend souvent cette distinction entre borne et limite
Il fait référence aux Stoïciens (« c'est pas nouveau », dit-il)

*sur la limite et la limite chez les Stoïciens
Cf. l'ensemble des prises de notes*

C'est cette logique-là qui est aujourd'hui écrasée.

► **scène du fantasme, scène du rêve**

Le fantasme ne peut exister que s'il est pris dans une histoire :
Le fantasme est un scénario, pris dans une histoire (cf. dans la *Traumdeutung*)

La scène du rêve, c'est la même chose que la scène du fantasme.

La « scène du rêve » et une expression empruntée à **Fechner**.

Lacan dit que dans le fantasme c'est la même structure que dans le rêve.

**Sigmund Freud, *Traumdeutung* (1899)
L'interprétation des rêves, 1926, 1967, trad. I. Meyerson, Puf
L'interprétation du rêve, 2003, *Œuvres complètes, IV, 1899-1900*, Puf
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._IV_1899-1900**

J'ai choisi la traduction de 1926

« C'est G. Th. Fechner qui a, semble-t-il, le mieux établi, dans quelques remarques de ses *Elemente der Psychophysik* (t. II, p. 250), la différence essentielle qui sépare le rêve de la veille⁷ ; Il en a tiré des conclusions de grande portée. Il pense que "Ni le simple passage de la vie mentale au-dessous du seuil de la conscience", ni le fait que nous soustrayons notre attention aux influences du monde extérieur ne suffisent à expliquer tout ce que la vie du rêve a de particulier, d'opposé à la veille. Il croit bien plutôt que la scène du rêve n'est pas la même que celle où se déroulent nos représentations pendant la veille⁸. "Si la scène de notre activité psychologique⁹ était la même pendant le sommeil et pendant la veille, le rêve ne pourrait être, à mon avis, qu'une continuation plus ou moins intense de la vie représentative de la veille, il devrait avoir même matière et même forme. Mais il en est tout autrement."
On n'a pu savoir clairement, il est vrai, ce que Fechner entendait par ce déplacement de l'activité psychique [...] » (p. 50-51)

**Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient* (1957/58),
Séminaire V, *Seuil*, 1998,
11 décembre 1957**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020256681>
<http://staferla.free.fr>

« En fin de compte nous revoici affrontés à ceci, qu'en nous un sujet pense, pense selon des lois qui se trouvent être les mêmes que celles de l'organisation de la chaîne signifiante. Ce signifiant en action s'appelle en nous l'inconscient. Il est désigné comme tel par Freud. Il est tellement originalisé, séparé de tout ce qui est jeu de la tendance, que Freud nous répète sous mille formes qu'il s'agit d'une autre scène psychique. Le terme est répété à tout instant dans la *Traumdeutung*.

⁷ La traduction de 2003 : "la distinction d'essence entre la vie de rêve et la vie de veille"

⁸ "Il suppose bien plutôt que la scène des rêves, elle aussi, est autre que celle de la vie des représentations vigiles.

⁹ "Si la scène de l'activité psychophysique"

Ce terme est à la vérité emprunté par Freud à Fechner, et j'ai déjà eu l'occasion de souligner la singularité du contexte fechnerien qui est loin de se réduire à l'observation du parallélisme psycho-physique, ni même aux étranges extrapolations auxquelles il s'est livré du fait de l'existence par lui affirmée, du domaine de la conscience. Le terme d'*autre scène psychique* que Freud emprunte à sa lecture approfondie de Fechner est toujours mis par lui en corrélation avec la stricte hétérogénéité des lois concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine du compréhensible, de la signification. » (p. 106-107)

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*, Séminaire XIV,
16 novembre 1966
<http://staferla.free.fr>

« Logique du fantasme donc, nous partirons de l'écriture que j'en ai déjà formée, à savoir de la formule :

(S ◊ a)

S barré, poinçon, petit a, ceci entre parenthèses. Je rappelle ce que signifie le S barré : le S barré représente, tient lieu dans cette formule de ce dont il retourne concernant la division du sujet, qui se trouve au principe de toute la découverte freudienne et qui consiste en ceci que le sujet est, pour une part, barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient. Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle petit a. Petit a est un objet dont ce que j'appelle cette année, "faire la logique du fantasme", consistera à déterminer le statut : le statut, précisément, dans un rapport qui est un rapport logique à proprement parler. Chose étrange sans doute et sur quoi vous me permettrez de ne pas m'étendre : je veux dire que ce que suggère de rapport à la *fantasia*, à l'imagination, le terme de fantasme, je ne me plairai pas, même un instant, à en marquer le contraste avec le terme de logique dont j'entends le structurer. C'est sans doute que le fantasme tel que nous prétendons en instaurer le statut n'est pas si foncièrement, si radicalement antinomique qu'on peut au premier abord le penser, à cette caractérisation logique qui, à proprement parler, le dédaigne. Aussi bien le trait imaginaire de ce qu'on appelle l'objet (a), vous apparaîtra-t-il... mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme valeur logique ... être

beaucoup moins apparenté – il me semble, au premier abord – avec le domaine de ce qui est, à proprement parler, l'imaginaire. L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. L'objet (a) est d'un autre statut. »

► La structure dans la vie quotidienne

✚ Les rapports complémentaires

Eugène **Dupréel**¹⁰, *Sociologie générale (1948)*, Puf
<http://www.melchior.fr/Groupe-et-rapport-social.2508.0.html>

« Des rapports sociaux positifs qui ne seraient pas complémentaires les uns des autres ne suffisent pas pour qu'une société soit constituée, car ils pourraient ne relier les individus que sous forme de couples isolés. Des amoureux dont chaque paire occupe un banc dans un square, un soir d'été, ne forment pas une société, aucun complémentaire ne reliant ces couples. Mais que le gardien du square prétende les expulser un peu avant l'heure de la fermeture, la protestation des uns soutiendra la résistance des autres et le gardien aura affaire avec l'unité d'un groupe social. En fait, dès qu'il y a multiplicité de rapports sociaux positifs entre des individus non trop éloignés dans le temps et l'espace, ces rapports deviennent presque inévitablement des complémentaires les uns des autres, ils s'agrègent contre des rapports négatifs actuels ou éventuels. »

Jacques **Coenen-Huther**,
« Eugène Dupréel, philosophe, sociologue et moraliste », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006
<http://ress.revues.org/288>

Jean Oury semble moins fréquenter les jardins publics qu'Eugène Dupréel. Lui, il s'appuie sur l'exemple du bar de La Borde pour concrétiser les **rapports complémentaires**...

Verbatim (ou presque...)

« ... Comme elle dit la fille : Ah, le bar continue... malgré tout... malgré tout... »

¹⁰ATTENTION : Dupréel répond au prénom : Eugène et non Georges comme cela figure depuis plusieurs années dans ces prises de notes !!!

J'ai dit : pour que le bar continue, il faut une règle de trois :

- 1/un type qui tient la caisse
- 2/un type qui sert au comptoir
- 3/un autre type qui peut se déplacer pour aller servir sur une table.

S'il n'y a pas les trois, le bar...

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il y a des rapports complémentaires...

Si le type qui tient la caisse fauche la caisse, les autres vont lui tomber dessus !
Ou bien, il faudra qu'il rende des comptes au comité hospitalier ou je sais pas
quoi... à la trésorerie...

Donc, y a tout un système d'échelon qu'on peut appeler des rapports complémentaires. »

Des rapports complémentaires, il y en a partout !

Un copain peut bien remplacer une canne quand il y en a un qui se casse le col du fémur ! Il y a une grande résistance, cependant ! Certains préfèrent la canne à un copain !

➔ **Un minimum de structure est nécessaire pour que de telles relations puissent s'installer.**

Et ça n'est pas tout à fait par hasard...

✚ Les constellations

Constellation : Un terme de **François Tosquelles**

« Quand on est embêté avec quelqu'un de difficile, on réunit des gens, comme ça, des moniteurs, des pensionnaires, pour dire : on va parler d'un tel...

... avec des systèmes de choix, de sympathie, d'antipathie...

On parle pendant une heure ou deux. On raconte un peu l'histoire... souvent, dans des cas très difficiles où on arrive à rien, dès le lendemain, le tableau est très différent... Il y a un changement... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jean Oury va donc reprendre la question des *Constellations* à partir de l'intervention de **Paul-Claude Racamier** au congrès de Zurich en 1957, sur

l'enquête de deux psychosociologues Stenton et Schwartz à la clinique de Chesnut Lodge aux États-unis...

Pour un développement,

Cf. l'ensemble des prises de notes

La réunion d'une constellation remue beaucoup de choses...

JO fait le lien avec les « **prosdiorismes** », qui ajoutent du sens... les virgules, les petits points, aller à la ligne, entre les lignes...

Cf. l'ensemble des prises de notes

Voir aussi dans ce texte

Carlos Herrera V., « **D'une écriture des formules de la sexuation** »

<http://www.lacan-brasil.com/lectura.php?auxiliar=rubriques/topologie/sexuation.html>

« **Bref détour sur les "prosdiorismes"**.

Le mot **prosdiorisme** est absent des dictionnaires de la langue française ou des autres langues latines comme l'espagnol, l'italien, etc. Il est aussi absent des dictionnaires de philosophie ou de mathématiques. Par contre, on trouve ce mot dans les textes qui font référence aux formules de la sexuation de Lacan. Encore un néologisme de Lacan ?

Apparemment non, puisqu'on peut trouver ce terme dans le livre : *La philosophie du langage. Exposée d'après Aristote*, de l'auteur **SEGUIER DE SAINT-BRISSON** (le Marquis Nicolas, Maximilien, Sidoine), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1838, chez l'éditeur Bourgeois-Maze. Dans ce texte, le mot "prosdiorismes" apparaît comme une traduction phonétique faite par l'auteur du vocable grecque « $\pi\rho\omicron\varsigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$ », qu'il trouve chez Aristote :

"Quant aux nombres, leur nom suffit pour en démontrer l'utilité et en expliquer la nature. La langue générale n'en reconnaît que deux : l'unité et la multiplicité. Quelques-uns ont admis un troisième nombre qui sépare l'unité de la multiplicité; c'est le duel des Grecs, rejeté par les Éoliens. Lorsque des distinctions numériques, prises dans la considération logique, deviennent indispensables, on y pourvoit par ces mots qu'Aristote nomme $\pi\rho\omicron\varsigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$ (prosdiorismes) qui jouent un si grand rôle dans l'étude de l'art du raisonnement; ce sont : tout, nul, pas, quelques, enfin l'article", page. 19. »

↑ le lieu de l'énigme

Entre les lignes, c'est le lieu de l'énigme (**Lacan**)

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean Oury, « Concepts fondamentaux »,
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« C'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent. Lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme. Si il n'y pas d'énigme dans un milieu, le milieu est mort. Lacan définissait très bien l'énigme. À un moment donné il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé, c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer. L'énonciation reste là, presque de l'ordre d'un processus inconscient. Plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes. Quand on lit un texte, c'est entre les lignes que le sens apparaît on pourrait même dire entre les pages et entre les mots ; Ce qui définit le mot, c'est les petits mots qui définissent les autres. Aristote les appelait les prosdiorismes. Les prosdiorismes étaient à l'origine des quantificateurs en mathématiques. C'est ce niveau là "entre les mots, entre les lignes" qui est en question et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques dont on souffre tant. »

Jacques Lacan, *Le Sinthome (1975-76)*, Séminaire XXIII,
Seuil, 2005,
13 janvier 1976

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020796668>

<http://staferla.free.fr>

« J'ai déjà parlé de l'énigme. J'ai écrit ça grand E indice petit e, **E_e**.

Il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Une énigme, comme le nom l'indique, est une énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé.

[...]En quoi consiste l'énigme ? L'énigme est un art que j'appellerai d'entre les lignes, pour faire allusion à la corde. On ne voit pas pourquoi les lignes de ce qui est écrit, ça ne serait pas noué par une seconde corde. » (p.67-68)

(Cf. aussi 11 mai 1976)

« La consistance, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ce qui tient ensemble,

et c'est bien pourquoi elle est ici symbolisée par la surface. En effet, pauvres de nous, nous n'avons idée de consistance que de ce qui fait sac ou torchon. C'est la première idée que nous en avons. Même le corps, nous le sentons comme peau, retenant dans son sac un tas d'organes. En d'autres termes, cette consistance montre la corde. Mais la capacité d'abstraction imaginative est si faible que de cette corde – cette corde montrée comme résidu de la consistance – elle exclut le nœud.

Or, c'est là-dessus que je puis peut-être apporter le seul grain de sel dont en fin de compte je me reconnaisse responsable – dans une corde, le nœud est tout ce qui ex-siste, au sens propre du terme.

Ce n'est pas pour rien, je veux dire, ce n'est pas sans cause cachée que j'ai dû à ce nœud ménager un accès en commençant par la chaîne, où il y a des éléments distincts. Ces éléments consistent en quelque forme de la corde – ou bien en tant que c'est une droite que nous devons supposer infinie pour que le nœud ne se dénoue pas, ou bien en tant que ce que j'ai appelé rond de ficelle, autrement dit une corde qui se joint à elle-même d'une épissure.

Le nœud ne constitue pas la consistance. Il faut tout de même distinguer consistance et nœud. Le nœud ex-siste à l'élément corde, à la corde-consistance. » (p. 65)

► L'énigme est une forme de sens

S'il n'y a pas d'intervalles, pas de sens...

Toutes ces petites choses qui donnent du sens : un sourire, un clin d'œil, une virgule... ça suffit pour changer complètement... quelque chose est touché collectivement...

► Le sens – Sinn

On a touché, par ces tout petits détails, qui sont là, dans la rencontre, en mettant des prosdiorismes... à quelque chose de l'ordre du sens,

Mais le sens **Sinn**, pas La signification *Bedeutung*

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Peut-on dire – en restant à un niveau très lointain – que pour qu'il y ait du sens, il faut qu'il y ait une sorte de mouvement, de passage. "Passage" d'un système, d'un lieu, à un autre. Dans les quatre discours, le sens, c'est le passage d'un discours à l'autre. Mais ça ne se conçoit pas si on reste dans un seul discours. D'ailleurs, ce n'est pas possible. Il n'y aurait pas de sens. Le sens, ce n'est pas la signification. Le schizophrène ne confond pas signification et sens. Un empiriste absolu confond les deux, en général, à moins d'être un logicien extraordinaire, Frege et compagnie. Mais le schizophrène ne peut pas passer d'un discours à l'autre. On sait bien, par exemple, qu'on définissait les structures psychotiques comme étant des structures figées, comme s'il y avait une stase, une stase dialectique à un certain niveau. Exemple : la catatonie. Le sens réapparaît quand il y a mouvement, c'est-à-dire d'un état à l'autre, changement de phase, pour reprendre une expression de physique. » (p. 46) ¹¹

► Le triangle des 3 S de Lacan

JO fait appel à nouveau au schéma de Lacan :

Le triangle des trois S : **sujet/savoir/sexe**

entre le sexe, qui est la différence et le savoir (jouissance de l'Autre), il y a Sinn, le sens... on a touché à ça...

C'est d'autant plus important qu'on a affaire à des « insensés »

Jean Colombier, François Doublet,
Instructions sur la manière de gouverner les Insensés (1785),
Imprimerie royale.

http://du.laurens.free.fr/auteurs/Colomb_Doublet-Gouvern_insens.htm

Mais, dit Jean Oury, les *insensés* ont changé de camp : Aujourd'hui, ils sont ceux

¹¹Cf. aussi la page du site *Ouvrir le cinéma*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

qui nous organisent...

On est là pour redonner du sens !

► Sens, transfert, désir

Mais qu'est-ce que c'est que le sens : c'est le transfert !

Et c'est quoi le transfert ? C'est mettre en question quelque chose qui est de l'ordre du **désir inconscient inaccessible directement**...
C'est la base même du transfert.

Dans cette séance, Jean Oury dira que pour qu'il puisse y avoir du transfert, pour oser en parler même, il faut un matériau de base et ce matériau c'est le désir inconscient des personnes qui sont là.

C'est tout le problème des « commissions d'embauche ». Quels sont les critères pour repérer un « truc pareil » ?

Et pourtant les malades ne s'y trompent pas. Les schizophrènes ont des antennes, ce sont des voyants. Ils reconnaissent ceux qui sont là et ceux qui pourraient être ailleurs. Ils reconnaissent ceux qui ont le désir inconscient d'être là...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Le S1 permet le démarrage. C'est en rapport direct avec le maintien du sens. Prenons un exemple, dans un autre registre : un schizophrène, quand il allait voir son médecin, qu'il avait "désigné" comme étant son psychothérapeute (lequel n'avait nullement l'impression de faire une psychothérapie de schizophrénie), restait environ dix minutes pour échanger quelques banalités, et quelquefois, poser des questions bizarres. Une fois, le médecin, peut-être fatigué, lui dit : "Bon, on se reverra dans quatre jours". À quoi le malade répond : "Pas question, il me faut mes dix minutes, parce qu'avec dix minutes, le sens tient pendant quatre jours ; au bout de huit jours, c'est foutu ! Il me faut mes dix minutes tous les quatre jours ; ça me permet d'aller aux repas avec les autres, d'aller faire des activités..." Sinon, réapparaissaient les hallucinations, il devenait très agressif, posant des problèmes difficiles. C'est vrai qu'il suffisait de dix minutes pour que le sens tienne quatre jours. Que venait-il chercher ? Bien sûr

qu'il était toujours "déraillé", mais pour pouvoir subsister dans une certaine convivialité, il lui fallait une "dose" de sens. Mais ça ne se donne pas comme ça, le sens. Ce qu'il venait chercher, c'est du S1. » (p. 126)

« Pour produire du S1, il faut tenir compte du matériau auquel on a affaire. Et quel est ce matériau ? C'est l'objet *a*. C'est-à-dire qu'on travaille dans un champ particulier, psychiatrique, psychothérapique, qui est un *champ de transfert*. Le transfert, c'est ce qui tient compte du désir, de l'équation fantasmatique de chacun. C'est ça qui doit être en question au niveau du Collectif. Qu'est-ce que le transfert ? Sur le plan de la stricte analyse, le transfert, c'est le désir, le désir de l'analyste. Alors qu'en est-il du désir ? » (p. 127)

<la multiplicité de la vie quotidienne>

➤ On peut faire du « **Szondi simplifié** »...

et dire que c'est « l'opérotropisation » — pas de la sublimation —, du désir inconscient inaccessible directement (Cf. JO dans *Le Collectif*, p. 91).

... En réalité, c'est bien plus compliqué que ça.
Ce qui est en question dans ce qu'on appelle « **la vie quotidienne** » ...
... être, non pas à l'affut, non pas « rembardé » comme on dit bizarrement...
contre...

On voit bien qu'il y a des systèmes très compliqués en psychopathologie... y a des types qui sont complètement fermés... Même à La Borde...
Il y en a qui restent dans leur chambre, allongés toute la journée... par manque de quelque chose... de rapports complémentaires ?

Leopold **Szondi**

<http://www.szondiforum.org/>

Trois autres textes faisant référence à ce terme, « opérotropisation »
(dont j'ignore tout !)

Marc **Ledoux**, « **Le Szondi et le sens de la transmission par l'enseignement** »
colloque Être ou ne pas être szondien (pour) demain..., 2004,
Cahiers du CEP, n°10

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/cahier.htm>

Jean **Ayme**, « **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle**»

<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

Pierre **Delion**

« **Proposition de modélisation peircienne de la sémiologie du bébé**»,
Revue Protée, « **Autour de Peirce : poésie et clinique** », 2002, n°3

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

➤ La sédimentation

Lucien **Bonafé**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien_Bonaf%C3%A9

<http://www.lire-lucien-bonafe.org/>

C'est ce que **Lucien Bonafé** dénonçait comme « sédimentation » — un terme géologique —, avec Louis Le Guillant, Hubert Mignot, au congrès de Marseille (1964).

<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/lucien-bonafe/page/3/>

Il me semble que Jean Oury passe de la « sédimentation » chez les malades à celle du personnel...

« On ne va tout de même pas... "Je vais t'extraire ton désir inconscient inaccessible... avec une cuiller !!! »

➔ **Toutes ces multiplicités, comment ça tient ? Qu'est-ce qui fait que ça tient ?**

Cette sorte de 'réseau' collectif (même si JO se méfie du mot 'réseau' depuis 76, pour « autre chose »)...

...

Organiser, écouter ? mais ça ne suffit pas non plus...

C'est là que se pose un problème qu'il faudrait développer à plusieurs niveaux...

[spirale 3] [le Semblant]

« ...Quel est le *matériau* dans lequel... il se passe quelque chose ? »

« Pataphysique »

*Chaque fois que JO dit que ce qu'il raconte peut sembler de la pataphysique,
C'est, pour moi, comme un avertissement :
il faut être attentif...*

Il fait allusion à un entretien-commentaire récent, publié dans la revue du Cnam, Travailler, sur une réunion sur le **travail** en 1961 à Saint-Alban, où s'était retrouvée « toute la bande » (Tosquelles, Le Guillant, Daumézon, Bonnafé, ...)

Pendant longtemps Jean Oury a tâtonné, a tenté de construire quelque chose.

Il aurait dit à ce moment-là (et il trouve ça un peu "couillon") que dans toute la multiplicité d'activités, d'ateliers, on pourrait repérer des activités à dominante symbolique, d'autres à dominante imaginaire !

Ce n'était pas totalement idiot tout de même (« un peu limite » cependant) mais il lui manquait du « matériau conceptuel »

*Je n'ai pas retrouvé dans les textes en questions
ces prises de position...*

Je n'ai pas lû certainement assez 'entre les lignes'...

**Jean Oury, « Le travail est-il thérapeutique ? »,
entretien réalisé par Lise Gaignard et Pascale Molinier,
à la clinique de La Borde
2 septembre 2007**

**Jean Oury,
in « Les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique »,
Travailler, « Le travail inestimable », n°19, 2008,**

Ce numéro a déjà été cité dans les prises de notes

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>

Ce matériau conceptuel, c'est Lacan qui lui apportera avec le concept de
Semblant

Il a donc fallu attendre longtemps, jusqu'à Lacan... après un voyage au Japon ...
« J'ai plein de choses à dire ! » avait-il lancé !

Il y a développé la notion de **semblant**

► Lacan, le Semblant

Jean Oury,

**« Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses »,
Paul Jonckheere (éd.), Passage à l'acte, De Boeck université,
bibliothèque de pathoanalyse, 1998,
p. 215-228.**

Intervention au colloque européen de phénoménologie clinique, 18 mars 1993

*« Je voudrais, à ce sujet, pour vous permettre de vous repérer rapidement dans
cette élaboration conceptuelle, vous lire un passage du séminaire D'un discours
qui ne serait pas du semblant, texte qui a valeur poétique dans sa spontanéité.
Lacan revenait d'un voyage au Japon, où il avait passé deux mois. Et il raconte
ses impressions, quand, au retour, il a survolé la Sibérie. Voici ce qu'il dit :*

*"Au niveau de la calligraphie, c'est ce qui fait l'enjeu d'un pari, d'un pari, mais
lequel ? D'un pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.*

*Voilà, c'est cela qu'invinciblement m'apparut, dans une circonstance qui est à
retenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace
à apparaître y opérer plus encore que d'en indiquer le relief, sous cette latitude,
de ce que l'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée, au sens
propre d'aucune végétation, mais de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels
poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.*

*Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet :
c'est ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit,
en son temps, à propos du trait unaire : c'est de l'effacement du trait que se
désigne le sujet. Cela se marque donc en deux temps, pour que s'y distingue ce
qui est rature. Litura... lituraterre, rature d'aucune trace qui ne soit que d'avant,
c'est ce qui terre du littoral. "Liturature" : c'est du littéral. La reproduire, cette
rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis
un bon bout de temps doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des
aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature seule, définitive, c'est cela
l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer de faire simplement –
ce que je ne vous ai pas fait, parce que je la raterai : d'abord parce que je n'ai*

pas de pinceau — essayer de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait "l'un unaire" comme caractère. Franchement vous mettez très longtemps à trouver de quelle rature cela s'attaque, et à quel suspens cela s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable : c'est sans espoir pour un "occidenté". Il y faut un train différent qui ne s'attrappe qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye. Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que, ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de cela seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne. Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement à ce qui domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source — et c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle — de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence. Et c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet, encore faut-il préciser qu'il y était matière à suspension...

...Eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le Réel — c'est là le point important — dans le Réel, se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le Réel le ravinement du signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant, elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées".

Après, il reparle à nouveau de la calligraphie. J'ai souligné "le même à tout instant"; "attaquer le trait et le suspendre". Vous avez peut-être vu un film sur Matisse en train de peindre, mais filmé au ralenti. Matisse lui-même a été extrêmement surpris de voir son geste d'attaque et de repli. Ce qui correspond à une description de Maldiney, dans son livre, *Art et existence* : "L'unique trait de ce pinceau donne accès à la plénitude de lui-même, mais son secret réside dans le poignet vide, au sens du zen".

Il faut essayer, non pas de généraliser, mais d'être attentif aux échos, aux harmoniques, de ce qui est évoqué ici, avec notre disponibilité d'accueil. Être dans cette attitude idéale du « poignet vide » ! Être tel, qu'a tout moment, il y ait attaque et repli, au sens esthétique. »¹²

C'est long à comprendre...

¹²Séance du 12 mai 1971.

Ce n'est ni le symbolique, ni le réel, ni l'imaginaire... C'est le **semblant**

« Si je dis au représentant de la Haute Autorité : tout ce qui se passe, ici, c'est dans le semblant, il va me foutre dehors ! »

Avec précaution,

Jean Oury ajoute : « Le semblant... c'est... une certaine forme... particulière... de... signifiant ?... Je sais p... ça veut rien dire ! »

➔ **On ne peut pas parler du transfert si on n'a pas une articulation définitoire — pas forcément définitive — : qui va être celle du Semblant.**

Si ça marche, s'il y a du semblant, il y a une articulation qui peut se faire... de l'ordre du discours.

↑ **Le Semblant, sa fonction dans les 4 discours**

Lacan avait déjà posé depuis longtemps la formule suivante :

« *Un Signifiant représente le Sujet pour un autre Signifiant.* »

C'est déjà pas mal, mais ... il semble (*c'est ce que je comprends...*) que c'est pas... « cohérent », « homogène » (...*et donc : insatisfaction de Lacan ?*)

Alors : que reste-t-il de cette opération ?

Lacan a mis dans la quatrième case... : l'objet (a), objet du désir.

S1	S2
-----	-----
\$	(a)

S1 représente \$ pour S2 et en bas à droite : (a), l'objet du désir...

► Le discours du maître

Si on laisse l'opération comme ça, c'est ce que Lacan désigne comme le « **discours du maître** »...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« C'est quoi l'auto-changement ? C'est comme si il y avait une auto-production de signifiants. Je m'étais risqué, dans un des deux numéros de *L'information psychiatrique* consacrés à la psychothérapie institutionnelle, j'avais osé dire que ce qui est en question, c'est d'arriver, dans un tel système —une fois travaillée l'aliénation, la dépendance afin que l'ensemble des participants ne soit pas un ensemble de servants — à ce que l'agencement passager de certains discours puisse produire du S1. J'avais repris les quatre discours de Lacan. Le discours du maître, c'est celui-là :

Les quatres cases¹³ :

Agent	l'autre
Semblant	
Vérité	production

Le discours du maître, c'est le discours qui organise la structure de l'ensemble des choses. Mais il n'y a pas de discours en soi, ce qui compte, c'est le passage d'un discours à l'autre. » (p. 173)

Jean Oury, « Liberté de circulation et espace du dire »,
intervention à Tours, reprise dans *VST*, janvier 2000

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>

« Et dans un séminaire, "D'un discours qui ne serait pas du semblant", dès les premières pages, il dit des choses extraordinaires. Il dit : "Le discours de l'inconscient est une émergence. C'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant". Il faudrait revoir tout ce qu'il en dit, repris en particulier dans un texte très difficile qui s'appelle "L'étourdit", qui parle du semblant en tant qu'agent du discours, c'est-à-dire agent de la structure. Ce discours, c'est justement la mise en

¹³ Je ne reproduis pas la totalité du schéma qui figure dans le livre car je ne le comprends pas : le (a) est en bas à gauche et le \$ en bas à droite.

mouvement du signifiant. Pour ceux qui ont ça en tête, c'est : S1 S2 — c'est le discours du maître — et dans la case production, il y a "a". Or le semblant, c'est la première case du haut, à gauche, c'est-à-dire ce qui va lancer, être l'agent du discours. L'agent du discours, cela ne veut pas dire qu'on va se mettre à parler comme à la Chambre des députés ! Même si on ne dit rien, on peut être dans le dire, et le discours est lancé. Mais justement dans la schizophrénie, l'agent du discours est complètement en miettes et l'objet du désir lui-même est éclaté. Il s'agit d'un processus dont il faudrait faire toute l'architectonie, toute la cartographie. »

[...]

« Le problème de Husserl à propos de "l'esquisse" qu'il différencie radicalement des apparences, vient là en contrepoint de ce dont il s'agit quand on parle du "semblant". Le "semblant" est, à mon avis, une des notions les plus importantes que Lacan ait promues. Il situe aussi le semblant comme différent des apparences.

Jacques Lacan, « L'Étourdit » (1972)

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan70.php>

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tell : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant. [...]

La signification, d'être grammaticale, entérine d'abord que la seconde phrase porte sur la première, à en faire son sujet sous forme d'un particulier. Elle dit : cet énoncé, puis qualifie celui-ci de l'assertif de se poser comme vrai, l'en confirmant d'être sous forme de proposition dite universelle en logique : c'est en tout cas que le dire reste oublié derrière le dit.

Mais d'antithèse, soit du même plan, en un second temps elle en dénonce le semblant : à l'affirmer du fait que son sujet soit modal, et à le prouver de ce qu'il se module grammaticalement comme : qu'on dise. Ce qu'elle rappelle non pas tant à la mémoire que, comme on dit : à l'existence. La première phrase n'est donc pas de ce plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologies (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle "ex-siste" à la vérité.

Reconnaissons ici la voie par où advient le nécessaire : en bonne logique s'entend, celle qui ordonne ses modes de procéder d'où elle accède, soit cet impossible, modique sans doute quoique dès lors incommode, que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait.

En quoi la grammaire mesure déjà force et faiblesse des logiques qui s'en isolent, pour, de son subjonctif, les cliver, et s'indique en concentrer la puissance, de toutes les frayer.

Car, j'y reviens une fois de plus, "il n'y a pas de métalangage" tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité), et si l'on croit le retrouver dans ma référence, plus haut, au discours, je le réfute de ce que la phrase qui a l'air là de faire objet pour la seconde, ne s'en applique pas moins significativement à celle-ci. Car cette seconde, qu'on la dise reste oublié derrière ce qu'elle dit. Et ceci de façon d'autant plus frappante qu'assertive, elle sans rémission au point d'être tautologique en les preuves qu'elle avance, – à dénoncer dans la première son semblant, elle pose son propre dire comme inexistant, puisqu'en contestant celle-ci comme dit de vérité, c'est l'existence qu'elle fait répondre de son dire, ceci non pas de faire ce dire exister puisque seulement elle le dénomme, mais d'en nier la vérité – sans le dire. À étendre ce procès, naît la formule, mienne, qu'il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie. Tel le stéréotype que tout homme soit mortel, ne s'énonce pas de nulle part. La logique qui le date, n'est que celle d'une philosophie qui feint cette nullibiquité, ce pour faire alibi à ce que je dénomme discours du maître. Or ce n'est pas de ce seul discours, mais de la place où font tour d'autres (d'autres discours), celle que je désigne du semblant, qu'un dire prend son sens. »

*Sur un rapprochement entre
le Semblant et le Représentement (priméité) chez Peirce*

Michel **Balat**, *Causeries de Canet*, 3 mars 2008

<http://balat.fr/Causerie-de-Canet-du-03-03-2008-le.html>

« Le semblant est très exactement ce que Peirce appelle le représentement. [...] en quoi est-ce fondamentalement la même chose ? [...]

Parce que, comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, le *representamen* ou le représentement, je l'appelle comme ça, le représentement, c'est le premier sujet d'une relation triadique. Peirce ne dit pas que c'est un sujet d'une relation

triadique, il dit que c'est le premier sujet d'une relation triadique. Et à partir du moment où c'est le premier, eh bien, ça signifie qu'il y a effectivement dans la priméité du représentement quelque chose qui est du registre de l'agent. [...] Si les autres peuvent suivre, c'est parce qu'il y a le premier. [...] »

Jean **Oury**, « Le temps et l'objet », in *Le semblant*, Galilée, 1981, IV^e congrès international de psychanalyse, Milan, 28-31 janvier 1981.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3188

« Hier soir, dans les interventions à propos de ce que j'ose nommer le concept du semblant, il me semble qu'il y avait beaucoup de confusion. Il est certain que ce qui est en question dans de tels discours, c'est d'essayer de définir ce qui est en question ; et ce qui est en question, c'est de l'ordre du discours.

Ça peut sembler ridicule de dire des choses pareilles, mais ça me semble encore plus ridicule de croire qu'on parle d'autre chose. Autrement dit, il y a une logique qui s'instaure et qui se différencie de la logique logico-positiviste. C'est dans cette dimension que s'introduit le concept du semblant, et sur ce fond que l'objet pourra être défini.

Il ne s'agit donc pas de l'objet au sens de la science expérimentale, mais bien plus de quelque chose qui relève de la clinique. Du fait que je pars de la clinique, c'est d'autant plus difficile à définir, parce qu'il y a des préjugés de compréhension de chacun vis-à-vis de ce qu'on appelle habituellement l'objet. Il n'y a pas de possibilité de séparer l'objet du concept du corps. »

► Le discours de l'analyste

C'est à partir, certainement, d'un autre séminaire qu'il avait fait à la faculté de droit, sur *L'Envers de la psychanalyse*, ... l'envers du discours du maître...

Jacques **Lacan**, *L'envers de la psychanalyse (1969-70)*, Séminaire XVII, Seuil, 1991.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020130448>

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)*, Séminaire XVIII, Seuil, 2007.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020902199>

« *D'un discours* – ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense vous avoir assez fait sentir l'année dernière ce qu'il faut entendre par le terme de discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ses termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé, à qui voulait s'y employer, de préciser ce qui justifie ces glissements, qui auraient pu être plus diversifiés. Je les ai réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication, si personne ne s'y emploie.

Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre *L'Envers de la psychanalyse*. Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse.

Vous savez en effet l'importance qui est accordée, dès son émission par Freud, à la théorie de la double inscription, et l'accent qui est y est mis. C'est poser la question d'un endroit et d'un envers. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double, à l'endroit et à l'envers, sans qu'un bord ait à être franchi.

C'est la structure, dès longtemps bien connue, dite de la bande de Moebius. Je n'ai eu qu'à en faire usage.

1

Ces places et ces éléments, c'est d'où se désigne que ce qui est, à proprement parler, discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet, bien que le discours le détermine.

C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulais un certain rapport *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. *Intersubjectivité*, écrivais-je alors, et Dieu sait à quelles fausses traces l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au devant que du malentendu. *Inter*, certes, en effet, subjectivée de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. Là où il est représenté, le sujet est absent. C'est bien en cela que, représenté tout de même, il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme

quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où il se trouve quelque part aliéné d'une façon irréductible.

D'où mon énoncé du discours introductif. *D'un discours* – je m'arrête – ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être discours d'aucun particulier, mais se fondant d'une structure, et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ces termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. » (p. 9-10)

► La dimension inchoative

Si on fait une permutation : ce qui était à droite en bas, on le met en haut à gauche. Or, en haut à gauche, c'était la dimension qu'on appelle « inchoative », cad l'agent du discours : ça part de là.

Or, le discours de l'analyste, c'est quand l'objet du désir, (a), il est en place inchoative, cad d'agent du discours et que ça va organiser tout le reste.

(a)	\$
-----	-----
S2	S1

Naturellement, tout ça, ça tourne...

↑ Semblant, sens et lien social

... c'est ce qui va **donner** :

>>> **du sens** (il faudrait revenir là-dessus)

>>> **du lien (du lien social)**

Jean Oury, « **Chemins vers la clinique** », *L'évolution psychiatrique*, 72 (2007), 3-14.

« Tout cela n'a de sens que si corrélativement se maintient une certaine ambiance, une certaine qualité de "Stimmung", de "disposition", un certain "Ki" comme le disent les Japonais. C'est en effet à partir d'une mobilité, du déplacement d'un vide (au sens de Lao-Tseu) que peut se concevoir une émergence permanente du "sens". D'où l'apport considérable de la théorie des "quatre discours" de Lacan : le "discours du maître", avec Si en position inchoative, agent du discours, produisant du "a", et le "discours de l'analyste", avec "a" comme agent du discours produisant du Si. Tout cela prend toute sa valeur s'il y a mobilité permanente de la place des quatre termes : S1, S2, a, \$. C'est cette mobilité qui fabrique, si l'on peut dire, du sens "Sinn" et du "lien social". La "liberté de circulation" se comprend à partir de ce schématisme remarquable. On est quand même là – n'est-ce pas notre fonction ? – pour produire du sens et du lien social (ce "lien social" pouvant se rapprocher des travaux de Gabriel Tarde [39] en particulier à propos du passage de la "foule" au "public").

Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule*

Cf. l'ensemble des prises de notes

Et le lien social, c'est quoi ? C'est pas dire : Allez, tous en rang ! Alignez-vous !

Le lien social, c'est d'une diversité extraordinaire ! Surtout au niveau de cette population des psychotiques...

↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

Justement, chez les psychotiques, qu'en est-il de cette structure des quatre discours ?

Est-ce qu'on peut justement faire comme si c'était l'objet du désir qui soit l'agent du discours ?

Jean Oury dit que si on fait bien le diagnostic, on s'aperçoit que l'objet (a)... y en a pas !
Chez le psychotique, c'est une structure éclatée (Lacan n'a pas développé suffisamment ça), et ils n'arrivent pas à faire un fantasme...

► **Les greffes de transfert :**

rassembler les bouts éclatés

Gisela Pankow, *L'Homme et sa psychose*

Cf. l'ensemble des prises de notes

Tout le travail de **Gisela Pankow**, ce qu'elle appelle des **greffes de transfert**, c'est pour arriver au bout de 100, 150 séances de pâte à modeler (ou n'importe quoi d'autre), à ce qu'il y ait une sorte de rassemblement de quantités de petits bouts éclatés pour qu'il puisse y avoir un fantasme qui nécessite que l'objet même du désir soit articulé au Sujet de l'inconscient...

► **Le fantasme : nécessité d'articuler l'objet du désir (a) au sujet de l'inconscient, \$**

Est-il possible, chez des psychotiques, avec une structure éclatée, d'arriver, partiellement, par moments, à une structure « qui tient »

Jean Oury reprend l'exemple du pensionnaire de La Borde, celui qui « broute l'herbe, mais qui est aussi chauffeur. Il est tout à fait « normal » (« normal, c'est pas une sinécure ! »). Il est bien ! Il a même des fantasmes qui fonctionnent bien ! Des attirances tout à fait normales, et des répulsions... il est gentil, c'est pas un emmerdeur...

<la multiplicité de la vie quotidienne>

↑ **la « petite monnaie »**

Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est une **multiplicité** de facteurs qui intervient, des « nuances collectives »

Bien sûr qu'il y a des « psychiaaates », des « psychaaanalystes » « sublimes » (mais qui ont aussi l'esprit critique).

Mais ça ne peut marcher que parce qu'il y a les autres, les copains de chambre, ou dans la journée, la possibilité pour son père de participer à la réunion Pitchoum, par exemple.

Et puis aussi, il y a la cuisine et ses odeurs (**Jean Oury** rappelle celui qui sortait de l'hôpital et qu'on avait mis à la cuisine au lieu de le laisser tout seul dans une chambre).

Toutes ces petites choses, qui ne coûtent rien (un scandale !)¹⁴ ne peuvent se mettre en fiches (on ne peut pas les évaluer et les comptabiliser)

Cette façon de laisser intervenir une multiplicité de facteurs, c'est autre chose que d'être isolé dans une chambre !

Ça remue quelque chose chez les personnes, même s'il y en a qui résistent, blindées, coriaces, aussi bien dans le personnel que chez les malades.

C'est très complexe.

Jean Oury, Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'un schizophrène, il en a de l'énergie, drôlement ! Il n'y a pas de pertes ! Sauf que c'est souvent inutilisable. On ne sait pas quoi en faire. C'est trop massif. Alors j'avais pensé donner un titre à l'un des fonction du Collectif ; Je l'appellerais la "fonction Szent Gyorgye". Ça fait bien ! C'est le biologiste – ça m'avait frappé il y a bien longtemps – qui s'était occupé d'un tas de trucs, en particulier du métabolisme de la vitamine C et également de la mise en place de tout le système métabolique des cytochromes. Il disait que l'énergie vivante, ce n'est pas traitable directement ; l'organisme construit une machinerie d'une complexité extraordinaire qui débite l'énergie énorme en petite monnaie. J'avais pris cet exemple il y a très longtemps, en disant que notre travail à nous, c'est souvent ça ; on est souvent devant des "prises" massives et il faut trouver des astuces, surtout quand il s'agit de sujets psychotiques, pour débiter l'énergie en petite monnaie » (p. 156)

¹⁴Jean Oury rappelle que le prix d'une journée à La Borde est dix fois moins cher qu'à Sainte Anne.

Qu'est-ce qu'on remue : ça n'est ni le Symbolique, ni l'Imaginaire, ni le Réel... ça touche forcément le Réel, dans le lointain, inaccessible... comme dit Lacan, et c'est ça le **Semblant**.

C'est l'étoffe même de ce qui est en question... qui va permettre une manifestation plus ou moins articulée du désir de chacun (personnels, pensionnaires).

► « L'espace du dire »

Jean Oury a proposé cette expression, en rapport avec les greffes de transfert.

Quand dans un groupe, cela se structure, par moments, on accède à des « espaces du dire » (par opposition au *dit*)

Sur cette thématique
Langage, langue, parole
dire, dit,
la question des *Vostellungsrapraesentanz* (signifiants)
..., ...
sur l'abîme entre la langue et le langage
sur les Wesen sauvages...
Merleau-Ponty, Marc Richir, ...
cf. l'ensemble des prises de notes

[spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

↑ logique poétique (Tosquelles)

Et la **logique poétique** c'est justement à ce niveau qui permet de franchir l'infranchissable...

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*

Marc Richir reprenant le bateau ivre de Rimbaud...

Ce qu'il y a entre les lignes, entre les strophes... la façon de respirer, ... un tas de trucs... et ça c'est un Wesen, un être, une essence sauvage...

Ce que disait **Tosquelles**, notre travail c'est de l'ordre de la logique poétique, plus rigoureuse que la logique soi-disant objective...

C'est au niveau de la logique poétique qu'on arrive à ce domaine de là où ça se passe quelque chose qui peut avoir un effet et c'est ça que Lacan appelle **lalangue**.

lalangue devient dans cette position analytique qui est la position inchoative : l'agent du discours, l'agent de la structure...

↑ zéro absolu

↑ fonction (-1) (**Lacan**)

↑ *Gestaltung*, rythme, forme en formation

Le rythme/ruthmos (**Beneveniste**), c'est pas loin de la mise en forme (Gestaltung)

*C'est l'ensemble de ça qu'on peut appeler le **Semblant** ...*

*Le **Semblant** met en question... forcément quand on parle du zéro absolu, on pourrait dire d'une façon très imagée... c'est « l'expérience » de la mort...*

Cf. l'ensemble des prises de notes

↑ « L'expérience » de la mort

Jean **Oury**, « Croissance et création : le "corps".
Pouvoir de jouissance dans la prise du réel.
Lieux d'inscriptions de l'Autre dans
l'inaccessible du "narcissisme originaire".
Corrélat psychopathologiques. »,
Psypropos 2006, journée de Blois.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

« Cela fait très longtemps que je pense à l'arrêt de mort de Blanchot. Ce fut pour moi un tournant de lire ce livre, en 1949-1950. J'étais à la Clinique de Saumery. L'arrêt de mort m'avait tellement touché que j'en ai parlé à Lacan, un peu plus tard, en 1953.

Il connaissait très bien Blanchot. Et ça l'a beaucoup touché. À tel point que j'ai vu réapparaître les thématiques que j'avais inspirées, si je peux dire, à Lacan dans son séminaire sur l'éthique de 1959-1960. Et d'une façon tout à fait discrète, il a dit : quelqu'un m'avait dit ... J'étais assez content d'avoir orienté une réflexion certainement majeure.

Ce qui a été dit tout à l'heure sur l'arrêt de mort, je voudrais m'en servir pour mettre en valeur la problématique de "l'entre-deux-morts", reprise par Lacan dans le séminaire sur l'éthique, à propos d'Antigone, dans Oedipe à Colone, de Sophocle. Si une analyse n'explore pas "l'entre-deux-morts", c'est de la "psychanalysette", comme disait Tosquelles. En reprenant le texte de cette pérégrination un peu champêtre d'Antigone qui, avec réticence, accompagne Oedipe jusqu'à Colone, on entend Oedipe lui dire : "ça suffit comme ça, ma fille, c'était bien de faire du camping ensemble entre Thèbes et Colone, mais maintenant il faut rester là, moi je continue tout seul." Et il entre dans l'entre-deux-morts. Qu'y a-t-il au bout ? On ne le sait pas. Une conversation entre Thésée et Oedipe, dont on ne sait rien et c'est fini. Dans cette région de l'entre-deux-morts, il y a la véritable inscription du processus analytique, si jamais cela existe. »

Maurice **Blanchot**, *L'arrêt de mort* (1948), Tel, Gallimard

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2005/04/02/30-jacques-lacan-le-seminaire-a-propos-de-thomas-lobscur>

« À ce moment, elle s'assoupit vraiment, d'un sommeil presque calme, et je la

regardais vivre et dormir, quand tout à coup elle dit avec une grande angoisse : "Vite, une rose par excellence", tout en continuant à dormir mais maintenant avec un léger râle. L'infirmière s'approcha et à l'oreille me dit que, la nuit précédente, ce mot avait été le dernier qu'elle eût prononcé : à un moment où elle semblait enfoncée dans une inconscience complète, brusquement elle était sortie de sa torpeur pour montrer le ballon d'oxygène, en murmurant : "rose par excellence", et aussitôt avait sombré à nouveau.

Ce récit me glaça. Je me dis que la nuit dernière recommençait, d'où j'étais exclu, et qu'attirée par quelque chose de terrible, mais peut-être aussi de séduisant, de tentant, J. était en train de retourner d'elle-même dans ces dernières minutes où elle avait succombé à m'attendre » (p. 44)

« Bien qu'elle eût les paupières baissées, je suis convaincu qu'à partir de ce moment, elle veilla ; elle veilla parce que le danger était trop grand ou pour une autre raison, mais, volontairement, elle demeura à la surface du jour, montrant un calme, une attention dans le calme, très éloignée de sa tentation de tout à l'heure. Un peu plus tard, ce qui me prouve qu'elle ne dormait pas, mais négligeait ce qui se passait autour parce qu'elle avait un autre intérêt, [...] » (p. 47-48)

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, Seuil, 1986, p. 369.

« La topologie que je vous ai dessinée cette année, quelqu'un ici l'a baptisée, non sans bonheur d'expression, encore que non sans une note humoristique, la zone de l'entre-deux-morts. Vos vacances vous permettront de dire si sa rigueur vous paraît effectivement efficace. » (6 juillet 1960)

...

Ce qu'il en est de la mort, en rapport avec le désir absolu.

...

« C'est dans cette dimension-là qu'on peut refaire la métapsychologie ... collective ! »

« Et qu'est-ce qui se passe dans cette foule d'ateliers si on n'a pas cette dimension-là, non pas de surveillance, mais de prise à ce niveau logique ... »

« C'est trop rapide, on essaiera de reprendre ce niveau-là, dans un mois... »

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, séance du 8 juin 1960

<http://staferla.free.fr>

J'ai fait un montage personnel à partir d'une des versions du séminaire disponible sur le Net

I

« Les vers 559-560 sont importants pour nous donner la position d'Antigone à l'égard de la vie.

"Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts."

Elle dit à proprement parler que son âme est morte depuis longtemps, qu'elle est destinée à venir en aide aux... — ὠφελειν [ophélein]... c'est le même ὠφελειν dont nous avons parlé à propos d'Ophélie... — à venir en aide aux morts.

Les vers 611-614 et 620-625 concernent ce que dit le Chœur concernant la limite autour de laquelle se joue en somme ce qu'Antigone veut.

τότ' ἔπειτα καὶ τὸ μέλλον καὶ τὸ πρὶν ἐπαρκεσει νόμος ὄδ', οὐδ' ἐν ἔρπει θνατῶν βιότω πάμπολύγ' ἐκτὸς ἄτασ. [611-614]

"Sans jamais vieillir, tu règnes éternellement dans la splendeur du flamboyant Olympe ! Une loi, en effet, prévautra toujours, comme elle a toujours prévalu parmi les hommes."

τὸ κακὸν δοκεῖν ποτ' ἐσθλὸν τῷδ' ἔμμεν ὄτω φρένας θεὸς ἄγει πρὸς ἄταν· πρᾶσσει δ' ὀλιγοστον χρόνον ἐκτὸς ἄτασ. [620-625]

"L'Espérance mensongère est utile aux mortels, mais elle déjoue les désirs de beaucoup. Elle les excite au mal, à leur insu, avant qu'ils aient mis le pied sur le feu ardent."

C'est autour de cette limite de l'ἄτη [Atè] que la destinée d'Antigone se joue. Et le terme qui termine chacun de ces deux passages, qui est ἐκτὸς ἄτασ [ektos atas], j'en ai signalé l'importance la dernière fois. ἐκτὸς, c'est bien un "en dehors", je veux dire une chose qui se passe une fois franchie la limite de l'ἄτη [Atè].

Quelque part [vers 330] — par exemple — le messager, le gardien qui est venu raconter l'événement attentatoire à l'autorité de Créon, dit à la fin qu'il est

ἐκ τ ὄς ἐλ πῖδ ο ς [330], "au-delà de toute espérance":

il n'espérait plus être sauvé. Cet ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas] a vraiment dans le texte, de la façon la plus claire, ce sens du franchissement d'une limite. Et c'est bien autour de cela que le chant du Chœur à ce moment-là se développe. De même qu'il dit qu'il se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan], c'est-à-dire vers l'ἄτ η [Até]. Il y a là un choc avec les directions indiquées. Tout le système prépositionnel des Grecs est tellement là-dessus vif, et suggestif.

C'est en tant, nous dit-on, que l'homme prend le mal pour le bien... et là aussi il faut l'intégrer dans notre registre ... c'est parce que quelque chose qui est là au-delà des limites de l'ἄτ η [Até] est devenu pour Antigone son bien à elle c'est-à-dire un bien qui n'est pas celui de tous les autres... qu'elle se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan]."

II

Après avoir dit qu'il y a en tout cas quelque chose dont il [L'homme] n'est pas venu à bout, c'est la mort, il dit, il a imaginé, a combiné un truc absolument formidable qui est – quoi ? – qui est tout de même quelque chose – qui est bien fait pour nous intéresser :

"... ν ὄσ ω ν δ ' ἄμ η χ ἄ ν ω ν φ υ γ ἄ ς ...[363]", qui veut dire littéralement, la fuite devant des maladies impossibles.

Car essayez de faire rentrer ça dans le bon sens en disant quoi ? Il n'a aucun moyen de donner à ça un autre sens que celui que je lui donne. Les traductions, d'habitude, essaient de dire qu'avec les maladies encore il s'en arrange, mais ce n'est pas ça du tout. Il n'en est pas arrivé au bout avec la mort, mais pour trouver des trucs formidables, des maladies qui ne sont pas à la portée d'aucun. C'est lui qui les a construites, fabriquées, c'est tout de même assez énorme, en 441 avant J. C., de voir produire comme une des dimensions de l'homme, essentielle, [...]

III

Naturellement l'interprétation classique est très claire : c'est Créon qui serait là celui qui représente les lois du pays, et qui les identifie aux décrets des dieux. Du moins est-ce ainsi qu'au premier abord on voit les choses. Mais ce n'est pas si sûr que cela, car on ne peut tout de même pas nier que ν ὄμ ο υ ς χ θ ο ν ὄ ς, les lois chthoniennes, les lois du niveau de la terre, c'est tout de même bien ce dont se mêle Antigone. C'est à savoir que c'est pour son frère...je le souligne sans

cesse...qui est passé dans le monde souterrain, c'est au nom des attaches les plus radicalement chthoniennes des liens du sang, qu'elle se pose en opposante au κ ἦ ρ υ γ μ α , au commandement de Créon.

Et en somme, elle se trouve, elle, en position de mettre de son côté la δ ῖ κ η des dieux. L'ambiguïté en tous les cas est nettement ici discernable. Et c'est ce que nous allons voir maintenant, je crois, mieux confirmé.

IV

« Ici c'est bien pour autant qu'elle va vers cet Ἄτ η , et qu'il s'agit même d'aller ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], de franchir la limite de l'Ἄτ η qu'Antigone est considérée, intéresse le Chœur. Le commentaire du Chœur c'est ceci, c'est celle qui par son désir viole les limites de l'Ἄτ η , et c'est très exactement à quoi se rapportent les vers [614, 625] dont je vous ai donné l'indication, et spécialement ceux qui se terminent par la formule ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], passer la limite de l'Ἄτ η . L'Ἄτ η , ce n'est pas l'ἄμ α ρ τ ῖ α , la faute, l'erreur, ça n'est pas faire une bêtise. La distinction est très nette.

Quand, à la fin, Créon va revenir tenant dans ses bras quelque chose, nous dit le Chœur, et il semble bien que ce ne soit rien d'autre que le corps de son fils qui s'est suicidé, le Chœur dit :

[κ α ἰ μ ῆ ν ὄδ ' ἄ ν α ξ α ὕ τ ὄ ς ἐ φ ἦ κ ε ι μ ν ῆ μ ' ἐ π ῖ σ η μ ο ν δ ι ἄ χ ε ι ρ ὄ ς ἔ χ ω ν ,
ε ἰ θ ἔ μ ι ς ε ἵ π τ ε ἵ ν , ο ὕ κ ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν , ἄ λ λ ' α ὕ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν .]

"...s'il est permis de le dire, son fils a été, il ne s'agit pas là d'un malheur qui lui soit étranger, mais α ὕ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν de sa propre erreur." [1259-1260]

Lui-même s'étant foutu dedans, il a fait une bêtise. Il y a d'autres éléments dans le texte qui nous permettent, littéralement, de donner ce sens à ἄμ α ρ τ ῖ α : l'erreur, la bévue. »

V

« Le fruit mortel que recueille de son obstination et de ses commandements insensés, Créon, c'est ce fils mort qu'il a encore dans ses bras. Il a été ἄμ α ρ τ ῶ ν . Il a fait une erreur. Il ne s'agit pas de l' ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν . Pourquoi parler de cela si ça n'a pas un sens.

L'Ἄτ η , en tant qu'elle est ce quelque chose qui relève de l'Autre, du champ de

l'Autre, voilà ce qui est là souligné, et ce qui ne lui appartient pas à lui et qui, par contre, est à proprement parler le lieu où se situe Antigone. »

VI

« La façon dont Antigone se montre à nous, se présente à nous... je veux dire quand elle s'explique sur ce qu'elle a fait devant celui auquel elle s'oppose, c'est à savoir Créon...c'est à proprement parler quelque chose qui s'affirme comme "C'est comme ça parce que c'est comme ça". Antigone se manifeste comme la présentification de ce qu'on peut appeler l'individualité absolue. Au nom de quoi ? Plus exactement d'abord, sur quel appui ? C'est là qu'il faut que je vous cite le texte. Elle dit très nettement ceci : "Toi tu as fait des lois". »

VII

« Il ne s'agit de rien d'autre que de la situation d'une limite sur laquelle elle se campe, et sur laquelle elle se sent inattaquable, et sur laquelle rien ne peut faire que quelqu'un de mortel puisse ὑπερβαίνειν, passer au-delà νόμιμα .

Ce ne sont plus les lois, νόμος, mais une certaine légalité conséquence des lois ἀγραπτα, qu'on traduit toujours par non écrites, et qui veut dire en effet cela, des dieux. Il ne s'agit de rien d'autre que de l'évocation de ce qui est en effet de l'ordre de la loi, mais qui n'est nullement développé dans aucune chaîne signifiante, dans rien.

Il s'agit de cette limite, de cet horizon en tant qu'il est déterminé par un rapport structural qui est très exactement ceci : qu'il n'existe qu'à partir du langage de mots, mais qu'il en montre la conséquence infranchissable.

C'est qu'à partir du moment où les mots, le langage et le signifiant entrent en jeu, quelque chose peut être dit qui se dit comme ceci : "que mon frère il est tout ce que vous voudrez...le criminel, celui qui a voulu incendier, ruiner les murs de la patrie, et emmener ses compatriotes en esclavage, qui a amené les ennemis autour du territoire de la cité...mais enfin il est ce qu'il est, et ce dont il s'agit c'est de lui rendre les honneurs funéraires. Sans doute il n'a pas le même droit que l'autre, vous pouvez bien me raconter ce que vous voudrez, que l'un est le héros et l'ami, et que l'autre est l'ennemi, mais moi je vous réponds ceci..."

car elle le répond, elle lui dit ceci :

"...ça n'est pas du tout probablement... ça n'a pas la même valeur qu'en bas. En

bas les choses se jugent autrement, et en tout cas pour moi, à moi à qui vous osez intimer cet ordre, cet ordre ne compte en rien pour moi, car pour moi mon frère est mon frère, et sa valeur est là".

C'est le paradoxe autour de quoi achoppe et vacille la pensée de Goethe. C'est son argumentation [vers 904 et suivants] qui est à proprement parler celle-ci, exactement ce que je vous souligne, c'est à savoir :

"Mon frère est ce qu'il est, c'est parce qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'y a que lui qui peut l'être, cela, c'est en raison de cela que je m'avance vers cette limite fatale. Si c'était qui que ce soit d'autre avec qui je puisse avoir une relation humaine, à savoir mon mari, à savoir mes enfants, qui fussent en cause, ceux-là sont remplaçables. Ce sont des relations. Mais ce frère, celui qui est ἀδελφός, qui a cette chose commune avec moi d'être né dans la même matrice..."

ἀδελφός très précisément, le mot dans sa structure, son étymologie, fait allusion à la matrice [912]...et qui est né du même père...à savoir dans l'occasion ce père criminel dont, dans toute la pièce, que le Chœur évoque. Ce n'est rien d'autre que les suites de ce crime qu'Antigone est en train d'essuyer.

"...Ce frère, pour autant qu'il est ce qu'il est, l'est, ce quelque chose, d'unique. C'est cela seul qui motive que je m'oppose à vos édits."

Nulle part ailleurs n'est la position d'Antigone. Elle n'évoque aucun autre droit que ceci qui surgit dans le langage du caractère ineffaçable de ce qui est à partir du moment où le signifiant qui surgit permet de l'arrêter comme une chose fixe à travers tout flux de transformations possibles. "Ce qui est, est" et c'est à cela, c'est autour de cela, de cette surface que se fixe la position imbrisable, infranchissable d'Antigone. Elle repousse tout le reste. »

VIII

Mais le fond apparaît justement dans la mesure où les funérailles sont refusées à Polynice. C'est précisément parce que Polynice est livré aux chiens et aux oiseaux... et va finir son apparition sur la terre dans l'impureté d'une sorte de dispersion de ses membres qui offense la terre et le ciel... c'est justement parce que ceci se passe qu'on voit bien que ce que représente par sa position, Antigone, c'est cette limite tout à fait radicale qui, au-delà de tous les contenus, si l'on peut dire, tout ce qu'a pu faire de bien et de mal, tout ce qui peut être infligé à Polynice, maintient radicalement la valeur unique de son être.

Cette valeur est essentiellement de langage. Hors du langage, elle ne saurait même être conçue. L'être de celui qui a vécu ne saurait être ainsi détaché de tout ce qu'il a véhiculé comme bien et comme mal, comme destin, comme conséquences pour les autres, et comme sentiments pour lui-même. Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement cette limite, cet *ex nihilo* autour de quoi se tient Antigone, et qui n'est rien d'autre que la même coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage. Cette coupure, elle est manifeste à tout instant par là, que le langage scande et coupe tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie.

IX

« À partir de ce moment... franchi ce qui incarne chez elle l'entrée dans ce qui est, si l'on peut dire, le symétrique de cette zone au-delà, entre la mort et la vie, entre la mort physique et l'effacement de l'être ...elle, sans être encore morte, elle est déjà rayée du nombre des vivants. Je veux dire que prend forme au dehors ce qu'elle a déjà dit qu'elle était. Il y a longtemps qu'elle nous a dit que, pour elle, elle était déjà dans le royaume des morts.

Mais cette fois-ci, la chose est consacrée dans le fait. Son supplice va consister à être enfermée, suspendue dans cette zone entre la vie et la mort, et c'est à partir de là seulement que va se développer sa plainte, à savoir la lamentation de la vie. »

X

« ... le caractère d'Antigone nous est opposé, en quelque sorte, comme marquant l'in vraisemblance de ce qui serait à ce moment-là une incursion dont on voudrait épargner la responsabilité et la paternité au poète.

Insensé contresens car, effectivement, pour Antigone la vie n'est abordable, ne peut être vécue, réfléchie, que de cette limite où déjà elle a perdu, où déjà elle est au-delà, mais de là elle peut la voir. De là, si l'on peut dire, elle peut la vivre sous la forme de ce qui est perdu, et c'est aussi de là que l'image d'Antigone nous apparaît sous l'aspect qui, littéralement nous dit le Chœur, lui fait perdre la tête, rend, dit-il, les justes injustes, et lui-même lui fait franchir toutes les limites, lui fait jeter aux orties tout le respect qu'il peut avoir, lui le Chœur, pour les édits de la cité. Rien dès lors n'est plus touchant que cette ἄμ ε ρ ο ς ἐν α ρ γ ῆς, ce

désir visible qui se dégage des paupières, dit-il, de l'admirable jeune fille [vers 795 et suivants].

Ce côté d'illumination violente, de lueur de la beauté, coïncidant très précisément à ce moment de franchissement, à ce moment de passage à la réalisation de l'Ἄτ η d'Antigone, c'est là le trait sur lequel, vous le savez, j'ai mis éminemment l'accent. C'est celui qui nous a, en lui-même, comme tel, introduit à l'intérêt du problème d'Antigone, comme à sa fonction exemplaire pour déterminer la fonction, certains effets de ce qui nous définit la nature d'un certain rapport dans l'au-delà du champ central, avec aussi ce qui nous interdit d'en voir la véritable nature, ce qui, en quelque sorte, est fait pour nous éblouir, et nous séparer de sa véritable fonction, c'est à savoir ce côté touchant de la beauté autour de quoi tout vacille, tout jugement critique arrête l'analyse et qui, en somme, des différents effets, des différentes forces mises en jeu, plonge tout dans quelque chose qu'on pourrait presque appeler une certaine confusion, sinon un aveuglement essentiel.

Il y a là quelque chose qui ne peut être regardé que par rapport à quoi ? L'effet de beauté, un effet d'aveuglement. Il se passe quelque chose encore au-delà. En effet : si c'est bien d'une espèce d'illustration de l'instinct de mort qu'il s'agit, si c'est ce qu'a déclaré d'elle-même Antigone et depuis toujours : "Je suis morte et je veux la mort" vous en verrez l'articulation dans le texte. Si là elle se dépeint comme s'identifiant à cet inanimé dans lequel Freud nous apprend à reconnaître la forme dans laquelle se manifeste l'instinct de mort, s'identifiant à cette NIOBÉ pour autant qu'elle se pétrifie, c'est à ce moment-là que vient la louange du Chœur qui lui dit alors : "Tu es une demi-déesse". »

XI

"...Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le désir pur... le pur et simple désir de mort comme tel"

Spirales **Le hors-temps**

16 mars 2010

spirale 1 [pulsion de mort, angoisse]

↑ **autour de la pulsion de mort**

- la pulsion de destruction cache la pulsion de mort
- la pulsion de mort, pulsion *par excellence*

- ▶ L'influence de **Schopenhauer** et de **Fechner**

↑ **autour de l'angoisse**

↑ **la matrice à neuf cases**

- ▶ fabrication de concepts

- ▶ « ça prête à conséquences »

La multiplicité de la vie quotidienne
(« La Borde, quinze ans après »)

spirale 2 [transfert, désir, sens]

↑ **un peu de « vieille histoire »**

- ▶ un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

- ▶ les discussions dans le groupe de Sèvres, 1957-58

- ▶ la « place publique »

**Oury
Ayme**

**Oury
Ayme**

Freud

↑ **Lacan, séminaire *Le transfert***

- ▶ la disparité subjective
- ▶ le diagnostic
- ▶ le transfert, création ex nihilo
- ▶ erastes, eromenos, eromenon : désirant, désiré, désirable
- ▶ transfert, désir

- le désir ... accessible par le transfert

**Freud
Oury
Pankow**

**Kierkegaard
Lacan
Oury**

**Lacan
Freud**

↑ **fantasme (structure du), limites**

- ▶ structure et limites
- ▶ scène du fantasme, scène du rêve

**Delion
Balat
Oury
Roulot**

- ▶ la structure dans la vie quotidienne

**Freud
Lacan
Fechner**

**Lacan
Oury**

- ↗ les rapports complémentaires

- ↗ les constellations

Dupréel

Tosquelles

↑ **le lieu de l'énigme**

- ▶ l'énigme est une forme de sens
- ▶ le sens, Sinn
- ▶ le triangle des 3 S
- ▶ sens, transfert, désir

**Lacan
Oury**

Racamier

La multiplicité de la vie quotidienne

('opérotropisation' — **Szondi**
'sédimentation' — **Bonnafé**

spirale 3 [le Semblant]

↑ **le semblant, sa fonction dans les 4 discours**

- ▶ le discours du maître
- ▶ le discours de l'analyste
- ▶ la dimension inchoative

↑ **Semblant, sens et lien social**

↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

Lacan
Oury

+ **Tarde**

+ **Pankow**

La multiplicité de la vie quotidienne

la petite monnaie

↑ **la « petite monnaie »**

Oury

spirale 4 [franchir l'Infranchissable]

↑ **logique poétique**

↑ **le zéro absolu**

↑ **fonction (-1)**

↑ **Gestaltung, rythme, forme en formation**

↑ **« l'expérience » de la mort**

Oury, Blanchot, Lacan

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 octobre 2010. Version 2 (24.12.10)

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot6.pdf>

Mercredi 21 avril 2010



Europa '51, film de Roberto Rossellini, avec Ingrid Bergman (1952).

<http://www.youtube.com/watch?v=lgDF61e0YA8>

Alors, la première chose que j'ai cherché à faire à Saint Alban a été d'introduire la "Weltanschauung" et la "Gestalt".[...]

Mais la "Gestaltpsychologie" était le résultat du travail des psychologues sur la perception stable, qui ne se modifie pas, qui ne bouge pas. Tant que les gestaltistes sont restés en Allemagne, la perception aussi restait stable ; mais quand un certain nombre d'entre eux sont arrivés à Barcelone et surtout aux États-Unis, elle a commencé à bouger... [...]

Il y a beaucoup de gens qui veulent les choses fixes, stables, dites une fois pour toutes, photographiées, en somme. Et il y avait, il y a ceux qui, au contraire, préfèrent... le cinéma, le mouvement.

Le mot "Gestaltum" (ainsi qu'on le dit en catalan) est intraduisible : il ne désigne pas la forme, mais le processus d'une chose qui se forme, qui crée la forme. Donc, un mouvement, un rythme, si vous voulez... Au fond, comme dans les taches du Rorschach, le monde est un chaos. Les taches du Rorschach n'ont aucun sens. C'est celui qui regarde qui met en forme, globalement ou par détails, à partir de son rythme et fait pour ainsi dire "endosser" les mots aux taches quand il dit : "Tiens ! ça, c'est une table". Quand il prononce ce mot, il fait place nette de toutes les impressions précédentes et du coup les modifie...

Ainsi, lorsque les Français veulent faire bouger les enfants à l'école, ils leur disent : "toi à gauche, toi à droite — remuez-vous...". Mais tout ce mouvement vient de l'extérieur, alors que la Gestaltum vient d'un sentiment d'activité propre, qui naît de l'enfant : le besoin que l'enfant ressent de mettre son rythme en forme. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'on parle de perte du sentiment d'activité, à propos des symptômes dans la schizophrénie, ça ne veut pas dire que le schizophrène ne bouge pas, n'est pas actif. Ça veut plutôt dire qu'il bouge comme un poids mort que nous faisons aller à gauche, à droite. Ça veut dire que le schizophrène ne perçoit pas ses rythmes comme l'origine de son mouvement, et les attribue alors à une force extérieure : c'est l'hallucination qui me fait faire cette chose, ou c'est le médecin ou mes ennemis qui m'obligent à ... En somme, nous avons tous en nous la source des rythmes — cardiaque, du système nerveux... Tout procède par rythmes et par rythmes différents. Et ces rythmes, qui ne veulent rien dire en soi, sont à la base de ce que tu vas mettre en forme. La Gestalt est justement la conséquence de tes rythmes...

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTousquelles.pdf>

repères

I Ce qui est en question dans le travail institutionnel

II Une chaîne logique

- >> Une position éthique : le singulier
- >> À quoi correspond le singulier ?

III La vie quotidienne

- >> Le transfert chez les schizophrènes
- >> Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?
- >> Y-a-t-il du transfert ou pas chez les schizophrènes ?
- >> Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

IV L'arrière-plan, la complexité

- >> Comment voit-on s'il est (ou pas) schizophrène ?
- >> Comment faire pour 'prendre en psychothérapie', dans un groupe de schizophrènes ?
- >> Et qu'est-ce qui est efficace ?
- >> Comment faire 'tenir' ?
- >> Quelle est la qualité du 'tissu' ?

V La double aliénation : analyse permanente

- >> Des lieux en souffrance
- >> Modifier les structures hospitalières
- >> Tenir compte de la double aliénation

annonces

>>> Paris, 12 juin 2010, Lycée Jeanson de Sailly.
Débat-échange autour de « Psychothérapie/pédagogie institutionnelle », avec
Christophe du Fontbaré et **Michel Lecarpantier**, psychiatres à la clinique
de La Borde.

<http://ceepi.org/spip.php?article407>

>>> Clinique de La Borde, 3-7 mai 2010, stage de formation « Le temps »
<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

>>> Canet, 29 mai 2010, 16e « Journée 'avec'... » ... **Laura Grignoli**,
psychologue, psychothérapeute.

<http://balat.fr/Le-29-mai-2010-Journee-avec-Laura.html>
<http://www.arteliev.it/arteliev-psicopatologia-creafivita/direzione-arteterapia.php>

>>> Lille, DU de psychothérapie institutionnelle, 22 avril 2010, intervention de
Michel Balat.

<http://w3med.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.pdf>
<http://w3med.univ-lille2.fr/espaces/medecins.htm#du>

Quelques interventions passées

<http://www.balat.fr/-DU-Psychotherapie-Institutionnelle-.html>
<http://www.balat.fr/Intervention-au-DU-de.html>

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/06/du-psychotherapie-institutionnelle.html>

Et puis, trouvé au hasard des 'clic'...

Deux extraits vidéo d'une intervention de **Jean Oury** à Toulouse (2008)

<http://tvbruits.org/spip.php?article1179>

« On va continuer... essayer... c'est pas facile... »

Le hors-temps

et cela va commencer par un paradoxe...

1 parler sans préparer

Ce qui est compliqué, dit **Jean Oury**, ça n'est pas le sujet (le hors-temps ... « il n'y a rien de plus simple... peut-être... ») mais le fait de parler... « comme ça »...

... à Sainte-Anne, chaque mois, neuf à dix mois par an, depuis 1981, même jour — 3^e mercredi, même heure... une stabilité étonnante...

et puis, à La Borde, depuis février 1971, chaque samedi soir...

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/saintanne.htm>
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/laborde.htm>

Cela fait environ deux mille séances, douze mille pages si cela était intégralement publié...

*Les séminaires de Jean Oury publiés (ou réédités)
aux éditions du Champ social et Galilée
Le Collectif (1995-96)*

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

Les séminaires de La Borde 1996-97

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

L'Aliénation (1990-91)

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212

2 qui vient aux séminaires ?

... au séminaire de La Borde ?

Peu de gens de La Borde (« faut pas croire que ça intéresse les gens de La Borde »)

donc,

Des gens qui viennent de l'extérieur (de Paris, Angers, Blois dans les années passées) ... et puis des « pensionnaires » qui donnent un peu d'animation parfois,

...et donc, aussi, quelques rares représentants d'une espèce en voie de disparition : les **labordiens**...

« Ça fait drôle », dit Jean Oury.

*Je comprends que c'est une façon de manifester son étonnement devant le peu de fréquentation de ce séminaire de la part de ceux qui pourraient éventuellement y trouver quelque utilité
JO va ajouter qu'il s'en fiche...*

... au séminaire de Sainte-Anne ?

Par contre, dira-t-il un peu plus tard, à Sainte Anne il y a du monde... et du beau monde !

3 à quoi sert le séminaire ?

... Alors, à quoi ça sert le séminaire ?

Tout d'abord, et c'est le but principal ajoute Jean Oury : c'est l'occasion d'un exercice personnel. La peur de parler en public.

« Maintenant ça y est... Je peux parler même sans rien préparer : ça marche... »

et même...

« Il doit y avoir un truc de cassé : ça freine pas »

Le hors-temps

parler du hors-temps...

Pour commencer,

Jean Oury va donc poser comme une sorte de paradoxe,

...le temps ça n'existe pas

Søren Kierkegaard (1813-1855) est plus jeune que certains philosophes actuels !

I

Sur le terme même et sur l'histoire de la PI,
cf. principalement les prises de notes de septembre 2007,
avril et septembre 2008
janvier 2009

↑ « Ce qui en **question** dans le travail institutionnel »

« Sur ce **fond-là** » ...

... sur ce fond-là,
(Je comprends : la question du temps et du hors-temps)
Jean Oury va reprendre certains points qu'il désignera comme

... « des **arrières** »

en insistant bien sur le fait que ce ne sont pas des souvenirs
mais des points de repères, qui comptent beaucoup,
pour « situer » les choses, et ...

... « à l'**arrière-plan** »

...

... Une démarche :

↳ **modifier quelque chose au niveau
des structures hospitalières**

C'est donc dans une sorte de **dynamique**, toute en reprises qui deviennent des
avancées que Jean **Oury** installe son *penser*, ce soir...

↳ « **Psychothérapie institutionnelle** », le nom

Terme proposé en 1952 à un congrès à Lisbonne par **Georges Daumezon** et
Philippe Kœchlin.

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« J'ai continué à travailler, même après, mais à Saint Alban tout s'est terminé en '52. La mort de l'expérience a coïncidé avec son baptême, quand Daumezon l'a dénommée "psychothérapie institutionnelle". En effet, à ce moment, nous avions un certain pouvoir, même au niveau des structures de l'État. [...] Je donnais des cours aux futurs préfets, pour influencer l'appareil ! Tout cela a duré jusqu'en '53, '54, puis tout a été fini. Il y a eu l'occupation, par la psychiatrie classique et l'administration, des hôpitaux et du secteur. Du reste, le secteur n'est jamais né en France. Il n'y a qu'un secteur, "le XIII^e arrondissement", qu'on ne peut pas définir secteur psychiatrique ! Il s'est formé car une société privée l'a financé et parce qu'un groupe d'analystes, avec comme chef le catholique Paumelle, a commencé à s'occuper d'alcooliques, et l'État a laissé faire.

Je pense que plusieurs facteurs défavorables ont joué pour que le mouvement de réforme s'enlise. »

#Philippe Kœchlin#

Quelqu'un de très important, en particulier dans le travail avec **Hélène Chaigneau**, est mort, sans prévenir, ¹...

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/060410/citoyens-reveillez-vous-sous-pretexte-de-vo>

Il a fait partie du groupe de Sèvres.

Cf. mars 2010
et l'ensemble des prises de notes

En 1959, il avait été chargé par le Ministère pour ouvrir l'hôpital Charcot à Plaisir, près de Versailles.

Avant l'ouverture de l'hôpital, il avait eu la prudence de réunir les infirmiers avant

¹ Hélène Chaigneau est morte le 31 août 2010.
<http://www.balat.fr/Helene-Chaigneau-1919-2010.html>

même qu'ils soient engagés pour préparer le travail dans un certain esprit.

*Des éléments historiques intéressants sur le site de l'hôpital
(y compris le témoignage d'un infirmier)
http://www.ch-charcot78.fr/index.php?id_page=61*

Jean **Oury** était intervenu lors d'une journée d'étude au tout début.

Philippe **Kœchlin** a ensuite fait venir des personnes qui trouvaient scandaleux que les infirmiers soient impliqués dans la **fonction soignante** (*c'est ma façon de résumer*). Dégoûté, au bout de quelques années, il a quitté l'hôpital (« Il a foutu le camp... »)

Il est ensuite parti un an dans un hôpital au Canada (1970-71). Il a écrit un livre terrible, avec sa femme, *Corridor de sécurité*.

Philippe et Edmée **Kœchlin**,
Corridor de sécurité, Maspero, 1974.

« On nous proposait de venir à Montréal avec un statut d'enseignants et de chercheurs.[...] Il nous fallait présenter un thème de recherche ; nous avons donc proposé celui de la médiation matérielle entre soignés et soignants, et nous avons rédigé un projet de recherche que nous pensions réalisable.

En dehors de l'enrichissement personnel attendu, il n'est de ce programme resté que peu de chose ; en effet, confrontés à la réalité pratique de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, nous avons rapidement constaté que, par-delà l'océan, tout milieu asilaire se caractérisait par la même ségrégation et la même absence de relation personnelle. Rapidement nous avons compris qu'il nous fallait changer de registre ; "enseigner" et "chercher" à Saint-Jean-de-Dieu comme dans tout asile demandait d'abord de vivre ensemble, malades et soignants, et ensuite d'en témoigner. » p.12.

« CORRIDOR DE SÉCURITÉ »

« A/ Esquisse de la situation au 29 septembre 1970 »

« 1- Situation par rapport à l'hôpital »

« La salle X est située le plus "en arrière" de toutes cellules réservées aux

malades "fonctionnels". Elle est elle-même divisée en deux parties. Celle dont nous nous occupons est appelée par le personnel et les malades "en arrière". Il peut donc apparaître que les malades qui y sont "attachées" sont allées aussi loin que possible dans l'aliénation. Ici on parle de malades, le terme de patientes est réservé à celles d' "en avant" ».

« 2- Structure du corridor »

« Il abrite dix-sept malades. Il est composé d'un couloir en forme de Z de neuf pieds de large environ, il a quatre portes d'accès, toutes fermées à clef et sans poignées : l'une donne sur la circulation générale de l'hôpital, deux autres sur des cours grillagées, la dernière directement sur l'extérieur. Il est bordé par dix-neuf cellules de quatre-vingts pieds carrés environ chacune. Elles ont une fenêtre à barreaux avec en plus un grillage mobile. Les portes lourdes et sans poignées ont un judas. Dans chacune il y a un vase de nuit que l'on peut vider de l'extérieur. [...] L'éclairage artificiel est nécessaire. Les murs sont nus, sauf deux tringles de fer destinées à attacher des malades "à la patte". » p. 24-25.

« Il y eut bien sûr des réactions diverses lorsque nous fûmes amenés à montrer que notre travail aurait été illusoire si nous étions restés enfermés à l'hôpital, et que nous étions donc sortis de l'hôpital avec quelques malades pour nous rendre avec eux dans leur famille, que nous avons eu des réunions avec le personnel soignant subalterne et cela en dehors des heures officielles du travail médical. La remise en cause du rythme protecteur quotidien du travail intra-hospitalier fut mal supportée par certains. Certes, aucun soignant ne pouvait élever d'objection de principe lorsque nous montrions que ces malades réputées les plus dangereuses de l'hôpital pouvaient se passer de contention physique et avoir ouvertes les portes de leur salle, mais on nous rétorquait que deux psychiatres pour dix-sept malades représentaient une densité médicale impossible à généraliser. Il y a là un fait indéniable, et pourtant l'analyse de la conduite que nous avons eue dans cette salle montre que l'action que nous y avons menée relève plus souvent de techniques de soins infirmiers que de celle que l'on a coutume de faire relever de la technique médicale : promener les malades, parfois les habiller ou leur faire prendre un bain, s'occuper avec elles des travaux d'atelier, cartonnage, etc. Il résulte de cela qu'une faible partie de notre activité s'exerçait dans le domaine

proprement médical : une modification de la technique (du "nursing") aurait permis des résultats similaires avec un temps médical beaucoup plus réduit. L'équipe dirigeante du "nursing" ne s'y est pas laissé prendre et a rapidement compris que le mode de relation directe soigné-soignant que nous défendions impliquait une remise en cause profonde de la technique des soins infirmiers : cela exigeait notamment une participation d'égal à égal avec ces préposés qu'elle traitait en subalternes. En réalité ce sont eux qui entretiennent une relation directe avec le malade et qui, pour jouer le rôle thérapeutique qu'ils devraient avoir, ont besoin d'une formation plus difficile que celle que requiert la fonction d'infirmière telle qu'elle est habituellement comprise à Saint-Jean-de-Dieu. » (p. 41-42)

Philippe **Kœchlin** est mort, sans faire de bruit... Hélène **Chaigneau** est toujours là... elle venait souvent aux journées organisées par **Dimitri Karavokyros**, à Laragne (aujourd'hui à Gap), où s'est rendu Jean Oury récemment.

Sur le site de « *La nuit sécuritaire* »
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/Lettre-au-President-Docteur-Guy.html>

[Jean **Oury** va souligner que ce qui peut sembler hyper théorique est en fait en prise directe avec la « banalité de la vie quotidienne.]

👉 Psychothérapie institutionnelle, l'histoire

L'arrivée de **François Tosquelles** sorti d'un camp de concentration (camp de Sept Fons) à l'hôpital de Saint Alban.

François Tosquelles, « *L'école de liberté* », entretien, août 1987
<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« C'est une histoire curieuse... de guerre et de psychiatrie. Et puis, il y a une femme, il y a toujours une femme. Dans mon cas, une Française, originaire de Puy, qui en 1912 ou 1913 avait épousé un psychiatre de Barcelone, Vives. Tout de suite après la prise de Barcelone par Franco, Vives est parti avec sa femme vers la France, et à peine arrivé à Puy, décida de visiter l'hôpital Sainte Marie de l'Assomption. Au cours de cette visite, il retrouve une vieille connaissance, Chaurand, un psychiatre qui, plus tard, viendra travailler avec moi à Saint Alban

et qui, à l'époque, était en grande difficulté. Pratiquement proscrit par les soeurs, propriétaires de l'hôpital, qui le considéraient comme un espion communiste, un syndicaliste clandestin. C'était l'époque de Vichy... »

« Ce petit service² a soigné des malades avec succès, et d'un autre côté, c'est vrai aussi que je m'en suis servi pour faire entrer les personnes par une porte et les faire sortir par l'autre, celle qui donnait à l'extérieur. Car il est plus facile de s'évader d'un camp de concentration en passant à travers un service de psychiatrie que directement.

Le service de psychiatrie n'est qu'un des lieux de passage. Comme un malade de Saint-Alban l'a dit une fois, alors qu'il était au ciné-club à une dizaine de km de l'hôpital... Il a pris la parole alors qu'on discutait des personnes qui s'étaient évadées et il a dit qu'en fait, il vivait à l'H.P. et que l'hôpital était une école de liberté. C'était cela qui manquait à Franco Basaglia, de savoir qu'un H.P. digne de ce nom est une école de liberté. Il faut être "école de liberté" – ce qui n'est pas possible dans la vie sociale courante.

Gallio : Ici, il y un problème qui s'ouvre...

Tosquelles : ...C'est cela la différence entre Basaglia et moi. Je me suis préoccupé de ce que l'H.P. soit une école de liberté avant tout. Car après, il n'y a pas d'école de liberté ; dans la vie sociale courante, seule existe l'école de l'aliénation administrative. »

Jacques **Tosquellas**, « *Courriers Tosquelles-Balvet* »,
Sud-Nord, 2004/1, n° 19.

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2004-1-page-171.htm>

Jean **Oury**, « *Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne* »,
entretien avec Florent Gabarron-Garcia, *Chimères*, n° 72, avril 2010
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/C72_oury.pdf

Jean-François **Gomez**, « *Traces vivantes de Tosquelles et de quelques autres* », *VST*, 2010/1, n° 105.
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_105_0123

Patrick **Faugeras**, *L'ombre portée de François Tosquelles*,
Erès, 2007.
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1957>

Saint-Alban était un lieu avec cellules, quartiers fermés de gâteaux, d'agités, ...

²Il s'agit du service de psychiatrie créé au camp de Sept Fons (*note du scribe*)

C'est par l'arrivée de **François Tosquelles**, avec son expérience énorme, de Reus, que les choses ont changé.

Avant juillet 1936, avant le début de la guerre civile, un très important groupe de travail (**Mira y Lopez, Solanes, Tosquelles**...). Toute la phénoménologie allemande était traduite alors qu'elle ne l'était pas encore en français. Un petit groupe travaillait aussi sur la thèse de **Jacques Lacan** (1932).

Jacques Lacan,
De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité,
Seuil, Essais, 1980.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020055109>

Reus et Barcelone étaient aussi le refuge de philosophes, de psychanalystes qui avaient fui l'Allemagne, après 1933, et dont certains étaient infirmiers à l'hôpital.

Tout cela faisait un brassage énorme...

Le site (en catalan) de l'institut Peremata de Reus
<http://www.peremata.com/cat/item/ART00163.html>

...

Pendant la guerre d'Espagne, **Tosquelles** avait été chargé de la psychiatrie de guerre, autre expérience très importante.

Respect d'un minimum de structure efficace sur le plan psychiatrique et psychothérapique. Le personnel n'était pas forcément diplômé. Ce qui comptait : une expérience de vie.

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« Après l'expérience de Reus, la guerre s'est déclenchée en Aragon, et à l'armée je me suis occupé plus des médecins que des malades. La raison est qu'il n'y avait pas beaucoup de blessés, alors que les jeunes médecins qui étaient enrôlés, sans motivation au combat, étaient angoissés ; et j'ai préféré, pendant un an et demi, faire une expérience de formation avec eux. C'étaient des médecins généralistes, chirurgiens, etc... ; personnes qui devaient soigner les soldats en première ligne. Quand les "rouges" sont arrivés, après, leur décision a été d'exclure la psychiatrie de l'armée. Car selon eux, la psychiatrie était pour les

fous, et les fous ne devaient pas faire partie de l'armée mais de l'H.P. — comme tous les autres déviants — politiques, religieux... Des discussions très vives se sont alors ouvertes entre nous, médecins, et eux. Bien que militants, nous voulions conserver les services psychiatriques au sein de l'armée : non seulement pour les malades mentaux, mais pour soutenir le personnel des hôpitaux, pour travailler aux premiers soins dans les ambulances, pour la sélection des soldats aux différents corps d'armée. Nous voyions en effet des hommes sujets à des crises épileptiques consignés aux chars armés et aux mitrailleuses et d'autres qui, parce qu'ils se sentaient mal, combattaient de manière anarchique et égocentrique, sans aucun sens collectif. À la fin, grâce à un membre du Parti Socialiste Unifié de Catalogne, nous avons réussi à obtenir la reconnaissance de l'organisation des services psychiatriques de l'Armée Populaire Espagnole. C'est alors que j'ai été envoyé en Espagne, après avoir gagné tous les concours, et sur le moment, j'ai pensé que je ne m'en serais pas sorti vivant. »

Pour que ça puisse fonctionner, cela nécessite à l'arrière-plan un minimum de réflexion permanente — jour et nuit — comme disait Tosquelles,

La psychiatrie, c'est infiniment compliqué... c'est pas le DSM...

Il y a donc eu à Saint-Alban un regroupement : ceux qui avait été « chercher » **Tosquelles**, comme **Paul Balvet**. Puis **André Chaurand**, **Lucien Bonaffé**, ... puis des internes... puis des infirmiers, si bien que...

Lorsque **Jean Oury** arrive à Saint-Alban en 1947, le « nettoyage » est déjà fait...

C'est-à-dire qu'il n'y avait plus de cellules ni de quartiers d'agités.

Un club avait été créé, avec des responsabilités pour les malades qui pouvaient entrer et sortir.

Cela concernait environ 600 malades.

« J'ai pris le train en marche » dit **Jean Oury**...

(**Balvet, Bonnafé, Chaurand** étaient partis)

👉 Psychothérapie institutionnelle, le polydimensionnel

Jean Oury insiste sur la dimension d'analyse permanente qui se faisait à cette époque, sur le plan politique, en rapport avec la préfecture, le département, le Ministère, et sur une remise en question de la psychiatrie.

Le travail à Saint-Alban mettait en question l'aspect polydimensionnel de la psychiatrie (*c'est ma façon de résumer*)

polydimensionnel, un des termes préférés de **François Tosquelles**, c'est-à-dire considérer des niveaux extrêmement variés, non pas hétéroclites mais hétérogènes.

Il fait très rapidement allusion à **Georges Daumezon** alors à Fleury-les-Aubrais.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Daumezon

Il parle de creuset, de lieu d'échange.

*Je comprends qu'il y avait des liens et des discussions
entre tous ces hôpitaux ou lieux de soin.*

Dans ce contexte, et en référence à sa récente intervention au Mans (7 avril 2010, Histoire de la folie et de la psychiatrie 19-21 siècles)...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?article74>
http://histoire-psy.univ-lemans.fr/histoire_psychiatrie/

... **Jean Oury** revient sur l'expérience de Saint-Alban pour dire qu'en tout cas, pendant la guerre, il n'y a pas eu de morts de faim, du fait même des activités, des ouvertures des quartiers, de la prise en compte des techniques d'**Herman**

Simon (responsabiliser tout le monde, même les grabataires).

Isabelle Von Buelzingsloewen, *L'hécatombe des fous, la famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Aubier 2007

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_07/hecatombefous.html

Max Lafont, *L'extermination douce, La cause des fous (1987, 2000)*, éditions Le bord de l'eau, 2000

<http://www.editionsbdl.com/extermination.html>

Deux recensions, dans VST, 2001/1, n° 69

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2001-1-page-45.htm>

Dans Vingtième siècle. Revue d'histoire, 1989, n° 21, p. 156-157

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1989_num_21_1_2107_t1_0156_0000_2

Mais tout ça était su, bien avant Lafont, Daumezon le savait. En 1947, on savait ce qui s'était passé.

👉 Qu'est-ce que ça veut dire la psychiatrie ?

Une telle approche, une telle remise en question, fait apparaître qu'il n'y a pas contradiction avec des « notions un peu plus concrètes » comme la neurologie.

#Julian de Ajuriaguera#

http://fr.wikipedia.org/wiki/Julian_de_Ajuriaguerra

Jean Oury revient périodiquement sur sa rencontre avec Julian de Ajuriaguera, « génie de la neurologie... concrète », dans l'immédiat après-guerre, pour aborder les rapports entre psychiatrie et neurologie. C'est par Ajuriaguera que JO a connu Tosquelles.

Une personnalité qui a complètement rénové la neurologie à Sainte-Anne...

Jean Oury

Intervention à la journée de formation de l'APREC, Tours, 26 avril 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

intervention à Psypropos 2006, Blois

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

*Je reprends ici,
le passage des prises de notes de décembre 2009*

.....
On ne peut rien comprendre à ce qui y est en question dans ce domaine si on n'a pas des points de vue sur la neurologie, la médecine, la politique, la psychanalyse...

Jean Oury, à partir de la personnalité et des travaux de **Julian de Ajuriaguera**, tire le fil de cette période d'après-guerre autour des

journées de Bonneval de septembre 1946, organisées par **Henri Ey** (qui prenait position pour la distinction entre neurologie et psychiatrie).

Jacques **Lacan**, « **propos sur la causalité psychique** », 1946

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1946-09-28.doc>

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/causpsy1.htm>

*Sur toute cette période,
cf. séances de janvier, juin 2008*

Voici un extrait du texte de présentation du colloque en hommage
à Julian de Ajuriaguerra (Paris, juillet 2010)

<http://corpsetpsy.canalblog.com/archives/2010/03/01/17091032.html>

<http://storage.canalblog.com/61/90/468071/52111985.pdf>

« Le Professeur Julian de Ajuriaguerra, figure monumentale de la psychiatrie francophone, a laissé une oeuvre d'une ampleur extraordinaire dans tous les domaines de la psychiatrie et de la psychologie développementale et pathologique. De la petite enfance jusqu'à l'appréhension des processus de vieillissement, de la neurologie la plus fondamentale jusqu'à la psychanalyse la plus aigüe, il a ouvert en précurseur des pistes de travail d'envergure du côté de la théorie de l'attachement, du tonus, des postures, de la peau, du rythme et du sonore et de l'ontogenèse des conduites de tendresse chez le tout petit, au niveau des précurseurs psychomoteurs du jeu chez l'enfant, du côté de la plasticité fonctionnelle, et de la neuropsychologie développementale. Ajuriaguerra a initié l'école française de psychomotricité, et plus loin il a proposé et incarné à côté de ses fonctions de chercheur et de théoricien, diverses perspectives cliniques et thérapeutiques depuis la technique de consultation, des méthodes de rééducations, des techniques de relaxations ou de thérapeutiques psychomotrices, et se faisant des choix d'indications différentielles. **Le Professeur Ajuriaguerra a comme peu d'autres incarné (dans sa personne, sa culture, ses objets de recherches et ses apports théorico-cliniques) le croisement des cultures et des savoirs, le multidimensionnel et le complexe.** Cet aspect bigarré de l'homme, se retrouve aussi dans ses références : élève de tant de neurologues et de neuro-psychiatres, disciple de Henri Wallon et d'une certaine psychologie génétique, farouchement attaché à la lignée philosophique et singulièrement phénoménologique en psychiatrie, nourri de tant d'oeuvres psychanalytiques (singulièrement de ceux qui ont fait place au corps, à l'enfant de "chair" et au développement ou à l'environnement Winnicott en tête, mais aussi Spitz, voire Reich) : l'oeuvre de Julian de Ajuriaguerra va

synthétiser et articuler toutes ces dimensions au lieu même de l'enfant en développement »

Séparer neurologie et psychiatrie, petit détail semble-t-il, mais qui peut orienter toute l'histoire...

Pour **Jean Oury**, la neurologie est devenue une « neurologie technicienne » sans dimension psychiatrique ou psychopathologique.

On peut dire qu'**Henri Ey** a gagné...

Tout cela peut sembler hors-sujet mais JO considère que c'est sur ce fond-là que quantités de choses ont été « balayées » :

Les scissions se sont multipliées : entre psychiatrie et psychanalyse, entre toutes les écoles de psychanalyse, entre pédagogie, psychiatrie, psychothérapie, Cela aboutit à un univers morcelé, les gens ne se connaissent même pas... et cela va jusqu'à créer des hostilités...

II

↑ Une chaîne logique

Quand on rencontre quelqu'un,...

« quand on rencontre quelqu'un »

*cette expression récurrente dans la parole de Jean Oury,
je l'entends bien sûr faisant référence à la pratique thérapeutique.*

Il ne s'agit pas de n'importe quelle situation de rencontre.

Mais à partir de là

chacun peut questionner sa propre expérience de la rencontre.

↘ une position éthique : le singulier

Jean Oury va proposer comme une « chaîne logique » pour articuler des concepts — désir, transfert, fantasme, objet (a).

Il y a une quinzaine d'années, il a développé tout un séminaire (ici, à Sainte-Anne, mais à l'époque dans l'amphi Magnan) autour du **singulier**

Le singulier, une sorte d' **a priori éthique** (éthique, c'est un « grand mot », souligne JO).

« chaque personne... c'est chaque personne ! C'est comme ça ! »

La spécificité du travail en psychothérapie est d'avoir affaire à ce qu'il y a de plus singulier. On ne peut pas mélanger.

Guillaume d'Ockham

Pierre **Alféri**, *Guillaume d'Ockham, le singulier*, Minuit, 1989
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Le singulier met en question ce qu'il y a de plus singulier..
... En consultation, à l'école, dans un groupe, on ne doit pas confondre l'un avec l'autre.

Le singulier n'est pas une notion comptable, mais à l'intérieur des *séries* (schizophrènes, mélancoliques, psychopathes,...) on a affaire à quelqu'un, de l'ordre du singulier.

*Sur le singulier,
cf. l'ensemble et notamment
janvier, février 2008 et janvier 2009.*

➡ À quoi correspond le singulier ?

Hypothèse :

Le tournant, — JO va se hasarder à utiliser le terme *épistémologique*, avec doute et précaution —, le tournant *épistémologique*, la surprise, la grande trouvaille — de la part de Freud — et sans qu'il le sache lui même tout de suite...

... Ce qui est le plus singulier, le plus spécifique, le plus différencié, c'est de l'ordre du **désir** (le terme *Wunsch*, en allemand, si difficile à traduire !)

◆ Le désir — Wunsch

Le désir inconscient... inaccessible... directement

Cf. l'ensemble des prises de notes

Cela apparaît chez **Freud**, dans les années 1890-95, notamment dans l' **Entwurf**, dans les lettres à **Fliess**, pour en arriver à la **Traumdeutung** — l'interprétation (et non : la science) des rêves — (la dernière phrase)

✚ Le désir indestructible

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

Sigmund **Freud**, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf, édition 2010.

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%Aave

Ce désir indestructible, qui passe à travers toute l'existence, c'est ce qui reste là... Une affirmation *a priori*. Si on se trompe : on verra bien...

◆ Le transfert — Übertragung

C'est la deuxième grande découverte de Freud.

C'est à partir du séminaire de **Lacan** que **Jean Oury** introduit ce concept.

*Pour un développement de cette partie
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de la séance de mars 2010.*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, Le Seuil, 2001*
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

Une des premières démarches logiques de Lacan : l'essence même du transfert est de l'ordre du désir inconscient.

✚ La disparité subjective

Dès la première phrase de son séminaire, Lacan coupe court à toutes les déviations qui viendront par la suite...

JACQUES LACAN, *Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991*
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

C'est le respect absolu de l'autre dans sa différence. Ce n'est pas de l'ordre de la réciprocité.

✚ erastes, eromenon, eromenos

Il y a cette tournure logique « désirant-désiré-désirable », mise en place par Lacan dans son analyse du **Banquet** de **Platon** (« erastes-eromenos-eromenon »)

Lacan définit très vite « l'opérateur » de l'analyse, où la clé comme disait Freud, c'est le transfert, pour en arriver à dire que la position même de l'analyste dans la rencontre avec celui qui vient en analyse, c'est la position de l'erastes, du désirant. C'est là le paradoxe.

✚ Le désir, la demande

C'est un travail sur le désir, mais pour pouvoir se mettre en question... c'est là-dessus que Lacan a amené cette distinction entre le désir et la demande.

« Je demande d'aller en analyse » ... ça ne peut fonctionner que si l'analyste est désirant pour engager cette relation.

Et en bout de course... un débouché logique sur cette dimension qu'on appelle le **fantasme**.

◆ Le fantasme

*Sur le fantasme,
cf. les prises de notes de février, mars 2010*

Le fantasme, c'est l'**aboutissement** de tout un processus transférentiel.

Un fantasme, ça se **délimite**, c'est pas forcément une histoire qu'on raconte. Ça peut rester **unbewusste**, inconscient.

Le fantasme, c'est toute une articulation (« très cohérente ») du rapport entre le Sujet, S barré, \$ toujours hypothétique — qui ne se définit pas comme une chose —, avec ce qu'on peut désigner comme l'« opérateur même du désir », son

« représentant » (JO insiste sur les guillemets) : **l'objet (a)**

JO rappelle qu'il avait essayé de parler pendant un an à Sainte-Anne de l'objet (a) ... pas facile.

\$ ◇ (a)

Ça, ça serait la formule canonique : tout va très bien, si on peut dire ! ... des processus analytiques peuvent se mettre en place. C'est valable chez les « normopathes ».

Une intervention dans laquelle JO utilise l'expression de normopathie

Jean Oury, « **Le pré-pathique et le tailleur de pierre** », **Chimères**, n° 40, **Le bruit du temps. Les enjeux du sensible (2e partie)**, **Automne 2000**.

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf.

III

↑ **La vie quotidienne avec les psychotiques**

La normopathie, ... bon, ça tient le coup ! Y a pas de déraillement, de dissociation, ça peut aller.

Mais quand on a affaire dans un hôpital, dans une clinique ou même dans la vie courante, avec des personnes qui ont des difficultés, avec des psychotiques (dans l'usage de ce terme il ne s'agit pas d' « homogénéiser », cad de regrouper tout le monde dans une même catégorie)

C'est à ce moment-là que Jean Oury reviendra sur les séparations entre psychiatrie et psychanalyse, etc... et sur le virus bureaucratique qui a atteint Henri Ey... « Un morcellement incompatible avec toute démarche sérieuse », ajoutera-t-il.

... Alors... **Jean Oury** va enchaîner une série de questions autour du transfert...

👉 **Le transfert chez les schizophrènes : doit-on encore s'en préoccuper ?**

*Sur le transfert,
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de mars 2010.*

Jean Oury rappelle que **Freud** n'était pas sans défaut (heureusement ! Comme il était phobique cela lui a permis d'écrire certaines choses). Il a d'abord soutenu que les psychotiques n'étaient pas analysables (il ne devait pas aimer beaucoup les marginaux !), que le transfert était impossible... À la fin de sa vie, il a changé d'avis ...

Jean Oury fait allusion à la correspondance Freud-Ferenczi. (pendant la période de la guerre, au moment où Freud écrit sa *Métapsychologie*)

Je crois comprendre qu'on peut y trouver en ébauche la position de Ferenczi poussant Freud vers une certaine reconnaissance du transfert chez les psychotiques. La lecture des trois tomes va être longue... mais dès la seconde lettre de Ferenczi, on trouve ceci...

Ferenczi

« Budapest, le 10 février 1908

Très honoré Monsieur le Professeur,
Vous recevrez demain, dans le courant de la journée, la visite d'une Madame Marton de Tapoleza (Hongrie). Je l'ai examinée il y a plusieurs jours et j'ai constaté une paranoïa assez récente avec prédominance d'un délire de jalousie. Un entretien prolongé m'a convaincu que la patiente est encore capable de transfert. Je crois qu'il s'agit d'un cas où l'analyse pourrait être tentée avec quelque chance de succès. Mais avant de m'y résoudre, je voulais connaître votre opinion et j'ai incité la patiente à se rendre à Vienne. À mon avis, le traitement devrait se faire dans une institution. À moins que vous n'estimiez que l'on puisse se passer du traitement en institution ? [...]

Freud

« Le 11 février 1908
Vienne, IX. Bergasse 19

Monsieur et très honoré Collègue,
J'ai vu Madame Marton aujourd'hui. Il s'agit d'une paranoïa avancée qui a

vraisemblablement dépassé les limites de l'influence thérapeutique ; on peut néanmoins la traiter et, de toute façon, son cas peut nous instruire. Le beau-frère, médecin, qui l'accompagne, est un âne ; il va très probablement conseiller autre chose que ce que j'ai proposé. J'ai exigé qu'elle se rende à Budapest, à l'institution, et s'y fasse traiter par vous. [...]»

Sigmund **Freud**/Sandor **Ferenczi**, *Correspondance (1908-1923)*, Calmann-Lévy, 1994, 1996, 2000

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-55887-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-I-1908-1914-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-56261-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-II-1914-1919-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-123419-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-III-1920-1923-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

Thierry **Bokanowski**, « Sandor **Ferenczi** »

<http://www.carnetpsy.com/Library/Applications/Article.aspx?cpald=1312>

http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A1ndor_Ferenczi

Ferenczi aux éditions Payot

<http://www.payot-rivages.net/index.php?id=1&motsclcs=Sandor+Ferenczi>

Après **Ferenczi** : **Melanie Klein**, **Herbert Rosenfeld**, **Wilfred Bion**...

L'école kleinienne a défendu qu'il y a du transfert chez les psychotiques.

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/melanie-klein.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Rosenfeld

http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Cf. prises de notes de juin 2007.

Deux numéros de la revue **Institutions** ont été consacrés au transfert (mai et juin 1991)

articles disponibles en partie

(en attendant le nouveau site...)

<http://institutions.ifrance.com/>

Philippe **Rappard**, « L'aliénation transférentielle », **Institutions, Transfert (1)**, n° 8, mai 1991.

Ginette **Michaud**, « Transfert psychotique et trans-inscription »,

Institutions, Transfert (2), n° 9, juin 1991

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n9/transfert_%20psychotique.htm

👉 Le **transfert** chez les schizophrènes : comment faire ?

Ayant toujours en tête l'expérience de Saint-Alban, **Jean Oury** avance...

Comment pouvoir traiter dans un hôpital, quelque chose de l'ordre du transfert chez les schizophrènes ?

- ▶ multiplicité des occupations
- ▶ nécessité d'un milieu hé-té-ro-gène (pas de quartiers, de regroupements homogènes)
- ▶ prises en charges individuelle ou de groupe.

Jean Oury dit qu'il faudrait parler des groupes... Il cite **Bion**, la Tavistock clinic...

Pour commencer...

Jean Oury, **Ginette Michaud**,

« **Psychothérapie institutionnelle** », 1973

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/08/psychotherapie-institutionnelle->

« [...]Beaucoup d'autres auteurs devraient être cités.

En particulier **BION** et **RICKMANN**, en Angleterre, mais aussi **BIERER** qui crée, dès 1938 à la **TAVISTOCK CLINIC**, des Clubs sociothérapeutiques. Sur un plan plus clinique, citons **Harry Stark SULLIVAN** qui souligne, entre autres, l'importance du premier entretien avec le malade et le dynamisme interrelationnel, aussi bien dans la structure de la personnalité que dans les rencontres quotidiennes à l'intérieur de l'hôpital. »

Sur la Tavistock clinic

http://www.editionsduhublot.com/tavistock_clinic_1_5.html

<http://www.tavistockandportman.nhs.uk/>

Comment faire ? Il y a plein d'approches...

Indépendamment de celle de **François Tosquelles**,
Jean Oury cite **Gisela Pankow**, rencontrée au congrès de Zurich (1957), son
travail sur la **Spaltung** ...

*Sur Tosquelles,
Gisela Pankow,
la Spaltung
la prise en charge de psychotiques
pas seulement avec des moyens verbaux, ...
Cf. l'ensemble des prises de notes*

La Spaltung, la dissociation...
Il faut rappeler l'avancée apportée par **Eugen Bleuler** sur **les** schizophrénies

*Jean Oury revient périodiquement
sur ce thème.
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Eugen Bleuler

http://fr.wikipedia.org/wiki/Eugen_Bleuler
<http://eric.bizot.pagesperso-orange.fr/desgros/auteurs/dissiden.html#bleuler>

Carl Gustav Jung

http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl_Jung
Quelques éléments dans cet article

Jean-Loup Motchane, « **grandeur et malheurs de la psychiatrie** », **Agenda
de la pensée contemporaine, n° 15, hiver 2009**
http://agenda.ipc.univ-paris-diderot.fr/confluence.php?id_article=62

C'est tout de même **Jung** qui avait introduit les premières élaborations de
Freud, en Suisse, à Zurich, au Burghölzli, clinique psychiatrique universitaire,
dirigé alors par **Bleuler**.

<http://www.pukzh.ch/ueber-uns/geschichte/>
*sans comprendre vraiment l'allemand, je constate que
Bleuler ne figure pas dans la page histoire du site (Jung, oui)*

Jean Oury mentionne également le travail gigantesque et très consciencieux
(bien plus qu'on croit) d' **Emil Kraepelin**. Mais ça restait quand même à un
niveau de psychiatrie — ça veut rien dire, mais — 'traditionnelle', très solide
quand même mais avec des concepts quand même pas très évolutifs.

C'est également **Jung** qui a introduit une critique de la démence précoce de
Kraepelin, d'où la rencontre **Bleuler – Jung – Freud**

On dit que Freud n'était pas pour le terme « **schizophrénie** », il proposait
« **paraphrénie** », c'était un terme parallèle — ce n'était même pas un terme de
Kraepelin.

Emil Kraepelin

http://fr.wikipedia.org/wiki/Emil_Kraepelin

Dans l'entourage de **Kraepelin**, un médecin propose le terme **Hébéphrénie**,
mais ça restait dans le paradoxe...

Chez Freud... *je comprends que la classification restait concrète.*
(à élucider une prochaine fois)
*L'enregistrement audio ne me permet pas
d'identifier précisément le nom du médecin.
S'agit-il de Karl Ludwig Kahlbaum ?*
http://de.wikipedia.org/wiki/Karl_Ludwig_Kahlbaum
<http://www.whonamedit.com/doctor.cfm/624.html>

C'est très compliqué cette affaire, dit Jean Oury... ça peut expliquer par la suite
beaucoup de choses ... des cloisonnements, des scissions et cie...

Il est évident que c'est **Bleuler** qui avait raison. C'était vraiment tout à fait
nouveau sur le plan phénoménologique.

À Sainte-Anne, jusque dans les années 40, dans les certificats, on ne parlait pas
de **schizophrénie** ! On parlait de **démence précoce**, au sens de Kraepelin.

Il y a eu un congrès des neurologues psychiatres de langue française à Lausanne,
1927... Dans certaines communications les auteurs refusaient d'accepter ce
terme barbare de schizophrénie venu d'Allemagne ! ...

Heureusement qu'il y a eu des types à Sainte-Anne un peu plus astucieux...

[...]

Après... la guerre... maintenant on est moderne ! L'histoire, ça n'existe plus !

La notion de temps, la notion d'histoire...

[parenthèse]

Une parenthèse : régulièrement, Jean Oury recommande de parler un peu plus d'un historien actuel, **François Hartog**.

<http://crh.ehess.fr/document.php?id=317>

François Hartog

sa thèse sur Hérodote
puis, Ulysse

puis un livre en 2003, avec en sous-titre : le *présentisme*.

Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps, Seuil, 2003.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

Un entretien avec François Hartog sur Régimes d'historicité

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

Jacques Lacan, La relation d'objet (1965-1966), Séminaire XIII, séance du 1^e décembre 1965

« La science et la vérité », *Écrits, Seuil, 1966*

« ... dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement – et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours. » (p.25)

François Hartog, entretien avec Annick Louis

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

« Le structuralisme, par exemple, vient jouer un rôle, vient s'installer, non pas pour récuser le temps et les temporalités mais pour dire : les questions que je me pose sont différentes ; je mets entre parenthèses cette question-là et je réfléchis à partir de propositions venues de la linguistique – à savoir la réflexion en termes structuraux. Ou alors, plus récemment, on a vu se développer ce qu'on peut mettre sous le nom de postmodernisme, surtout à partir du monde américain ; et là, si on ne veut pas réactiver les schémas évolutionnistes, on ne veut pas non plus des purs schémas structuraux qui seraient encore une façon de reconduire

les partages ou les grands partages, avec un observateur qui se met en dehors du champ d'observation. On propose alors l'idée que tout se joue dans une même contemporanéité. Il me semble qu'on saisit cette proposition postmoderne de la façon la plus nette dans l'architecture : tous les éléments auxquels on fait appel pour construire un édifice ou un monument sont traités comme s'ils étaient tous contemporains. De même des anthropologues ont défendu l'idée de la contemporanéité de tous avec chacun, et de chacun avec tout le monde. Mais si cette proposition a une utilité pratique, ou qu'elle vaut comme rappel, on en atteint néanmoins assez vite les limites. »

« Trouve-t-on d'autres signes ? Sûrement. Le fonctionnement de nos médias est plus qu'un signe, car c'est un élément qui se nourrit et qui nourrit ce type de rapport au temps ; la révolution informatique aussi, car on est dans l'immédiateté mondiale. Ces éléments sont plus qu'un signe puisqu'ils contribuent à formater le présent. »

« La suggestion des régimes d'historicité serait donc une manière de réintroduire les temporalités, la question du temps, en évitant de réactiver les schémas évolutionnistes, ni récuser les approches en termes structuralistes, mais en essayant de proposer une perspective sur le temps qui puisse faire droit à toutes ces composantes du rapport au temps, c'est-à-dire : nous sommes à la fois des contemporains et nous ne sommes pas des contemporains. Et l'important c'est, évidemment, le "à la fois". Alors cet instrument heuristique qu'est la notion de régime d'historicité, permet de s'interroger sur les modes d'articulation des trois catégories du passé, du présent et du futur, en parlant en termes de catégories, pas du contenu que l'on donne à chacune des catégories, mais des catégories elles-mêmes, et de la façon dont leurs articulations ont varié selon les lieux et selon les époques. À partir de là, je n'ai en aucun cas l'intention de prétendre qu'on posséderait une clé de l'histoire universelle, mais il me semble qu'on a, au moins, un instrument heuristique qui permet d'interroger ces modalités d'articulation. »

« Mais je voudrais revenir sur le fait que le "régime présentiste" est proposé sous la forme d'interrogation dans le livre : depuis une vingtaine d'années, voyons-nous l'émergence d'un nouveau régime d'historicité, dans lequel le présent serait

la catégorie dominante, ou n'est-ce qu'un moment, qu'une figure provisoire ? À cette question, je n'ai pas de réponse simple ou assurée. D'autant que, comme on l'a rappelé, un régime d'historicité n'est pas une affaire qui est décrétée par quelqu'un ou par une providence un beau matin. Simplement, je crois que le fait de poser cette hypothèse peut avoir une vertu heuristique, qui est de réfléchir sur la configuration de temporalité dans laquelle nous nous trouvons. Et on peut se demander encore : est-ce que notre situation présente – et il faudrait préciser l'extension de ce « nous » – serait celle d'un présentisme plein ou bien sommes nous dans un présentisme par défaut ? Et je disais qu'il faut préciser l'extension du "nous" car ce que nous percevons en Europe n'est évidemment pas perçu de la même manière en Chine, ou même aux États-Unis, ces pays qui sont à la fois neufs et vieux. Je ne veux pas imposer le présentisme à tout le monde ! On rejoint-là le débat mondial autour de la globalisation. La structure de la globalisation est plus présentiste qu'autre chose, du point de vue du temps ; on peut faire certainement des usages futuristes de la globalisation mais les ingrédients de la globalisation sont des éléments qui ont une composante présentiste. La globalisation a des traits présentistes ; donc même si ce présentisme est plus accentué dans notre vieille Europe, qui est, elle aussi, dans la globalisation mais qui y est entrée différemment parce que justement les rapports aux temps n'étaient pas les mêmes, elle n'est pas non plus une espèce d'isolat par rapport à un reste du monde qui serait lui uniquement dans un régime moderne d'historicité. »

François Hartog, Régimes d'historicité. présentisme et expériences du temps, Seuil, 2003, p. 216-217.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

« Ainsi le présent s'est étendu tant en direction du futur que du passé. Vers le futur : par les dispositifs de la précaution et de la responsabilité, par la prise en compte de l'irréparable et de l'irréversible, par le recours à la notion de patrimoine et à celle de dette, qui réunit et donne sens à l'ensemble. Vers le passé : par la mobilisation de dispositifs analogues. La responsabilité et le devoir de mémoire, la patrimonialisation, l'imprescriptible, la dette déjà. Formulé à partir du présent et pesant sur lui, ce double endettement, tant en direction du passé que du futur, marque l'expérience contemporaine du présent. Par la dette, on passe des victimes du Génocide aux menaces sur l'espèce humaine, du devoir

de mémoire au principe de responsabilité. Pour que les générations futures aient encore une vie humaine et qu'elles se souviennent aussi de l'inhumanité de l'homme.

L'extension du présent dans la direction du futur donne lieu, soit, de manière négative, à un catastrophisme (en l'occurrence pas "éclairé"), soit, positivement, à un travail sur l'incertitude elle-même. C'est tout le champ de la "révolution probabiliste", selon une expression que reprend à son compte le mathématicien, Henri Berestycki. [...]

Dans sa version managériale, l'incertitude se traduit par la flexibilité : moins anticiper qu'être à tout instant le plus flexible possible, c'est-à-dire pouvoir être présent immédiatement ("être sur le coup"). Remarquons que cette mise au centre de l'incertitude et du présent ne vaut pas que pour le traitement du futur, elle peut également trouver à employer dans l'approche du passé, qui peut être, lui aussi, reconstruit comme multidirectionnel ou multiple. Jusqu'à un certain point, du moins. [...]

Mais, contradictoirement en apparence, ce présent dilaté, chargé de sa double dette, de sa mémoire double du passé et de l'avenir, est aussi guetté par l'entropie. L'instant, l'éphémère, l'immédiat le happent et l'amnésie seule peut être son lot.

Tels sont les principaux traits de ce présent multiforme et multivoque : un présent monstre. Il est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat). "Alors l'esprit ne regarde ni en avant ni en arrière. Le présent seul est notre bonheur", il suffit de faire entendre une nouvelle fois ces vers du Second Faust pour saisir que ce présentisme n'est pas ou plus le nôtre. Nous, au contraire, nous ne cessons de regarder en avant et en arrière, mais sans sortir d'un présent dont nous avons fait notre seul horizon. »

[fin parenthèse]

[reprise]

Reprenre des notions provenant de l'histoire, de la philosophie fait partie de cette **critique permanente** indispensable.

En tout cas, on peut critiquer sérieusement Freud, Lacan, mais on ne peut pas effacer leur apport. C'est inscrit. Si on efface, on retourne à un niveau archaïque. (*C'est ma façon de résumer*)

Patrick Coupechoux, Un monde de fous, Seuil, 2006

« En fait, il semble bien qu'une période soit aujourd'hui en train de s'achever : celle au cours de laquelle on avait tenté dès après la guerre avec plus ou moins de succès, de placer l'être humain au centre des préoccupations et de l'action publique. Cet achèvement est lié à notre fonctionnement social – que la folie, comme toujours, interroge –, marqué par l'individualisme et la compétition, par l'exclusion et l'abandon des éléments les plus faibles de la société, par l'obsession du gain et de la gestion. Le vieux thème de l' "inutilité sociale", déjà débattu à la veille de la Révolution française, conceptualisé jusqu'au meurtre entre les deux guerres, refait surface. Le monde actuel ne sait que faire de ceux qui ne sont pas – ou qui ne sont plus – compétitifs : personnes âgées, chômeurs, handicapés, jeunes des quartiers pauvres, malades mentaux... le vieux couple de la folie et de la misère est de nouveau là, sous nos yeux, dans la rue. Fous, délinquants et criminels se retrouvent une fois de plus sous le même toit, celui de la prison, comme au temps de Louis XIV. »

Une intervention à Lille

<http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/12/12/patrick-coupechoux-intervention/>

On pourrait croire que Patrick **Coupechoux** exagère (la psychiatrie en régression de 200 ans !) : mais pas du tout ! dit Jean **Oury**. Sauf qu'aujourd'hui on a des moyens encore mieux qu'il y a deux cents ans... Il n'y avait pas de caméras il y a 200 ans...

On a fait tout un plat du **panoptique** (inventé au moment du Libre-commerce), mais maintenant, on peut l'avoir dans sa poche ! (les mini-caméras)

Jean **Oury** réitère la nécessité d'une critique permanente de tout ça.

Sur **Jeremy Bentham** et le panoptique

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Panoptique>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeremy_Bentham

➡ Y a-t-il ou non du **transfert** chez les **schizophrènes** ?

Les schizophrènes, des types sympas, copain/copain. C'est pas ça le transfert !

◆ **Disparité subjective !**

Cf. l'ensemble des prises de notes

◆ **La fonction décisoire**

En se référant à la période des années '70, quand se réunissaient régulièrement des éducateurs, des psychiatres, des psychologues, apparaissaient toujours les mêmes problèmes (que ce soit concernant des psychotiques, des élèves, des foyers de mères célibataires, ...)

Il y a une structure de groupe, donc une dimension collective qui doit certainement s'inscrire quelque part sur une logique concrète « d'organisation ».

Jean Oury trouve ce terme un peu « mauvais », car lorsqu'on parle d'organisation, on voit apparaître des organisateurs. De même, quand on dit : « décision », on voit apparaître des décideurs !

Il a introduit le terme de « décisoire » pour éliminer le « décideur » ! Mais ça ne suffit pas de le dire !

Je comprends que ça revient, dans notre monde actuel, même quand on ne le souhaite pas. JO fait allusion au besoin de désigner un décideur, simplement pour pouvoir « lui casser la gueule ». Révolution... de sauterelle, dit-il...

Jean Oury, « Introduction au pragmatisme en psychiatrie », Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique, n° 3, hiver 2002, p. 77-78.

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

« La fonction décisoire, c'est ce qui permet de choisir, pas à n'importe quel moment, mais au moment opportun, pour reprendre les termes antiques. À quel

moment intervient le Kairos, le moment opportun, qui peut justement tout changer, faire bifurquer les événements simplement en appuyant discrètement le petit doigt sur le plateau de la balance. Mais cette fonction décisive, qu'est-ce qui la justifie ? Il y a cette dimension de justification. Il faudrait y revenir pendant l'année. Qu'est-ce qui justifie que je dise : "Non, il ne faut pas de distributeur de boissons?". Ça peut sembler bizarre de corréliser Kairos et le coca-cola ! Qu'est-ce qui justifie ça ? J'ai beau souligner ce que dit Tosquelles des rapports complémentaires, des rencontres, des échanges matériels, du bar, des échanges de toutes sortes, affectifs et autres. On le sait par coeur, tout ça. Mais au moment opportun, qu'est-ce qui justifie que je dise : "C'est maintenant, il ne faut pas attendre". Parce que si j'attends, il faudra encore attendre des années. Il y a des moments opportuns, un petit peu comme si un petit chat n'apprend pas à chasser des souris dans les premiers mois, on pourra lui mettre plus tard une souris sous le nez, il s'en foutra complètement. C'est du même ordre. Il y a des moments qu'il ne faut pas louper. C'est ce qu'on appelle la « stratégie analytique ».

« En attendant, le cinéma reste ce qu'il y a de plus proche de la vie. Si proche que ce qu'on a projeté de tourner un mardi, on ne pourra plus le reprendre le mardi d'après. Mais le mardi où on le fait, il y a une chance. Quand on part le matin ou le soir ou à midi, on sait qu'à un moment la chance va passer. Et pas une seule fois puisqu'on est plusieurs. C'est pour ça que les gens qui font du cinéma aiment tellement ça. Alors qu'à la télé, on sait bien que la chance ne passera jamais.. » (Jean-Luc Godard, cinéaste, scénariste, monteur, producteur, acteur, critique, in *La sortie de "Soigne ta droite"* — Godard : le cinéma meurt, vive le cinéma !, propos recueillis par Danièle Heyman, *Le Monde*, 30 décembre 1987, p. 10)

Jean Oury, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », Jacques SCHOTTE (éd.), *Le Contact*, De Boeck Université, 1990, p. 123-124.

Colloque international organisé par les Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du Praecox Gefühl. Personnellement, le Praecox Gefühl me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les

comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le Praecox Gefühl n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de 'voyance', ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien situées Weizsäcker : 'la décision'. Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de 'décisive', au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (aïon, aoriste...). Pour qu'il y ait du décisive, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le Praecox Gefühl. Mais la décision elle-même sera kairos, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le décisive, avec aïon, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa 'logique assertive' quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il ait un moment de conclure, il faut qu'il y ait un 'instant de voir', même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a l'assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Lévinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du kairos, mais associé au décisive.

À ce stade,
Jean Oury va pouvoir poser la question
autrement...

➡ Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Ça peut sembler bizarre comme formulation. Mais c'est une mise en question indispensable pour répondre à la question :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Même sur le plan scientifique, en physique, en mathématiques, on décide quelque chose. Si on ne décide pas, il n'y a rien !

Cela nécessite de faire appel à une logique aléatoire.

Alors :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Une façon de répondre, c'est de dire : **mais ça dépend !**

[Une allusion à **Lucien Bonnafé**.

Quand il était embarrassé dans une discussion, il disait : « ça dépend ! » ... c'était pas idiot parce que ça permettait de parler d'autre chose... ça dépend... « oui, oui, c'est très bien, mais... ça dépend », non pas : « ça dépend de quoi »]

On peut très bien **décider** — mais sérieusement — qu'il n'y a pas de transfert chez les schizophrènes... c'est ce que disent la plupart des gens d'ailleurs... et puis c'est comme ça !... et alors il faut voir les conséquences.

... en poussant un petit peu... ça justifie caméras, cellules, inoccupations, séjours courts, la destruction « vraie » du Secteur.

Donc, il faut savoir ce qu'on dit...

Mais si on décide : y a du transfert ! Il faut faire attention aussi !

Une armée de types : « on vient pour traiter le transfert du schizophrène ! », alors, c'est le comble ! C'est pas possible ! Il y aurait des écoles pour traiter le transfert du schizophrène ! On va apprendre en trois ans, avoir un diplôme qui pourra traiter tous les schizophrènes. Il s'agit pas de ça, non plus !

(Tout ce passage est plus ou moins verbatim)

À l'arrière-plan, on voit bien... c'est une complexité...

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

Quand on rencontre quelqu'un,...

*Pour désintriquer cette complexité,
JO procède à un nouveau montage de notions ou concepts
souvent visités,
à retrouver dans l'ensemble des prises de notes.*

◆ Les rapports complémentaires

Les **rapports complémentaires** : un des noeuds structuraux d'une collectivité.

Un terme d' **Eugène Dupréel** repris par **François Tosquelles**

Pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre du transfert, il faut qu'il y ait, à l'intérieur même de l'établissement (État-blissement) un minimum de vie avec des échanges, un degré de liberté suffisant.

Jean Oury prend l'exemple du club, comme institution permettant la vie quotidienne avec toutes ses variétés, ses inattendus... les rencontres, ...

Et une vraie rencontre ne peut être programmée, c'est toujours par hasard.

◆ La rencontre

**Tuchè, tugkanon, automaton
lekton**

Cela rejoint une dimension qui apparaît, « en biais », chez **Lacan**, dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964-65)

Jean **Oury**, intervention à une journée de formation de l'Aprec, Tours, 26 avril 2008.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Lacan insiste bien. Il dit une vraie rencontre, ça fait sillon dans le réel, qu'on ne peut plus effacer. Après ce ne sera plus comme avant. C'est la définition même sur le plan métapsychologique de l'interprétation analytique. Si après c'est pareil, ce n'est pas une interprétation, même si elle est brillante. Une interprétation, parfois c'est un silence, c'est une rencontre. Ça marque : donc c'était ça ?

Pour l'ensemble d'une collectivité, il faut qu'il y ait possibilité de rencontres. Mais cela ne se fait pas sur ordonnance. Une vraie rencontre, ce n'est pas une organisation de rencontres. Dans les années 1970, j'avais été cité avec mon copain Roger Gentis dans un journal de très haut niveau, *Minute*. On lisait : Oury et Gentis, à La Borde, ils organisent des lieux de rencontres. J'ai demandé s'il fallait porter plainte et on m'a répondu surtout pas !

Une rencontre, ça se fait par hasard. Cela nécessite qu'il y ait un coefficient de liberté permanente. Mais la liberté, ce n'est pas n'importe quoi. Ce n'est pas le laisser aller. Pour qu'il puisse y avoir des effets de transfert, des effets thérapeutiques, des effets de rencontres, cela nécessite un minimum de structures. Ce n'est pas n'importe quoi. Même en pédagogie, en Belgique je crois, les écoles de pédagogie libertaire, elles n'ont pas pu continuer. Il fallait devenir autoritaire. Tout le travail de la pédagogie institutionnelle a été précisément de mettre en place des structures. Pour qu'il puisse y avoir un coefficient de liberté, cela nécessite une bien plus grande rigueur dans ce que l'on appelle une mise en place des structures. »

Dans cette séance,

Jean Oury ajoutera qu'il n'est pas contre les « libertaires », au contraire, mais pour des « libertaires structurés ».

Le terme de « structure » était interdit pendant une certaine période (JO devenu un « fli-chiatre » parce qu'il disait qu'il fallait une structure)

Roger **Gentis**, *Les murs de l'asile*, Maspero, 1974

http://www.serpsy.org/des_livres/Des_livres.html

<http://www.inter-zone.org/gentistitre.html>

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_03/gentis.html

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres_2002/aloise.html

Patrick **Faugeras**, Roger **Gentis**, *un psychiatre dans le siècle*, Erès, collection « Rencontre avec... », 2005

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1573>

Un monde sans fous (documentaire)

<http://www.mediapart.fr/content/un-monde-sans-fous>

On ne peut pas parler de la rencontre à l'état pur, comme ça. C'est pas une chose.

Une rencontre, ça n'est valable qu'avec une autre notion, la notion de **lekton**, qui n'est pas seulement le *dicibile* mais tout le processus qui fait que ça peut se dire.

C'est dans le 'couplage' entre **tugkanon** et **lekton** qu'il y a une possibilité de mettre en question quelque chose de l'ordre de l'objet.

Johannes **Lohmann**

Ce linguiste a commenté de façon extraordinaire la notion de **lekton** chez les Stoïciens...

Sur le lekton, cf. l'ensemble des prises de notes

Pour qu'il puisse y avoir des multi-investissements, donc des rencontres non programmées, de l'ordre de l'inattendu...

Le terme de rencontre est un mot-clé pour permettre toute cette organisation...

« ... on prend par exemple l'exemple du bar :

Il y en a un qui compte l'argent, un autre qui sert et un autre ... je sais pas quoi ! Et s'il y en a un qui met l'argent dans sa poche, les autres lui tombent dessus, on en parle, en public, dans une... (*une réunion, je pense*). Il y a tout un

enchaînement de faits sur une **toile de fond qui tient**. Et c'est sur cette toile de fond qui tient qu'il peut y avoir quelque chose de l'ordre, disons, d'un **investissement personnel**, inattendu et c'est sur ce fond structuré qu'il peut y avoir rencontre...

C'est sur ce fond là qu'on peut peut-être reparler de **transfert**, de **greffes de transfert**.

◆ La Spaltung : les greffes de transfert

C'est à nouveau du travail de **Gisela Pankow** dont il est question en premier.

La **Spaltung**, n'est ni le clivage, ni le splitting... **dissociation** est le mot qui se rapproche le plus. Mais c'est l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage qui dit le mieux la Spaltung...



<http://www.33-bordeaux.com/jardin-public.htm>

Il est très remarquable, sur le plan clinique, de la part de **Bleuler**, de parler de la Spaltung, à condition d'en respecter, disons le sens.

Quand une personne a justement une sorte d'**éclatement**, comme ça ? Qu'est-ce que ça veut dire dans un petit groupe, ou au club... Parfois ça prend bien... pendant quelques instants, même... y a des greffes... comme dit **Pankow** ! Des greffes de transfert qui permettent justement ... de recoller un peu les choses pendant un certain temps.

C'est dans ce sens-là que **Jean Oury** avait proposé, en 1973, en parlant du concept de transfert, que la **dissociation**, au sens de la **Spaltung**, ça se marque essentiellement d'abord dans l'appréhension qu'on a soi-même du transfert : et il avait proposé le terme de **transfert dissocié**.

C'est pour dire que quand on rencontre — Tuchè — quelqu'un — même pour la première fois — : on sent tout de suite quelque chose...

◆ Le Praecox Gefühl

C'est l'expression (mal traduite en français par *sentiment du précoce* !) proposée par un psychiatre hollandais, notamment dans un congrès en 1950.

Sentir qu'il y a quelque chose d'immédiat qui se passe...

Quand un schizophrène « vrai » (JO remarque maintenant il y a plein de « faux » schizophrènes ! Avec le DSM on décrète schizophrène n'importe qui !), on le sent immédiatement !

L'instant de voir, comme dit **Jacques Lacan**

Henricus Cornelius Rümke

http://nl.wikipedia.org/wiki/Henricus_Cornelius_R%C3%BCmke

« **Signification de la phénoménologie dans l'étude clinique des délirants** », p. 125-173.
Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950.
I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires, Paris, Hermann, 1950

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"³ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. À ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszler. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en

³Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment du précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon. Mon collaborateur van den Berg⁴ a décrit dans sa thèse plusieurs autres perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons

⁴Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvons l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166-167.

Wim Berkelaar,

« L'existentialisme à Utrecht. La visite de Jean-Paul Sartre en 1946 »
<http://www.revue-relief.org/index.php/relief/article/viewPDFInterstitial/39/38>



Quand on rencontre quelqu'un :

Comment-voit on s'il est ou non schizophrène ?

Praecox Gefühl...

Instant de voir...

On ne se trompe pas. Mais il faut une certaine expérience...
On peut prendre des images pour essayer de préciser..

D'un écrivain qui disait que la personnalité pour lui se rassemblait en un point dans la nuque, Jean Oury conserve ce 'ça se rassemble en un point'.

Et quand on voit quelqu'un de normopathe, non schizophrène, on ne se pose même pas le problème ! Il est là, c'est tout. (*Je comprends : il est rassemblé en un point, pour conserver l'image de l'écrivain*)

Et quand on voit un schizophrène, ça fait quelque chose !

On a l'impression ... Où il est ? Il est là mais il y a des bouts qui manquent ! Un bout qui est ailleurs ! Ça se sent immédiatement... Praecox Gefühl !

Dans la **rencontre**, pour Jean Oury il y a une **dimension de transfert (Übertragung)**

La dissociation, la Spaltung, se sent tout de suite dans le Praecox Gefühl, dans la rencontre avec l'autre : **transfert dissocié**.

Il faut travailler avec ça.

➡ Comment faire ?

Comment faire pour prendre en charge (cette formulation ne satisfait pas Jean Oury)

... « **prendre en psychothérapie** » un schizophrène dans un groupe ?

Il y a les **astuces** de **Gisela Pankow**, par des circuits intermédiaires comme la pâte à modeler, etc...

C'est peut-être même à rapprocher des techniques de corps (une stagiaire psychologue à étudié cet aspect dans sa thèse. La pratique de l'équitation par des schizophrènes : ça peut sembler bizarre, mais ... le cheval ... pour remplacer la pâte à modeler... c'est possible...)

Ce sont des problèmes de corps, c'est le **CORPS** qui est **dissocié**. Mais le corps est inséparable de la pensée, du langage. Ce n'est pas nouveau !

http://fr.wikipedia.org/wiki/Baruch_Spinoza

Baruch Spinoza, Éthique, II, Proposition XXI, scolie, Seuil, Collection Essais (bilingue), 1999, p. 143

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020360562>

« L'Esprit et le Corps, c'est un seul et même Individu que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la Pensée, tantôt sous celui de l'Étendue »

Première publication de l'Éthique : 1677.

Gilles Deleuze, Spinoza. Philosophie pratique, Minuit, 1981, p. 28-29.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2016

« Spinoza propose aux philosophes un nouveau modèle : le corps. Il leur propose d'instituer le corps en modèle : "On ne sait pas ce que peut le corps" Cette déclaration d'ignorance est une provocation : nous parlons de la conscience et de ses décrets, de la volonté et de ses effets, des mille moyens de mouvoir le corps et les passions – mais nous ne savons même pas ce que peut un corps⁵. Nous bavardons, faute de savoir. Comme dira Nietzsche, on s'étonne devant la conscience, mais, "ce qui est surprenant, c'est bien plutôt le corps..." Pourtant, une des thèses théoriques les plus célèbres de Spinoza est connue sous le nom de parallélisme : elle ne consiste pas seulement à nier tout rapport de causalité réelle entre l'esprit et le corps, mais interdit toute éminence de l'un sur l'autre. Si Spinoza refuse toute supériorité de l'âme sur le corps, ce n'est pas pour instaurer une supériorité du corps sur l'âme, qui ne serait pas davantage intelligible. La signification pratique du parallélisme apparaît dans le renversement du principe traditionnel sur lequel se fondait la Morale comme entreprise de domination des passions par la conscience : quand le corps agissait, l'âme pâtissait, disait-on, et l'âme n'agissait pas sans que le corps ne pâtisse à son tour (règle du rapport inverse, cf. Descartes, Traité des passions, articles 1 et 2). D'après l'Éthique, au contraire, ce qui est action dans l'âme est aussi nécessairement action dans le corps, ce qui est passion dans le corps est aussi nécessairement passion dans l'âme⁶. Nulle éminence d'une série sur l'autre. Que veut donc dire Spinoza quand il nous invite à prendre le corps pour modèle ?

Il s'agit de montrer que le corps dépasse la connaissance qu'on en a, et que la pensée ne dépasse pas moins la conscience qu'on en a. [...]

Bref, le modèle du corps, selon Spinoza, n'implique aucune dévalorisation de la pensée par rapport à l'étendue, mais, ce qui est beaucoup plus important, une dévalorisation de la conscience par rapport à la pensée : une découverte de l'inconscient, et d'un inconscient de la pensée, non moins profond que l'inconnu du corps.

C'est que la conscience est naturellement le lieu d'une illusion. Sa nature est telle qu'elle recueille des effets, mais elle ignore les causes. »

⁵Ethique, III, 2, scolie

⁶Ethique, III, 2, sc. (et II, 13, sc.)

Pascale **Gillot**, « **Corps et individualité dans la philosophie de Spinoza** », *Methodos, Figures de l'irrationnel*, 2003/3
<http://methodos.revues.org/114>

Comment traiter cette dissociation ?

Ça se traite peut-être plus spontanément qu'on le croit !

... à condition qu'il y ait une structure tenant compte des rapports complémentaires...

... que pour faire quelque chose tu es obligé de demander à un autre, qui demande à un autre et qui fait des liens... fragiles... de pseudo-rencontres, mais qui peuvent, au bout d'un certain temps, créer de véritables surfaces de « reprises », de surfaces de tissage... d'existence.

« Et c'est pourquoi je disais : **transfert dissocié**. »

◆ Les constellations

Jean Oury revient sur l'expérience de la clinique de Chestnut Lodge et des travaux de **Stenton** et **Schwartz** rapportée par **Paul-Claude Racamier**

Il insiste ce soir sur l'**hé-té-ro-gé-né-i-té** indispensable du groupe formant une constellation autour du patient.

Pierre Delion, « **Thérapeutiques institutionnelles** », 2006.
<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis15>

« Il ne s'agit pas de réunir les psychiatres, les psychanalystes ! Faut réunir justement les gens, qui voient le type dans la journée : c'est-à-dire un cuisinier — à condition que les cuisines soient pas fermées ! — les cuisiniers, jardiniers, et les femmes de ménage, un infirmier, des médecins, un type de l'administration... et on parle pendant deux heures de ce type et le lendemain il est complètement changé ! Pourquoi ? On a touché ... »

... **Tosquelles** avait dit à JO : tu as remué le contretransfert institutionnel !

JO dit qu'il a compris très tard ce que voulait dire **Tosquelles**.

Il pensait qu'on avait remué quelque chose de l'ordre de la rencontre (les autres ne se comportaient plus pareil avec la personne en question, ils n'avaient plus la même allure, quelque chose d'impalpable, un mouvement de la main, un sourire...)

◆ Le sens, *Sinn*

*Comme pour le reste
cf. l'ensemble,
ici peut-être en partant de février 2010*

Mais il y a autre chose :

... JO aurait tendance à dire : on a travaillé, au plan collectif, au niveau du **sens**, au sens de **Sinn**, pas *Bedeutung*.

Et le sens, il n'est justement pas dans les gestes ou dans les mots ou les lignes... mais entre les mots, entre les lignes...

Et ce travail au niveau du sens (« on a travaillé sans qu'on s'en doute ») a modifié quelque chose mais quoi ?

Jean Oury parle d'un « **impact très subtil** », au niveau du transfert dissocié.

Pendant un certain temps, quelque chose s'est réuni là, sans qu'on le sache...

Mais il faut des conditions, bien sûr, pour qu'une constellation marche !

Ne pas être embarrassé par des problèmes de hiérarchie. Ce qui oblige à remettre en question tout l'établissement !

◆ Le sérieux et l'humour

Donc, tout un système de **rapports complémentaires**, d'**hétérogénéité**, de **dimensions plurielles** pris non pas forcément dans ce qu'on appelle le

sérieux mais dans une dimension qui, selon JO, fait partie du traitement,

... qui est plus sérieux que le sérieux : qui est une dimension d' **humour** !

S'il y a pas d'humour, c'est zéro, tout ça ! Mais l'humour, on l'a pas sur commande !

On a travaillé sans le savoir, il faut surtout pas trop le savoir ... sur quelque chose qui est efficace. Mais...

➡ Qu'est-ce qui est efficace ?

JO annonce qu'il va poser une hypothèse, mais auparavant...

« Coloniser » Lacan

Il s'agit de reprendre, encore une fois, à partir d'avancées, qu'il faudrait « coloniser », chez **Lacan**...

Jacques **Lacan**, « **L'étourdit** » (1972)
<http://www.ecole-lacanianne.net/documents/1972-07-14.doc>

C'est un texte « un peu fantaisiste mais très subtil ».

Un texte qui commence par cette phrase :

« **Qu'on dise /reste oublié derrière ce qui se dit/ dans ce qui s'entend** »

◆ Le point de transfert : au niveau du « dire » inaccessible

Jean **Oury**, « **Liberté de circulation et espace du dire** », intervention à **Tours, mai 1998, journée d'étude de l'Association de recherche clinique du premier secteur (A) de psychiatrie d'Indre-et-Loire**
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>
« À ce sujet-là, je voulais juste dire un mot pour préciser ce qu'on appelle le dire. Par exemple, dans ce texte de Lacan que je citais tout à l'heure, "L'étourdit", dès la première page, il y a une phrase sur laquelle il va essayer de travailler.

C'est une phrase où il y a la distinction entre le dire et le dit. Il met le dire au subjonctif. C'est très intéressant. Lacan, c'est un grammairien, au sens traditionnel, c'est-à-dire de la logique; la logique même, c'est la grammaire, ce n'est pas la syntaxe. Il dit : "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend". Comment retenir ce truc-là ? J'avais imaginé de rapprocher ça (c'est une abduction, une hypothèse) de ce qu'il dit dans un autre séminaire (Je crois que c'est dans *Encore*). Il se demandait comment on peut représenter le processus analytique. Et il reprenait là une espèce de graphe, qu'on retrouve aussi chez Peirce, ce qu'il appelle "le huit inversé". Pour ceux qui connaissent cela, c'est la coupure du crosscap.

Le huit inversé, c'est un huit dont on renverse la tête, cela forme ce qu'il appelle le "raffé", c'est-à-dire qu'on passe d'un côté à l'autre. Le grand cercle, cela forme ce qui représente pour Lacan la demande. Le désir, c'est le petit cercle ; le point T, c'est le point de transfert. Et puis il y a la ligne de l'identification. Le processus analytique, c'est ce qui va ramener tout le temps au point de transfert. Le transfert, c'est une position en rapport avec ce que Lacan appelle le désir de l'analyste. L'analyste (enfin, son inconscient) doit être plus désirant que l'analysant, et il ne doit pas non pas vraiment le ramener à l'ordre, mais presque, en fin de compte. Donc, ramener à ce point de transfert. Surtout, ne pas en rester à l'identification. Il ne s'agit pas de s'identifier à l'analyste en disant : "Ah ! Ce qu'il est beau ! Ce qu'il est intelligent ! Etc..." C'est une imbécillité. Ça arrive, mais il faut "traverser", comme dit Lacan, traverser l'identification. C'est pour ça qu'il y a un raffé. Alors, je me suis servi de ce schéma-là en plaçant "qu'on dise" au niveau du cercle du désir. "Reste oublié derrière ce qui se dit", au niveau de celui de la demande, ce qui me semble assez logique. Et "dans ce qui s'entend", à l'extérieur de tout ça. »⁷

Ce mercredi, Jean Oury va plus vite, déplie moins sa pensée que dans l'intervention de Tours...

Il parle du **point de transfert** au niveau du « **dire** » et aussitôt après de la **perte dans l'identification**.

⁷C'est donc un extrait de la version accessible à partir du site de La Borde. Je n'ai jamais rencontré ailleurs ce terme 'raffé' : si quelque lecteur attentif peut me confirmer que le terme exact est celui-là...

Mais le dire est inaccessible.

Et l'on ne peut rien comprendre si l'on ne fait pas la distinction entre le **dire** et le **dit**

Et le « dit », ça n'est pas forcément ce qu'on entend ! C'est simplement un petit bout des choses !

Or, c'est toute cette armature-là qu'il faudrait redessiner.

◆ **Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz***

La distinction entre le dire et le dit, c'est aussi celle entre le langage — au sens structural — et la langue.

Et le langage, ça ne s'entend pas !

Le langage, c'est un regroupement de signifiants

Vorstellungsrepräsentanz représentant-représentation

en rapport avec ce que **Freud** appelait le refoulement originaire

UrVerdrängung refoulement originaire

Dans la schizophrénie, il y a une espèce d'éclatement, le refoulement originaire ne fonctionne pas.

Le refoulement originaire n'a de sens que s'il est **enclôS** ! Et qu'est-ce qui l'enclot ?

« Ça peut sembler de la pataphysique ce que je raconte là... »

cf. en partant de janvier 2010

◆ **La métaphore primordiale**

Ce qui l'enclot, le « couvercle de fermeture » : la métaphore primordiale de **Jacques Lacan**

L'oubli de l'oubli

C'est l'expression d'un patient psychotique que connaît JO pour dire cet état épouvantable, à la suite d'un événement précis. (*JO ajoute* : « *il faut rester modeste et bien écouter !* »)

C'est ça qui est effrayant.

Quand il y a l'oubli de l'oubli, on ne peut pas se souvenir.

et

Pour se souvenir, il faut qu'il y ait de l'oubli...

Il ne faut pas confondre oubli et se souvenir.

L'oubli de l'oubli

C'est une fuite : il n'y a pas de recentrement. Il n'y a plus de structure. Il n'y a plus de **Vorstellungsrepräsentanz**

« **Coloniser** » **Lacan (bis)**

« **l'inconscient est structuré comme un langage** »

Jean Oury trouve que Lacan n'a pas assez expliqué cette formule.

◆ **Langue < abîme > Langage**

Il va rappeler la différence entre la langue (la communauté linguistique) qui fait la parole entendue, et le langage, qui est une structure. Il y a un abîme entre les deux.

Cet **abîme** ne pouvant être franchi que grâce à une **logique** particulière.

Je comprends que la logique institutionnelle peut être cette logique-là à condition qu'on ne vienne pas mettre des bâtons dans les roues par des règlements idiots.

◆ Le Semblant

Dans cette structure-là, où il y a de **lalangue**

C'est là qu'apparaît ce qui est le plus efficace : le **semblant**

◆ Les Wesen sauvages : un pont entre parole et langage

En référence aux derniers travaux de **Maurice Merleau-Ponty**

◆ La logique poétique

Et l'on retrouve **François Tosquelles** :

Ce qui fait le pont, le passage entre la langue, la parole et le langage cela nécessite une logique bien plus complexe que la logique habituelle, c'est la **logique poétique**

➔ On ne peut pas parler du transfert, du transfert dissocié si on n'a pas ça en tête. Mais ça ne suffit pas non plus...

➔ Comment faire « tenir » ?

Comment pouvoir établir une continuité, « faire tenir » ?

◆ La dimension anaphorique, Le déictique

On travaille dans un certain **contexte**,

Il faudrait déjà savoir travailler ce terme. Jean Oury fait référence à **Roland Barthes**

Voici ce que j'ai trouvé
Extrait de la page Wikipedia sur Roland Barthes
http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Barthes

« Dans le mythe, écrit Barthes, la chaîne sémiologique « signifiant/signifié = signe » est doublée. Le mythe se constitue à partir d'une chaîne pré-existante : le signe de la première chaîne devient le signifiant du second. Barthes donne l'exemple d'une phrase figurant comme exemple dans une grammaire : c'est un signe composé de signifiant et signifié, mais qui devient dans son contexte de grammaire un nouveau signifiant dont le signifié est "je suis ici comme exemple d'une règle grammaticale" »

Roland Barthes, Mythologies (1957), Seuil
« mythologique »
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020005852>

Autrement dit, le contexte n'est pas une simple tablature de structure comme un langage quelconque. C'est déjà une complexité.

Dans un contexte, où il y a liberté de circulation, possibilités de rencontres,... on peut mettre en acte la **dimension anaphorique** : il se passe quelque chose, ça construit quelque chose qui va pouvoir ne pas être forcément dit mais qui va permettre qu'il y ait du **déictique**.

Jean Oury, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », Cahiers de psychologie clinique 2/2003 (n° 21), p. 155-165.
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

« On le voit bien dans la vie de tous les jours, quand on rencontre quelqu'un : des fois on n'y prête pas attention, mais en général, on se fait un signe, qui, parfois, est plus important qu'une parole. C'est une dimension "déictique" : faire

des signes qui veulent dire quelque chose, mais qui ne peuvent fonctionner, pratiquement, que si ça s'inscrit dans une relative temporalité, dans une dimension "anaphorique", c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui s'est passé, qu'il suffit d'un signe pour... Cette pratique est bien plus générale qu'on ne le croit. Il y a de l'anaphorique et du déictique au niveau de la vie quotidienne. »

Jean **Oury** et al. « **Entretien avec Jean Oury** »
VST - Vie sociale et traitements 4/2005 (n° 88), p. 18-22.
<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2005-4-page-18.htm>

« Sur un plan plus général, il y a une politique institutionnelle qui empêche, de plus en plus, le processus d'inscription, ce que, en sémiotique, Michel Balat appelle la "fonction scribe". Dans la logique triadique, il y a le *musément*, la *fonction scribe* (l'inscription) et l'*interprétant*. Une triade. Pour qu'il puisse y avoir événement, il faut qu'il y ait inscription ; mais ce n'est pas l'écriture. Pour qu'il y ait l'écriture, il faut l'interprétant. Dans un système institutionnel, il doit y avoir une fonction scribe généralisée : quand il se passe quelque chose, ça compte, ça s'inscrit dans les habitudes, etc. Ce qu'on appelle une fonction d'inscription se manifeste sur le plan logique dans la dimension qu'on appelle anaphorique. Une fois que c'est là, après, on sait : il n'y a plus besoin de faire de discours, on est dans le diacritique. C'est le résultat d'une inscription. »

Pierre **Delion**, « **Franchir le tabou du corps en psychiatrie** », **L'information psychiatrique**, vol. 85, n.1, 15-25, janvier 2009, Le corps retrouvé.

http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/agro_biotech/sec/e-docs/00/04/48/06/article.phtml
disponible aussi sur le site de Michel Balat
<http://balat.fr/Le-corps-retrouve-par-Pierre.html>

« La deuxième année représente donc une période stratégique de bifurcation. L'enfant est dans un mouvement extraordinaire de découverte du monde avec sa musculature et son désir d'en prendre possession. Il va vers tout ce qui l'intéresse et s'éloigne de tout ce qui le rebute. Mais dans le même temps, il parvient peu à peu à mieux maîtriser les expressions vocales coïncidant avec la désignation du

monde qu'il a entreprise : il pointe avec son doigt, souvent son index, l'objet qu'il veut absolument avoir en sa possession, c'est le pointage proto-impératif ; lorsqu'il commence à le faire avec son index, ce geste de désignation est en général accompagné du mot que lui propose maman ou papa : "ah ! tu veux un bonbon" ; et l'enfant qui se développe sans difficultés va rapidement opter pour le mot à la place de la désignation par l'index de l'objet dont il a besoin (la fonction déictique). L'enfant qui se tient devant la boîte à bonbons, les mains derrière le dos et dit d'une petite voix contenue, en rougissant et en baissant les yeux : « bonbon », nous indique qu'il a compris la leçon, et cette petite scène montre à l'envi qu'il a déjà intériorisé le fait que l'obtention de bonbons ne sera pas illimitée. Il réutilisera le pointage lorsque quelques mois plus tard, envahi par une émotion soit positive, soit négative, il aura besoin de la partager avec son parent, d'abord pour se délivrer du débordement émotionnel auquel l'objet en question aura donné lieu, puis pour en comprendre la ou les raisons d'être là, au bout de son index, dans le droit prolongement de son regard ! C'est ainsi que lors de la promenade en voiture, l'enfant commente depuis son siège arrière ce qu'il voit, et à un moment, l'émotion grandit et il montre le très gros engin de chantier qu'il a repéré au bout de la rue. Il ne s'agit plus de lui donner l'objet qu'il désigne, il veut "seulement" partager l'émotion qui l'a envahie à la vue de cet engin extraordinaire pour lui. C'est le partage émotionnel qui est important et l'échange avec autrui. Va s'ensuivre une conversation sur les engins de chantier qui le ravira d'aise. Il s'agit alors du fameux pointage proto-déclaratif dont la fonction vient indiquer que l'enfant compte sur le lien avec un autre qui peut l'aider à grandir et avec qui partager les émotions débordantes. C'est ce que les enfants à risque d'autisme ont tellement de mal à acquérir. »

Sur la fonction **phorique**, la fonction **sémaphorique**

Du grec ancien **-φορος** (-foros), provenant de **φέρειν** (feréin) « porter ».

Pierre **Delion**, « **Les choses de la vie (quotidienne)** », **Institutions**, n° 19, décembre 1996, **La vie quotidienne**
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/les%20choses%20de%20la%20vie%20quotidienne%29.htm

L'anaphore en rhétorique
http://fr.wikipedia.org/wiki/Anaphore_%28rh%C3%A9torique%29

Jean Oury établit un rapprochement avec le transfert dissocié.

Un travail 'en individuel' avec un patient ne prend sens que s'il y a un support qui renvoie à d'autres structures, d'autres personnes, d'autres malades, d'autres occasions... (*J'espère ne pas trop déformer la pensée de JO*)

Cela déclenche une nouvelle question...

➡ Quelle est la qualité du tissu ?

(je comprends : quelle est la qualité du contexte, du support)

◆ La logique ménippéenne, carnavalesque

Jean Oury fait appel à **Julia Kristeva** pour parler de ce qui est à la base même de ce qui ne se dit pas mais qui se fait même sans se dire et qui est quelque chose de l'ordre de ... de la quotidienneté !

Un niveau logique où il n'y a plus tellement de distinctions...

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** », in **Jacques Schotte (ed.)**, **Le Contact**, Bibliothèque de pathanalyse, Éd. De Boeck, 1990, p. 111-125.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Ce texte pourrait rejoindre, juste à titre d'indication, bien que ce soit un peu différent au niveau logique, les élaborations de Julia Kristeva à propos de la "chora sémiotique". J'enlèverais le mot "sémiotique", ou je le mettrais plutôt entre parenthèses, pour parler de ce qu'elle nomme **l'hypodoxeion**, c'est-à-dire cette concavité réceptive proche du pathique, mais qui n'ouvre pas vraiment vers le pathique... On peut se référer également aux élaborations de Julia Kristeva à propos d'une certaine forme de logique : "la dialogique", "la logique planaire", dans ses commentaires sur Bakhtine. En particulier, Kristeva fait apparaître une logique qui est très proche, à mon avis, de ce qui est en question : **la logique ménippéenne ou la logique**

carnavalesque. On a souvent affaire à cela. Si on est suffisamment vigilant, on voit cette dimension ménippéenne apparaître. Et il faut en profiter pour essayer d'établir des systèmes de rencontres hasardeux... J'avais écrit un petit article intitulé "Hasard'eux" : eux du hasard. On peut dire qu'il y a possibilité, dans des systèmes ouverts, de mettre en question le désir, même le plus égaré, le plus dans "l'a-dire", pour qu'il puisse y avoir fonction interprétative. »

Julia Kristeva, **La Révolution du langage poétique**, Seuil, 1974, Folio Essais 1950, p. 22-23

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1976_num_31_3_293738_t1_0599_0000_001

« 2. La « chora sémiotique » : ordonnancement des pulsions. »

« Des quantités discrètes d'énergies parcourent le corps de ce qui sera plus tard un sujet, et, dans la voie de son devenir, elles se disposent selon les contraintes imposées à ce corps – toujours déjà sémiotisant – par la structure familiale et sociale. Charges "énergétiques" en même temps que marques "psychiques", les pulsions articulent ainsi ce que nous appelons une chora : une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs stases en une motilité aussi mouvementée que réglémentée.

Nous empruntons le terme de chora à Platon dans le Timée pour désigner une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvement et de leurs stases éphémères. Nous distinguerons cette articulation incertaine et indéterminée, d'une disposition qui relève déjà de la représentation et qui se prête à l'intuition phénoménologique spatiale pour donner lieu à une géométrie. Si la description théorique de la chora que nous poursuivons, suit le discours de la représentation qui la donne comme évidence, la chora elle-même, en tant que rupture et articulations – rythme – est préalable à l'évidence, au vraisemblable, à la spatialité et à la temporalité. Notre discours – le discours – chemine contre elle, c'est-à-dire s'appuie sur elle en même temps qu'il la repousse, puisque, désignable, réglémentable, elle n'est jamais définitivement posée : de sorte qu'on pourra la situer, à la rigueur même lui prêter une topologie, mais jamais l'axiomatiser. [...] ni modèle ni copie, elle est antérieure et sous-jacente à la figuration donc à la spécularisation, et ne tolère d'analogies qu'avec le rythme vocal ou kinésique. »

« Platon insiste sur le caractère nécessaire mais non divin parce qu'instable, incertain, tout en mutation et en devenir, du réceptacle (ὑποδοξεῖον – hupodoxeion) qui est nommé aussi espace (χωρα – chora) vis à vis de la raison ; il est même innommable, invraisemblable, bâtard : “Une place indéfiniment ; il ne peut subir la destruction, mais il fournit un siège à toutes choses qui ont un devenir, lui-même étant saisissable, en dehors de toute sensation, au moyen d'une sorte de raisonnement bâtard ; à peine entre-t-il en créance ; c'est lui précisément aussi qui nous fait rêver quand nous l'apercevons, et affirmer comme une nécessité que tout ce qui est doit être quelque part, en un lieu déterminé...” (Timée, § 52 [...]) » p. 23 (note de bas de page)

Julia Kristeva, in « **Une poétique ruinée** », présentation de **Mikhail Bakhtine**, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970, *Essais*, 1998, p. 5-21
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Les écrits de Dostoïevski ne “représentent rien” : aucun personnage, aucune réalité, aucun auteur extérieur au tissu où ils germent et qui seraient autonomes à l'égard d'une matière que détermine l'instance d'un “je” en désir de l'autre. Ces textes analysent le rapport du sujet à son discours, donc de l'avant-sujet dans les discours qui deviennent, par là-même, une scène onirique, conglomérat de différences en heurt. Le miroir, où se trouvait un logos monolithique – une “monologique” – n'est plus ; c'est dans son tain que se produit ce que Bakhtine entend dans les voix de la polyphonie dostoïevskienne. [...]

Que cette exploration de l'interdiction – qui est en même temps une traversée de l'autre côté de la représentation – ne soit pas une illusion optique du lecteur ni du nouveau-né de la culture, mais qu'elle anime toute une tradition, c'est ce que l'historicisme de Bakhtine lui permet de démontrer. Il dévoile ainsi que cet au-travers de la représentation, ce travail qui la ruine, a toujours été l'autre du discours théologique, a toujours constitué l'espace dramatique où le “je” prend le masque d'un rire ambigu ou de l'excès sexuel pour mimer le théâtre de son analyse, c'est-à-dire sa mort. De la ménippée grecque à Lucain et Pétrone, au carnaval médiéval – théâtre sans scène, donc sans spectateur et sans représentation, car chacun y est son auteur et son acteur, son même et son autre – à Rabelais et Swift, à Joyce, Artaud et Bataille, ce rire mortuaire du “je” désacralisé s'accroît et se précise, de plus en plus corrosif et efficace, il détruit le monologisme du discours littéraire représentatif et pose la scène généralisée kaléidoscopique et plurielle où nous ne voyons rien car elle nous voit. » p. 21.

Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* (1929, 1963), Seuil, 1970, *Essais*, 1998.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Ce genre tient son nom d'un philosophe du III^e siècle avant JC, Ménippe de Gadare, qui lui a donné sa forme classique. [...] “La satire ménippée” a exercé une énorme influence sur la littérature chrétienne (de la période antique), sur la littérature byzantine (et par là sur la littérature russe ancienne). Sortant de l'Antiquité, elle continua à se développer sous différentes variantes et différents noms, au Moyen Âge, pendant la Renaissance et la Réforme, jusqu'à nos jours même ; en fait, son évolution dure encore (qu'on en ait conscience ou non). Ce genre carnavalesqué, extraordinairement souple et changeant comme Protée, capable de pénétrer les autres genres, eut une influence capitale, mal étudiée et appréciée pour l'instant, sur le développement des littératures européennes. La “satire ménippée” est devenue un des principaux véhicules de la perception du monde carnavalesque, dans la littérature même la plus moderne. [...]p. 168-169.

8. La ménippée fait appel, pour la première fois, à ce qu'on peut appeler l'expérimentation morale et psychologique, à la représentation d'états psychiques inhabituels, anormaux : démence de toutes sortes (“thématique maniacale”), dédoublements de la personnalité, rêveries extravagantes, songes bizarres, passions frisant la folie, suicides, etc. Tous ces phénomènes ne se contentent pas d'un rôle anecdotique, mais influent sur la forme même du genre. Les rêveries, les songes, les folies détruisent l'unité épique et tragique de l'homme et de son destin, découvrent en lui un homme différent, des possibilités d'une autre vie. Le personnage perd son achèvement, son monisme ; il cesse de coïncider avec lui-même. Les rêves sont courants dans l'épopée également, mais ils y sont prophétiques, incitent à des actions précises ou mettent en garde, et ne poussent pas l'homme à dépasser les limites de son destin et de son caractère, ne détruisent pas son autarcie. Bien sûr, cet inachèvement de l'homme et sa non-coïncidence avec lui-même ont, dans la ménippée, un caractère assez élémentaire, embryonnaire, mais ils sont déjà une ouverture et permettent de voir l'homme sous un jour nouveau. La destruction de l'achèvement de l'homme y est également favorisée par une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même (grosse du dédoublement de la personnalité). » p. 173.

« Le carnaval est un spectacle sans la rampe et sans la séparation en acteurs et spectateurs. Tous ses participants sont actifs, tous communient dans l'acte carnavalesque. On ne regarde pas le carnaval, pour être exact, on ne le joue même pas, on le vit, on se plie à ses lois aussi longtemps qu'elles ont cours, menant une *existence de carnaval*. Celle-ci pourtant se situe en dehors des ornières *habituelles*, c'est en quelque sorte un "vie à l'envers", "un monde à l'envers"⁸.

Les lois, les interdictions, les restrictions qui déterminaient la structure, le bon déroulement de la vie normale (non carnavalesque) sont suspendues pour le temps du carnaval ; on commence par renverser l'ordre hiérarchique et toutes les formes de peur qu'il entraîne : vénération, piété, étiquette, c'est-à-dire tout ce qui est dicté par l'inégalité sociale ou autre (celle de l'âge par exemple). On abolit toutes les *distances* entre les hommes, pour les remplacer par une attitude carnavalesque spéciale : *un contact libre et familial*. C'est un moment très important de la perception carnavalesque du monde. Les hommes séparés dans la vie par des barrières hiérarchiques infranchissables, s'abordent en toute simplicité sur la place du carnaval. Cette attitude familière impose un caractère particulier à l'organisation des actions de masse, une gesticulation carnavalesque libre, ainsi que le mot carnavalesque franc. Dans le carnaval s'instaure une forme sensible, reçue d'une manière mi-réelle, mi-jouée, un *mode nouveau de relations humaines*, opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants de la vie courante. La conduite, le geste et la parole de l'homme se libèrent de la domination des situations hiérarchiques (couches sociales, grades, âges, fortunes) qui les déterminaient entièrement hors carnaval et deviennent de ces faits excentriques, déplacés du point de vue de la vie habituelle. *L'excentricité* est une catégorie spéciale de la perception du monde carnavalesque, intimement liée à celle du contact familial ; elle permet à tout ce qui est normalement réprimé dans l'homme de s'ouvrir et de s'exprimer sous une forme concrète. »
p. 180-181.

Sur *Ménippe de Sinope*
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9nippe_de_Sinope

⁸En français dans le texte.



Le grand mystère dans la quotidienneté

En 1985, le séminaire de Sainte-Anne, avait été consacré à « **La vie quotidienne** ».

C'est ce tissu carnavalesque qui est en question dans la qualité des rencontres (qualités positives ou négatives) et qui va permettre des investissements multiples partiels, provisoires, transitoires (*je comprends qu'il y a comme une sorte de relais entre toutes ces possibilités d'investissements*)

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut oser parler de '**prise en charge**' de transfert dissocié. (cf. plus haut)

c'est-à-dire que cela permet une prise en charge — analytique — de schizophrènes à condition — *c'est ce que je comprends — de ne pas être puriste*.

La psychanalyse pure, ça fait un peu rigoler, dit JO.

il y a tout un système de rapports complémentaires entre la psychanalyse, la psychiatrie, la neurologie et la médecine ! C'est quand même intéressant de ne pas confondre un ulcère d'estomac avec une crise d'angoisse ! L'un n'excluant pas l'autre !

De même, c'est intéressant de faire le diagnostic d'une tumeur préfrontale plutôt que de croire que c'est une crise d'hystérie !



Cette **multiréférentiabilité** sur le plan existentiel — nécessite, comme dit **Tosquelles**, qu'on ait un abord **multidimensionnel** vis à vis de la personne qui est là !

➔ Oury avec Schotte et Szondi

Alors, on va rentrer dans une **autre logique...**

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
« Étude sur le schéma pulsionnel Schotte avec Freud et Szondi »
Étude à partir de l'ouvrage de Jacques Schotte, *Szondi avec Freud*.
Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle, De Boeck, 1990

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>

« Avec méthode, le chercheur Jacques Schotte, très érudit, développe la confrontation interdisciplinaire, l'association des disciplines.

Il reprend ainsi le concept freudien de pulsion avec les 4 déterminants que sont le but, l'objet, la poussée et la source, pour mettre en co-relation ces 4 déterminants avec les 4 vecteurs pulsionnels de Szondi, composants de base de notre humanité psychique : le vecteur Contact, le vecteur Sexuel, le vecteur Paroxysmal (le rapport à la loi) et le vecteur du Moi, représenté par les lettres C, S, P et Sch. Jean Melon prolonge cette démarche avec la série des fantasmes originaires en tant qu'ils font système chez Freud : retour au sein, séduction, scène primitive, castration. Il place les 4 vecteurs szondiens en correspondance avec les 4 fantasmes originaires freudiens : Contact-retour au sein, Sexuel-séduction, P-scène primitive, Sch-castration.

Pour Jacques Schotte, ce que Freud a été amené à appeler "fantasmes originaires", c'est quelque chose, qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme : "les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas au niveau cognitif, mais au niveau existentiel" (p.154).

Ce sont des structures universelles, des principes de mise en forme de la vie pulsionnelle, une série de schèmes qui transforment le « Reiz » (excitation) en « Trieb » (pulsion). Ces structures sont irréductibles dit Freud aux contingences du vécu individuel. Présentes en tout psychisme humain, l'expérience clinique analytique montèrent (sic) qu'elles s'activent comme réponses lorsque l'être humain, enfant ou adulte, cherche à répondre à l'énigme de son existence. »

Une proposition de Jean Oury ...à Jacques **Schotte** et Cie... sur le « Szondi » mais qui n'a pas eu de suite :

La logique ménipéenne ...

(en tant qu'une logique où il y a du **SENS** mais pas du sens défini) qui structure la vie quotidienne

... fait partie **du vecteur c, contact,**

Plus ou moins Verbatim...

C'est la base, — disait **Schotte**, c'est-à-dire : marcher sans quitter la terre, c'est pas le saut, c'est pas la marche, ...
... et ça, c'est une logique, justement, qui n'articule pas quelque chose de l'ordre d'une simple ... relation à l'autre,

C'est à un autre niveau, qui est plus près du corps — ça veut pas dire grand chose non plus parce que le corps il est partout ! C'est pas parce qu'on pense ... qu'on n'a pas de corps !

Chez les schizophrènes, on peut dire ... paradoxalement, il y a un contact extraordinaire mais qui ne **peut pas être dit**, dans le sens qu'ils n'ont pas fait le saut pour avoir les pieds par terre. On ne peut pas sauter. Y a pas de vecteur sexuel. Y a pas de vecteur paroxysmal.

Et en prise directe — grand scandale dans le Szondi — avec le **vecteur Sch**

Ce que **Freud** appelait les *Wortbrücke*, le **pont de paroles**

Jean Oury dit le **pont creux**, le pont vide...



Le transfert dissocié, se branche peut-être là, à ce niveau **basal** du **vecteur C**.

Jean Oury fait le rapprochement avec la relation de dépendance chez **Bion**

Frank **Drogoul**,
« Des 'petits groupes' de Bion au travail institutionnel », *Institutions*,
n°10, mars 1992, Les groupes.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n10/des_petites_groupes.htm

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
Notes de lecture sur les 2 numéros de la revue *Institutions*
consacrés Jacques Schotte

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/01/revue-institutions-jacques-schotte.html>

Le forum Szondi
<http://www.szondiforum.org/>



Sans accès à ce niveau basal, on risque de croire comprendre alors qu'on ne comprend rien (... *c'est ce que je crois comprendre !*)

Sans cette compréhension (mais ça n'est jamais garanti !), on aboutit à un rejet... et à la situation actuelle (*Je comprends : au retour des cellules, contention, etc*)

V

↑ La double aliénation : analyse permanente

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean **Oury** va terminer cette séance en reprenant encore et toujours la question de la double aliénation au regard de tout ce qu'il a développé précédemment. C'est d'abord l'aliénation sociale qu'il met en avant ...

↘ Des lieux en souffrance

Tout cela regarde l'organisation même d'un lieu de soin.
De tels lieux sont en souffrance.
La Borde est en souffrance absolue... Parce qu'il y a des infiltrations de toutes sortes !

Sous cet aspect, « ça regarde » la nécessité d'une analyse permanente de l'aliénation **sociale**.
C'est-à-dire les rapports entre les statuts, l'organisation administrative et le travail.

L'effet pathoplastique

Quand le milieu, les conditions de vie créent de la pathologie (de la maladie, de l'agitation) si on ne modifie pas les structures.

C'est pas l'hôpital en soi qui rend malade.

Mais la schizophrénie, relève de l'**aliénation transcendantale** (*transcendantale* — car elle traverse les siècles), **psychopathologique**. (Contrairement à ce qu'ont pensé les mouvements d'antipsychiatrie qui voulaient supprimer les hôpitaux. Mais c'est ce qui se passe actuellement).

*Revoir
l'ensemble des prises de notes
[cf. pathoplastie, pathoplastique(s) — effet(s) ou gradient (s)]
cf. septembre 2008,
quand JO parle « d'événements en souffrance »*

Jean **Oury** qualifie de « naïveté redoutable et sanglante » d'avoir pu croire que c'était ça qui était revendiqué (*par le mouvement de la PI ou le secteur*).

Par contre, il faut...

↘ ...Modifier les structures hospitalières

En faisant allusion à différentes expériences (Saint-Alban, le « secteur », des équipes autour de **Pierre Delion, Alain Buzaré**) revient sur la difficulté à lutter contre une logique dehors/dedans (*c'est ma façon de résumer*), même de la part d'infirmiers.

*Des textes sur le site de Michel Balat
<http://www.balat.fr/Equipe-d-Angers-Alain-Buzaret.html>*

Ce qu'ont essayé de faire justement des équipes comme celle autour de Pierre Delion et Alain Buzaré : que la gestion d'un foyer extérieur à l'hôpital soit gérée à l'intérieur du club par les malades hospitalisés qui pouvaient sortir et rentrer de l'hôpital.
C'est pas admissible face à la logique manageriale...

L'expérience du Secteur, vite cloisonnée...

La suppression des postes...



Toutes ces questions ont à voir avec **la possibilité ou non de l'interprétation du transfert dissocié**

➤ Tenir compte de la double aliénation

Ne serait-ce que pour comprendre le transfert, il y a plein de textes qui seraient à re-travailler...

Depuis le texte de **Gérard Granel**, « La coupure » critiquant les positions d'**Althusser** sur **Marx**

Jean **Oury** va citer à nouveau des textes de **Jean Hippolyte**, **Nils Egebak**

*Cf. notamment
novembre 2006, septembre 2007, juin 2008, janvier 2009.*

Replacer le travail dont il est ici question dans le cadre de l'**économie générale** opposée à l'économie restreinte du capitalisme.

Le travail inestimable, non mesurable...

« Combien ça vaut un sourire ? »

Plus ou moins Verbatim

Un sourire est bien plus efficace que n'importe quelle parole ! À condition que ça ne soit pas un sourire sur commande !

Aussi bien en pédagogie, qu'en psychiatrie, ...

Il faut avoir la possibilité de sourire, la possibilité d'avoir un certain degré de liberté dans la vie quotidienne...

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut parler de possibilité ou non de travail au niveau du transfert dissocié. Sinon, c'est du baratin !

Parler de transfert dissocié dans une espèce de caserne avec des cellules, contention, ... relève de la malhonnêteté...

Et parler du transfert dissocié, ça met en question la double aliénation, et la mise en question de l'organisation la vie quotidienne...
... autrement, ça ne fait que renforcer la connerie ambiante...

« Il est bientôt l'heure... »

[à lire]

Jean **Oury** va suspendre la réflexion en incitant à la lecture d'un livre qu' Olivier **Legré** lui a fait connaître :

Ernst KANTOROWICZ, *Mourir pour la patrie et autres textes*,
PUF, 1984
réédité chez Fayard
<http://www.editions-fayard.fr/livre/fayard-207839-Mourir-pour-la-patrie-Ernst-H-Kantorowicz-hachette.html>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_Kantorowicz

Présentation de Pierre Legendre, p.9-21.

« Voici donc, remises sur le tapis, les questions vives du juridisme, précieuses à l'histoire du système industriel et qui nous filent entre les doigts. Précieuses, car enfin malgré les bruitages d'ambiance, on n'abolira ni la mort, ni le pouvoir, ni la parole. Quant à les saisir, ces trois questions fameuses avec lesquelles se déclare la vie en société, c'est-à-dire s'organise la reproduction des sujets, nous pouvons toujours courir ; elles sont d'abord justiciables, selon un mot que j'emprunte à Eliot, d'une appréhension sensuelle de la pensée, et si j'avais à décrire d'un trait leur contenu, je dirai : un chaos.

Les institutions, c'est cela, la mort, le pouvoir, la parole, noués dans le savoir-faire du droit, de ce que nous appelons en Occident le droit. À ce jeu, la science fiche le camp ; le politique fait son entrée, l'humanité affronte le tourment d'exister, s'échafaude le gouvernement pour le salut. »

Quatrième de couverture, par Pierre Legendre

« Pourquoi le pouvoir peut-il exiger la mort ?

Qu'est devenue cette interrogation fameuse, plaie ouverte dans l'humanité par le politique ? Dans le marais des vulgarités gestionnaires où nous patageons, nous l'étouffons. Car il n'y a pas de réponse, si ce n'est les raisons artificielles et les montages classiques du juridisme.

Voilà pourquoi, dans la France d'aujourd'hui, ces textes d'Ernst Kantorowicz, prennent leur force. Pour manœuvrer l'effrayante question du pouvoir, il faut des écrivains qui ne soient pas tout d'une pièce, mais capables d'entrevoir pourquoi,

à travers les équivoques juridiques, le pouvoir se donne pour divin. En ces études d'histoire des droits savants au Moyen Age pullulent les analyses sur la structure européenne : généalogie du superman, théologie du fisc, etc. Mais le fil des gloses est tenu par l'interrogation finale sur le pouvoir du pouvoir, qui consiste à signifier la mort. Là-dessus Kantorowicz restera un interprète poignant. Lui, le juif chassé d'Allemagne, dut supporter d'apprendre qu'Hitler admirait son livre sur Frédéric II. Lui, l'exilé, démissionna de Berkeley en plein mac-carthysme. Un intellectuel qui ne déclama pas, tel fut Kantorowicz. Retenons aussi cette leçon. »

**Mourir pour la patrie (*Pro Patria Mori*)
dans la pensée politique médiévale,
p. 139-140.**

*Article lu en 1949,
lors d'un déjeuner de l'American historical Association,
publié en 1951.*

« Le désenchantement du monde a progressé rapidement, et les anciennes valeurs éthiques qui ont partout fait l'objet d'abus et d'exploitations misérables, sont sur le point de se dissiper comme de la fumée. La froide efficacité pendant et après la seconde guerre mondiale, ajoutée à la peur de l'individu d'être pris au piège de soi-disant "illusions" plutôt que d'adhérer à "des vues réalistes", a éliminé les "superstructures" traditionnelles, religieuses ou idéologiques, à telle enseigne que les vies humaines ne sont plus sacrifiées, mais "liquidées". Nous sommes sur le point de demander au soldat de mourir sans proposer un quelconque équivalent émotionnel réconciliateur en échange de cette vie perdue. Si la mort du soldat au combat – pour ne pas mentionner celle du civil dans les villes bombardées – est dépouillée de toute idée embrassant l'*humanitas*, fût-elle Dieu, roi ou *patria*, elle sera aussi dépourvue de toute idée anoblissante du sacrifice de soi. Elle devient un meurtre de sang-froid, ou, ce qui est pire, prend la valeur et la signification d'un accident de circulation politique un jour de fête légale. »

Notes de lecture de *Les Deux Corps du roi*, Gallimard, 1989

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1989_num_2_6_2102?
_Prescripts_Search_tabs1=standard&](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1989_num_2_6_2102?_Prescripts_Search_tabs1=standard&)

JO citera à nouveau...

François **Hartog**, le présentisme
Pierre **Legendre**, l'histoire sédimentaire
Miguel **de Unamuno**, l'intra-histoire
Jeannine **Quillet** (sur le pouvoir au Moyen-Âge)

Plus ou moins Verbatim

La critique permanente...

L'importance de reprendre une réflexion non sur un mode *historisant* mais *logisant* ...

On croit qu'on est moderne...

Cet arrière fond permanent de critique de la conscience historicisante, est inséparable de la mise en acte de l'analyse d'un transfert dissocié. ...

C'est un peu lointain, mais à mon avis on ne peut pas faire autrement...

On continuera d'en parler dans un mois...

Jean OURY *Le hors-temps/avril 2010* (8)

Henricus Cornelius RÜMKE,

**« Signification de la phénoménologie
dans l'étude clinique des délirants », p. 125-173.
Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950.
I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires,
Paris, Hermann, 1950**

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« Plus tard j'ai répété plusieurs fois que, bien qu'il ne soit pas possible de bâtir une thérapeutique, c'est-à-dire une thérapeutique somatique, sur la phénoménologie, elle a cependant la plus haute signification pour la psychothérapie. On ne peut satisfaire à l'exigence de Kierkegaard, qu'il faut savoir où l'autre se trouve, si on veut le conduire, que l'on maîtrise réellement la compréhension de la vie de l'autre. Elle apprend à renoncer à "la rage de vouloir conclure", comme Flaubert (cité par Binswanger⁹) l'écrit. L'examineur doit apprendre à "exprimer une chose comme elle est". Valéry disait : "Toutes les fois que nous accusons et que nous jugeons, le fond n'est pas encore atteint." Minkowski¹⁰ écrit dans son livre [...] que l'exploration et l'analyse approfondie de malades mentaux (il se réfère à la phénoménologie sans employer le mot, Minkowski parle d'approche intuitive) garde le clinicien d'être satisfait en ayant donné le nom de schizophrénie à un grand nombre d'états morbides différents. Il considère cela de la plus haute importance pour la psychothérapie, mais aussi pour d'autres formes de traitement. Tout ceci s'applique — notez bien — au domaine de la schizophrénie. Mais combien plus en dehors de celui-ci. Les médecins en chef d'asiles qui ont écouté la voix de Simon pourraient nous apprendre beaucoup à ce sujet. Finalement je veux rapporter l'opinion de Binswanger sur la signification générale de l'anthropologie phénoménologique pour la clinique. Il dit : "[...] (160) La psychopathologie serait perdue si elle ne contrôlait pas chaque fois ses notions de fonctions au phénoménal auquel elle applique ses notions, pour enrichir et approfondir ainsi la psychopathologie. Surtout notre compréhension des symptômes psychopathologiques est approfondie. Il va plus loin en disant : "la description de projets du monde devient une des tâches les plus importantes de la psychopathologie. C'est pour cela qu'il faut de la Daseinanalyse. L'abîme qui sépare notre monde de celui des malades mentaux devient compréhensible et scientifiquement surmontable. Ceci s'applique également à ce qui est dit du soi-disant impénétrable. Ensuite : "la compréhension que ce sont les projets du monde en tant que tels qui distinguent les malades mentaux des dits normaux et qui nous empêchent de les comprendre, éclaire la projection de certains symptômes psychopathologiques sur

⁹Ueber di daseinanalytische Forschungsrichtung in der Psychiatrie. Schweiz. Arch. f. Psych. u. Neur., 57, 1946, 209.

¹⁰La schizophrénie, Paris, Payot, 1927.

certain processus cérébraux". Il ne s'agit pas de localiser certains symptômes psychiques séparés dans le cerveau mais de demander où et comment localiser le trouble central psychique, reconnaissable à l'altération de l' "être dans le monde en tant que tel" ». (p. 159-160)

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"¹¹ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. A ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszer. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment de précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre (163) expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon.

Mon collaborateur van den Berg¹² a décrit dans sa thèse plusieurs autres

¹¹Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

¹²Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvions l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166.

« À la fin de ce rapport dans lequel tant de choses ont été dites sur la signification de la phénoménologie, je veux encore m'exprimer sur un danger qui vient du côté de la phénoménologie : les anthropologues phénoménologiques constatent avec emphase l' "être dans le monde" tout autre des schizophrènes. Par cette forme de phénoménologie, le schizophrène est encore placé plus loin de nous qu'il ne l'est déjà. La conviction avec laquelle ceci est dit est si grande qu'on n'ose à peine demander : est-il vraiment si loin ? J'en doute. Le schizophrène s'avère à chaque instant capable de s'orienter très bien dans notre monde commun. Beaucoup de phénomènes qui nous semblaient liés directement à l'état morbide disparaissent quand de notre monde on leur tend la main. Ce que le traitement moderne de la schizophrénie nous a appris à ce point de vue, ce qui est réalisé par un dévouement énorme, constant et plein de charité ne nous remplit pas seulement d'étonnement et d'admiration, mais doit aussi nous rendre très prudent. Souvent le schizophrène se révèle être sensible pour "les petits riens qui sont tout" de notre monde commun : une parole gentille, une petite récompense, une fête. J'ai vu agir une vieille femme paranoïde chronique avec des hallucinations à Santpoort. Les gestes soigneux avec lesquels elle faisait le travail, rangeait les

chaises, mettait des fleurs, les mouvements qu'elle faisait étaient miraculeux. On ne peut plus alors parler d'une altération fondamentale de l' "être dans le monde". Ici les phénoménologistes auront à se corriger. À eux la tâche de nous faire comprendre comment tout ceci possible dans... la schizophrénie. » p.170.

Spirales
Le hors-temps
21 avril 2010

repères
1 parler sans préparer
2 qui vient aux séminaire ?
3 à quoi sert le séminaire ?

annonces

I

↑ « Ce qui est en question dans le travail institutionnel »

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le nom

Daumezon
Koekhlin
Tosquelles

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, l'histoire

Tosquelles
Tosquellas
Oury
Lacan

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le polydimensionnel

Tosquelles
Buelzingsloewen
Lafont

➤ **Qu'est-ce que ça veut dire, la psychiatrie ?**

Ajuriaguerra
Oury
Lacan
Ey

II

↑ Une chaîne logique

➤ **une position éthique : le singulier**

Ockham, Alféri

➤ **à quoi correspond le singulier ?**

◆ Le désir — *Wunsch*
▶ Le désir indestructible

Freud

◆ Le transfert — *Übertragung*
▶ La disparité subjective
▶ erastes, eromenos, eromenon
▶ Le désir, la demande

Lacan
+ Platon

◆ Le fantasme

III

↑ La vie quotidienne avec les psychotiques

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : doit encore s'en préoccuper ?**

Ferenczi
Freud
Klein, Bion, ...

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?**

Tosquelles
Pankow
Bleuler
Jung
Kraepelin

[parenthèse : le présentisme]

➤ **Y-a-t-il ou non du transfert chez les schizophrènes ?**

◆ disparité subjective !
◆ la fonction décisive

Lacan

Oury
Godard

➤ **Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?**

Nécessité d'une logique aléatoire

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

- ◆ Les rapports complémentaires
- ◆ la rencontre : tuchè, tugkanon, automaton — lekton

Dupréel

Lacan
Oury
Lohmann

- ◆ La Spaltung, les greffes de transfert
- ◆ Le Praecox Gefühl — l'instant de voir

Pankow
Bleuler

Rümke
Lacan

↘ Quand on rencontre quelqu'un, comment voit-on s'il est ou non schizophrène ?

La dimension de transfert dans la rencontre

↘ Comment faire ?

- ◆ Les constellations
- ◆ Le sens, *Sinn*
- ◆ Le sérieux, l'humour

Oury

↘ Qu'est-ce qui est efficace ?,

- ◆ Le point de transfert : au niveau du désir inaccessible
- ◆ Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz* — le refoulement originaire
- ◆ La métaphore primordiale — l'oubli de l'oubli — l'Ics structuré comme un langage
- ◆ Langue <abîme> Langage
- ◆ Le Semblant

Oury

Lacan

Richir

Lacan

- ◆ Les *Wesen* sauvages
- ◆ La logique poétique

Merleau-Ponty

Tosquelles

↘ Comment faire « tenir » ?,

- ◆ La dimension anaphorique — le déictique — (le contexte)

(Barthes)
Oury
Delion

↘ Quelle est la qualité du tissu ?,

- ◆ La logique ménipéenne, carnavalesque

Kristeva
Bakhtine
Oury

→ Oury avec Schotte-Szondi
logique ménipéenne/vecteur Contact

V

↑ La double aliénation : analyse permanente

- ↘ Des lieux en souffrance
- ↘ Modifier les structures hospitalières
- ↘ Tenir compte de la double aliénation
économie générale/économie restreinte

Granel
Marx
Egebak
Hippolyte,
...

[à lire]

Kantorowicz

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 décembre 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 19 mai 2010

Repères

La consultation : histoires de vie (1)

- La toile de fond : la connivence, les relations complémentaires

Les 'pathographies' de Weizsäcker

- ▶ La consultation : **la décision, le « moment fécond »**

La consultation : histoires de vie (2)

- La toile de fond : l'histoire du nom « PI », la réunion Pitchoum, la fonction « accueil », le « parlêtre »

- ▶ La consultation : **le diagnostic, la rencontre**

- La toile de fond : La « veillance permanente », analyse du savoir/forging ses propres outils

« ... allusif, brèche ouverte dans le récit, dans le “dit”, ... »
« ... à qui voudra, vers un travail toujours à faire... »

Jean Oury,
avant-propos,
onze heures du soir à la borde,
essais sur la psychothérapie institutionnelle,
Galilée, 1980, p. 10, 11.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

le film d'Ilan Klipper, *Sainte Anne, hôpital psychiatrique,*
fut diffusé sur Arte, peu de temps avant cette séance.
Jean Oury y fera allusion plusieurs fois.

<http://www.hospitalisationsansconsentement.org/videos>
<http://www.arte.tv/fr/Comprendre-le-monde/Sainte-Anne-hopital-psychiatrique/3161512.html>

Annonces

1^{er} juin, Orléans, « Psypropas », avec **Pierre Delion**

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2010/04/conference-de-pierre-delion-psypropas.html>

12 juin, Paris, Lycée Janson de Sailly, rencontre organisée par le Ceepe autour du thème « psychothérapie/pédagogie institutionnelles », avec **Christophe Du Fontbaré** et **Michel Lecarpentier** (clinique de La Borde)

<http://ceepi.org/spip.php?article407>

14 juin, Senlis, séminaire de psychothérapie institutionnelle de la Nouvelle Forge

<http://www.nouvelleforge.com/>

...

« J'ai plus grand chose à dire... »

« Au début, on s'était soi disant mis d'accord avec les copains, Tosquelles et autres, pour que chaque mois ce soit quelqu'un de différent qui vienne parler un peu. Je sais pas ce qui s'est passé, ça a toujours été moi ! Et ça continue ! Et ils meurent au fur et à mesure ! C'est pas marrant ! ... »

Il a fallu que je me casse les jambes pour me faire remplacer ! »

...

Le hors-temps

Pour se rapprocher du thème du séminaire...

Jean **Oury** va, ce soir, passer par le **récit**.

Devant la difficulté d'aborder le hors-temps d'une façon « trop logique » (« très compliqué »), il choisit « quelque chose qui reste » :

les « fiches » établies au moment de la **consultation**. Des fiches qui n'ont rien à voir avec celles imposées par les « accrédeurs » (noter le temps de la consultation, etc...)

« Est-ce que c'est du hors-temps ? » lance-t-il...

La consultation : histoires de vie (1)

Ces **fiches de consultation** sont comme de **petits romans**. On y raconte des histoires ...

« Je dois avoir 20 à 30 000 petits romans, à force ! »

Parfois, à 40 ans d'intervalle, JO y retrouve les mêmes mots, les mêmes tournures pour dire ce qui ne va pas, sans que la personne ne s'en aperçoive (« Mais vous m'avez dit ça il y a quarante ans ! »)

« ... quelque chose qui est là, qui s'inscrit... »

Est-ce du « hors-temps » ? En tout cas c'est tout au moins le contraire du temps du calendrier !

Ce qui se dit, dans ce temps de la consultation, « c'est quelque chose qui est inscrit très profondément. Mais pour ça, il faut qu'ils puissent parler ! »

Et que la personne puisse parler, ne se sente pas gênée, cela met en question la notion de « rencontre », une **rencontre** qui ne soit pas ... « guindée » (*c'est ma façon de résumer*)

La femme potomane

« ... Une femme, que je vois depuis je sais pas combien de temps, tous les 2/3 mois... comme ça, de la campagne, comme on dit... une grosse bonne femme qui, elle, est plus que déprimée ! C'est une sorte de schizophrénie "insipide" ... pas marrante !

Je l'ai connue avant qu'elle connaisse un autre bonhomme, mais je l'ai sous le nom du premier bonhomme qu'elle a dû laisser ou ... le contraire, j'en sais rien !

Le second bonhomme, là, c'est un type de la campagne, un type bien, solide !...

— « Comment elle a été ce mois-ci ? »

— « Oh ! ... »

— « Bon, alors, comme ça, ça va... »

— « Oh ! ... »

— « Bon, c'est pas mieux... »

— « C'est pas mieux... »

— « Est-ce qu'il faut lui remettre un peu d'Haldol ou pas ? »

— « Oh, ça va comme ça... »

— « Bon... »

...

— « Elle s'est foutue en colère, elle voulait tout casser ! »

— « Et pourquoi ? »

Ça, c'était l'année dernière, pendant qu'il faisait chaud... .. Un état... non pas de fureur, mais... elle était pas commode ! Et comme ils sont gros tous les deux, ça devait bondir, rebondir ! Mais...

Je lui demande, avant-hier...

— « Et votre fille, elle est toujours à Liège, au bout de la Belgique ? »

— « Ouais, ouais, ouais... »

— « Qu'est-ce qu'elle fait à Liège ? »

— « whooo, whoo, whoow... »

— « Elle vient pas souvent ? »

— « Non, pas souvent ... »

— « Mais elle écrit ? »

— « Ah, oui ! ... mais y a une autre fille qui vient... et puis un autre gars ... il est pas loin, lui... »

— « Ça compte ! elle parle... »

— « Oui... »

Mais l'année dernière, ça dépassait ça, au mois de juillet, elle est venue ...

Il dit :

— « Quand même ! Elle a fait une réaction pas comme d'habitude. Elle voulait casser les portes, les fenêtres ! C'était épouvantable... »

Je dis :

— « Bah, oui, il faisait chaud, hein ? »

Alors... il faut pas rester purement dans le niveau ... « dépression... schizophrénie ... ancienne... »

Je dis :

— « Elle a bu beaucoup d'eau... hein ? »

— « Ah, oui ! Qu'est-ce qu'elle s'est tapée ! »

Là-dessus, j'ai téléphoné au médecin de... — y en a encore des types bien — généraliste...

J'ai dit :

« Elle a bu beaucoup d'eau quand même... »

... Faut y penser ! On sait bien que quand on boit beaucoup d'eau (ce qu'on appelle des 'potomanes') ... et quand on fait une analyse du sodium... au lieu de 135, c'est ... 130... 125... 120... et puis à ce moment-là, ça peut faire des crises d'épilepsie ! Y a pas que l'alcool qui est dangereux ! La flotte aussi !

Alors j'ai dit :

— « Faut pas boire de l'eau comme ça ! »

— « Pourquoi ? Ça fait du bien, l'eau ! »

— « Mais, non ! ... faut pas trop boire d'eau ! »

Je lui ai pas dit de boire autre chose, m'enfin quand même ! Il faut mieux boire un litre de vin à ce moment-là ! C'est moins dangereux qu'un broc d'eau !

Alors, voilà : on a parlé de l'eau. Et elle était contente ! Et elle comprenait, ça... schizophrène ou pas... on se parle bien... elle est très contente de venir... et moi, ça m'emmerde pas quand ils viennent.

Enfin, c'est bien... non pas une bouffée d'air, m'enfin ça va... c'est des vieilles histoires...

Surtout c'est des histoires anciennes, qu'il connaissait pas, lui, que moi je connais, qu'elle sait certainement dans le lointain... schizophrénique... elle sait que je connais que ... il y

a eu des histoires épouvantables ! Tout ça, on n'en parle plus mais c'est là... bon...

— « On se revoit quand ? Dans un mois, dans deux mois... ? »

— « Deux mois, ça ira... »

— « Si ça colle pas, vous me téléphonez... »

Voilà, ça c'est un cas.

*

*Un des Leitmotiv de la séance : « Faut pas être emmerdé ! »
avec ses variantes, comme :
« Pour faire ça, faut pouvoir être tranquille ! »
« ...d'être en toute liberté
capable de pouvoir intervenir quand on veut avec les moyens du bord »
« ... ne pas être chronométré, compter ses heures... »*

*Chaque petit roman consigné dans les fiches de consultation,
reprenant souffle ce soir,
décrit une situation qui va donner l'occasion à Jean Oury
de mettre en évidence concrètement le sens de ce leitmotiv
pour arriver à des notions élaborées comme
la « **connivence** »
ou
le « **coefficient de liberté** »...*

*Cette façon d'aller à la rencontre de l'autre
ne concerne pas seulement le médecin psychiatre...*

« ... dans la vie quotidienne, s'il y a une vie collective qui se tient ... avec toutes les emmerdes qu'on peut supposer, mais... les gens entre eux... ils se parlent... ils se soutiennent... »

Jean Oury rappelle un stage à La Borde sur le thème de la connivence.

La toile de fond (1)

■ La connivence

*Cf. les séances de
juin 2007, avril 2008, novembre 2009.*

Pour qu'il y ait de la connivence, c'est-à-dire sentir quelque chose sans le dire...
Nul besoin d'être diplômé, pas besoin d'avoir un « statut »...

Le maximum de connivence, quand il y a un degré de liberté suffisant, c'est entre
les malades, les « pensionnaires » (La Borde) qu'on peut la sentir.
Quand quelque chose se passe, on est prévenu !

— « Vous savez, il va pas bien, ce type ! »

Ils se soutiennent... quelque chose est là...

■ Les relations complémentaires

*Cf. l'ensemble des prises de notes
parmi les récentes, mars et avril 2010
(pour le lien avec les rapports complémentaires de Dupréel)*

Jean **Oury** parle de **relations indirectes**.

François **Tosquelles** appelait ça **les relations complémentaires**...

Quand il y a des « objets » entre ...

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie
institutionnelles** », **VST**, 2007/3, n° 95, p. 110-124.

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*,
sous la dir. de Pierre Kaufmann,
Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.831-832.

« ... La seule chose qu'on puisse faire, c'est veiller à l'hétérogénéité de l'équipe
et du milieu micro-social. Chaque personne responsable doit maintenir la
distance entre "statut", "rôle", "fonction" ... [...] »

Pour pouvoir faire cette gymnastique diacritique, il est nécessaire de mettre en
place une structure adéquate qui favorise un "processus d'institutionnalisation"
(Hélène Chaigneau). Tosquelles parle à ce sujet de "filet institutionnel". C'est, si
l'on veut le support micro-social d'occasions orientées. Il ne s'agit pas d'un
puzzle, ni d'une simple "matrice" mathématique, mais plutôt d'une matrice de
"tenseurs" ; ce qui correspond aux "rapports complémentaires" d'Eugène
Dupréel : rapports complémentaires "directs" et "indirects", ces derniers ayant
un rôle particulièrement important quant au tissu institutionnel. Cela est à
rapprocher de ce que Slavson nommait "relations indirectes" et Félix Guattari
"transversalité". Les relations complémentaires indirectes sont, d'autre part,
inséparables de la "responsabilisation" de chaque patient. Les investissements
sont en effet corrélés avec une équation distributionnelle de responsabilité. Par
exemple, être responsable – même très partiellement, par petites équipes – de la
bibliothèque, ou du bar, est une occasion d'être en contact avec une population
variable, de partager les responsabilités "avec d'autres", et de rendre des
comptes à l'ensemble institutionnel... C'est à partir de telles occasions que des
investissements se feront, mais on ne doit surtout pas chercher à en avoir la
maîtrise. Le "spontanéisme" doit être extrêmement "tempéré" (comme le
"clavecin bien tempéré". Ce "tempérament" est la conséquence d'une structure
globale, d'un "filet institutionnel". Mais tout cela n'a de sens que s'il existe, en
"sous-jacence", un position éthique : on est "responsable" de la responsabilité
d'autrui, suivant la formule d'Emmanuel Lévinas. »

François **Tosquelles**, **Symposium de psychothérapie collective,**
Bonneval, 9 septembre 1951

Publié dans l'Évolution psychiatrique,
fascicule III, juillet-septembre,

« Sociothérapie et psychothérapie de groupe »

Réponse du Dr Tosquelles au Dr Le Guillant

« Quels sont ces groupes dont on parle tant et dans lesquels – à ce qu'il paraît –
on doit engager le malade ? Je pense avoir répondu déjà d'avance par l'œuvre
St-Albanaise à une partie de ce vaste problème, mais il est évident que nous ne
pourrons donner aucune base scientifique à notre démarche, tant que nous
n'aurons pu bien définir ce que sont et ce que représentent ces groupes. [...] »

Le problème purement sociologique est très complexe. D'abord les sociologues
eux-mêmes n'ont pas pu encore bien saisir ce phénomène de groupe. Eubank en

1932, dit Gurwitch¹ pouvait révéler 32 essais de classifications des groupes, de différente inspiration. Dupréel propose pour les définir l'étude des rapports "positifs" et celui des rapports "complémentaires". C'est sur ces derniers qu'on peut juger du "degré d'existence" du groupe, ce qui me semble d'une importance capitale en ce qui nous concerne. En effet ; ce n'est pas sur l'existence des rapports sociaux positifs – identifications affectives par exemple – que nous pouvons réussir en psychothérapie de groupe à dépasser le problème des résistances ou celui du transfert. C'est la force des rapports complémentaires que le groupe aurait créé par ailleurs (l'ergothérapie par exemple) celle qui nous permet nos interventions thérapeutiques. Il faut en effet que le groupe ne redoute pas les désaccords et les manifestations pour pouvoir les supporter, et avoir la franchise de les aborder publiquement ; et cette force ne naît que des rapports complémentaires que le groupe a réussi à créer, pour ainsi dire, sans savoir. [...]

On apprend avec Gurwitch encore à ne pas confondre le groupe ou à ne pas le définir en tout cas par les idées américaines de "rôle" et celle de "statut" ; surtout il éclaire le confusionnisme où on tombe lorsqu'on parle d'organisation en ce qui concerne les groupes. Il montrerait – je crois – toutefois que les organisations, telles comme on peut concevoir ou saisir dans l'hôpital (*sic*), peuvent naître des groupes. Mais il dirait qu'il s'agit de deux choses différentes. Je pense qu'une partie des réticences de Le Guillant sont soutenues aussi par cette confusion. » (p. 572-573)

Annabelle **Beauprêtre**,

« **En quoi l'institution est-elle soignante** », 2008

<http://inepsy.sante.univ-nantes.fr/wp-content/uploads/2009/09/En-quoi-linstitution-est-elle-soignante1.doc>

Philippe **Bichon**, Danielle **Roulot**,

« **À propos d'un voyage en pays Yacouba** » (1986)

Un article qui parle des relations complémentaires disponible sur le site de La Borde

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/BICHON%20philippe/Textes/texte3.htm>

¹Earle Edward Eubank

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1987_num_28_3_2431

Georges Gurvitch

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Gurvitch

Pour qu'il y ait une **toile de fond** ce ne doit pas être *simplement* une toile de fond...

Jean Oury fait alors référence au lieu du film d'**Ilan Klipper** — où il n'y a assurément pas de connivence... Dans un tel lieu, on ne parlera pas de la fille partie à Liège... du premier mariage...

Pour que cette connivence puisse advenir, cela nécessite quantités de paramètres, ce qui ne veut pas dire que l'on est toujours à l'aise. Il arrive qu'on puisse se mettre en colère et dire pourquoi ! (« c'est une façon d'être... naturelle, comme on dit, bêtement ! »)

Pour pouvoir mettre en question cette dimension **Jean Oury** fait un rapprochement avec ...

Viktor **Von Weizsacker**

Une histoire pathologique : pathographies

Cf. l'ensemble des prises de notes en s'appuyant sur les séances de mai et septembre 2008

*Chaque fois que Jean Oury nomme Weizsäcker, il insiste sur le fait que pendant les vingt dernières années de sa vie, il a fait de la **médecine générale**.*

En 1947, quand JO rencontre **François Tosquelles** celui-ci parlait déjà de **Viktor Von Weizsacker** et de ses « **pathographies** ».

Il lira Weizsäcker en espagnol grâce à l'ouvrage de **Pedro Lain Entralgo**, *La Historia clinica*.

**Pedro Lain Entralgo, *La Historia clinica*,
Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid — MCML,
Diana artes gráfica.
Nouvelle édition
Madrid, editorial Triacastela, 1998.**

http://www.triacastela.com/Shop/TR_ficha.asp?IdProducts=1

*La partie consacrée à Weizsäcker a été traduite (P. Berthier)
et publiée dans Institutions, n° 1, 1986, numéro spécial Weizsäcker.*

« Enfin, devant l'histoire clinique de madame H., réfléchissons pour finir comment von Weizsäcker a cherché la vérité de la malade. Deux mots constituent la réponse : expérience et interprétation ; contact personnel avec la vérité du malade et expression articulée de l'expérience acquise.

Le médecin a commencé par établir un contact immédiat personnel avec le patient. Cela fait, il acquiert son "expérience" en ouvrant son être réceptif à la réalité du malade et en faisant de telle sorte que la malade montre sa réalité non manifeste. Le patient actuel, le latent actuel et le simplement possible sont les trois objectifs de cette singulière maïeutique du médecin devant la réalité de leurs patients. Tous les moments de l'"exploration" lui appartiennent, depuis l'inspection de la peau et de la capacité de la fonction hépatique jusqu'à la question relative à un recoin de l'intimité ou de tel fantasme. Mais ce qui rend possible la 'camaraderie itinérante' entre le médecin et le malade et ce qui autorise l'unité de tous et de chacun des savoirs concrets obtenus par elle — le 'nœud spirituel' selon la formule de Goethe — est le dialogue verbal, l'anamnèse. La conversation anamnestique, tout autant que le caractère testimonial de l'intention interprétative, a persisté et ordonné le 'comment' de cette recherche de la vérité. Il ne pouvait en être autrement. Si ce qu'on prétend connaître est la 'vérité d'un poumon' le premier temps pourrait être l'auscultation ou bien la radiographie ; mais si le médecin souhaite connaître 'la vérité d'un homme', sa méthode principale doit être le dialogue ; un dialogue qui n'exclut pas mais 'exige' une auscultation précise et un examen radiographique efficace.

Mais cette expérience que le médecin obtient de la réalité totale du malade, comment pourra-t-elle être exprimée ? Telle que l'entend Viktor von Weizsäcker l'expérience du médecin s'exprime en deux temps, l'un descriptif et l'autre principalement intellectuel.

Le premier est le récit pathographique *stricto sensu*. Le médecin y consigne tous

les événements qui forment son expérience, données qui sont importantes pour la 'vérité médicale' du malade ; et du fait même de la constitution de l'existence humaine, sa forme littéraire doit être la narration. Une histoire clinique ne peut pas être la seule 'description' d'un tableau ni la 'mesure' d'un processus : elle doit être la 'narration' d'un fragment de vie humaine. Cela n'empêche pas la narration pathographique d'inclure, de façon nécessaire, descriptions et mensurations.

Le temps réflexif de l'expression pathographique est l'épicrise. Dans sa réflexion épique le médecin dit comment il entend l'histoire clinique d'où cette réflexion s'origine. Et de même que le caractère temporel de l'existence humaine impose au récit pathographique un aspect narratif, de même sa condition intime — je parle de l'intimité comme propriété ontologique — exige que l'épicrise d'une histoire clinique 'authentique' soit de nature interprétative. [...] Pour connaître un homme il faut l'interpréter. » (p. 37-38)

Jean Oury cite Entralgo dans son article

« compléments théoriques »

Pour l'Encyclopédie médico-chirurgicale : Psychiatrie (édition 1968)

**in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*,
éditions Champ social, 2001, p. 73.**

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

Extrait d'un encart (non signé) in Jacques Schotte, *Un parcours,
Rencontrer, relier, dialogue, partager*, éditions Le Pli, 2006, p.383
Nouvelle édition chez Hermann :

Vers l'anthropopsychiatrie. Un parcours.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?>

[lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l'anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l'anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586)

« Viktor von Weizsäcker (Stuttgart, 1886-1957, Heidelberg), neurologue, psychophysiologiste, promoteur d'une "médecine générale" conçue dans le sens classiquement dit aujourd'hui psychosomatique, un terme qu'il préférait éviter au bénéfice de celui d'"anthropologie" ou de dérivés du terme pathos, de ses études de "pathogénèse" à son grand livre final *Pathosophie* (en voie de traduction en français, après le *Gestaltkreis* ou *Cycle de la structure*, peut-être mieux traduisible comme "Cercle de la forme"). Successivement professeur à l'ancienne université allemande de Breslau [...] et puis à celle d'Heidelberg où il donna de célèbres leçons de *Cas et problèmes* dans lesquelles se trouvaient

chaque fois confrontés des histoires cliniques concrètes et des problèmes humains concomitants, donc des thèmes anthropologiques. [...] »

Toujours dans le livre de Jacques Schotte, dans la partie "Hommages", voici un extrait de

Benoit Hanus,

« Contribution de Jacques Schotte à l'enseignement de la médecine générale », p. 428.

« ... la médecine générale, de par sa position basale, non aprioristique, demeure l'instance privilégiée où une synthèse reste possible. Il faut y voir le fondement de ses racines hippocratiques. Le processus thérapeutique doit être plus que jamais référé et rapporté à l'humain. Faire voir la médecine, toute la médecine pour Weizsäcker c'est l'approcher comme un **commerce** tant il est vrai que commercer au sens le plus large c'est échanger, aussi bien des objets, des idées que des symboles, des regards aussi. Il s'agit d'une mouvance perpétuelle faite de retournements continus dont la non-finitude est formée par des "rencontres" et des "décisions" qui concourent à créer l'événement. »

Jean Oury, *Création et schizophrénie, séance du 2 décembre 1987, Galilée, 1989, p.96.*

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« J'ai prononcé, par hasard, le mot fondamental de l'élaboration sur le pathique dont je vous parlais tout à l'heure, le mot fondamental de Weizsäcker. C'est le mot "Umgang", traduisible dans tous les sens du mot "commerce" : le commerce aussi bien affectif, amoureux, que financier, etc. Ce qui compte pathiquement, c'est d'être "dans le commerce", au sens de Weizsäcker, c'est-à-dire dans l'ouvert, mais pas un ouvert vers je ne sais quel infini, un ouvert concret. Le commerce met en question les autres. Et derrière les autres, c'est toujours autrui. En fin de compte, on peut dire que derrière autrui, c'est soi-même. Parce que du fait même qu'on est, là, dans le commerce, c'est qu'autrui est déjà présent, mais on ne le sait pas. C'est toute la découverte de la psychanalyse : autrui était là avant qu'on naisse, et ça comptait beaucoup. Dans la psychothérapie, il faut rétablir un certain commerce, c'est-à-dire tenir compte d'autrui.

Or, il se trouve que dans la complexion de la psychopathologie (schizophrénie, paranoïa, hystérie, névrose obsessionnelle, etc.), il y a une difficulté du commerce. »

Jean Oury, « Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker », Institutions, n°1, 1986, spécial VvW.

Il s'agit d'une sorte de compte-rendu d'un séminaire de Jacques Schotte sur Weizsäcker. Cf. séance de mai 2008 (autre citation)

« ... pour Weizsäcker : il faut repenser les concepts médicaux traditionnels avec ce qui se présente dans la clinique et avec les concepts psychanalytiques, phénoménologiques et autres. C'est ainsi qu'il élabore le concept de "pathogénèse". C'est un des mots-clés. On peut dire que c'est la genèse de la maladie. Mais il faut être attentif et voir en particulier ce qui va en advenir du "pathique" de la genèse. C'est Weizsäcker qui a inauguré, qui a mis place la notion de pathique : ce pathique exploité très brillamment par la phénoménologie psychiatrique, en particulier par Erwin Straus (Erwin Straus dont on peut avoir accès par Maldiney). Par cette promotion de la pathogénèse, il en arrive à introduire un terme très particulier, en rapport avec la vie, avec le monde vivant : le terme de "bioses". Les bioses, ce sont des maladies qui se déclenchent à des moments précis de l'existence : migraines, angines, etc. "Bioses" qui peuvent se compliquer : néphrites, endocardites, etc. Donc, les bioses sont en rapport avec l'existential, avec les événements : le corps lui-même est pris dans les événements et il manifeste son mauvais "vouloir" en développant par exemple une angine. »

Jean Oury, *Il, donc, Conversations avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun, UGE, 10/18, 1978, réédition aux éditions Matrice, 1998, p. 106-108.*

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« [...] ... Elle ne s'alimentait plus, elle n'en avait plus pour longtemps. Il y a toujours une question vitale quand même.

C'est peut-être ça qui est dominant, quand on dit "médecine" ; pour moi, médecine, cela ne veut pas dire grand chose. Plutôt médecine dans le sens de Weizsäcker ; peut-être, il faudrait reprendre ça. On peut dire que le médecin il est dans une position telle, qu'étant confronté avec des domaines pareils, comme le dit Weizsäcker, il est obligé de prendre une décision. Le médecin, c'est un type qui prend une décision, et qui, en même temps, est en position de décider de la vie et de la mort. C'est ça le médecin. Naturellement pour pouvoir décider de la vie et de la mort il faut être assez honnête. Il faut avoir quelques moyens, réfléchir sur la biologie. Parce que la biologie s'arrête quand on meurt il me

semble, non ? Cela devient de la pourriture mais c'est une autre biologie. On peut dire que la vie s'appuie là-dessus, sur des mécanismes de cet ordre-là.

Il me semble que le médecin est confronté, psychiatre ou pas, à des choses comme ça. C'est quand même rare, en fin de compte, qu'on puisse analyser les psychoses ; faut pas rigoler. C'est une dimension bien plus complexe, plus multiple ; on peut reprendre une expression de Tosquelles, qui est de Kretschmer, la position "multidimensionnelle" : on n'a pas le temps, il faut prendre une décision. Et la décision ne peut être que le résultat d'une perception multidimensionnelle. Il y a le personnage persécuteur, il y a le diable, il y a le diabète, il y a l'arrière-boutique, il y a le couteau et puis elle va mourir [en référence à la pathographie qui a précédé]. Alors qui va prendre la décision ? Il faut faire quelque chose.

C'est le rôle du médecin, ça l'a toujours été. Weizsäcker souligne très bien cet aspect-là. Ce que souligne Weizsäcker aussi c'est que toutes ces dimensions sont inséparables, aussi bien en médecine générale qu'en psychiatrie, de ce qu'il appelle la pathographie. C'est ça la médecine !

Les pathographies de Weizsäcker sur l'hypertension, par exemple. Il faut remonter le cours du temps. Anamnèse extraordinaire ; quels sont les événements qui ont joué, à quel moment cela a changé, etc. Qu'est-ce qui s'est passé dans la famille, dans le travail ; tout en tenant compte des dosages d'hormones. Tout ça c'est multi-dimensionnel. Il me semble que la psychiatrie ne peut pas échapper à cet aspect multi-dimensionnel. Il faut se placer là pour tenir compte du multi-dimensionnel.[...] La science, elle est multi-dimensionnelle. »

Quelques articles pour approcher les relations complémentaires

Philippe **Bernier**, « sensible à la crise : du singulier au collectif », *Cahiers de psychologie politique*, n°14, janvier 2009, dossier : les multiples visages des crises.

<http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=325>

Philippe **Bernier**, « La dimension pathique dans la spirale de la violence », *Spirale*, n°37, 2006, Violences en milieu scolaire : nouvelles problématiques, nouvelles réponses ?

<http://spirale-edu-revue.fr/spip.php?article580>

Peter Pál **Pelbart**, « L'inconscient déterritorialisé », *Multitudes*, n°34, 2008/3, L'effet Guattari

<http://www.cairn.info/revue-multitudes-2008-3-page-95.htm>

Sommaire de la Historia clinica d'Entralgo

cap. I: La historia clínica hipocrática.

cap. II : La historia clínica medieval.

cap. III: La historia clínica en el renacimiento.

cap. IV : La historia clínica sydenhamiana.

cap. V : La patografía del método anatomoclínico.

cap. VI : La historia clínica en el siglo XIX.

cap. VII : Patografía y vida.

Patografía y vida biológica :

I. J.H. Jackson : la enfermedad neurologica como respuesta articulada.

II. C. von Monakow : el sentido biológico de la respuesta morbosa.

III. K. Goldstein : analisis y comprensión de la respuesta morbosa.

IV. La mentalidad biopatológica.

Patografía y vida personal :

I. La patografía de Sigmund Freud. II. Paralipomenos: el 'circulo' de Viena',

la escuela de Heidegger. III. Patografía y biografía : Viktor von Weizsäcker.

IV. La historia clínica en la 'medicina' psicosomática.

cap. VIII : Teoría de la historia clínica.

Juan J. **Lopez-Ibor**, Carmen **Leal Cercos**, Carlos **Carbonell Masia** (ed.), *Imagenes de la psiquiatria española*, Barcelona, editorial Glosa, 2004, p. 505-506.

<http://books.google.es/books?id=7Lzw67LcleAC&lpg=PA506&ots=5Yd0-zyLW7&dq=entralgo%2C%20weizsacker&pg=PA506#v=onepage&q&f=false>

« En el verano de 1936, J.J. Barcia Goyanes y su entonces colaborador P. Lain Entralgo se ocupó del pensamiento de Von Weizsäcker en varias ocasiones, mereciendo citarse el comentario en sus monografías, *La historia clinica*, *Historia de la medicina* y *El diagnostico médico*, donde se analiza en profundidad la aportación del autor alemán y se destacan sus planteamientos relacionados espacialmente con la visión de la enfermedad desde una perspectiva biográfica. Los comentarios sobre la obra de Von Weizsäcker no se reducen, claro está, a lo anterior, sino que también otros autores se han ocupado, con mayor o menor extensión, en dar a conocer su pensamiento, pero además sus puntos de vista se utilizan para analizar muchas de las cuestiones planteadas por este autor (come relación entre enfermedad y biografía, el impacto del futuro sobre el presente, etc.), especialmente por autores con un planteamiento antropológico de la enfermedad. »

... Tout ce qu'apporte **Weizsäcker** est à mettre en rapport avec Jacques **Schotte** et Henri **Maldiney**.

Tout ça n'est qu'un « tout petit bout » de la **pathograhie : une histoire pathologique ...** « si on peut dire ! ...»

La consultation

■ La décision

Tosquelles disait des choses comme ça : la psychiatrie se rapproche plus de la chirurgie que de la médecine...

Par exemple, quand on arrive chez le chirurgien, dans une phase difficile, il ne doit pas commencer à « vagabonder » en disant : je vais demander à mon collègue, etc.. Il faut peut-être agir immédiatement.

Cela arrive souvent en psychiatrie : **Faut pas réfléchir !**

Il faut que ça soit **réfléchi d'avance pour agir tout de suite** ! Sans quoi le temps est perdu.

Jean **Oury** emprunte à Jacques **Lacan**, l'expression « moment fécond » pour désigner, dans la consultation, ces moments où « ça se cristallise ». Il ajoute qu'il y en a tout le temps des moments comme ça dans une consultation.

*Je comprends :
La décision se prend dans ces moments féconds*

Voici ce que dit exactement JO :

« On peut dire, en inversant un peu les termes, ce que Lacan appelle, en particulier dans sa thèse, « le moment fécond », le moment où ça se cristallise »

On ne doit pas rester dans le vague :

« Oh, c'est intéressant ce qu'il me dit », ça n'empêche pas ! Au contraire ! Mais n'empêche qu'il faut prendre une décision ! ... parfois des décisions très difficiles...

■ « Le moment fécond » (Jacques **Lacan**)

Jacques **Lacan**, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932)*, Seuil, 1975

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020055109>

Les psychoses, Séminaire III, 1955-1956, Seuil, 1980
23 novembre 1955, 25 janvier, 11 avril 1956.

<http://staferla.free.fr>

« **Propos sur la causalité psychique** »
Journées de Bonneval de 1946

<http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psychia/psysem/causpsy3.htm>

Médéric **Kerhoas**,

« **Position du moment fécond dans la théorie de Jacques Lacan** »
L'Évolution psychiatrique, vol. 69, n° 2, avril-juin 2004, p. 343-351.

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=ArticleURL&_udi=B6VP7-4CDJK1B-5&_user=10&_coverDate=06/30/2004&_alid=1578503240&_rdoc=1&_fmt=high&_orig=search&_origin=search&_zone=rslt_list_item&_cdi=6199&_docanchor=&view=c&_cl=1&_acct=C000050221&_version=1&_urlVersion=0&_userid=10&md5=a501b47e33fd15131142ef42933cae7&searchtype=a

Eduardo **Mahieu**, séminaire, « **Le cas princeps** », 20 juin 2002

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/lacan-jaspers.htm#1>

... Mais la décision doit se prendre, comme le disait très bien **Entralgo**, selon la tradition hippocratique :

C'est-à-dire tenir compte que l'autre est là et qu'on n'est pas là pour des prunes !

...

Quand on est là, c'est toujours une urgence !

...

Et alors, on peut calculer les urgences ! : « Revenez dans 3 mois »

Un séminaire de Sainte Anne, il y a une vingtaine d'années, a porté sur la décision...

Il faudrait reprendre tout ça...

La consultation : histoires de vie (2)

Le p'tit Lulu

Jean Oury, *Il, donc,*
Conversations avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun,
UGE, 10/18, 1978, p. 34-35.
réédition aux éditions Matrice, 1998.

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« Mais il y a des événements qui peuvent apparaître comme mythes. Il faudrait faire un livre entier sur l'histoire du petit Lulu. Un des événements les plus bizarres : avoir vécu avec ce gosse qui, après une encéphalite à l'âge de 9 ans, a fait une sorte de dégénérescence, d'atrophie cérébrale progressive et qui est mort pendant les premiers mois après notre arrivée à La Borde. Il a été avec nous pendant près d'un an. Son histoire a marqué tout le monde ; il avait un langage schizophasique très caractéristiques dont certaines tournures ont été véhiculées par les gens de passage. On parlait "Lulu". C'est quelque chose qu'on ne retrouve pas à La Borde avec cette intensité. Ça demandait une attention extraordinaire. C'est la marque d'une qualité, d'une intensité de relations singulières, que j'ai essayé de tenir pendant quelques temps. »

Cf. prises de notes des séminaires
De l'expérience : novembre 2005, février, avril 2006,
L'analyse institutionnelle 2 : décembre 2007,
Qu'appelle-t-on soin ? octobre 2008

« C'était en 51. Je vois arriver au dispensaire de Blois — mais Blois, c'était misérable, hein ! pas de foyer pour les enfants ! Rien du tout, hein ! [...] »

Un jour, je vois arriver un petit môme... très agité ! Ils savaient plus quoi en faire à l'hôpital de Blois — y avait pas d'hôpital psychiatrique —, il avait été supprimé, liquidé pendant la guerre, et alors... mais d'une agitation extraordinaire... il avait neuf ans... il chantait... une manie... [...] pas d'hôpital psychiatrique... ou alors, il fallait aller à

Bonneval. L'hôpital... ils n'en voulaient plus... il foutait la merde dans tout le service... »

Ce soir, Jean Oury développera un peu plus que d'habitude toutes ses tentatives autour du diagnostic.

« Alors, j'avais téléphoné à ce type que j'aimais beaucoup qui m'a orienté dans toutes ces choses-là, c'est Julian de Ajuriaguerra »

Lulu, accueilli à Saumery, fera partie de de la folle équipée.

« Et puis... y a eu le changement, là... Saumery... à La Borde, fin mars 53... y avait des histoires avec l'administration, tout ça... j'ai dit si vous m'emmerdez je fous le camp ! Je suis parti avec tous les malades... y en avait 35... y en avait 40... mais j'ai laissé ceux qui pouvaient pas marcher. Y en avait 7. Avec tous les autres, j'avais nulle part... ! On allait dans des hôtels, comme ça ... le temps de trouver La Borde.

Et on a emmené le petit Lulu, avec nous. Il est resté là. Il a fait partie de l'expédition. Et puis après, j'avais été voir avec lui à Sainte Anne, Ajuriaguerra.

J'ai dit : en fin de compte, c'est comme si il avait une manie chronique. Alors les internes ... Ajuria leur a dit : arrêtez vos conneries ! C'est vrai ! Il fait des jeux de mots, des trucs comme ça, etc ! Mais c'est là qu'il m'a dit : c'est une atrophie galopante !

[...]

Il était de plus en plus ... desséché... les muscles, tout... bon... je l'ai renvoyé un peu chez lui... c'était une famille très... misérable ... et puis, je suis allé le voir, c'était le dernier jour, fin juin — je m'en rappelle — 53. Il était dans le coma depuis longtemps. Je me suis approché de lui [...] mais j'ai compris ce que Lacan dit que le regard c'est l'objet a... Il était pratiquement mort, mais ... un regard, comme ça... il m'a regardé ... on ne s'y trompe pas ... c'était fini...

Bon. C'est une histoire. il y en a plein comme ça. [...] peut-être pas aussi intenses, mais...

Chaque récit,
Jean Oury le scande avec ce type de remarque,
accompagnée d'une des variantes du leitmotiv
« Pour ça, il faut pas être emmerdé » :

« Dans un « service », je sais pas si on pourrait raconter des histoires comme ça... »

« Dans un service comme dans le film, c'est impensable qu'on puisse s'occuper d'un cas comme ça. »

... Tout en soulignant
que ça ne l'empêchait pas de s'occuper du reste
(les autres malades, les consultations, le dispensaire...)

Il y aura ensuite l'histoire de...

La jeune femme avec un œdème cérébral

Séminaire De l'expérience
avril 2006

Le forcené de la Canourgue, près de Saint-Alban

Le patient de Saint-Alban atteint d'automatose

La femme aux crapauds, près de Saumery

Paulette et le miroir

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique (1950),
Thèse pour le doctorat en médecine,
publiée sous le titre : *Essai sur la création esthétique*,
Hermann 2008, p. 109.²*

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr+%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

Jean Oury, *Création et schizophrénie,
séance du 5 novembre 1986,
Galilée, 1989, p.96.*

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

Jean Oury, Marie Depussé, *À quelle heure passe le train...
Conversations sur la folie*
Calmann-Lévy, 2003, p. 148.

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

■ Les « événements »

Toutes ces petites histoires sont des événements : des choses qui s'inscrivent mais pas n'importe comment...

Question : Pour que ces événements puissent s'inscrire :

Comment pouvoir organiser une structure collective qui puisse garder un certain coefficient — c'est un grand mot — de liberté, d'initiative... pas n'importe laquelle...

²La conation à rapport avec un effort, une tendance, une volonté, une impulsion dirigée vers un passage à l'action. (dictionnaire de linguistique, Larousse).

La création : l'acte, le fait de créer (acte consistant à produire ou à former un être ou une chose qui n'existait pas auparavant (en dehors de l'ordre hum.) ; acte qui consiste à produire quelque chose de nouveau d'original, à partir de données préexistantes (dans l'ordre hum.), en particulier acte par lequel un artiste produit une œuvre.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Conatif>

Ce changement de titre n'est pas expliqué dans la publication.

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*, sous la dir. de Pierre Kaufmann, Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.837-838.

« ... Autrement dit, pour qu'une collectivité puisse fonctionner d'une façon à peu près efficace et ne développe pas une pathoplastie trop lourde, il est nécessaire qu'il y ait une analyse permanente de tous ces facteurs, lesquels sont des facteurs d'aliénation. Cette fonction analytique collective fait partie de ce que j'ai appelé "le collectif" : sorte de "machine abstraite", dont la fonction diacritique ne peut fonctionner qu'à partir de ses éléments : un club, des "tiers-régulateurs" et une quantité "d'ouverts". Ce "collectif" produit la possibilité de sauvegarder un certain degré de liberté, d'initiative, donc de rencontres, mais en même temps d'"événements". On produit des événements. Même les plus petites choses qui se passent dans l'existence peuvent devenir "événement" pour quelqu'un qui est en déréliction, l'événement pouvant alors, par la traduction qu'on en donne, être utilisé par le sujet pour acquérir une singularité efficace. "Efficace", au sens où elle peut créer, dans et par ce filet institutionnel, des échanges, des rencontres... Ce qui permettra à chacun, s'il y a tous ces systèmes de réseaux transférentiels, de pouvoir, par moments, accéder à une ré-émergence de soi. Cette notion "d'émergence" est capitale : d'une façon schématique, on peut dire que la trouble fondamental du psychotique est un trouble de l'émergence, soit une émergence impossible, soit une distorsion de l'émergence. D'où la production de ce que j'ai nommé des "espaces du dire" »

Le jeune homme du val de Loire (delirium)

[...]

« Rester toute la nuit auprès d'un type qui est en delirium, avec 40 de fièvre... Pour ça, il faut être installé, là, tranquille, dans une pièce avec un lino, des serviettes éponges et des seaux d'eau. Toute la nuit faut l'arroser — c'est pas compliqué mais il faut rester toute la nuit —, l'arroser avec des "siaux" d'eau, allez hop ! C'était pas des

"siaux" de vin ... des seaux d'eau pour que la fièvre ne monte pas. Et plusieurs "siaux" d'eau ça fait tomber la fièvre.

Et la chose la plus extraordinaire c'est le matin, à l'aube, comme on dit ... le jour se lève... comme dans le film...

Alors, la fièvre est tombée, le type reprend conscience ... inoubliable... ça devrait être une épreuve, ça. On devrait demander ça³ ... soigner avec des seaux d'eau vous verriez ce que c'est... l'aurore, le jour qui se lève ... magnifique ! ...mais il faut être tranquille, faut pas être emmerdé ! Faut pas avoir un type qui vient : alors, au suivant ! »

La toile de fond (2)

■ Le nom : psychothérapie / pédagogie institutionnelles

Cela commence par un mouvement d'humeur récurrent :

« Mais j'en ai marre d'entendre ce mot ! Tosquelles en avait marre aussi ! ... mais pourquoi pas ! ... »

cf. séance d'avril 2010

³Aux épreuves, examens universitaires...

► L'historique du nom « **psychothérapie institutionnelle** »⁴

L'article désormais fameux publié en 1952, en français, dans une revue portugaise, connaît une nouvelle publication, dans une revue belge (toujours en français)

Georges **Daumezon**, Philippe **Koechlin**, « **La psychothérapie institutionnelle française contemporaine** », *Anais portugueses de psiquiatria*, 1952, IV, 4 : 271-312.
La bibliothèque médicale Henri Ey (Sainte Anne) possède la collection de ces Annales
<http://www.ch-sainte-anne.fr/site/ensRech/bibliotheque/presentation.html>

Georges **Daumezon**, Philippe **Koechlin**, « **La psychothérapie institutionnelle française contemporaine** », *Psychoanalytische Perspectieven*, 2009-10, 4 : 27-28, 1/2.
Autour de la psychothérapie institutionnelle.
<http://www.psychoanalytischeperspectieven.be/on-line%20papers/index.htm>

« La vie dans les établissements, durant la guerre, a comporté aussi un resserrement de tous les liens entre médecins, malades et personnel. Dans nombre d'établissements, médecin, malades et personnel se sont unis dans des activités communes au sein des groupes de résistance. Il en résulta une cohésion accrue et un vécu plus dramatique de la situation du malade dont la misère était plus proche que jamais de celle qu'enduraient les personnes en contact quotidien avec lui.

Si bien que dans quelques établissements, et parmi eux, il faut faire une place particulière à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, dans la Lozère, les médecins commencèrent de développer une réelle activité psychothérapique auprès des malades.

2/ La naissance de la doctrine

En 1942, Balvet (1942: 399 sq.) apporte, au Congrès de Montpellier, une communication qui a peu de retentissement, mais où il indique le rôle réadaptateur d'une véritable hôpital psychiatrique. Sous l'influence de Tosquelles,

émigré d'Espagne, les essais d'organisation d'H. Simon se développèrent dans cet hôpital ; ils se sont poursuivis sans interruption grâce à la même inspiration et avec la collaboration de Bonnafé, Chaurand, Gallavardin, Despinoy, Milon. »

*Dans la présentation de la nouvelle publication de l'article, Joris De Bisschop fait remarquer que le terme de **psychothérapie institutionnelle** se retrouve uniquement dans le titre et dans la conclusion.*

Sommaire de l'article

I — Les sources

- 1/ antécédents historiques
- 2/ La désaffection contemporaine
- 3/ Les sources doctrinales récentes

II — Le mouvement français de Psychothérapie institutionnelle

- 1/ La situation psychiatrique des dernières années
- 2/ La naissance d'une doctrine
- 3/ La mise en pratique

III — Principales réalisations

- 1/ Organisation du travail
- 2/ La modification du cadre
- 3/ Les entreprises collectives
- 4/ Les loisirs
 - a. Veillées
 - b. Bals
 - c. Fêtes et kermesses
 - d. Chants et danse
 - e. Club
 - f. Divers
- 5/ Le sport
- 6/ L'information
 - a. Journal mural
 - b. Journal parlé
 - c. Journal intérieur
- 7/ La persévérance
- 8/ Problèmes pratiques divers

Conclusions générales

L'année précédente ...

⁴ Merci à Robert Maebe et à Joris De Bisschop pour toute cette partie.

François **Tosquelles** présente l'expérience de Saint-Alban au **Symposium de psychothérapie collective**, organisé à Bonneval par **Henri Ey**, le **9 septembre 1951**.
Publié dans **L'Évolution psychiatrique en 1952, fascicule III, juillet-septembre**,
« **sociothérapie et psychothérapie de groupe** »

Dans son intervention,

Georges **Daumezon** fait usage à **deux reprises de l'expression « psychothérapie institutionnelle »**

Dans le même fascicule,

*un autre article de **Daumezon** :*

« *action individuelle de la psychothérapie collective* »,
rubrique 'documents cliniques et thérapeutiques'

Isabelle Billiard, « **Les pères fondateurs de la psychologie du travail en butte à l'énigme du travail** », **Cliniques méditerranéennes, 2002/2, n° 66**
<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2002-2-page-11.htm>

Présentation du symposium, par Henri Ey, p. 531-432.

« À la demande de la direction du *Journal of clinical and experimental psychopathology*, un exposé du Dr. R. A. Solov, sur le travail de groupe chez les malades mentaux chroniques a été discuté dans le service du Dr. Ey, à Bonneval, le 9 septembre 1951.

En présence de M. le Dr. Aujaieu, Directeur au ministère de la Santé publique et sous la présidence de M. le Docteur Henry Ey, se sont réunis MM. Les Drs Bernard, Ch. Durand, Daumezon, Diatkine, Koechlin, Leulier, Le Guillant, Lebovici, Préaut, Sivadon et Tosquelles. Tous ces collègues ont une grande expérience de l'organisation des services d'**occupational therapy**. [...]

La discussion s'est engagée alors sur le problème général de la sociothérapie en milieu hospitalier psychiatrique. Comme à cette réunion assistaient des psychiatres dont le champ thérapeutique est très divers (maisons de santé, centre psychothérapeutiques d'hôpitaux, hôpitaux psychiatriques), chacun a parlé de son expérience propre [...]. À cet égard, la socialisation entreprise depuis plus de deux ans dans un vieil "asile" comme celui de Saint-Alban dans le Massif central, qu'a entrepris le Dr. Tosquelles, est apparue comme une tentative particulièrement importante. [...] »

Extraits de l'intervention de François Tosquelles

« En ce qui concerne la vie intérieure de l'hôpital, le problème central consistait à pouvoir assurer une vie "personnelle et autonome" à l'ancienne Salle commune et établir ensuite un certain nombre d'ateliers d'ergothérapie sous la formule coopérative, qui seule permettait de dépasser "dans les limites" très particulières dont on parlera plus tard, le stade de l'ergothérapie distraction ou celui de l'ergothérapie utilitaire pour l'ensemble de l'établissement. C'était cet ensemble qui ouvrait les portes, par ses organisations, à une **psychothérapie de groupe** et à une **social-thérapie**. La Commission de surveillance à la demande du Dr. Gallarvardin approuva les statuts de la nouvelle Salle commune devenue "Club Paul Balvet" lié dès lors économiquement à la Ligue⁵ et soumis au double contrôle des deux médecins-chefs de service. L'hôpital cédait ainsi pour ainsi dire une nouvelle parcelle de son territoire, la salle du Club, à cet organisme extérieur dont on avait toutefois assuré la liaison avec l'administration générale et celle de l'hôpital. Cet acte historiquement révolutionnaire a pour nous une transcendance extraordinaire et il est la pierre maîtresse, non seulement de "notre système" mais je crois de "toute possibilité" de résolution a priori des difficultés inévitables d'adaptation des "nouveaux besoins" à un système hospitalier et administratif qui a ses droits traditionnels et une expérience légitime à défendre.

Le Club est en grand partie l'expression automatique de l'ensemble de l'hôpital, du fait que bien qu'ayant pour ainsi dire un grand nombre d'activités propres, ces activités transcendent à la vie des quartiers comme on verra tout à l'heure. Pour nous autres médecins, c'est la source de problèmes pratiques, l'occasion de conflits interhumains concrets, des activités "spontanées" de nombreux groupes et de l'établissement des liaisons vitales entre malades divers, infirmiers, et personnel dans son ensemble. C'est souvent l'occasion thérapeutique que le médecin cherche et analyse plus ou moins publiquement. C'est toujours une vie nouvelle qui crée des "besoins nouveaux" et avec ces besoins d'occasion de cette **psychothérapie de groupe neutre et sociale** dont surtout les schizophrènes ont besoin. » (p. 541-542)

⁵Ligue d'hygiène mentale du Centre (section Lozérienne), organisme privé dont J.T. a précédemment relevé le rôle prépondérant dans le « dispositif » de Saint-Alban.

« Il s'agit de profiter du journal pour changer le milieu d'ensemble de l'hôpital, en lui donnant une conscience d'exister : celle-ci me semble pouvoir s'établir parfois avec l'apparition de *l'histoire*, le journal est *l'histoire* écrite de l'hôpital. Ici, on vise donc, soit une **psychothérapie collective** de l'hôpital compris comme un être malade lui-même, soit encore thérapeutique de un ou plusieurs malades » (p. 544)

« ... après la victoire constituée par la disparition du quartier des agités, et des agités eux-mêmes, celle de l'organisation de la salle commune que Balvet créa et où la "gérante" inventa en 1940 la psychothérapie de groupe de même style que celles des Américains... » (p. 540)

Extraits de l'intervention de Georges Daumezon

« Avant la sociothérapie, l'hôpital est pensé le plus souvent comme un organisme social hiérarchisé, dont les divers participants accomplissent aveuglément, sur l'ordre du médecin, des gestes ayant un but médiat de traitement. Cette conception idéale est évidemment sans rapport avec la réalité et on peut plutôt dire que l'hôpital est un groupement administratif plus ou moins autarcique où des castes étanches coexistent dans des rapports d'exploitation, l'activité médicale étant une sorte de néoplasie hypocritement exhibée car elle est, malgré tout, la raison d'être de l'administration.

La sociothérapie propose au contraire, à tous les participants de l'hôpital, un rôle immédiatement thérapeutique : le préposé à la pharmacie, l'infirmier qui participent à un traitement "délivrent" des médicaments ou les "administrent". L'accent est mis par le vocabulaire, même, sur la comptabilité matière. L'employé qui joue avec les malades dans une équipe de football, qui participe à la rédaction d'un journal, a un tout autre contact avec la réalité thérapeutique.

Aussi un travail doctrinal et pratique s'offre-t-il à nous : étude aussi rigoureuse que possible de la réalité sociologique de l'Hôpital Psychiatrique, du Pavillon, du Service, etc..., de ses modes de réactions, des façons de l'aborder fructueusement. [...]

Ce n'est qu'au prix de ces travaux préparatoires fort longs que nous pourrions posséder un moyen scientifique d'aborder les problèmes de la sociothérapie. Je pense même qu'au terme de ces études et de ces entreprises notre contact avec le malade se sera profondément modifié, que notre "clinique" ne ressemblera guère à la clinique traditionnelle : l'attitude actuelle du psychiatre, pour une

large part, consiste à établir avec le sujet des relations dont la signification comporte pour dynamique de faire revivre au sujet ses expériences pathologiques, tel m'apparaît l'ascèse de l'examen. Le jour où la vie de l'hôpital nous fournira au contraire le moyen de faire vivre au malade des expériences d'activités sur le plan de sa sociabilité normale maxima, notre vue du malade s'en trouvera modifiée.

Le Guillaud s'est plus à collectionner les exemples des erreurs que peuvent commettre des médecins ou des administrations utilisant les ficelles de la **psychothérapie institutionnelle** pour paraître à la page. On ne peut que l'en féliciter, cette dénonciation génératrice de vigilance, est indispensable.

Mais dans une ardeur agressive, ces temps-ci bien répandue, il a présenté ces erreurs comme la pratique normale et il a spécialement recherché des textes déjà anciens, écrits par Bernard, préalablement à toute pratique, afin de bien démontrer que la sociothérapie n'était qu'une pieuse mystification paternaliste. [...] Je crois au contraire que la règle d'or de toute la **psychothérapie institutionnelle** est d'évoluer de façon aussi concrète que possible. [...]

C'est en vivant la vie d'un service qu'on peut sentir le ton juste ou faux des initiatives dont il est le théâtre. De nombreux voyages à Saint-Alban me permettent d'affirmer l'authenticité de l'œuvre qui y fut entreprise et qui nous a servi à tous de modèle.

Il est juste de relever ici cette antériorité qu'il faudra un jour étudier en analysant les éléments de la situation Saint-Albanaise. » (p. 575-576)

Jean Oury fait référence à l'Occupational therapy dans

« **Les clubs thérapeutiques** »,
rapport annuel de l'Assemblée générale de la fédération des sociétés d'hygiène
mentale de la Croix-Marine, Paris, octobre 1959
in Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle,
éditions Champ social, 2001, p. 73.
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

► L'historique de la « **pédagogie institutionnelle** »

*La proposition de Jean Oury à un congrès Freinet en 1958
Sur le site de Jacques Pain*

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Definition_PI.html

« La "pédagogie institutionnelle" date de 1958. Du moins son "appellation contrôlée", par Jean Oury et Fernand Oury, au congrès du mouvement Freinet qui se tint cette année-là à Paris. Jean Oury se rapporte alors explicitement à la "psychothérapie institutionnelle" (1952) et à ce mouvement historique de pensée qui vise à resituer l'être humain au cœur des institutions qui fondent et règlent la société (1936).

"Il n'est que de rappeler un singulier événement qui devait aider à transformer radicalement l'hôpital : lorsque nous y introduisîmes une presse Freinet, petit format, empruntée à une école voisine. Aidés par quelques malades, nous commençâmes à imprimer un bulletin... Les quelques points que j'ai cités : imprimerie, club, ateliers, suffiront, je l'espère, à tenir dépliée devant vous la toile tramée de nos tâches quotidiennes... C'est dans cet état d'esprit que j'avais proposé il y a quelques années, le terme de "Pédagogie Institutionnelle"... pensant que ce n'est pas par hasard si ces grandes architectures - hôpital et école - posent simultanément des problèmes analogues... » (Jean Oury)" ».

Question : Qu'est-ce que c'est ?

Une **modification du milieu** telle qu'il y ait des coefficients non pas de liberté (n'importe comment) mais des **coefficients d'initiative et de liberté coordonnés ... pour qu'on puisse, au moment opportun, agir tout de suite...** intervenir ...

Malgré tous leurs défauts, dans des structures comme La Borde, il y a de la **connivence** parce qu'il y a un certain coefficient de **liberté de circulation**, les gens se rencontrent... et même s'ils se connaissent pas... la connivence, c'est pas forcément se connaître. C'est d'être ce qu'on appelle « complice de l'autre » ... si ça va pas, ça se sent !... ils viennent nous prévenir.

Or, ça, c'est un milieu... pour pouvoir créer un milieu comme ça, avec tous les

avatars que ça suppose, même dans les structures actuelles... La Borde comme ailleurs... y a quand même un certain quantum, une certaine proportion X de gens qui sont dans la connivence. Et les gens, c'est pas forcément des gens diplômés, des médecins, des infirmiers etc... Ça peut être aussi des malades, des pensionnaires de toutes sortes ! À condition qu'ils soient pris dans **un système... d'interrelations qui puisse tenir compte de la présence.** Mais c'est pas tous les jours ! ...

La toile de fond (3)

Xu Dan, « **Pourquoi La Borde est un lieu attachant ?** »

http://www.lacanchine.com/XuDan_03.html

■ La réunion Pitchoum

Cf. l'ensemble des prises de notes...

*reprise de la séance de septembre 2007
(L'analyse institutionnelle 2)*

Deux interventions de Jean Oury

« **Atelier sur la vie quotidienne** »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf

« **Concepts fondamentaux** »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

Un stagiaire à La Borde (p. 10-17)

<http://aipic.medicalistes.org/IMG/pdf/INFLEXIONS20mars2007.pdf>

Jean Oury rappelle comment est née la réunion Pitchoum du mercredi matin (11h_midi), dans le grand salon...

Au départ il y a eu le souhait de certains moniteurs de faire une réunion pour les « nouveaux embauchés », mais, à quel moment n'est-on plus un « nouveau embauché » s'interroge JO ? un mois ? six mois ? un an ?

De fait, cette réunion a été très vite « envahie » par les malades. On y racontait La Borde et on parlait aussi d'autre chose...

*Je comprend que cette réunion devait être très animée ...
Et, se voyant au milieu de cette effervescence...*

« J'ai l'impression d'être dans une bande ...
... j'ai l'impression d'être *Peachum* ... »,

aurait dit JO.

Cela a été entendu et répété. Et la réunion est devenue la réunion Pitchoum.

*Peachum, un maquereau des bas-fonds,
le roi des mendiants dans l'Opéra de quat'sous de Brecht-Weil
mise en scène au cinéma par Pabst*
http://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Op%C3%A9ra_de_quat%27sous
<http://www.tudou.com/programs/view/2sAhAZf1x6c/>

Aujourd'hui, les gens ne savent pas pourquoi elle s'appelle ainsi.

Elle est demeurée une réunion informelle, sans ordre du jour...

Les gens arrivent peu à peu... au début il n'y pas grand monde ...

« Mais faut pas s'énerver, parce que ça arrive... »

Ce mercredi matin, il y avait à 11 heures trois personnes et deux chiens, deux lévriers...

... au milieu des aboiements et du bruit des pièces que comptaient les types responsables de la caisse de la vente du tabac...

... Petit à petit les gens sont arrivés...

*(... et les chiens ont été mis dehors
et les compteurs de pièces ont fini par mettre fin à leur business,
si j'ai bien compris !)*

« Ce matin, on a parlé de l'accueil... »

■ La fonction « accueil » : fonction de base

Il faut d'abord distinguer **accueil** et **admission**, pour éviter ce qui se passe ailleurs...

*cf. l'ensemble des prises de notes
notamment celles de mai, octobre 2008,
janvier, novembre 2009*

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** », in **JACQUES SCHOTTE (éd.)
Le Contact, De Boeck, 1990.**

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

Jean Oury, « **Tout ceci n'est pas nouveau** »,
**intervention à Montreuil
lu au séminaire de Sainte Anne en janvier 2009**

Ce passage peut être écouté sur le site d'Ouvrir le cinéma

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_pasnouveau.mov

Il peut être lu sur d'autres sites:

<http://blog.idoo.com/antochrit/post/54488-un%20petit%20texte%20de%20jean%20oury>

<http://www.balat.fr/spip.php?article590>

L'accueil a toujours été, depuis le début (*Je comprends : même avant La Borde*) la fonction de base.

Jean Oury, « **La désaliénation en clinique psychiatrique** »,
in Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle,
éditions Champ social, 2001, p.32-33

article commandé en 1955,

La Borde avait deux ans d'âge,

pour la revue *Présence*, n°54, 1956

« Un malade arrive : quelque fois il ne sait même pas qu'il est malade. Bien sûr, le médecin le voit. [...] Mais c'est après que tout va commencer. [...] Au début, on ne savait pas bien comment faire ; on était gêné, on se sentait un peu surfait. On n'a pas de blouse. Alors, il faut remplacer le langage de l'habillement par des gestes, par des paroles. On essaie de convaincre, mais souvent nos arguments ne tiennent pas. On déambule, on fait visiter, on exhorte. Dans

l'ensemble ça marche. Mais on s'est vite aperçu que cette action réussie n'était pas simplement due à nos démarches, que souvent le malade ne nous écoutait pas, mais tout en nous suivant regardait les autres malades. Et très rapidement, nous avons exploité cette réalité : l'influence des autres malades sur le malade entrant. [...]

On a donc décidé de fonder rapidement une institution : le comité d'accueil. Ce comité – renouvelable partiellement tous les quinze jours, à l'Assemblée générale – nous nous efforçons qu'il soit composé de personnes assez différentes les unes des autres [...]. Il ne s'agit pas forcément que ce soit les personnes du comité qui accueillent elles-mêmes : il faut qu'elles participent plus que les autres à l'accueil, c'est tout. On voit souvent des personnes ne faisant pas partie du comité, accueillir d'elles-mêmes sans qu'on le leur demande. C'est une sorte de courant général qu'on crée par l'institution. Tout le monde s'en mêle, mais d'une façon orientée par l'institution. »

François Tosquelles,
intervention au Symposium de Psychothérapie collective,
Bonneval, 9 septembre 1951.

« Toutefois, comme vous verrez tout de suite, lorsque je vous parlerai du dispositif d'ergothérapie et de son orientation théorique, cette prise de conscience à un certain niveau me semble indispensable. Par ailleurs, créer ou approfondir la "conscience d'être malade" me paraît être le premier but du psychiatre lorsqu'en face d'un nouveau malade, il doit essayer d'établir le contact non ambigu médecin-malade, qui seul, peut permettre le déroulement "normal" d'une thérapeutique et d'un "processus" de guérison. Les problèmes concernant "l'admission" du malade et les premiers contacts avec l'hôpital ont à ce point de vue une importance de premier ordre, et nous les avons entourés toujours d'une série de précautions qui ne sont pas certainement les recommandations "réglementaires" ou "administratives" (celles qui recommandent par exemple que le médecin et même le personnel de l'hôpital n'interviennent pas au transfert du malade, ou celles qui établissent des techniques de fouilles et bains, etc.) » (p. 548)

[...]

JO se souvient de discussions avec Hélène Chaigneau et du cas d'un homme « ramassé » dans la rue. Au bout d'un mois ce type ne se levait toujours pas du

lit où on l'avait mis à son arrivée... en fait on avait simplement oublié de lui remettre sa jambe artificielle, de lui donner son dentier et ses lunettes...

L'accueil, c'est le premier jour, mais parfois il faut six mois pour accueillir quelqu'un... avec de la connivence ! Faut pas être emmerdé... par je ne sais quel contrôleur des travaux !

**Catherine de Luca-Bernier, « L'accueil à la clinique de La Borde »,
Rencontres Pédagogie et psychothérapie institutionnelles,
27-29 octobre 2009**
<http://pig.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/ActesLB09.html>

Jean Oury, Ginette Michaud,
« Psychothérapie institutionnelle. Introduction à une histoire »
http://euro-psy.org/site/La_Borde.html

La toile de fond (4)

■ « Parlêtres »

Cf. l'ensemble des prises de notes

C'est en posant la question : quel lien avec la psychanalyse ? — que Jean Oury revient sur l'expression de Jacques Lacan : nous sommes des **parlêtres**.

Il dit : « nous avons affaire à des parlêtres »

Même quand la personne ne dit rien, même chez le p'tit Lulu ...
Cela demande du temps, il ne faut pas se précipiter... cela nécessite une **approche diagnostique polydimensionnelle**.

Cette approche implique la question du **transfert** et de la **disparité subjective** tel que **Lacan** l'a développé dans son séminaire.

Une manière de « lutter » contre une certaine « manie », « à certaines époques », qui était de ne pas faire de diagnostic et de traiter l'autre (malade ou pas) comme un copain (« copain/copain »), accompagnée d'une critique du

« pouvoir médical » (JO traité de « flichiatre ») « ... *pouvoir médical* ! ... si c'était vrai !... mais il est tombé dans la fosse!... »)

Le respect de l'autre, même le plus démuné ... c'est pas être flichiatre ... c'est ...

... **prendre des décisions vitales !**

... **et cette dimension est constamment remise en question...**

Alors,
... il reste ... tout cet arriéré d'histoire...

La consultation

■ Le diagnostic

Une remarque que Jean Oury a entendu dans des groupes de travail :
« Faut pas faire de diagnostic parce qu'on sort de la neutralité ! »

Les avancées très intéressantes de la phénoménologie...

... et les travaux de **Henricus Cornelius Rümke**, principalement la notion de **Praecox Gefühl**, que Jean Oury rapproche de **l'instant de voir** au sens de **Lacan** dans la **logique assertive**

*Cf. principalement
la séance précédente d'avril 2010.*

[...]

**Comment faire le diagnostic ?
Quel rapport entre le diagnostic et le transfert ?**

✚ La Spaltung

Jean Oury enchaîne avec la question de la **Spaltung**, la dissociation, dans *les* schizophrénies (l'apport de **Bleuler**)

*Cf. l'ensemble des prises de notes
notamment les précédentes, mars et avril 2010.*

Quand on rencontre quelqu'un : Où est-il ?

Un *normopathe*, quelqu'un comme tout le monde, on lui dit : asseyez-vous, il fait beau, il fait pas beau... on parle à quelqu'un ... qui est là.

Mais un schizophrène, c'est comme si tous les fils de sa personnalité n'étaient pas rassemblés en un nœud, qu'il y aurait plein de nœuds partout ... et même des nœuds qui sont restés dehors !

On a beau dire : asseyez-vous, ça va bien ? Ça sert à rien ... globalement, il y a des bouts de lui qui ne sont pas là ...

Jean Oury fait référence à un passage chez Marcel Jouhandeau...

Marcel Jouhandeau, *Rafles de visages*, in : *Verve*, n° 5/6,
cité par

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique (1950)*,
thèse pour le doctorat en médecine,
publiée sous le titre : *Essai sur la création esthétique*,
Hermann, 2008, p. 114-115.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr+%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

« Insistons encore quelque peu sur l'importance du "laisser-aller" existentiel dans la "compréhension" d'un malade. Paulette est une petite paysanne de seize ans. Elle n'a à sa disposition qu'un moyen d'expression assez limité : c'est une notion générale dont il faut toujours tenir compte. Elle arrive à nous faire sentir des situations existentielles tout à fait inhabituelles et c'est à nous de les structurer. Par exemple : je la regarde dans les yeux. Elle dit, à ses parents : "Il est toujours à lutter contre moi", et à moi : "Tu as beau me regarder dans les yeux, tu n'auras pas mon secret..." , "Tu as beau me repousser jusque derrière moi, etc." »

Que veut-elle exprimer ?

Je pense à cette phrase de Marcel Jouhandeau :

"L'endroit du corps où j'exige le plus d'ordre chez l'homme comme chez la femme, c'est la nuque, parce que c'est là que réside le centre de la volupté, les leviers de commande du plaisir et que se nouent et se dénouent les liens de la vie et de la mort : là où se plaît à frapper la hache du bourreau, où repose le poids

du monde entre les épaules d'Atlas, le lieu même de la personne, de sa force ou de sa faiblesse ; d'un œil caché, post-facial, de loin le plus sensible ; qui veille à la direction ; ou à l'égarément. Volonté d'abord. Fatalité enfin quand l'homme a abdiqué."

L'œil de l'espace imaginaire

Je l'atteins donc en sa personne ; ce lieu imaginaire, point central du conflit, elle "l'éprouve" intensément ; je pense que Descartes plaçait l'âme dans la glande pinéale, et nos lointains ancêtres (dans la phylogénèse) avaient un troisième œil, l'œil pinéal de l'habenula. Et je comprends que cet œil imaginaire, arène des conflits, si bien décrit par Sartre dans le *Regard d'autrui* est une entité réelle, concrète, vitale. Et je comprends bien qu'elle me réponde alors : – Je lutterai jusqu'au bout, – Je veux te foudre mon poing dans la gueule." »

(Je n'ai pas mentionné les notes de références)

Le « **Praecox Gefühl** », c'est-à-dire le sentiment dans l'immédiateté de quelque chose qui nes'assemble pas...

Le transfert dissocié

Cf. l'ensemble des prises de notes.

Il y a du transfert dans la schizophrénie mais c'est un transfert éclaté, c'est le transfert lui-même qui est mis en petits bouts...

Cette position, — « discutable » (*je comprends que l'on peut toujours la discuter pour la remettre en question*)—, met en question la présence de l'autre

Jean Oury devient très elliptique...

... Tenir compte « directement » de la Spaltung

... ce (qui) peut faire un rassemblement ... passager...

*Je comprends :
quand on tient compte du transfert dissocié...*

« Et ça, ça se voit tous les jours tous les jours, tous les jours, mais par contre, si on traite ce type-là comme si c'était un transfert bien ramassé, [...] là ... c'est gravissime !

... de l'importance pratique du diagnostic dans la rencontre avec l'autre .

... parce que on peut s'énerver en disant : pourquoi tu me parles pas ?
... et si on allonge le type : dites tout ce qui vous passe par la tête, et, vous gênez pas ...et si [...] ... il dit rien du tout ... il s'en fout...

... de l'importance pratique du diagnostic dans la rencontre avec l'autre.

Or,

le système, comme on dit, **ins-ti-tu-tio-nnel**, de Psychothérapie institutionnelle est un imbroglio, un tissage de rencontres, mais au sens, on peut dire, le plus classique du terme, de rencontre.

■ La rencontre

Tuchè et automaton

lektion

Jean Oury introduit la référence au séminaire de Lacan :

Jacques **Lacan**,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964),
Séminaire XI,
chapitre Tuchè et automaton,
Seuil, Points essais 1973, 1990.
<http://stoferla.free.fr>

...des termes aussi bien d'Aristote que des Stoïciens ...

... conseil aux analystes : **soyez tychistes** ! Soyez sensibles à la rencontre.

*Je n'ai pas trouvé trace de ce conseil,
tout au moins dans une formule aussi évidente...*

La rencontre, on ne peut pas l'isoler, ... la tuchè ... tugkanon... c'est toujours

associé à autre chose et en particulier à ce qu'on appelle le **lekton**.

Le lekton... une fois Lacan a parlé de ça mais trop vite... dans la schizophrénie, dans les psychoses, le **lekton en a pris un coup**.

Et pour qu'il puisse y avoir « objectalité » il faut que ça fonctionne drôlement bien entre le tugkanon et le lekton.

Or, c'est quand même à ce niveau-là qu'on a affaire tous les jours !

Jean Oury, « **L'objet chez Lacan** »

<http://www.balat.fr/L-objet-chez-Lacan.html>

« L'objet "a", "pathos de la coupure", suppose le passage par la castration. C'est en ce sens que l'objet "a" est le corrélat de la séparation ; il assume une fonction spécifique, bien précise; c'est pour mieux délimiter son statut logique qu'il me semble important de signaler que la notion "d'objet partiel" prête à confusion. C'est Karl Abraham qui aurait introduit cette notion, mais en réalité, il y a un malentendu (du fait de la traduction ?) : ce n'est pas l'objet qui est partiel, mais l'amour ; il s'agit en fait "d'objet de l'amour partiel". On a beaucoup trop usé de ce soi-disant objet partiel. Par exemple, chez les psychotiques, là où il s'agit de multiréférentiabilité, d'investissements partiels, ce sont bien ces investissements qui sont partiels, non les objets.

En fin de compte, quand on parle de "relation objectale", le terme "objectal" vient là surtout pour marquer qu'il ne s'agit pas d'une relation "objective", d'une forme d'objectivation. "Objectal" suppose que la relation est liée au désir, donc à l'inconscient. Par exemple, il y a une confusion, dans le comportementalisme, entre objectivité et objectalité. L'objectivité: "Voilà, tu n'as qu'à t'installer, prendre un appartement, trouver un travail..." et c'est vrai, objectivement, c'est quand même plus confortable. Il peut se faire que cela entraîne des modifications objectales, mais on ne peut pas vraiment parler d'une thérapie. "L'aménagement" (au sens de Winnicott et de Masud Khan) tient compte directement de l'objectalité. C'est très différent ; "l'aménagement", ce n'est pas simplement aller à l'ANPE pour chercher du travail. Bien sûr, c'est de l'objectif, mais à l'intérieur d'un "projet" objectal.

Il faudrait reprendre ici les différentes acceptions : objectivité, objectalité, objectité, et les variations sur "l'objeu" (au sens de Francis Ponge et d'Henri Maldiney: "Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge". Henri Maldiney).

A l'arrière-plan de ces notions, il y a toujours des options "philosophiques". [...]

"L'objectal est inséparable des différentes strates qui se dilatent comme autant d'occasions de détours et de replis"; possibilités de greffes "d'incorporels", au sens stoïcien du terme : les événements. Y aurait-il corrélation entre l'objet "a" et l'objectal? Quelque chose qui ne se fixe pas dans une essence, surface à courbure variable, occasion de détours impliquant la rencontre? Ce qui fait événement, c'est la présence de l'objet "a" ; l'événement va "allumer" quelque chose au niveau du fantasme. Une vraie rencontre va s'inscrire dans le Réel, pourra infléchir l'assise fantasmatique, et peut-être la "présentation" la *Darstellung*, le style. L'objet serait un "mixte" entre le tugkanon et le lekton, le hasard et le dicible. Et Leibniz précise qu'il y a un premier et un deuxième moment de l'objet: "Le premier moment de l'objet, c'est l'objet comme perçu ou le monde comme exprimé". C'est ce qu'il appelle "singularité d'inflexion". Pour le second il ne s'agit pas d'expression mais de contenu, ce qu'il appelle "singularité d'extremum". Maximum et minimum, définissant ainsi une logique de "l'extremum", dont une corrélation est la délimitation.

Lacan dit que l'objet "a" est "l'enforme du A" (sorte de *Gestaltung* ?) Il est la "mise en scène" du A. On pourrait supposer qu'il s'agit du passage du monde à la monade, c'est-à-dire au sujet, c'est-à-dire au théâtre intérieur. Comment le monde va-t-il "se représenter"? Par le biais de l'objet du désir : indispensable pour qu'il y ait inscription. Le "vinculum" c'est ce qui permet de se lier et de s'inscrire dans les feuillets, dans les strates. Nous sommes alors au niveau de l'objectalité. Il ne s'agit pas de l'objet de la science expérimentale. Dans cette perspective, Deleuze fait la comparaison avec "l'objet technologique", qui n'est que "la fluctuation de la norme"... "La fluctuation de la norme remplace la permanence d'une loi... L'objet prend place dans un continuum par variation" (G. Deleuze). Par exemple, les parapluies en papier : si vous voulez aller à une soirée et qu'il pleut, vous pourrez acheter votre parapluie, même dans un taxi, et vous le jetterez après... Un parapluie en papier, c'est un objet technologique. On voit bien qu'il y a de moins en moins de stabilité, le continuum par variations se substituant à la permanence de la loi. »

*Cf. l'ensemble des prises de notes.
Et pour continuer l'investigation
voici encore un autre texte :*

Jean **Oury** et Danielle **Roulot**, « Schizophrénie et institution »
(1^{er} février 1984), in *Dialogues à La Borde*,
Hermann, 2008, p. 61-62.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« La rencontre telle que la définit Lacan se situe dans une dialectique entre *automaton* et *tuchè*. C'est certain que c'est quelque chose qui est en rapport constant avec le Réel – pour qu'on puisse parler d'une véritable rencontre. Or, on peut dire que le schizophrène est déjà trop dans le Réel. [...] Ce qu'il faudrait préciser, c'est la notion d'accompagnement. C'est dans ce sens-là que je parlais tout à l'heure de "naïveté diacritique". Il y a plusieurs choses à préciser. Lacan définit la dimension névrotique comme étant de l'ordre d'une rencontre toujours manquée, une *dystuchèz* tandis qu'il ne parle pas de la rencontre manquée à propos de la psychose. C'est là qu'il introduit au contraire un autre terme dont il faudrait parler beaucoup, quitte à en donner soi-même sa propre définition, le terme de *lekton* : le psychotique, quand il est en phase active, de non-renoncement, est toujours à la recherche infinie d'un *lekton*, mais d'un *lekton* inaccessible. Le sens des mots fait partie de cette dimension comme le sens d'une histoire, au sens de sa propre histoire. Si l'on n'en tient pas compte, on risque de tomber dans des pièges au cours de ce qu'on appelle des "psychothérapies de soutien", chez certains schizophrènes, on participe à une sorte d'angoisse ou à une forme d'attente, *erwarten* attendre quelque chose, alors que cette attente a déjà pris des positions définitives dans l'*abwarten*, dans un état d'attente indéfinie, "en souffrance". Et du fait même qu'on parle, on prend le risque d'activer, d'une façon sauvage cet état chez le schizophrène. Si on lui tient des discours du genre : "Je vais t'expliquer... Voici ce qui s'est passé... C'est là que..." Ça peut durer des jours et des jours cette affaire, quand on le voit tous les jours. Et si on est naïf non diacritique, on va torturer ce pauvre bonhomme pour rien ; parce que c'est la pire des choses d'attendre quelque chose d'inaccessible en soi, inaccessibilité qui est justement le propre de la psychose. [...] Il n'y a pas de point, il n'y a pas de nœud, le schizophrène est complètement éparpillé. Plus on pousse la conversation, plus on risque de revenir soi-même à une position spéculaire, illusionnelle. La grande difficulté, c'est de parvenir à continuer la conversation en sacrifiant délibérément tout essai de "vouloir aller vers". »

La toile de fond (5)

■ « La veillance permanente »

Alors, parler d'objet à quelqu'un qui est en dissociation... c'est un peu bizarre... Par contre, il peut y avoir des objets bizarres... [...]

Jean Oury décrit le cas d'une pensionnaire qui lui fait cadeau d'une peinture qu'elle a réalisée dans le cadre d'un atelier... [...]

On est, non pas en **surveillance** mais en **veillance permanente**, et c'est ça le rapport à l'autre.

Cela nécessite un certain degré de liberté. Mais quelle liberté ? [...]

... toute cette dimension-là, c'est pris dans une étoffe "institutionnelle" et de tenir compte ce que **Tosquelles** appelait des '**multi-investissements transférentiels polyphoniques**' ...

C'est comme une polyphonie : on agit à plusieurs niveaux en même temps... mais avec des **rapports de complémentarités**. [...]

en fin de séance,
Jean Oury fera un détour par le dispositif **cartels**
proposé par Jacques Lacan
<http://www.la-lettre-lacanie.net/spip.php?article11>

pour parler de...

■ L'analyse du savoir/ forger ses propres outils

... Mais c'est un travail en même temps, on peut dire, d'analyse... d'analyse du savoir.

Ça c'est une dimension très importante... j

« Il n'y a pas d'analyse sans analyse du savoir »

Une expression trouvée il y a très très longtemps chez **Maurice Blanchot**⁶
Il n'y a pas de processus analytique, sans, en même temps, ce que faisait Freud tout le temps, sans analyse des concepts, analyse du savoir analytique ...

À l'image du **tailleur de pierre**, il faut construire ses propres outils, les vérifier tout le temps...

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.**

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*,
sous la dir. de Pierre Kaufmann,

Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.828.

« La psychothérapie institutionnelle n'est pas une "technique" parmi d'autres. On ne fait pas une "cure" de psychothérapie institutionnelle comme on fait une cure analytique, ou une cure d'insuline, ou une cure de désintoxication, ou de neuroleptiques.

On pourrait la définir comme ce qui est nécessaire pour créer un champ psychothérapique collectif pas simplement des pratiques, mais également des concepts. Il s'agit essentiellement de prendre en charge le traitement des psychoses, mais, si on parvient à saisir quelque chose en ce qui concerne les psychoses, on pourra mieux comprendre la "normalité". Les éléments nécessaires à l'agencement du champ thérapeutique peuvent donc être utilisés dans d'autres domaines, en particulier dans les milieux éducatifs et pédagogiques.

On ne peut donc pas définir la psychothérapie institutionnelle sans élaborer une certaine théorie des psychoses. Cette conception détermine la pratique. Il s'agit donc, ici, d'une prise de position doctrinale. »

⁶Le scribe n'a pas réussi à la trouver...

Spirales
Le hors-temps
19 mai 2010

repères

La consultation : histoires de vie (1)

- ▶ La femme potomane

La toile de fond (1)

- La connivence
- Les relations complémentaires

Une histoire pathologique : pathographies

La consultation

- la décision
- « Le moment fécond »

La consultation : histoires de vie (2)

- ▶ Le p'tit Lulu
- ▶ La jeune femme avec un œdème cérébral
- ▶ Le forcené de la Canourgue, près de Saint-Alban
- ▶ Le patient de Saint-Alban atteint d'automatose
- ▶ La femme aux crapauds, près de Saumery
- ▶ Paulette et le miroir

- Les "événements"

- ▶ Le jeune homme du val de Loire (delirium)

annonces

Jean **Oury**
François **Tosquelles**

Viktor von **Weizsäcker**
Pedro **Lain Entralgo**
Jean **Oury**

Jacques **Lacan**

La toile de fond (2)

- Le nom : psychothérapie /pédagogie institutionnelles

Georges **Daumezon**
Philippe **Koechlin**
François **Tosquelles**
Henri **Ey**
Jean **Oury**

La toile de fond (3)

- La réunion Pitchoum
- La fonction « accueil » : fonction de base

Jean **Oury**

Jean **Oury**
François **Tosquelles**

La toile de fond (4)

- « parlêtres »

Jacques **Lacan**

La consultation

- le diagnostic

✚ La Spaltung

✚ Le transfert dissocié

- La rencontre : Tuchè et automaton, lektion

Jean **Oury**
Marcel **Jouhandeau**

Jean **Oury**

Jacques **Lacan**
Jean **Oury**
Danielle **Roulot**

La toile de fond (5)

- « La veillance permanente »
- L'analyse du savoir/forger ses propres outils

Maurice **Blanchot**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 24 janvier 2011.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 16 juin 2010

« ...voilà pourquoi tant de textes de Freud commencent par une scène de conversation, une promenade à la campagne, une rencontre de voyage, et se poursuivent dans un échange public (réel ou fictif) avec des “ignorants”, des non-initiés, à la manière du philosophe antique sur l'agora. Voilà pourquoi la mémoire s'éveille à de telles occasions, dans des scènes parlées qui sont autant de possibilités, pour ces rencontres et ces intuitions, de se transcrire sur une scène d'écriture, laquelle se construit par conséquent tout au long de la scène de conversation, et pourrait-on dire, à même cette scène. Le travail inaugural de Derrida, “Freud et la scène de l'écriture”, ne peut s'entendre qu'à la mesure de cette immense scène de conversation, de cette agora grand ouverte où finissent par se croiser et converser ensemble Héraclite et Virgile avec le voyageur anonyme du train qui file à travers la Bosnie Herzégovine. C'est sur cette vaste scène que Freud se conçoit lui-même comme locuteur, moins comme “écrivain” que comme auditeur et lecteur, chargé de consigner ce qu'il a entendu. »

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*, chapitre VII : « l'écriture et la traduction », Hermann, 2010, p. 186-187.

« C'est pourquoi nous avons pensé illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, — quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. À cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique, qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire. »

Jacques Lacan, « Séminaire sur la lettre volée » (1955), *Écrits* Seuil, 1966, p. 12.

« Est-ce qu'il y a un sentier, une sorte de ligne à suivre ? Non pas pour que vous me compreniez — cela vous regarde — mais pour que ça puisse paraître cohérent. »

Jean Oury, *Le mercredi soir...*

👉 Pour démarrer

Jean Oury

« ... qu'à chaque fois, je sais pas quoi dire... »

Il tente de clarifier de quelle dimension cela peut bien relever (*c'est ma façon de dire*)

▶ « **Une dimension éthique** » ? Il n'ose pas.
(« je n'ose pas dire que c'est par une dimension éthique extraordinaire ! »)
Au début, il est à nouveau question de cette manie, stéréotypie de ne jamais rien préparer.

▶ « Une réaction contre les examens ? » Une vieille histoire délirante contre l'école, l'Éducation nationale. Il ne faut pas prendre ça au **sérieux**, ajoute-t-il aussitôt, parce que c'est quand même pas si mal...

Alors,
... manies ? stéréotypies ? Pliures, « pliures de l'exsis... » (il ne termine pas le mot *existence*), qu'on essaye toujours de justifier, de rationaliser...

Mais,

« Les justifications, on en trouve tant qu'on veut... »

Dans la rencontre, dans toute rencontre, il y a forcément un « effet de surprise ». Alors, bien préparer ce qu'on va dire semble un comble à Jean Oury (« le comble d'une dimension obsessionnelle »).

Et souvent, on constate que « plus c'est bien, pire c'est ! »

(Ceux qui lisent leur intervention. Et ça emmerde tout le monde)

... manies, stéréotypies, pliures... travers...

Alors, pour justifier ce travers... dans cette pathologie personnelle ... « on applique des formules »

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

... « **Il n'y a pas d'Autre de l'Autre** » »

Quand on rencontre quelqu'un (dans la consultation), pas question d'aller fouiller dans ses tiroirs pour y chercher des citations (« Je vais réfléchir ... [...] Ah, oui, Il y a un texte qui dit que... »)

« Pendant ce temps-là, le type, il est reparti... »

Donc, dans la rencontre ... « **être là et pas ailleurs** ... »

... pas question d'être dans l'ailleurs des citations, des références...

Jean Oury *reprend* à partir de son « travers personnel » de ne rien préparer :

— *Tu dis que tu prépares pas... Tu ne prépares pas... Mais tu prépares tout le temps !*

Alors... Référence : « **il n'y a pas d'Autre de l'Autre** »

👉 Repères

Ce mercredi soir, il y aura comme deux **lignes** à suivre, apparaissant/disparaissant au milieu de « **conversations imaginaires** », à la manière, dit JO, de **François Tosquelles**...

↑ Une ligne de force qui représenterait le **sérieux** associé, ce soir, au **travail de fond permanent** ;

↑ une seconde tournant autour de la **demande**, concrétisée dans l'exclamation : « **qu'est-ce que je fous-là ?** »

rythmé, ici, selon deux **spirales**...

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

Et **Tosquelles** ? (qu'est-ce qu'il disait ?) ...

*Quelques lignes à propos du livre de Patrick Faugeras,
L'ombre portée de François Tosquelles
<http://www.lien-social.com/spip.php?article2024>*

... Quand on est *psychiste*, on prépare, on travaille 24h/24 !

Jean Oury ajoute ce soir (mais il l'a souvent répété) que c'est quand on dort qu'on travaille le plus ! Même si on ne se souvient pas de ses rêves (*c'est ma façon de traduire*)

Être psychiste, c'est donc un « **travail de fond permanent** »

« Autrement dit, il y a un travail de fond permanent du fait même que l'on est ... C'est peut-être une gageure de dire ça...

— *Pour qui tu te prends ?*

On laisse de côté les arguments un peu fallacieux en disant :

— *Arrête de dire : pour qui tu te prends. C'est ridicule !* »

« Le moi est haïssable. »

« Et alors, on dit :

— *Eh bien je vais dire... N'importe quoi !*

— *Déranger tout ce monde pour que tu dises n'importe quoi, t'es un peu gonflé !*

Cette dimension-là... C'est à partir... de quoi ?

Alors on dit :

— *Oh, à partir d'une certaine expérience !...*

— *Quelle expérience vous avez... Mais n'importe qui, au bout d'un certain âge !... ça s'accumule... Est-ce qu'il y a un **sentier, une sorte de ligne à suivre** ? ...*

... **Non pas pour que vous me compreniez — ça vous regarde — mais pour que ça puisse paraître... cohérent.** »

Le hors-temps

Parler du hors-temps au fur et à mesure ... des mois qui passent... c'est inépuisable...

« Pendant que vous êtes là [...] le temps passe... »

↑ La demande (1)

« Il y a quelque chose de l'ordre... Peut-être... Le mot qui apparaît là : une **demande**. Mais *qui demande quoi ?* »

Si vous venez là, vous demandez quelque chose ? À moins que ce soit moi qui demande que vous soyez là pour que je vous raconte n'importe quoi ?

Est-ce que c'est de l'ordre de la demande ?
Alors ça ! ... difficile ! ...

On peut demander à Olivier (Legré) :

mais qu'est-ce que tu fous là ? »

*En tout début de séminaire
Jean Oury a rapproché la question de la rencontre
de la formule de Lacan « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».
Je profite de cette adresse à Olivier Legré
dans la rencontre de la séance
pour insérer, ici, artificiellement,
des fragments de Lacan, comme des repères pour la suite...*

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

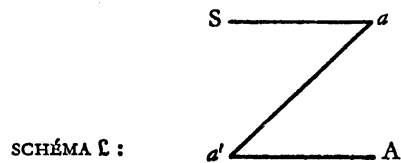
... **“Il n'y a pas d'Autre de l'Autre”** »

Jacques **Lacan**, « D'une question préliminaire
à tout traitement possible de la psychose » (1958),
Écrits, Seuil, 1966, p. 548-549.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« ...venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

2. Nous appliquerons, “ pour fixer les idées ” et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :



signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, a, ses objets, a', son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « **Que suis-je là ?** », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixé de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés. »

Jacques **Lacan**, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Séminaire XVI,
11 juin 1969, Seuil, 2006, p. 357-358.

<http://staferla.free.fr>

L'extrait provient de la version de ce site

« Dans le de l'un à l'autre dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de “l'autre entre tous”, dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ? Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ? Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre... tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A ...nous avons formulé aussi qu' “il n'y a pas d'Autre de l'Autre”. Et ceci est très essentiel à toute notre articulation. Alors, on va chercher une autre notoriété.

Est-ce que, s'il n'y a pas d'Autre de l'Autre... est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ?

Mais ça aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre. Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu rhétorique. Ça l'est !

On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes, qui se disposaient d'une façon un peu différente. On parlait de “l'autre et du même”, et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne.[...]

... que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la

théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas... et littéralement à son principe ...que ce qu'il s'agit de ne pas confondre : c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément. Ce n'est pas du tout pareil. Et c'est là le pas d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet "Autre" problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre. En ce sens, qui est celui dont nous l'introduisons, pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être "l'Autre entre tous", ni aussi bien d'être "le seul", mais seulement de ce qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme l'Autre. »

Sur le site de l'école de la cause freudienne :

« **De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas** »,

<http://www.causefreudienne.net/etudier/essential/de-l-autre-de-la-garantie-a-l-autre-qui-n-existe-pas.html?symfony=3b0f487bb5c5cafd8397fa021b0e7cd8>

Marc **Darmon**, « **L'Autre comme lieu** » (1999)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon150999

Pour continuer une approche du grand Autre,
En annexe de ces prises de notes, extraits de :

Rodolphe Adam, Lacan et Kierkegaard,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

Le hors-temps

« Est ce qu'on n'a pas un préjugé de croire que tout ce qu'on fait c'est dans du temps ? »

Parler du temps, ça touche beaucoup d'aspects existentiels...

Jean **Oury**, « par association », reprend le *fil* du **sérieux** ...

Du sérieux des références ... au sérieux de **Kierkegaard**

— Tu as dis "référence" ?

— Oui, c'est très sérieux ce que je fais là !

— Tu as employé le mot "sérieux" ?

— Je l'ai employé plusieurs fois.

« On sait bien que c'est toute la discussion qui apparaît dans ce texte de **Kierkegaard**... »

↑ Le sérieux (2)



Kierkegaard

Le sérieux, catégorie existentielle

Chez **Kierkegaard**, le sérieux est une catégorie existentielle.

*Cf. l'ensemble des prises de notes
surtout la séance d'octobre 2007
qui contient déjà ces extraits :*

Sören Kierkegaard, Le Concept de l'angoisse (1844)

Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse.

Traité du désespoir [1990],

Collection Tel (N° 164), Gallimard, 1990, p. 318

http://www.gallimard.fr/auteurs/S%C3%B6ren_Kierkegaard.htm

Un texte sur Kierkegaard

Christine Baron, « Kierkegaard, inconnu. Récit contre concept. »

<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

*Voici des extraits tirés du tome VII des Œuvres complètes,
publiées aux éditions de l'Orante, p. 242-247.*

Le concept d'angoisse.

**Simple réflexion psychologique pour servir d'introduction
au problème dogmatique du péché héréditaire.**

Chapitre IV

L'angoisse du péché ou l'angoisse conséquence du péché dans l'individu.

§ 2 L'angoisse devant le bien (Le démoniaque).

II. La liberté perdue au point de vue pneumatique.

« *c/Que faut-il entendre par certitude et par intériorité. Il est difficile de donner une définition. Je répondrai cependant en disant qu'elles sont le sérieux. Chacun comprend ce terme ; pourtant il est surprenant de voir que peu de mots ont plus rarement que celui-ci été l'objet d'un examen. Quand Macbeth a tué le roi, il s'écrie :*

Von Jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben :

Alles ist Tand, gestorben Ruhm und Gnade !

Der Lebenswein ist ausgeschenkt.

[Désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités ; mortes sont la gloire et la grâce ! Le vin de la vie est versé »] (acte II, sc. 3).

Macbeth était bien un meurtrier, aussi les mots prennent-ils dans sa bouche un son de vérité qui vous secoue et vous effraie ; mais toute individualité qui a perdu le sens de la vie intérieure peut dire aussi : "der Lebenswein ist ausgeschenkt" [le vin de la vie est versé] et par suite aussi : "jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben : Alles ist Tand" [désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités], car la vie intérieure est la source dont le cours va vers la vie éternelle, et de cette source jaillit le sérieux. [...]

Pour autant que je sache, il n'existe pas de définition du sérieux. S'il en est bien ainsi, je m'en réjouis ; non par admiration de la pensée moderne stagnante et marécageuse qui a aboli la définition, mais parce que, pour les concepts relatifs à l'existence, on témoigne toujours d'un sûr esprit de finesse en se gardant de définir ; il est en effet impossible qu'on se laisse aller à concevoir sous forme de définition, où elles prennent un autre caractère et deviennent étrangères à l'individu, les choses qu'il s'agit essentiellement de comprendre autrement, que l'on a soi-même comprises et aimées d'une tout autre manière, dans leur originalité. L'amant véritable ne trouve guère de satisfaction et de joie, pour ne

pas dire de profit à chercher la définition de l'amour dans son essence. [...]

Mais si je n'ai pas envie de définir le sérieux ou de le railler en en parlant abstraitement, j'en donnerai pas moins quelques indications à son sujet. Rosenkrantz donne en sa *Psychologie* une définition du "Gemüth"¹. Il dit p. 322 que le "Gemüth" est l'unité du **sentiment et de la conscience de soi**. Il a d'abord excellemment expliqué [ici, **texte en allemand**]

[que le sentiment s'ouvre à la conscience de soi et, inversement, que le contour de cette conscience est ressenti par le sujet comme *lui appartenant*. Telle est l'unité que l'on peut appeler âme. En effet, que la clarté de la connaissance, le savoir du sentiment, viennent à manquer, il ne reste plus alors que l'instinct naturel, le *Turgor* de l'immédiateté ! Si au contraire le sentiment fait défaut, il n'existe plus alors qu'un concept abstrait qui n'a pas atteint l'extrême intériorité de l'être spirituel, qui n'est pas devenu un avec le moi de l'esprit], (cf. p. 320-321). Si l'on rapporte encore ce qu'il dit auparavant du "Gefühl" [sentiment], pour l'esprit "unmittelbare Einheit seiner Seelenhaftigkeit und seines Bewusstseins" [unité immédiate de sa puissance d'âme et de sa conscience] (p. 242) et si l'on se rappelle que, dans la "seelenhaftigkeit" [puissance d'âme], il comprend l'unité avec la détermination immédiate de la nature, l'on a en somme toute l'idée d'une personnalité concrète.

Le sérieux et le "Gemüth" ont ainsi entre eux cette correspondance : le premier traduit le second sous sa forme la plus noble et la plus profonde. Le "Gemüth" relève de l'immédiat, tandis que le sérieux en est la primitivité acquise, conservée dans la responsabilité de la liberté, maintenue dans la jouissance de la félicité. [...]

Quand le caractère originel du sérieux est acquis et conservé, on a alors une succession et une répétition ; mais dès qu'il fait défaut dans la répétition, on a l'habitude. L'homme sérieux l'est par la fraîcheur originelle avec laquelle il revient dans la répétition. On dit bien qu'un sentiment vivant et profond conserve cette primitivité ; mais la vie intérieure du sentiment est un feu qui peut se refroidir dès que le sérieux la néglige, et d'autre part elle est capricieuse et n'a

¹Dans les traductions de Galliamrd et des éditions de l'Orante, c'est l'orthographe pour *Gemüt*.

pas toujours la même profondeur. Je donnerai un exemple pour me faire entendre d'une façon aussi concrète que possible. Un prêtre doit chaque dimanche réciter les prières liturgiques, ou chaque dimanche baptiser de nouveaux enfants. Supposons-le exalté, etc. ; il parlera avec feu, remuera, touchera, mais une fois plus, l'autre moins. Seul le sérieux permet de revenir régulièrement chaque dimanche à la même chose avec la même disposition primitive.

Mais cette même chose à laquelle le sérieux doit revenir avec le même sérieux ne peut être que le sérieux lui-même ; sinon, l'on tombe dans la pédanterie. En ce sens, le sérieux est la personnalité même et seule une personnalité faite de sérieux est une personnalité véritable, et seule une personnalité faite de sérieux est capable d'agir avec sérieux, car pour ce faire, il faut tout d'abord savoir ce qu'est le sérieux. [...]

Car on peut bien venir au monde avec le "Gemüth", mais on ne naît pas avec le sérieux. Quand je dis "ce qui l'a rendu sérieux dans la vie", il faut naturellement l'entendre absolument de la chose d'où l'individu, au sens profond du mot, date son sérieux ; car, après avoir vraiment pris au sérieux ce qui en est l'objet, on peut très bien s'acquitter de diverses occupations dans cette disposition, si l'on veut ; mais il s'agit de savoir si l'on a commencé par prendre au sérieux l'objet du sérieux. Chacun a cet objet, qui est la personne elle-même, et quiconque porte le sérieux sur un autre point, sur les choses grandes et tapageuses est, malgré tout son sérieux, un mauvais plaisant ; et s'il peut un certain temps en imposer même à l'ironie, il finira, *volente Deo* [Si Dieu le veut], par devenir comique ; car l'ironie est jalouse du sérieux. Mais qui devient sérieux de la vraie manière montrera la santé de son esprit dans son aptitude à traiter toute autre affaire aussi bien en railleur qu'en sentimental, bien que ceux qui travestissent le sérieux se sentent glacés à le voir s'amuser de ce qui leur semble à eux tout à fait sérieux. [...]

Le sérieux, c'est la certitude, la vie intérieure. Cette définition à l'air miséreuse ; si j'avais dit qu'il est la subjectivité, la subjectivité pure, l' "übergreifende" subjectivité – j'aurais dit une chose... qui n'aurait pas manqué de donner à plusieurs un air sérieux. Mais je peux aussi le définir autrement. [Dans l'édition

Gallimard : "Cependant je ne peux exprimer le sérieux d'autre façon"]. La vie intérieure fait-elle défaut, l'esprit est livré au fini. Aussi la vie intérieure est-elle l'éternité, ou la détermination de l'éternel dans l'homme. »



Lacan et Le sérieux

Dans le séminaire sur l'angoisse Jacques Lacan fait référence au sérieux, selon une dimension kierkegaardienne.

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63), Séminaire X, Seuil, 2004*

Disponible sur le net

<http://staferla.free.fr>

*Sur le Sorge-souci chez Heidegger
cité par Lacan
octobre 2007, mars 2008
Nelly Viellanex sur la reprise
septembre 2008, janvier 2009
sur le paradoxe absolu,
Kierkegaard cité par André Clair
et sur l'angoisse chez Lacan (graphique)
janvier 2009
Les précédentes séances 2009-2010.*

(Parenthèse)

En fait JO dit « Une occasion pour faire de la Pub » mais je trouve que cela ressemble à ses 'parenthèses'. Et comme dans toutes ses 'parenthèses' on est toujours en plein dans le sujet...

Le livre de Claude Rabant, dont il a écrit la préface :

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie, Hermann, 2010*

<http://www.lettre-de-la-magdelaine.net/spip.php?article191>

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Avant d'écrire, Jean Oury a lu trois fois le livre et puis il a écrit la préface, sans réfléchir :

« Il ne faut pas réfléchir. J'ai fait la préface d'une façon automatique. Il ne faut surtout pas... Mais pour ça il faut avoir lu avant trois fois, il faut que ça ait travaillé, on ne peut pas forcément dire à quel niveau — inconscient, préconscient, conscient —... Ça a travaillé. »

*Dans les remarques Jean Oury,
je comprends que le livre établit un rapprochement entre Lacan et Kierkegaard,
même si ce n'est pas dit précisément.*

De même pour Freud...

Claude **Rabant**, *Métamorphoses de la mélancolie*, Hermann, 2010
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Chapitre II. Primitivité du désir

« Dans cette acception éthique, Freud est beaucoup plus près de Kierkegaard que des ethnographes contemporains auxquels il se réfère. C'est donc de la définition éthique de la primitivité selon Kierkegaard qu'il convient de partir pour comprendre la stratégie freudienne à l'égard de ce concept (même si apparemment Freud n'a jamais lu Kierkegaard * — ce qui n'en rend que plus remarquable la coïncidence).

*note de bas de page :

Cf. **Rodolphe Adam**, *Lacan et Kierkegaard*, Puf, 2005, p. 2 : « Jamais Freud n'a fait mention de cette figure incontournable dans l'histoire de la philosophie. Aucun ouvrage, aucune lettre ne fait état de Kierkegaard dont les textes paraissent pourtant en Allemagne dès 1909 (dans la traduction de H. Gottsched et C. Schrepff). De cette ignorance freudienne, radicale et non feinte comme pour Nietzsche, Thomas Mann s'est même ému — lors de son discours prononcé devant l'*Akademische Verein für Medizinische Psychologie*, le 8 mai 1940. »

(p. 58)

[...]

Donc, il y a une différence entre le sérieux et le *gemüt*, et le souci.

Le sérieux, ce n'est pas spontané, ça s'acquiert, ça s'entretient, c'est difficile...

↑ La demande (2)

... Et c'est là qu'il faut peut-être redire...

(Reprise)



« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

Rodolphe **Adam**, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 202.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"² »

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« C'est existentiel et il ne faut pas rechercher, disons, dans une **tablature de notions ou de concepts**. C'est comme ça.

²J. Lacan, *Le transfert*, p. 411.

Christine **Baron**,
« Kierkegaard inconnu. Récit contre concept. »,
in « Les philosophes lecteurs »,
Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie), n°1, 1 février 2006,
<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

« Opposant constamment réalité et possibilité, Kierkegaard constate que le penseur hégélien se meut dans la sphère des mondes possibles. La pensée rationaliste a ainsi rompu en instaurant une tradition du concept "pur", du "je pur" avec la tradition socratique pour laquelle le philosophe est d'abord un existant infiniment intéressé à l'existence et à sa propre situation éthique au regard de la Cité. La bévue fondamentale de la philosophie post-kantienne résiderait alors dans la priorité accordée à l'ontologie sur l'éthique, ou dans une pensée an-historique de l'être, au détriment de la réflexion que porte l'existence. Il est ainsi possible d'identifier dans ces textes l'archéologie du *Dasein* heideggerien, de l'être-jeté dans le monde, pensée portée par l'existentialisme kierkegaardien qui est une pensée de l'intérêt. Au désintéressement qui caractérise la réflexion *sub specie aeterni*, cette étrange et livresque démarche du penseur contemporain qui abstrait son existence de sa réflexion, Kierkegaard oppose constamment la pensée comme passion dont le modèle premier, historiquement, est celui de l'Antiquité grecque. Socrate, penseur ironique, est d'abord l'apôtre de la subjectivité vivante, mais aussi celui qui met en jeu son existence dans la pensée, soit l'anti-hégélien. L'ataraxie, le suicide du philosophe antique interprétant son corps comme un obstacle sont autant de tentatives existentielles qui pensent la contradiction de la pensée et de l'existence concrète, au-delà de la factuelité verbale d'une philosophie, dans la mise en jeu tragique de ce que le sujet a de plus intime ; son corps, sa vie. Cette nécessité de dépasser ce que Kierkegaard appelle "une expérience de papier" fonde la démarche philosophique comme incarnation de la pensée. Cette incarnation passe, dans sa philosophie, non par l'exposé systématique d'une doctrine³, mais par des récits pris en charges par des pseudonymes, ou autant d'identités

³À l'exception du *Concept de l'angoisse* dont la rage de subdivision évoque sans ambiguïté possible la philosophie hégélienne. Dissocier ainsi mode d'exposition conceptuel et problématique existentielle relèverait alors de cette stratégie d'écriture ironique que Kierkegaard lui-même suggère au philosophe post-hégélien.

alternatives que le philosophe endosse, de Johannes de Silentio, à Climacus en passant par Vigilius Haufniensis, frater Taciturnus ou Constantin Constantius ou l'Assesseur Wilhelm. »

Alors, la prétention de dire :

— *Vous savez ce que je vous dis là c'est sérieux !*

« Quand même ! je tomberais dans ce qu'il appelle une dimension esthétique. Ce n'est pas négligeable, mais c'est pas ça, c'est pas ça... ».

*Sur les trois stades de l'existence chez Kierkegaard :
esthétique, éthique, religieux*

Christine **Baron**, « La notion de temporalité chez Kierkegaard »
http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_temporalite%26eacute%3B_chez_Kierkegaard

Anne-Christine **Habbard**, Jacques **Message** (ed.),
Sören Kierkegaard. Pensée et problème de l'éthique,
Presses universitaires du Septentrion, 2009.
<http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100245340>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ou_bien..._ou_bien

Revient alors la question : comment, pour Jean Oury, **justifier** le fait de venir parler « là » ?

« Pourquoi je viens ? ... Pour m'exhiber ? ... Par devoir ? ... Pour essayer de redresser je ne sais ... quelle calamité de ... la réflexion ? Forcément il y a tout ça et **il ne faut pas faire le malin**, on est (un petit peu) comme on est »

Charles **Péguy**, *Notre Jeunesse (1910)*, Gallimard, p. 102.
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010027441

« Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous.

Charles **Péguy**

« **Le mystère de l'enfant prodigue** »,
in **Œuvres poétiques complètes**, Charles Péguy, Gallimard, 1975, p. 1569.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_P%C3%A9guy

« Je ne veux pas que l'autre soit le même, je veux que l'autre soit autre. C'est à Babel qu'était la confusion, dit Dieu, cette fois que l'homme voulut faire le malin. ».

Autres tentatives de justifications :

« ... une certaine vertu pseudo-scientifique, pédagogique... ... pour passer un message ...

— *Vous allez voir ce que vous allez voir !*

Jean **Oury** fait soudainement référence à un « petit dessin... à la va vite... mais bien... » de Paul Klee, qu'il aime bien, intitulé « Hélas ».

Ceci, comme pour conclure cette liste de justification (« on peut avoir quelquefois un tempérament un peu limite ») par un :

« Moi, je pourrais dire :

— *Voilà : hélas !* »



Paul **Klee**, « Hélas, Hélas » (1937), aquarelle

Le hors-temps

Jean Oury revient au thème de cette année,

(Ce passage demeure très énigmatique pour moi.)

« Alors je me disais... bien sûr qu'on a pris cette année comme thème — quelle idée ! — « Le hors-temps ». Comme s'il y avait quelque chose qui ne soit pas hors-temps.

Ça devrait pouvoir dire que le temps... ah, oui ! le temps ! ... Mais le hors-temps ? ...Mais est-ce qu'il n'y a pas que ça ? »

► Le temps, ce n'est pas le temps de la montre.

► Qu'est-ce qui est en jeu ?

C'est d'autant plus important dans « **ce travail de psychiste individuel et collectif** » ...

Ce qui est en jeu :

« **Éviter cette sorte de glissement... techno-bureaucratique... et toutes ses ficelles** »

Jean Oury parle aussi de « dégradation » et de « dérisoire »

« On peut faire la conversation... » ...

C'est ici qu'il fait référence à la manière de **Tosquelles** d'établir une **conversation imaginaire** où il se contredisait puis reprenait...

— Pourquoi tu as dit « dérisoire » ? Tu viens ici devant tout ce monde-là pour dire que c'est dérisoire ? T'es un peu gonflé, non ? S'ils se déplacent, quand même ...

— *Mais moi aussi ! ... je me déplace ! [...]*

Ce genre de conversation a tout de même des limites
ajoute JO

ce qui le porte

vers le thème de l'année prochaine...

« Encore » ?, c'est déjà pris...

alors ...

« Alors... », avec trois points de suspension...

↑ La demande (3)

Jean Oury revient sur : « Comment justifier tout ça ? »

*Je comprends que ce « tout ça »
c'est la matière même de ce séminaire
avec...*

... « Ce paquet [...] de références énormes, loin de l'érudition obligatoire, mais en rapport... »

Jean Oury ne termine pas sa phrase...

*Ici, comme dans un film de Godard,
cut brutal,
le sens n'est pas interrompu
mais on change de forme...*

[...]

— *Alors, tu es content de ton travail ?*

[...]

— *Mais alors, tu vois beaucoup de malades dans la journée ?*

— *Oui, beaucoup.*

— *Et ça fait longtemps ?*

— *Mais oui ! ça fait longtemps...*

— *Mais quel genre ?*

Des fois, il y a des gens qui viennent à La Borde et qui disent :

- *C'est quoi ici ?*
- *C'est une enclave, c'est un bout de la Sologne.*
- *Mais de quel pays ?*
- *C'est la Sologne !*

Il y a des gens qui ont même confondu *Sologne* et *Pologne* !

- *Mais c'est quoi ce que vous faites ?*
- *... ?! ... On soigne !*
- *Mais on soigne qui ? On a visité tout à l'heure, il y a des chevaux ! Il y a aussi des oies qui viennent m'emmerder ! Chaque fois que j'ouvre la porte, elles se mettent à gueuler ! C'est ça votre travail ?*
- *Non... Il y a des chevaux, il y a des oies, il y a un tas de trucs... Il y a beaucoup de monde.*
- *Il y a des gens qui viennent là pourquoi ?*
- *Oh, bah il y a un contrat !*
- *Mais alors, vous les voyez, vous faites de la psychanalyse ?*
- *Écoutez, on fait ce qu'on peut. Il y a des gens que l'on dit "pas analysables"... Ça dépend ! Ça dépend comment ! Ça dépend avec qui !*

Alors là, on peut se fâcher un peu en disant :

- *Mais si ! il y a des prises en charge !... des prises en charge !*

« Vous vous rendez compte de ce langage : une "prise en charge"... on n'a pas échappé ! On se croirait encore dans la *Garde suisse* des Tuileries !... »⁴

Bon alors, il y a des gens qui viennent là et puis qui me disent :

- *Je vous verrai demain ?*
- *Oui.*

Et puis le lendemain ils disent :

⁴[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_\(France\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_(France))

- *Je vous verrai ce soir ?*
- *Oui.*

Et puis, je dis :

- *Non ! »*

« Parfois, c'est aussi bien de dire non que oui. Si je dis non, ça prouve qu'il peut attendre deux jours, donc c'est plutôt bien. Mais il ne faut pas dire non à n'importe qui !

Il y a déjà là une ébauche :

À qui je parle dans cette position absurde d'être dans une *enclave de la Sologne* ?

*Je comprends qu'il est question des malades, des pensionnaires.
Des « arrières-pensées » s'interposent ici :
« Ce serait bien La Borde s'il n'y avait pas de malades »,
choses entendues pendant les « années glorieuses »*

[...]

↑ La demande (4)

- *Si j'étais là tout seul, je m'emmerderais...*
- *Ab tu vois bien ! Si tu t'occupes des malades comme ça, soi disant jour et nuit, que tu prépares ça même en rêvant, c'est parce que ça ne t'emmerde pas ! Ça te rapporte ! — non pas au point de vue fric, ça ne rapporte rien — au point de vue jouissance intérieure, comme ça. Ça te maintient en vie quoi. En existence plutôt.*
- *Oui... Oui...*
- *Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que c'est ce type de relation ?*
- *Oh, vous savez, il y a de tout là-dedans. Il y a ce qu'on appelle des*

schizophrènes, des déprimés, des mélancoliques, des hystériques, des psychopathes, des machins...

— *Arrête ta série !*

— *... Je dis, pour moi, les plus emmerdants, les plus difficiles ce sont les normopathes. Nous sommes tous des normopathes.*

Jean **Oury** parle de « normopathes »

Jean **Ayme** parlait de « normosés »

Jean **Ayme**, qui ne peut plus venir au séminaire, est celui grâce à qui ce séminaire peut se tenir à Sainte-Anne.

Ce séminaire qui, au départ, devait être collectif.

*Et finalement, Jean Oury s'est retrouvé le seul à intervenir...
Cf. l'ensemble des prises de notes.*

[...]

Jean **Oury** poursuit ses conversations imaginaires...

◆ La Borde

— *Mais tu déprimes ! La Borde, c'est extraordinaire, il y a un accueil...*

[...]

— *... Il y a de quoi faire... Il y a une espèce de... non pas d'une façon permanente, non pas que ça s'écroule mais ... ça traîne, même pas, ça se dilue... et puis on voit apparaître...*



Une surface qu'on peut déchiffrer

Jean Oury va comparer La Borde à une surface qu'on peut déchiffrer (« On voit apparaître ... comme sur une surface qu'on peut déchiffrer ») ...

... où l'on voit apparaître le monde tel qu'il est.

Il ne s'agit pas du monde terrestre.

« Non pas tout ce qui se passe en Asie ou en Afrique du Sud, mais le monde comme ça, une misère comme ça. »

[...]

— *Oui, mais il y a des infiltrations !*

La Borde n'est pas un lieu étanche. C'est comme partout.

« Il y a des **infiltrations** de la **société** telle qu'elle est. »

« **On ne va pas quand même changer la société**, il ne s'agit pas de transformer La Borde en espèce de phalanstère, avec une idéologie... La pureté... ! »

Je comprends que « changer la société », d'une force extérieure, une force qui agit, transforme en poussant, cf. la différence entre énergie et energieia.

« Ça sent le pétrole ! » dit souvent JO à propos du mot énergie. Changer la société, je comprends, ce soir, que ça sentirait peut-être un peu la dictature.

Jean Oury rappelle que dans la salle de garde de Sainte-Anne, au moment de son installation à La Borde (1953), il se disait : « Il y a un type près de Blois qui est en train de monter un phalanstère. »

[...]

II Spirale

↑ La demande (5)



Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

Cette question-demande est pour Jean Oury une « prise de position »

L'expression s'est répandue...

Marc Ledoux, *Qu'est-ce que je fous-là ?*, *Literarte*, 2005
http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/01/07/2006_01_questce_que_je_/
cf. prises de notes de mai 2008

↑ Le sérieux (3)



Ça ne va pas de soi

Qu'est-ce que je fous là ? Ça ne va pas de soi...

Une question-demande, une prise de position pour se trouver dans la dimension du Ça ne va pas de soi...

Une prise de position qui concerne tout le monde (pas seulement pour JO, mais pour les « usagers » de La Borde, pour ceux qui viennent en stage, accueillis par les « poissons-pilotes », pour tout le monde donc, comme ceux par exemple qui sont venus jouer au football récemment...)

*(Ce ne sont pas exactement les mots de JO)
Sur les 'Ça va de soi' et les 'Ça ne va pas de soi'
cf. l'ensemble des prises de notes.*

- ▶ « Est-ce que c'est un concept ? »
- ▶ « Est-ce que c'est du sérieux ? »
- ▶ « Est-ce que c'est **cognitivo-existential** ? »

*Cf. Christine Baron, précédemment citée, « Kierkegaard inconnu »
[La demande (2)]*

Jacques Schotte, *Szondi avec Freud, Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle, Bruxelles, Éditions Universitaires De Boeck, 1990.*
cité partiellement par M.C. Hiebel-Barat

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>
« [...] les fantasmes originaires [...], c'est un thème qui est présent depuis le début de l'œuvre de Freud, qui prend sa forme et aussi son nom, son terme, sa désignation terminologique vers le milieu de l'œuvre, et qui poursuit ensuite une carrière diffuse à travers l'ensemble des textes sans jamais faire l'objet d'une monographie.

Or il me semble que c'est un des thèmes les plus prometteurs de la psychanalyse d'aujourd'hui, à la fois sur le plan technique et sur le plan théorique. De plus, c'est un thème qui devrait intéresser les philosophes, puisqu'aussi bien c'est l'un des thèmes à propos desquels Freud fait une référence à la philosophie. Ce qu'il a été amené à appeler fantasme originaire, c'est quelque chose qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme. Il explicite cela seulement en une ou deux phrases : les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas pas au niveau **cognitif**, mais au niveau **existential**. Comme facteurs structurants et comme moteurs de mise en forme de la vie humaine, ils sont comparés par Freud aux systèmes de catégories philosophiques. » (p. 153-154).

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

➔ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

Il faudrait « voir de près » ce terme : « collectivement », dit **Jean Oury**
Cela peut concerner beaucoup de choses... de la psychothérapie de groupe ... aux
petits groupes de Bion.

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
Sommaire en fin de prises de notes.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

« Nous sommes assis plus ou moins en cercle, à la lumière diffuse d'un
lampadaire. Une malade qui participe au groupe exprime ses récriminations sur
un ton irrité :
"Vous dites toujours (elle s'adresse au groupe) que je monopolise la discussion,
mais, si je ne dis rien, vous restez tous muets. J'en ai marre de vous tous, tant
que vous êtes. Et vous (s'adressant à un jeune homme de 26 ans qui exprime sa
surprise en la regardant avec des yeux ronds), vous êtes le pire de tous.
Pourquoi restez-vous toujours là comme un petit garçon bien sage, sans jamais
rien dire, mais à embêter le groupe. Le seul qu'on écoute ici, c'est le Dr Bion et il
ne dit jamais rien d'intéressant. Bon, je vais la boucler. Voyons un peu ce que
vous allez faire si je ne monopolise plus la conversation."

Voici un autre exemple ; la salle est la même, mais cela se passe par un soir
d'été ; le soleil brille au-dehors. C'est un homme qui parle :
"C'est ça qui me gêne ici. J'ai posé une simple question. J'ai dit ce qui se passait
d'après moi parce que je n'étais pas d'accord avec le Dr Bion. J'ai dit qu'il serait
intéressant d'entendre ce que pensent les autres. Mais est-ce que quelqu'un me

répond ? Je t'en fiche. Et vous, les femmes, vous êtes pire que les autres. – Sauf
Mlle X... Comment voulez-vous que nous avançons si personne ne nous répond
jamais ? Je vous vois sourire parce que j'ai dit 'sauf Mlle X...' – et je sais ce que
vous pensez, mais ce n'est pas vrai."

Dans un autre exemple encore, c'est une femme qui parle :
"Tout le monde à l'air d'être complètement d'accord avec ce que le Dr Bion vient
de dire, mais j'ai dit exactement la même chose il y a cinq minutes. Seulement, ce
n'était que moi, alors personne n'y a fait attention."

Et encore : c'est une femme qui parle :
"Bon. Eh bien ! Puisque personne ne dit rien, pourquoi est-ce que je ne vous
raconterais pas un de mes rêves ? J'ai rêvé que j'étais sur la plage et que j'allais
me baigner. Il y avait beaucoup de mouettes... Et ça continuait comme Ça."
Un participant : "C'est tout ce que vous vous rappelez ?"
La femme : "Non, non. Mais c'est trop idiot."
Un silence. L'atmosphère est morne. Tous paraissent perdus dans leurs réflexions.
Tout contact paraît brisé entre les participants.
Moi : "Pourquoi n'avez-vous pas continué à décrire votre rêve ?"
La participante : "Oh ! Je ne sais pas. Cela n'intéressait personne. Tout ce que je
voulais, c'était faire démarrer la discussion."

[...]

« Il y a tout ça... » « Non ! il n'y a pas tout ça » ...

➔ « Il y a quelque chose que si on y est »

*Ces prises de position
(Qu'est-ce que je fous là ? Il y a quelque chose qui si on y est),
Jean Oury va les mettre à l'épreuve d'un événement récent à La Borde.
La mort d'un ancien pensionnaire (cancer généralisé).*

« ... Et alors, il est mort...

[...]

J'avais dit, quand même... il avait une histoire compliquée... un cancer et ... une histoire rénale... Il ne demeurait plus à La Borde, il habitait une maison... à côté... il avait été dans une maison de retraite...

Quand j'ai appris... j'avais téléphoné en disant qu'il faudrait qu'il vienne à La Borde : « Ah, on peut pas, le rein est bloqué... il faut faire une dialyse... » « Bon, qu'il aille à l'hôpital et dès que possible, qu'il vienne ! »

Les gens sont allés le voir à l'hôpital, il était bien connu...

J'avais dit : dès que la dialyse, ça marche, il faut qu'il vienne. Dites-nous ce qu'il faut faire, des perfusions... Ils n'ont pas dit...

Et, c'est par hasard qu'on a appris qu'ils l'avaient transféré en soins palliatifs. J'ai téléphoné en disant qu'on avait bien dit que si ça n'allait pas, il fallait qu'il vienne à La Borde. Puis j'ai téléphoné au médecin urologue, un type remarquable : « Ah, je ne savais même pas qu'il avait été transféré en soins palliatifs ! »

Il parlait plus, en « soins palliatifs » Alors j'avais dit : bon d'accord, mais il faut qu'il vienne mourir à La Borde. Parce que, La Borde, il n'y a que ça pour lui ! il n'a pas de famille ! Il faut qu'il vienne là. Il m'a remercié, le type ! C'est rare ! Et puis, on est allés le chercher avec toutes les précautions. Il est arrivé dans le coma. Bon...

Et alors ? J'ai pensé à ce que dit Michel Balat quand il parle des « états végétatifs ». C'est pire que le coma ! Le coma, au bout de trois semaines... Au bout de six mois d'état végétatif après un traumatisme crânien... le type, il ne dit plus rien et si autour, il y a tout un groupe qui parle, comme ça, non pas des types qui examinent etc... mais qui parlent normalement, eh bien des fois, le type se mêle à la conversation. Il ne peut pas parler, il ne peut pas bouger, mais on voit un petit doigt qui bouge... Même en état végétatif, c'est complètement mort ! Il y a une reconnaissance de quelque chose dans ce que j'appelle les **entours**.

Donc, J... est arrivé un soir, dans le coma...

Alors, on s'approche de lui... et ça dépend des timbres de voix. C'est N..., ma fille N..., il la connaissait bien... le timbre féminin d'une voix... [...] et elle lui parle, comme ça... ses yeux ont bougé. Il a fait un tout petit sourire. Après, je lui parle et ça marche aussi. il fait moins de sourires, peut-être, mais ça marche.

Dans un état de coma gravissime, il est sensible à la présence de l'autre et en plus, il reconnaît, au timbre de la voix ! Ce n'est pas du tout une fable ou une illusion de ma part de je ne sais quel apitoiement. Alors, je dis : on reste ! C'est sûr que c'est foutu...

Mais ce que j'avais dit au médecin : on est là, justement pour ne pas qu'il soit dans les soins palliatifs, dans le vide ! Bien que les infirmières soient gentilles, dans le vide complet. Même au niveau le plus lointain d'état végétatif, de coma... au point de vu métabolique, c'était foutu... qu'il puisse être sensible à ça... et je dis : ça valait le coup ! Et il est mort en deux jours... [...] ou bien alors, on rêve !

C'est une illusion ? Ou alors, Michel Balat, tu racontes des blagues !... »

« Cette démarche-là, c'est pas très rentable, hein ! Ça coûte cher avec tout le matériel qu'il faut pour... Vous vous rendez compte ! les soins palliatifs, les perfusions, l'ambulance, tous les machins... Ça coûte !... mais on s'en fout !... »

« Alors, j'ai dit : Il est mort en sachant qu'il était là... »

« "En sachant qu'il était là !" ... Mais qu'est-ce que c'est que le savoir ?



Qu'est-ce que c'est le savoir ?

Qu'est-ce qu'il dit **Lacan** ?

Le savoir, c'est la jouissance de l'Autre

Jean Oury fait référence au « triangle des trois S » : Le Sujet de l'Ics, le Savoir, le Sexe (la différence)

Cf. notamment novembre 2007, février 2009.

Jacques Lacan,
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse
ou Les positions subjectives de l'être,
(1964-65), séminaire XII
<http://staferla.free.fr>

*Cf. prises de notes,
séances de
novembre, décembre 2005,
février 2006, décembre 2007,
février, octobre 2008,
mai 2010*

« Eh bien, on était certainement à un niveau... Il n'y avait plus de parole explicite, impossibilité de parler, impossibilité même de regarder, mais il y avait quelque chose... Une sensibilité en rapport avec **la-présence-de-l'autre**, — en un seul mot si vous voulez — qui était là. Mais pas n'importe quel *autre*. Je voyais la distinction entre la voix de N... et la mienne. ... Pas pareil !... C'est sûr qu'il préférait celle de N... Il avait raison d'ailleurs. Même dans le coma, il y avait une sorte de choix... »

[Jean **Oury** parlera aussi du p'tit Lulu...]

*Cf. les prises de notes, séances
novembre 2005, février 2006, mai 2010]*

Ce qui s'est passé à La Borde dépasse une histoire personnelle. Cela a concerné tous les gens qui y vivent ou même qui étaient là pour telle ou telle raison...

Cela revêt une certaine dimension « collective ». (Un mot « dangereux », reprend Jean **Oury**).

Ceux qui sont là, qui sont là par hasard, qui sont passés par là, qui sont revenus, qui restent... Ça créé quelque chose, que Jean Oury désigne ce soir comme l'arrière-fond.



Il y a du *Ki* à La Borde

Hubertus **Tellenbach**, *La Mélancolie* (1961), Puf, 1979.

<http://www.librairiedialogues.fr/livre/103381-la-melancolie-hubertus-tellenbach-presses-universitaires-de-france>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

http://de.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

« Que ce caractère global de l'altération schizophrénique ou mélancolique

puisse arriver à être "flairé" dans une qualité de l'atmosphère, ce fait n'apparaît nulle part aussi clairement que dans la langue des Japonais. "Le mot *Ki* signifie au départ 'origine de l'univers', 'pneuma', 'souffle', 'air' et, en même temps, il signifie aussi âme, cœur (*Gemüt*). Dans le *Ki*, l'individu participe dans le "pneuma" de l'atmosphère à l'origine du cosmos. Kimura fait ressortir comment cet être-dans-l'association est fondé sur cette participation à l'atmosphère, comment tout acte de comprendre est *Ki-ga-au* (harmonie du *Ki*). Lorsqu'une telle participation au *Ki* est troublée, l'individu devient *Ki-chi-gai*, c'est-à-dire dérangé (cf. en allemand, *verrückt* : dérangé). C'est dans la folie que ce caractère global atteint sa plus forte concentration. Où que l'on rencontre par le monde des psychotiques endogènes, on ressent le caractère global de cette mutation et l'on ressent aussi cette mutation même comme quelque chose de global. »

Ce caractère global n'est pas perceptible seulement par l'"intuition" ou par le fait de l'atmosphère. » (p.55)

Parfois, les visiteurs sont plus sensibles que les « usagers de La Borde » à ce *Ki*, proche de la *Stimmung*.

*Cf. l'ensemble des prises de notes,
notamment
octobre 2006, juin 2007, octobre 2008*

Mais pour que du *Ki* puisse se manifester, il ne faut pas avoir un surveillant ou un bureaucrate sur le dos... cela nécessite un **certain degré de liberté**...



Liberté de circulation

Cf. l'ensemble des prises de notes

Il faut faire attention aussi à ce mot : « liberté » ... (un mot « louche »).

Jean Oury parle de la nécessité d'un certain degré « d'ouverture » ou plutôt de « résonance », une sorte « d'accord ».

On en revient à la *Stimmung*.

Martin **Heidegger**, cité par
Michèle **Gennart**,
« *Stimmung - Verstimmung - Ungestimmtheit* : remarques sur la
phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son
usage en psychothérapie »,
Jacques **Schotte** (éd.), *Le contact*, De Boeck, 1990, p. 72.
Cf. séance d'octobre 2008.

« Une *Stimmung* est un air, pas seulement une forme ou un mode, mais un air au
sens d'une mélodie, qui ne plane pas au-dessus de l'être-présent prétendument
véritable de l'homme, mais qui **donne le ton** pour cet être. »

Karl **Stockhausen**, *Stimmung* (1968),
œuvre pour 6 vocalistes.
Écouter :

<http://www.musiquecontemporaine.fr/search?title=Stimmung&author=Stockhausen&type=sound&online>

Cette liberté de circulation engage un rapport à l'autre qui inclut des quantités de
facteurs qui ne sont pas totalisables, mais avec un « coefficient de disponibilité »
variable, à préserver...

Il ne s'agit pas de généraliser. Il n'y a pas de dogme (aller à l'atelier
d'ergothérapie à telle heure, faire une promenade à telle heure...)

Cela engage de faire un **diagnostic**, Jean **Oury** insiste.
(À une personne qui souffre de troubles spatio-temporels : « Si vous vous
baladez, allez y avec quelqu'un ! »)

Même dans un structure avec un certain degré de liberté de circulation, avec des
possibilités de rencontre (avec des groupes, des ateliers, un club, ...) il y a
toujours le risque de **sédimentation**.

Jean **Oury** fait référence à un rapport « **chronicité et sédimentation** »
présenté par **Lucien Bonnafé**, **Louis Le Guillant**, **Hubert Mignot** au LXIIe
Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Marseille, 1964,
Paris Masson.

La sédimentation, c'est un symptôme, pas seulement des individus, mais de la
collectivité.

Pierre **Delion**, « **Importance du concept de chronicité aujourd'hui
dans le champ de la psychiatrie** »,
La chronicité en psychiatrie aujourd'hui. Historicité et institution, Érès,
2004, *Journées nationales de psychothérapie institutionnelles*,
Angers, 2002

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1482>

« En tout cas (avec un grand C), la chronicité est rapidement devenue dans la
psychiatrie un des signes majeurs de sa description, sauf dans les cas des
pathologies décrites par Henri Ey comme pathologies aiguës. Mais ce qui nous
interpelle davantage, c'est la partie concernant la prise en charge de telles
conséquences. Si en effet la pathologie psychiatrique est chronique, au moins
pour une bonne part de son expression et de sa souffrance, les conséquences
qu'il faut en tirer sur le plan de la thérapeutique sont radicales. En cela Bonnafé,
Le Guillant et Mignot ont été bien inspirés de proposer pour le congrès de
Psychiatrie et de neurologie de langue française de Marseille de 1964 un
rapport d'assistance intitulé *Problèmes posés par la chronicité sur le plan des
institutions psychiatriques*. Ils vont y opérer un travail de séparation salutaire
entre la *chronicité* qui concerne le fait que certaines pathologies durent plus
longtemps que la phase aiguë voire tout la vie, et la *sédimentation* qui est le
résultat de la non-prise en compte de la question de la chronicité dans les
maladies mentales. Dans leur partie conclusive, ils vont longuement développer
l'opérateur qui permet de lutter efficacement contre une telle perversion : la
psychiatrie de secteur. [...]

Les auteurs concluent leur étude approfondie de la chronicité en présentant leur
"structure générale du dispositif de lutte contre les maladies mentales et très
particulièrement les maladies mentales chroniques : le secteur". Ils insistent sur la
différence notable entre ce qu'ils appellent les patients qui souffrent
chroniquement de problèmes psychopathologiques et ceux qui ont "sédimenté"
dans les hôpitaux psychiatriques", et y voient le résultat d'un non-travail sur la
chronicité évidente de la pathologie d'un grand nombre d'entre eux. Je n'ai plus
besoin d'insister sur l'importance de ce concept dans les problèmes que traverse
aujourd'hui la santé publique pour toutes les pathologies qui ne guérissent pas à
la sortie des services d'urgences » (p. 10-11, 13)⁵

⁵Pierre Delion cite de longs passages du *Rapport*

Le hors-temps

Qu'en est-il du temps, du hors-temps, pour les états végétatifs ?

Jean **Oury** s'adresse à Michel **Balat**, présent ce mercredi soir...

Il repense aussi à un neurochirurgien qui lui avait rapporté le cas d'une personne accidentée et tombée dans le coma que l'on avait préféré, avec l'accord de la famille, ramener chez lui, dans sa chambre, sans rien changer. C'est son chien, venu lui lécher la main, qui a permis qu'il sorte du coma.

La cuisine aussi, dans une collectivité, est un bon lieu de réanimation, avec toutes les odeurs, le bruit des casseroles...

Pour les personnes qui sont, non pas dans le coma, mais, comme dit Jean Oury, « dans des position lointaines, narcissiquement lointaines, inaccessibles », la cuisine et les cuisiniers, ça peut être très important.

À condition de ne pas être « intoxiqué » par la hiérarchie (statut, rôle, fonction)

↑ Le sérieux (4)

La question du hors-temps est d'une complexité... reprendre tous les *temps*...



Le futur antérieur

On travaille au niveau du futur antérieur, dit-il...

Jacques **Lacan** a parlé du futur antérieur, notamment dans son introduction au séminaire sur la lettre volée. Jean Oury fait référence à l'expression *caput mortuum* dont fait usage Lacan dans ce texte.

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966.
disponible sur le Net
<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan50.php>

*Dans ce passage JO est particulièrement allusif.
Je comprends que... (dit avec mes mots, et avec beaucoup de précaution)*

... une approche, à partir du futur antérieur, c'est une **approche du sérieux**, ce qui est au plus proche de l'existence...

... le travail du *psychiste* ce n'est pas seulement de « semer » à quelqu'un : « Je comprends pourquoi tu en es arrivé là, c'est parce que ta grand-mère... [...] ... et puis alors, étant petit, tu as eu de drôles de manières avec ton petit cousin Gaston... [...] et puis, l'instituteur ... [...] ...alors, bien sûr que ça t'a traumatisé... »

S'approcher de la dimension du sérieux, de l'existential met en jeu autre chose qu'une chaîne de causalité (« C'est possible, mais ça n'exclut pas »).

Jean Oury donne l'exemple des petits enfants qu'il ne faut pas déranger dans leur jeu, quand ils sont dans un état de sérieux fantastique.

Le sérieux, c'est plus subtil qu'une **chaîne de causalité**, que raconter sa vie.

« Autrement dit, c'est d'avoir une prise, vis-à-vis de ce qui est peut-être le plus intime, mais qui devrait être **ex-time** qui est en fin de compte son propre **arrière-pays**. Il s'en est passé des choses entre trois, quatre et cinq ans et c'est là qu'il se passe beaucoup de choses. Les rencontres extraordinaires qu'il y a chez les petits mômes, les histoires d'amours les plus extraordinaires ! Après, c'est de la *gnognote*. Les rencontres entre trois et cinq ans, ça c'est du sérieux. Il semble que les prises en charges psychothérapeutiques avec des dimensions tragiques — non pas à sangloter — mais **tragique**, *Le sentiment tragique de la vie*, comme le disait Miguel de Unamuno... c'est en rapport avec des éléments qui, pour le commun des mortels...

— *Mais enfin, tu ne vas pas passer ton temps à...*

— *Laisse-moi, c'est sérieux.*

(La façon dont on va jouer, c'est très sérieux.) »



Wiederholung, la répétition (la reprise) La répétition, c'est toujours nouveau (Lacan)

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 45-46.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« L'automatisme de répétition (Wiederholungszwang), – bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique ou la réaction thérapeutique négative –, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son "inconscient". Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le "projet" où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ , prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de retrouver l'objet foncièrement perdu.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition dont Kierkegaard nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant. »

Jean **Oury** fait le lien entre le sérieux et le concept de **Wiederholung**, chez **Freud**, dont il préfère la traduction proposée par Nelly **Viallanex** pour le roman de **Kierkegaard**, la **reprise**, plutôt que la **répétition**.

Dans la « répétition », il y a un côté un peu mécanique.

Jean **Oury** dit à un certain moment : « La répétition sous la forme de la reprise »

« Alors je me disais que quelque chose qui va marquer toute la vie... ça aurait dû se passer mais ça ne s'est pas passé... C'est foutu !
Et ça revient au bout de cinquante ans d'analyse. Et encore : on attend que l'analyste soit mort... »

Et là-dessus :

— *Ah, mais oui, c'est vrai. Quand j'avais deux ou trois ans, j'étais bien tranquille dans une pièce et puis... c'est à cet âge-là qu'on est super intelligent... ça y est, j'avais trouvé quelque chose ! Et c'est à ce moment-là, traumatisme grave, que ma mère m'a dit : "C'est l'heure, viens manger ta soupe, ça va refroidir !"*

C'était quand même gentil, mais c'est un traumatisme gravissime !

On ne peut pas dire :

— *Elle n'aurait pas du dire ça !*
— *Elle n'aurait pas dû... Mais elle ne savait pas que tu avais trouvé la solution de la formule du monde !*

Mais on ne peut rien lui dire à cette femme-là, qui prépare la soupe qui va refroidir et elle a raison de dire :

— *Viens manger ta soupe !*
— *Mais j'étais justement en train de penser... J'avais trouvé !...*

↑ La demande (6)

... Mais par la suite, c'était un traumatisme ! et je n'ai plus rien trouvé depuis !

Et c'est pour ça que je viens parler ici le mercredi pour essayer de trouver, mais je ne trouve plus. Donc, c'est une sorte de reprise... »

*Sur toutes les questions abordées ici par Jean Oury
cf. l'ensemble des prises de notes
notamment :*

*octobre 2007, septembre 2008
(Kierkegaard, Viallanex)
novembre 2006, janvier, février, juin, septembre 2007,
mars, avril, septembre 2008
octobre 2009
(Lacan)*

*Sur le futur antérieur,
rappel d'une intervention de Michel Balat,
« notes sur le futur antérieur »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=182*

*caput-mortuum, définition
<http://www.cnrtl.fr/definition/caput-mortuum>*

*Agnès Sofiyana,
« Tuchê et Automaton,
introduction à l'introduction au séminaire sur La lettre volée »,
La clinique lacanienne, 2005/1, n° 8
<http://www.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2005-1-page-199.htm>*

*Evelyne Hurtado,
« La répétition de Freud à Lacan,
'Répéter : destin du sujet et voie du désir' »
Inter-cartel Aix-en-Provence, décembre 2008
http://www.champlacaniensfrance.net/IMG/pdf/hurtado_M44.pdf*

*Un extrait de l'article d'A. Sofiyana
en vue de poursuivre le travail à partir
du futur antérieur et du caput mortuum*

« Lacan revient sur cette notion d'antériorité :

“Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain caput-mortuum du signifiant (qui ici se taxe des trois quarts des combinaisons possible où il a à se placer⁶), voilà qui suffit à le suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour”⁷

⁶Si l'on ne tient pas compte de l'ordre des lettres, ce *caput-mortuum* n'est que des 7/16.

⁷Jacques Lacan, “Le séminaire sur ‘La lettre volée’”, *Écrits*, Seuil, 1966, p.50.

Le futur antérieur est un temps utilisé lorsqu'on parle au présent, de deux actions qui se produiront dans le futur, l'une après l'autre : la première action est au futur antérieur et la deuxième action est au futur simple. Le fait de fixer le premier temps et le dernier revient donc à utiliser le futur antérieur dans un premier temps pour projeter dans le futur simple le quatrième temps, créant ainsi ce que Lacan appelle un trou, situé dans l'intervalle délimité par ces deux temps, trou pendant lequel les signifiants sont décapités des trois quarts des combinaisons supposées possibles. Ce que Lacan interprète comme le *caput mortuum* du signifiant, c'est aussi cette partie négligeable ou réduite à un infinitésimal, qui se rate inexorablement, du fait de la syntaxe.

Alors, à relire ce que Lacan nous indique, pourrait-on comprendre que la parole à l'instant présent (celle de l'analysant par exemple) est inscrite dans un temps qui s'est un jour conjugué au futur antérieur, et qu'entre ce temps du passé et le temps présent, surgit un vide lié à l'absence du signifiant attendu. Entre l'instant où la parole projette un futur antérieur et l'instant où le présent rattrape ce futur antérieur, une rencontre est exclue : c'est la *tuchê*, rencontre ratée, qui renouvelle alors la répétition.

Enfin, Lacan constate que l'on voit “se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle”⁸

À comprendre que dans une série choisie *au hasard*, si l'on effectue des coupures syntaxiques liées au temps et aux places des signifiants dans la structure, alors apparaissent des lois définies par les absences de certains signifiants, quand bien même on essaierait d'y accéder en ayant fixé antérieurement ce que l'on projette d'atteindre. Ces signifiants éloquents par leur absence introduisent inévitablement l'automatisme de répétition. »

« Le désir inconscient serait donc perceptible par l'insistance de certains signifiants dans la chaîne symbolique du discours libre, dont la persistance ne serait que le témoin de la dérobade perpétuelle d'un signifiant-clé, ou réel, qui échappe systématiquement au discours parce que soumis à la loi syntaxique du refoulement inconscient.

La rencontre avec le réel, *tuchê*, dans le réseau des signifiants, *automaton*, est

⁸*Ibid.*, p. 51.

une rencontre manquée, ratée, toujours ajournée, reportée à plus tard, au hasard d'une rencontre future, qui se ratera inexorablement. »



Une dimension plurielle de

« prise en charge »

cf. *l'ensemble des prises de notes.*

... « Mais dans les structures dites **psycho-pathologiques**, il y a quand même des difficultés de la *reprise*. »

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 12.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconstant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires (*Prägung*) dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Verneinung*) elle-même, — précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (*Entstellung*) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets. » [...]

Dans la **Spaltung**,

dans la dissociation schizophrénique, il y a des **investissements multiples**, vis à vis des personnes mais aussi vis à vis des lieux, des objets. L'importance de tel arbre, d'un chien, d'un chat...

Jean Oury a proposé le concept de **transfert dissocié**.

Il préfère parler de « dimension plurielle » plutôt que de dimension « collective » dans la « prise en charge » des patients schizophrènes.

Et pour définir la *Spaltung*, il reprendra l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage. [...]

Jean **Oury** terminera par une invitation à relire, notamment, certains textes de **Henri Maldiney**, *L'être et le temps* de **Martin Heidegger**, ainsi que sa conférence « Temps et être » de 1962.

Martin Heidegger,

Sein und Zeit (Être et temps) (1927)

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%84tre_et_Temps

« **Zeit und Sein** », « **Temps et être** »,
conférence du 31 janvier 1962

in *Questions IV*, Gallimard, Tel, 1976, p.191-268.

http://www.gallimard.fr/auteurs/Martin_Heidegger.htm

publié initialement in

L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret
(coll.), Plon, 1968

et aussi...

Eugène Minkowski, *Le temps vécu (1933)*, Puf, coll. **Quadrige**, 1995

http://www.amazon.fr/Temps-v%C3%A9cu-Eug%C3%A8ne-Minkowski/dp/2130469914/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1295532682&sr=1-1

(même si on dit de lui qu'il est trop bergsonien)

« **Psychologie et esthétique** »,

compte-rendu par **Jacques Lacan**, *Etudes phénoménologiques et psychologiques*, 1935, fac. 4, p. 424-431.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan30.php>

Tout cela à relire avec beaucoup de précaution et rien ne peut être définitif.

o0o

oOo

Et l'année prochaine ? De quoi pourrait-on parler ?

Jean **Oury** propose à nouveau le titre : « **Alors...** »

Il avait également pensé à « Hélas », mais c'est un peu tendancieux, trouve-t-il.

Alors...

oOo

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)

**Rodolphe Adam, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 201, 202.**

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« La découverte freudienne montre que la reconnaissance du désir qui est inconscient ne s'obtient pas sur le plan imaginaire du strict conflit à l'autre. C'est de la parole qu'elle découle. Et la surprise qui règle ses effets surgit de ce qui reste insu du sujet, hors de sa conscience. En cela, c'est de l'Autre scène qu'elle opère, aux antipodes de toute recherche de "prise de conscience". L'analyse est alors la découverte de ce lieu extime du sujet où se détermine ce qui fait la cause de son symptôme, les vraies raisons de l'orientation de son existence. Par ce "travail", ce qui fait bévue, ratage, non-sens pour celui qui parle, est alors découvert comme vérité de ce qui n'est pas advenu à la conscience. L'expérience analytique vérifie le principe hégélien comme quoi tout ce qui est réel est rationnel, mais seulement en tant que ce procès ne peut atteindre authentiquement le sujet qu'au prix d'un décentrement de la conscience de soi.

Il apparaît que ce point basal de la rectification freudienne a toujours été présent dans l'évocation par Lacan de la fécondité de la dialectique hégélienne. Il est en effet rappelé dès 1953 dans un passage du "Rapport de Rome"⁹ où cette division du sujet est en conséquence posée comme objection radicale à toute saisie totalisante de l'individu. Cela implique que parler de l'hégélianisme de Lacan est une généralité maladroite. C'est aussi manquer le sens dans ce même texte d'une mention cruciale faite à la répétition kierkegaardienne commentée plus haut, qui vient consécutivement à la dialectique hégélienne pour pointer que s'il y a de la répétition, ce qui relève d'une dialectique ne peut alors pas se produire selon le déploiement d'une logique synthétique de l'être.

[...]

Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le

⁹J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953), in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 292.

ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"¹⁰

Ce grand Autre, trésor des signifiants, lieu d'où le sujet est parlé avant qu'il ne parle, constitue le troisième élément d'où le registre symbolique se fonde. Il est alors intégré dans la seconde version du schéma optique sous la forme du miroir-plan. Par là se métaphorise cette fonction de l'adulte auprès de qui l'enfant vient attester et authentifier son expérience de captation de son image dans le miroir. L'enfant ne soutient son rapport à l'image de l'autre que de ce point où il est vu de l'Autre. Autrement dit, si une dialectique peut s'amorcer dans la reconnaissance du sujet, c'est uniquement parce qu'au commencement, l'Autre préexiste au sujet. La conscience de soi hégélienne, bien qu'opératoire, ne peut donc pas être première et constitutive du cheminement où la dialectique est supposer l'amener.

En fin de compte, c'est avec Freud et la constitution du symbole, c'est-à-dire un ordre qui ne peut être conçu comme constitué par l'homme mais comme le constituant, que Lacan réfute la dialectique hégélienne du désir parce que du spéculaire au symbolique, il ne s'agit pas d'une progression continue et logique d'où le second émane du premier mais d'un hiatus et d'une coupure. Alors d'où part la dialectique ? "D'un S, le sujet comme possible [...] le sujet dont le modèle nous est donné par la conception classique du sujet à cette seule condition que nous le limitons au fait qu'il parle, et, dès qu'il parle, il se produit quelque chose. "¹¹»

¹⁰J. Lacan, *Le transfert*, p. 41 l.

¹¹J. Lacan, *ibid.*

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Table des matières

Avertissement du traducteur

Préface de l'auteur

PROSPECTION

L'étude par le groupe de ses tensions internes

Un modèle de réadaptation (WR Bion)

Application de la discipline au névrosé

Modalités de l'expérience

Exposés de certains résultats

Observations

Une expérience de thérapie de groupe dans une petite salle d'hôpital (J. Rickman)

Conclusions

Recherches sur les petits groupes

I

II

III

IV

Le groupe dépendant

Le refus d'apprendre par l'expérience

V

Le groupe de travail

Bibliographie

VI

La valence

Le dilemme de l'individu

La réciprocité de 'HBD'

L'anxiété dans le groupe de travail

La cause de l'anxiété

Oscillations des émotions dans un groupe

Bibliographie

VII

Le schisme

Quelques autres théories des groupes

Bibliographie

RÉTROSPECTION

La dynamique des groupes

Le groupe de travail

Les hypothèses de base

Caractéristiques communes aux trois hypothèses de base

Changement aberrants dus au passage d'une hypothèse de groupe à une autre

Le groupe de travail spécialisé

Hypothèse de base : temps et évolution

Relations entre les hypothèses de base

Résumé

Le point de vue psychanalytique

Les communications verbales

Résumé

Bibliographie

Index

Spirales

Le hors-temps

16 juin 2010

- ✎ Pour démarrer
- ✎ Repères
- ▶ **Le sérieux** — travail de fond permanent
- ▶ **La demande** — qu'est-ce que je fous là

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

↑ La demande (1)

... "Il n'y a pas d'Autre de l'Autre" »

Le hors-temps

↑ Le sérieux (2)

→ **Kierkegaard**, Le sérieux, catégorie existentielle

→ **Lacan** et Le sérieux

↑ La demande (2)

→ « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« ne pas faire le malin »

Le hors-temps

↑ La demande (3)

↑ La demande (4)

◆ La Borde

→ Une surface qu'on peut déchiffrer

II Spirale

↑ La demande (5)

→ Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

↑ Le sérieux (3)

→ Ça ne va pas de soi

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

→ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

→ « Il y a quelque chose que si on y est »

→ Qu'est-ce que c'est le savoir ? La jouissance de l'Autre

→ Il y a du *Ki* à La Borde

→ Liberté de circulation
La Stimmung

La sédimentation

Le hors-temps

↑ Le sérieux (4)

→ Le futur antérieur
caput-mortuum

↑ La demande (6)

→ Une dimension plurielle de « prise en charge »

Rabant, Lacan, Oury

Tosquelles

Lacan, Adam

Kierkegaard, Baron

Lacan, Rabant, Adam

**Kierkegaard, Baron, Adam
Klee**

Péguy

Oury

Oury

Ledoux

Schotte

Bion

Oury

Oury, Lacan

Tellenbach, Kimura

Heidegger, Gennart, Stockhausen

Bonnafé, Le Guillant, Mignot, Delion

Lacan, Balat, Sofiyana

Lacan

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)